MAURICE GRAMMONT

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD

(FRANCHE-COMTÉ)

(Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, tomes VII, VIII, X et XI)

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 67

MDCCCCI

OUVRAGE COURONNÉ
par l'Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts de Besançon
(PRIX XAVIER MARMIER)

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD

(FRANCHE-COMTÉ)

G 7469

MAURICE GRAMMONT

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD

(FRANCHE-COMTÉ)

(Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, tomes VII, VIII, X et XI)

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 67

MDCCCCI

106967
29/12/10

PC
3137
D3G7

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

Le patois de la Franche-Montagne, qui est le sujet de cette étude, nous a paru présenter un certain intérêt pour la linguistique romane, à cause des particularités de sa phonétique et de la pureté de ses formes.

Nous prenons le nom de Franche-Montagne au sens le plus restreint : le centre du pays dont nous avons étudié le patois est le canton de Maîche; ses limites extrêmes sont : au nord Saint-Hippolyte, au sud le Russey, à l'ouest Belleherbe, à l'est la frontière suisse. Cette petite région, défendue par ses montagnes, a su garder jusqu'à la fin du XVIIe siècle sa *franchise* et l'exemption de toute charge publique, excepté toutefois le service militaire en cas d'invasion de la province. En même temps notre patois était protégé contre tout contact et tout mélange avec celui des régions environnantes.

Comme il est nécessaire, pour avoir une phonétique constante, de se borner au patois d'un seul village, nous avons choisi de préférence celui de Damprichard, à cause de sa situation au milieu d'un cercle de villages de même langue qui forment autour de lui comme une barrière presque infranchissable à l'invasion de formes étrangères.

I

PALATALISATION DE *-L-* APRÈS PALATALE ET LABIALE [1].

1. Groupe *-cl-* :

1° Initial *cl-* devient *š-* par l'intermédiaire de *c̆i-*. L'italien s'est

[1] Valeur des lettres et signes : Toute voyelle non surmontée de ¯ est brève, à

arrêté à *ci* : *chiave*, *chiodo*. Le portugais du Sud, continuant le développement, est arrivé au même état que notre patois (*chave*) :

ša « clé »	*šâ* « clair »
šó « clou »	*šur* « fermer »
šū « tais-toi » *claude*	*šòc* « poule qui a des petits »

Remarque 1. — Ce dernier mot signifie littéralement « celle qui glousse ». Roquefort cite *clouque* « poule qui glousse », *closser* « glousser », *clossement* « gloussement » ; — cf. en outre languedoc. et prov. *clouco*, *cloucho*. Tous ces mots doivent être rapportés à *glocire* avec changement de la sonore en sourde.

Remarque 2. — Le fr. *cloche* est représenté par *sèč*. Ce mot, d'origine germanique (cf. all. *glocke*), parvenant dans notre patois avant le changement de *cl-* en *š-* devait donner **šèč*. C'est en effet de **šèč* qu'est sorti *sèč* par dissimilation : la palatale finale a dépalatalisé l'initiale.

2° Intérieur appuyé, le groupe *-cl-* donne le même résultat *-š-* :

cvêš « couvercle »	*buòš* « boucle » *buccula*
saš « cercle »	*êšêrī* « éclairer »
rêšā « racler », v. fr. *rascler*	*êšuz* « écluse »
mòšā « mêler » *misculare*	*õšòn* « enclume »

Remarque. — Quand ce groupe *-cl-* était suivi d'un *-i-*, il n'a pas pu évoluer au delà de la phase *-ci-*. A ce moment en effet le *-i-* est tombé naturellement devant l'*-i-*, et le *-c-* est resté intact, ce qui prouve qu'il l'était encore au moment où *-l-* était déjà *-i-* : *écis* « seringue », v. fr. *esclice*, *esclisce* (même sens), — *ëcisī* « écla-

l'exception de *-o-* qui est toujours long ; *è* = *e* ouvert bref : selle ; *ê* = *e* ouvert long : mère ; *e* = *eu* ouvert bref : neuf ; *é* = *e* fermé bref : opéra ; *ế* = *e* fermé long : fâché ; *ò* = *o* ouvert bref : opéra ; *ô* = *o* ouvert long : corps ; *o* = *o* fermé bref : pot ; *ố* = *o* fermé long : chevaux ; *ö* = *eu* fermé long : pieux ; *u* = *ou* bref : boutcille ; *ū* = *ou* long : roue ; *ü* = *u* bref : fumer ; *ũ* = *u* long : rue.

p, *b*, *f*, *v*, *m*, comme en français ; *t*, *d*, *l*, *r*, *n*, comme en français ; *s* et *c* sont toujours durs ; *č* = *tch* : tchèque ; *ǧ* = *dj* : adjudant ; *š* = *ch* : cheval ; *ž* = *j* : jeter ; *ų* = *w* anglais : oui ; *i* = *j* allemand : bien. — Pour les voyelles nasales prière de se reporter au chapitre des *voyelles nasales*, p. 472, sqq.

bousser », proprement : « éclabousser avec une seringue », v. fr. *esclicier*, *esclichier*, *esclisser* (même sens).

3° Intervocalique *-cl-* devient *-i̯-* par l'intermédiaire de *-i̯i̯-*, comme en français :

cuònai̯ « corneille »	*öi̯* « œil »
butai̯ « bouteille »	*èrai̯* « oreille »
vêi̯ « vieux »	*èčai̯* « orteil »
srai̯ « soleil »	*côi̯* « caille »

Remarque 1. — La forme *rnuòi̯* « grenouille » montre que le mot *ranuncula* avait perdu sa nasale au moment où la loi phonétique qui a transformé *-cl-* intervocalique en *-i̯-* est entrée en vigueur; sans cela *-cl-* eût été traité comme groupe intérieur appuyé, cf. *ŏšòn*. — Les mots *ènūi̯* « genou » *genuculu*, *cnūi̯* « quenouille » *conucula* pour *colucula*, avaient déjà transformé *-cl-* en *-i̯-* quand ils ont pris leur nasale, ou peut-être ont-ils nasalisé directement leur voyelle *-u-* sans avoir jamais eu de nasale consonne.

Remarque 2. — Comme le groupe *-gl-* intervocalique devient aussi *-i̯-*, il n'est pas possible de décider si les mots *āi̯* « aigle » *aquila*, *èvöi̯* « aveugle » *ab-oculu* doivent figurer ici ou dans l'étude sur le groupe *-gl-*.

Chronologie. — Le changement de *-cl-* en *-š-* est postérieur [1] à la palatalisation de *-a-* tonique après palatale (cf. *čī* = *caru*, *mĕ̄ǧī* = *manducare*), comme le montrent *rĕšā* « racler », *mŏšā* « mêler », etc. — Il est postérieur à la chute de *-r-* dans le groupe *-rcl-* (cf. *Groupes intérieurs composés de r + cons.*, 2°, *Rem.* 2), et, par suite, au changement de *-cl-* intervocalique en *-i̯-* : *cvĕš* « couvercle », *saš* « cercle ». — Il ne se produit plus aujourd'hui, comme le montrent les mots empruntés récemment : *ĕsclür* « exiler ».

Le changement de *-cl-* intervocalique en *-i̯-* s'est produit à une époque où la loi de palatalisation d'un *-a-* tonique après palatale agissait encore, comme le montrent : *s'èžnūi̯ī* « s'agenouiller », *èvöi̯ī* « aveugler », etc. — Il est antérieur à la chute de *-s-* placé après

[1] Nous disons qu'une loi phonétique est *postérieure* à une autre lorsqu'elle n'a commencé à agir qu'au moment où l'autre avait cessé, et qu'elle est *antérieure* à une autre lorsqu'elle n'agissait plus au moment où l'autre est entrée en vigueur.

voyelle et devant consonne, comme le montrent *mòšă* « mêler », *ẽšuz* « écluse », etc. — Il est antérieur à la chute de *-r-* dans le groupe *-rcl-*, et par suite au changement de *-cl-* en *-š-*.

2. Groupe *-gl-* :

Le groupe *-gl-* devient *-i̯-* dans toutes les positions, par l'intermédiaire de *-gi̯-*, *-i̯i̯-*. L'italien s'est arrêté au stade *-gi̯-* : *ghiande*, *ghiaja*, *tegghia*, etc. :

i̯ès « glace »	*rẽi̯* « règle »
i̯ònă « glaner »	*ũ̄i̯* « ongle »
i̯ẽ̄ « gland »	*s'évu̯ai̯ī* « s'éveiller »
Ĭòd « Claude » **Glaudiu*	*étrèi̯* « étrille »
rẽi̯ī « régler »	*étrẽ̄i̯ă* « étrangler »

Remarque. — A côté du français *glisser* on attendrait ici **i̯isī*. Mais ce mot est d'origine germanique, cf. all. *glitschen*. La palatale a été entendue sourde dans la Franche-Montagne; on aurait donc dû avoir **šisī* par l'intermédiaire de *cl'-*, *ci̯-*, etc. Mais à la seconde étape le *-i̯-* tombait naturellement devant *-i-*, d'où la forme *cisī*, qui est restée intacte jusqu'aujourd'hui. Cf. Groupe *cl-*, 2°, *Rem.*, p. 6.

Chronologie. — Le changement en *-i̯-* de *-gl-* initial ou appuyé d'une part et de *-gl-* intervocalique de l'autre ne sont pas contemporains. On pourrait le supposer en dehors de toute preuve directe d'après le français qui a gardé *-gl-* intact dans le premier cas, tandis qu'il l'a transformé en *-i̯-* dans le second. Mais nous avons mieux que cette hypothèse : les formes de notre patois ont l'avantage de porter en elles-mêmes leur date et avec une certaine précision. Le changement de *-gl-* intervocalique en *-i̯-* est contemporain de la loi de palatalisation de *-a-* tonique après palatale (cf. Groupe *cl-*, *Chronologie*), comme le montrent *rẽi̯ī* « régler », *évu̯ai̯ī* « éveiller », *bèrbuòi̯ī* « barboter », etc. Le changement de *-gl-* initial ou appuyé en *-i̯-* est postérieur à cette même loi de palatalisation de *-a* : *étrẽ̄i̯ă* « étrangler ». Toute loi palatalisant le groupe *-gl-* a cessé d'agir aujourd'hui, comme le montrent quelques mots introduits récemment dans la langue : *nẽgliǭī* « négliger ».

Tels sont les renseignements chronologiques qu'on peut déduire rigoureusement des faits. On peut en outre en induire que

le changement de *-gl-* intervocalique et celui de *-cl-* intervocalique en *-i̯-* sont contemporains, et que de leur côté le changement de *-gl-* initial ou appuyé en *-i̯-* et celui de *-cl-* initial ou appuyé en *-š-* sont également contemporains [1].

3. Groupe *fl-* :

Le groupe *-fl-* devient *-š-* dans toutes les positions. L'italien s'est arrêté à l'état intermédiaire *f i̯* : *fiamma*, *fiocco*, *fiore*, *soffia*. Le portugais du Sud a atteint le même développement que notre patois : *chamma*. Noter que le résultat de *fl-* est le même que celui de *cl-* initial ou appuyé.

šẽ « fléau »	*šèm* « flamme »
šu « fleur »	*ỏšā* « enfler »
šèl « faible » *flebile*	*rnišā* « renifler »
šẽ̄ « flanc »	*šu̯òš* « haleine »
šèti « flatter », v. fr. *flatir*	*šu̯òšò* « soufflet »

Chronologie. — La première phase du changement de *-fl-* en *-š-*, à savoir *-fi̯-*, est déjà postérieure à la palatalisation de *-a-* après palatale : *ỏšā* « enfler », *ẽšu̯òšā*. Elle est antérieure à la chute de *-ẽ-* prétonique (cf. *Loi des trois consonnes*), comme le montrent *ỏflā* « enfiler », *flīr* « filière », etc. Elle ne se produit plus dans les mots récents : *dẽ flòt* « des flûtes de pommes de terre ».

4. Groupe *pl* :

1° Initial ou appuyé le groupe *pl* devient *pi̯*. (C'est l'état de l'italien : *piano*, *piaga*, *pieno*, *piuma*, *piombo*, *piantare*) :

pi̯ā « plaie »	*pi̯ẽ̄* « plein »
pi̯ỏ̃ǧī « plonger »	*dẽpi̯èi̯ī* « déplier »
pi̯ẽ̄n « plaine »	*ỏpi̯èi̯ī* « employer »
pi̯éǧ « pluie »	*èpi̯èti* « aplatir »
pi̯émā « éplucher »	*èpi̯énā* « aplanir »

[1] Quand nous disons que deux lois phonétiques sont *contemporaines*, il ne faut pas entendre qu'elles ont commencé et fini au même moment, mais simplement qu'à une certaine époque elles se sont trouvées être en vigueur en même temps.

Remarque. — Le *-i̯-* = *-l-* du groupe *-pi̯-* disparaît devant *-i-* et devant *-ü-* (cf. Groupe *cl-*, 2°, *Rem.* et Groupe *gl-*, *Rem.*) :

rõpir « remplir » *pü̃rā* « pleurer »
pü « plus »

2° Après voyelle, *pl-* donne le même produit que *-bl-* intervocalique et à la même époque (voir p. 11 et 12) :

cõl « bonnet de femme » *capula* *ẽtul* « chaume » **stupula*

Le traitement différent des deux mots suivants ne tient peut-être qu'à une coupe de syllabes différente :

dubi̯ « double » *du | plu* *dubi̯ò* « coiffure de femme »[1]

Chronologie. — Quoi qu'il en soit de ce que nous venons de dire sous 2°, il est certain que dans les mots qui ont transformé *-pl-* latin en *-bi̯-* l'*l* s'est palatalisé à la même époque que dans *pl* et *bl* initiaux ou appuyés.

Quant au changement de *pl-* initial ou appuyé en *pi̯-* il est postérieur à la palatalisation de *-a-* après palatale : *pi̯ā* « plaie », *pi̯ẽ̄n* « plaine », et antérieur à la chute de *-ẽ-* prétonique, comme le montrent *èplā* « appeler », *ẽplū̃* « étincelle », v. fr. *espelue*. Il ne se produit pas dans les mots récents *pèrplū̃* « parapluie ».

5. Groupe *bl-* :

1° Initial *bl-* devient *bi̯-*. C'est l'état de l'italien, *bianco*, *bieta*, *biasma* :

bi̯āv « blème » *bi̯ẽ̄* « blanc »
bi̯ò « blet » *bi̯ö* « bleu »
bi̯ā « blé » *bi̯òsī* « blesser »

2° Il est probable que *-bl-* appuyé donne aussi *-bi̯-*, mais les exemples font défaut. C'est ici le lieu de citer le mot *rsònā* « ressembler », qui prouve que dans les mots qui ont donné le français « sembler, ressembler, semblable, rassembler, ensemble, trembler, etc. », *similis*, *simul*, *tremulare*, etc., le *-b-* n'existait pas

[1] C'est un mouchoir plié en deux, *doublé*, que l'on se met sur la tête, de telle sorte que les deux coins superposés retombent sur la nuque, tandis que les deux autres sont noués sous le menton.

en roman. C'est à tort que certains linguistes l'ont supposé en roman d'après l'accord des principales langues romanes : elles l'ont introduit chacune séparément.

3° Quand le groupe *-bl-* est intervocalique, l'*-l-* ne subit aucune palatalisation; le *-b-* s'adoucit en *-v-*, qui s'assimile à l'*-l-* après voyelle autre que *-a-*. Après *-a-* le *-v-* se vocalise et s'unit à l'*-a-* pour donner *-ȯ-* :

šèl « faible » *flebile*	*tȯl, tȯlā* « table »
šèlaĩ̯ī « fléchir » **flebilicare*	*s'ètȯlā* « s'attabler »
crèl « crible »	*ětȯl* « écurie » *stabulu*
crélā « passer au crible »	*s'èflā* « s'envelopper » *affibulare*

Remarque. — Ce dernier mot signifie non pas, comme nous venons de le dire par abréviation, « s'envelopper » au sens large, mais spécialement « s'envelopper la tête et les épaules avec une pièce d'étoffe, ou même avec un sac, pour se protéger contre la pluie ». Cette pièce d'étoffe s'appelle *ĩn èflā̃*. Ces deux mots ont à peu près disparu aujourd'hui, tués par *pèrplū*. « S'envelopper la tête » est bien le sens ancien du fr. « s'affubler »; cf. Roquefort : « afeuler, affuler, afuler : *coiffer, mettre sur la tête quelque espèce de coiffure* ».

Chronologie. — Le changement de *-bl-* en *-bi̯-* est postérieur à la palatalisation de *-a-* après palatale : *bi̯ā* « blé », — et antérieur à la chute de *-é-* prétonique. Ce dernier fait est de la plus haute importance au point de vue de l'étymologie; car notre patois, qui a le sentiment de la correspondance de son *-bi̯-* au *-bl-* français, a changé directement *-bl-* en *-bi̯-* dans tous les mots qu'il a empruntés récemment : à côté de *rsònā*, cf. *rèsȯ̃bi̯ā* « rassembler », *trȯ̃bi̯* « tremble (arbre) », *trȯ̃bi̯ā* ou *trẽ̃bi̯ā* « trembler ». Il en résulte que toutes les fois qu'on trouve dans notre patois un mot qui présente le groupe *-bl-*, on peut être sûr qu'il est ancien et qu'il possédait en roman une voyelle entre le *-b-* et l'*-l-* :

blūš « prune », cf. v. fr. *beloce* (Rom. de la Rose), *belocier* (du Cange), *baloce*. — Le mot *blū* « myrtille » appartient à la même famille.

blī̃ « mouton », cf. v. fr. *belin*.

blód « blouse », cf. *belosius* ou *balosius* « sorte de drap, — vêtement, — hopalandam » (du Cange).

On ne peut pas dire que dans ces mots l'*-l-* a été maintenu intact par le doublet *bl-*, *bël-*, car précisément ces mots ne sont pas dans les conditions nécessaires pour posséder un doublet avec *-é-*, cf. infra, *Loi des trois consonnes*. Leur forme a donc été fixée postérieurement à la chute de l'*-é-* et à la loi qui changeait *-bl-* en *-bi̯-*, et antérieurement à l'emprunt de tous les mots récents qui ont remplacé *-bl-* par *-bi̯-*. Conclure de ces mots récents que la loi qui consiste à palataliser l'*-l-* du groupe *-bl-* continue actuellement à agir ou même qu'elle revit, serait commettre une grave erreur, et prendre un fait de substitution analogique pour une loi d'évolution phonétique.

Quant à la loi exposée sous 3°, elle est antérieure à la loi de palatalisation de *-l-* après labiale. — Il est bon de noter que dans les mots récents qui tomberaient sous le coup de cette loi, on substitue *-bi̯-* à *-bl-* comme dans les autres positions; ce qui prouve que notre patois, comme nous le disions tout à l'heure, possède en gros le sentiment de la correspondance de son *-bi̯-* ou *-bl-* français, mais que sa perspicacité ne va pas au delà : *tèribi̯* « terrible », — *sābi̯* « sable », — *mẽbi̯* « meuble », — *mẽbi̯ā* « meubler », — *èfübi̯ā* « affubler », — *i̯pósibi̯* « impossible », — *i̯süpuò-còbi̯* « insupportable », — *pẽpi̯* « peuple ».

II

GROUPES INTÉRIEURS COMPOSÉS DE *R* + CONSONNE.

1° *r* + labiale reste intact :

sārp « serpe »	*sẽrvuaĩ̯ī* « surveiller »
ārb « herbe »	*fuòrmèg̃* « fromage » *formaticu*
bèrbi « brebis » *berbīce*	*fuarmā* « fermer à clef »
bārb « barbe »	*vuarmi̯n* « vermine »

Remarque. — Le mot *ābr* « arbre » *arbŏre* a perdu son *-r-* par une dissimilation due à celui de la syllabe suivante.

2° *r* + palatale. — L'*-r-* subsiste, et la palatale appuyée par lui évolue comme à l'initiale :

fuòrè « fourche »	*buarg̃ī* « berger » *berbicariu*
pārè « perche »	*vuarg̃* « verge »
tuòrèl « torchon »	*ẽguòrg̃ī* « égorger »

Remarque 1. — *ūrğ* « orge » *hordeu* rentre dans cette catégorie, car *-di-* dans cette position = *-g-*.

Remarque 2. — Devant le groupe *-cl-*, l'*-r-* tombe, mais ce groupe *-cl-* est néanmoins traité comme groupe intérieur appuyé (cf. Groupe *-cl-*, 2°) :

cvěš « couvercle » *saš* « cercle »

On peut se demander si l'*-r-* est tombé devant *-cl-* intact, devant *-š-* ou devant l'un des intermédiaires : c'est important pour la chronologie. Or nous venons de voir ici même (2° *r* + palatale) que *-r-* ne tombe ni devant palatale ni devant dento-palatale; il n'a donc pas pu tomber devant le *-c-* par l'effet du *-c-*, ni devant le *-š-* par l'effet de l'élément dental compris dans *-š-* (pour la véritable nature de *-š-*, cf. *infra*, 3° *r* + dentale, *Remarque 4*), ni devant aucun des intermédiaires entre *-cl-* et *-š-* puisqu'ils ne présentaient que des éléments palataux. Il est donc tombé devant *-cl-* par un effet de dissimilation produit par l'*-l-*. Il en résulte : 1° que l'*-l-* qui a dissimilé l'*-r-* était encore intact lorsque cette dernière lettre est tombée; 2° que la loi phonétique d'après laquelle *-cl-* intervocalique est devenu *-i̯-* n'agissait plus lorsque *-r-* est tombé; 3° que le changement de *-cl-* en *-š-* est dû à une loi postérieure à celle qui a transformé *-cl-* intervocalique en *-i̯-*.

3° *r* + dentale. — Dans les groupes intervocaliques composés de *r* + dentale, *-r-* tombe; mais, tandis que dans les groupes *-rl-* et *-rn-* il tombe purement et simplement, la seconde consonne des groupes *-rt-*, *-rd-*, *-rs-* et *-rz-* subit en outre une modification particulière.

A. — *-rl-* et *-rn-* :

mi̯āl « merle »	*cūn* « corne »
u̯òl « ourlet » fr. *orle*	*cūònai̯* « corneille »
būn « borne »	*ğėnā* « journée »
ǒfu̯ònā « enfourner »	*lɛ̄tān* « lanterne ».

Remarque. — Dans le mot *rlėğ* « horloge » *horologiu*, le groupe *rl-*, devenu initial antérieurement à l'action de la loi que nous venons d'exposer, a conservé son *r-* grâce à l'intensité propre aux consonnes initiales.

B. — *-rt-* devient *-č-* *-rs-* devient *-š-*
-rd- devient *-ǧ-* *-rz-* devient *-ž-*

Le parallélisme est parfait. Voici comment s'explique cette transformation : l'*-r-* dans notre patois est légèrement roulé; il se prononce un peu plus haut sur les dents que *-t-*, *-d-*, *-s-*, *-z-*. Ces dernières consonnes, étant étroitement unies à l'*-r-* dans les groupes *-rt-*, *-rd-*, *-rs-* et *-rz-*, se déplacent en remontant vers le palais, de telle sorte que le point où elles se prononcent arrive à coincider à peu près avec celui où se prononce *-r-*. Aussitôt elles sont prises dans le vibrement de l'*-r-* et se mouillent. A ce moment l'*-r-* tombe et *-t'-*, *-d'-*, *-s'-*, *-z'-* continuent à évoluer jusqu'à *-č-*, *-ǧ-*, *-š-*, *-ž-* par un développement connu :

cèaį « orteil »
èpu̯òčā « apporter »
èmu̯òčī « amortir »
pèü « trou » *pertusiu*
mèčé « marteau »
pūč « porte »
pèčī « partir »
ččī « jardin » *curtile*
bu̯òǧū̃ « bourdon »
cu̯òǧū̃ « cordon »
èǧi « hardi »

bǧü « perdu »
sčǧé « sourd » **surdellu*
vu̯aǧī « verdir »
vu̯aǧā « garder » ; cf. vha. *wartēn*
u̯òǧür « ordure »
bu̯òš « bourse »
cu̯òšè « corset »
ētūš « entorse »
fu̯òšī « forcer »
īš « herse »
cètūž « quatorze »

Remarque 1. — Chronologie. — Les palatales secondaires provenant de *-rt-*, *-rd-*, *-rs-*, *-rz-* n'ont aucune action palatalisante sur un *-a-* suivant : *pu̯òčā* « porter », — *ècu̯òǧā* « accorder ». (Dans des mots comme *fu̯òšī* « forcer » *fortiare*, — *pu̯ašī* « percer » **pertusiare*, la palatalisation de l'*-a-* est due au *-į-* qui suit le *-t-* ou l'*-s-*, et antérieure aux transformations de *-rt-*, *-rs-*.) Ces palatales secondaires se sont donc développées postérieurement à la loi de palatalisation de *-a-* après palatale; — postérieurement à l'assimilation à *-s-* de *-c-* devant *-e-* ou *-i-* : *īš* « herse »; — postérieurement à l'assimilation à *-sį-* de *-tį-* dans des mots comme *fu̯òšī* « forcer » (cf. *pu̯ašī* « percer »); — postérieurement à la chute de voyelle posttonique autre que *-a-* et aux principales combinaisons des consonnes qui se trouvent mises en contact par cette chute : *īš* « herse », *cètūž* « quatorze ». (Dans les mots comme *pādr* « perdre », — *ūdr* « ordre », la chute de cette voyelle posttonique

supprimant l'intervocalisme de *-rd-* a empêché ce groupe d'évoluer); — postérieurement à la chute de voyelle prétonique non initiale : *vu̯aǧi* « verdir ».

Remarque 2. — Le *-č-* et le *-ǧ-* provenant respectivement de *-rt-* et *-rd-*, lorsqu'ils se trouvent devant une dentale, perdent leur élément dental par une dissimilation d'une merveilleuse délicatesse :

pèžnā « pardonner »	*cu̯òžlò* « petit cordeau »
mèšlò « petit marteau »	*ȯždö* « aujourd'hui »

Ce dernier mot est formé exactement comme le mot français : *ò-ǧ(ė)-d'-ö*. — Un autre mot composé non moins intéressant, c'est la formule des mendiants : *pu̯ò l'èmu̯òždū* « pour l'amour de Dieu » = *èmur dė Dū* qui devient dès le moment de la composition **èmu̯òrdėdū*, puis **èmu̯òǧėdū* et après la chute de l'*-ė-* : *èmu̯òždū*.

Il est très intéressant d'étudier parallèlement à *-č-* = *-rt-* et à *-ǧ-* = *-rd-* les effets de cette dissimilation sur *-š-* = *-rs-* et *-ž-* = *-rz-*. Ces quatre produits sont des dento-palatales dont le premier élément est respectivement *-t-*, *-d-*, *-s-* et *-z-*. De même que *-č-* et *-ǧ-* soumis à l'influence dissimilante d'une dentale qui les suit perdent leur élément dental, *-š-* et *-ž-* placés dans les mêmes conditions doivent perdre le leur aussi. Il en résulte, pour prendre un exemple, que dans le mot *bu̯òš* « bourse » et dans le mot *bu̯òšlòt* « bourselette, petite bourse » nous avons affaire en théorie à deux *-š-* différents : le premier est une dento-palatale et le second est purement palatal. Mais dans la réalité il n'en est pas ainsi : la prononciation a absolument confondu ces deux *-š-*, en sorte que le mot *bu̯òš* « bourse » qui devrait avoir une dento-palatale et le mot *bu̯òš* « boucle » qui n'a droit qu'à une palatale se prononcent et sonnent exactement de la même manière. Ces *-š-* ne sont pas des dento-palatales au même titre que *-č-* par exemple; ce ne sont pas non plus des palatales pures : c'est un son intermédiaire, sous lequel se dissimule un *-s-* dental qui y est compris pour ainsi dire en puissance, et qui n'apparaît que lorsque le son *-š-* subit une dissimilation de la part d'une palatale. On le voit clairement dans le mot *sėč* « cloche » = **šėč* (cf. Groupe *-cl-*, 1° *Remarque* 2). Nous choisissons cet exemple à dessein parce qu'il n'a pas droit à l'*-s-* dental et montre bien que la confusion dont nous parlions tout à l'heure est réellement parfaite.

Tout ce que nous venons de dire de *-š-* s'applique rigoureusement à *-ž-*.

Si nous transportons ces résultats dans le français où la prononciation du son *-š-* (écrit *-ch-*) est exactement la même que dans notre patois, ils nous permettent de répondre à ceux qui prétendent que *cage* est le produit d'une dissimilation pour **chage*, qu'ils se trompent : **chage* n'aurait pas pu donner par dissimilation autre chose que **sage*.

Remarque 3. — *vuăğ* « verte » correspond à un français **verde;* c'est le *-d-* du latin *viride*.

Remarque 4. — Le mot *bğü* n'est plus guère employé aujourd'hui que dans des expressions comme *ï lĕ bğü* « un lit dans une alcôve ». Le mot le plus usité maintenant pour dire « perdu » est *pèrğü*, refait sur le français, sans doute parce qu'on ne sentait plus de rapport entre *bğü* et *pādr* « perdre ».

Remarque 5. — *puòrsèdr* est dû à une recomposition comme la plupart des verbes composés romans. Dans ce cas particulier, il s'agit de ce qu'on pourrait appeler une recomposition *continue*, c'est-à-dire dont les éléments sont aussi bien distingués aujourd'hui qu'il y a mille ou douze cents ans. Cf. *sèdr* « suivre ».

III

LES VOYELLES NASALES.

Pour la question des voyelles nasales, le patois de Damprichard offre un triple intérêt :

1° Il présente deux voyelles nasales que ne connaît pas le français, celle de *-i-* et celle de *-ü-;*

2° Il distingue nettement la voyelle nasale provenant de *-a* + *n* entravé de celle qui provient de *-i-* ou de *-e* + *n* entravé;

3° Il nous permet de saisir sur le vif le mécanisme de la nasalisation et de la dénasalisation.

Premier point. — Les voyelles nasales *ĩ* et *ũ* de

fĩ, *fĩn* « fin, fine »
brũ, *brũn* « brun, brune »

correspondent à l'*ī* et à l'*ū* de « prie » et de « rue », comme la voyelle nasale de « mien » correspond à l'*-e-* bref ouvert (*-è-*) de « jette », et celle de « pain » à l'*-e-* long ouvert (*-ē-*) de « père ».

Remarque. — Une voyelle nasale se compose d'une voyelle non nasale qui en est la base, le substratum, + une nasalisation qui s'y surajoute pendant toute la durée du son. Il en résulte d'une part que le nombre des voyelles nasales est illimité comme celui des voyelles non nasales, et d'autre part que pour obtenir pratiquement la voyelle orale qui est le substratum d'une voyelle nasale donnée, il suffit de se disposer à prononcer cette voyelle nasale et, au moment où le son va se produire, de fermer les fosses nasales; et réciproquement *mutatis mutandis* [1].

En appliquant rigoureusement ce procédé, nous avons été amené à abandonner les graphies généralement employées (*-ő-* et *-ă-*) pour rendre en écriture phonétique les voyelles nasales que l'on écrit en français *-on-* et *-an-*, *-en-*.

La voyelle orale qui correspond à la voyelle nasale du mot « écr*an* » est l'*-o-* bref ouvert (*-ò-*) du mot « *o*péra », par exemple. La voyelle orale qui correspond à la voyelle nasale du mot « m*ang*ez » est l'*-o-* long ouvert (*-ō-*) du mot « corps ». Nous écrivons donc ces deux voyelles nasales respectivement *-ő̄-* et *-ő̄-* [2].

De même nous écrivons *bű̄* le mot « bon » avec l'*-ū-* qui sonne dans « roue ».

Quant au signe *-ă̄-*, si nous avions à l'employer, nous le réserverions pour la voyelle nasale de *-a-* que l'on entend dans certaines régions dans des mots comme : *madame*, *âme*, *lame*, prononcés : *madă̄m*, *ă̄m*, *lă̄m*.

2e *point.* — La voyelle nasale provenant de *a* + *n* entravé est *-ē̄-* et celle qui provient de *-e-* ou de *-i* + *n* entravé est *-ő-*. Cette distinction peut avoir une certaine importance, ne fût-ce que pour l'étymologie; en voici un exemple : à l'expression française « payer comptant » correspond dans notre patois non pas comme on pourrait s'y attendre : *pèi̯ī cūtē̄*, mais *pèi̯ī cūő* ou *pèi̯ī tu cūtő*.

[1] On obtient les mêmes résultats en observant les voyelles orales chez les personnes qui parlent fortement du nez, et les voyelles nasales au théâtre chez certains chanteurs qui les dénasalisent lorsqu'elles comportent élévation de la voix.

[2] Quand on dit que la voyelle orale correspondant à cette voyelle nasale est *-a-*, on devrait dire aussi, pour être conséquent, que celle qui correspond à *-un-* en français dans « un, brun » est *-ü-*, alors que c'est l'*-ė-* (*-eu-*) du mot « fleur ».

Ce mot *cẽtõ* ou l'expression plus complète *tu cẽtõ* est employé dans n'importe quel cas avec les verbes des sens les plus différents pour dire : « tout de suite, immédiatement, sur-le-champ, sans balancer », exemple : *è fò i èlà tu cẽtõ* « il faut y aller tout de suite », — *è bẽ! nó vjõ ẽcur cẽtõ* « eh bien! nous allons battre (en grange) immédiatement », — *cẽ ò-s c èl è èyò? Tu cẽtõ* « quand est-il tombé? A l'instant même », — *ẽ̀p suci cẽtõ* « jette cela tout de suite », etc. Il n'y a même pas d'autre expression dans notre patois qui signifie « tout de suite », si ce n'est, avec le sens tout particulier de « maintenant même », la locution *tu mitnẽ, dra mitnẽ*, litt. : « tout maintenant, droit maintenant »; ainsi la phrase que nous citions tout à l'heure : « quand est-il tombé? A l'instant même » se dirait aussi bien : *cẽ ò-s c èl è èyò? Dra mitnẽ*. La phonétique et le sens montrent donc que notre mot *cẽtõ* n'a rien à voir avec « compter » et représente le latin *contente*, qui a dû prendre en bas-latin, sous l'influence de *continuo* et de l'expression qui a donné le français « incontinent », le sens de « tout de suite, immédiatement » dont il était déjà très voisin à la fin de l'époque classique.

C'est sans doute ce même mot *contente* que dissimule l'écriture dans le français « payer comptant ». On peut en trouver des preuves dans le français même. D'abord, au point de vue sémantique, notre interprétation est aussi satisfaisante que possible, tandis que celle qui y voit le mot « compter » l'est peu. Aussi bien lorsqu'on paye six mois après l'achat, ne compte-t-on pas moins. Payer six mois après, c'est donc aussi payer *comptant*, mais ce n'est plus payer *content*, c'est-à-dire *tout de suite*. — D'autre part on trouve dans Roquefort et dans Littré les exemples suivants qui ne peuvent pas s'expliquer par l'idée de « compter » :

Roquefort. — « Conten », contend, content, tout contens : *à l'instant, dans le moment, sur-le-champ* » :

> O Créateur du monde!
> Raconte-moi tout content,
> Le nombre pur et monde
> Des gouttes de ton sang.
>
> (*Cantique sur la Passion.*)

Littré. — « Commines, VI, 9 : Dieu a payé contant en notre temps telles cruautés sans attendre. — Ronsard, 904 : Pour

Dieu, n'allègue ici les forces de vertu ! Tu le perdrais contant (= tu serais vaincu à l'instant).»

Cette discussion ne peut pas être considérée comme démonstrative, puisque nous n'avons pas les intermédiaires. On pourrait nous objecter que notre mot *cãtõ* n'est qu'un emprunt au français. Mais notre patois, qui a le sentiment du rapport de sa voyelle nasale *-ẽ-* avec le français *-õ-*, en aurait fait *cãtẽ*, à moins qu'il ne l'ait confondu avec le mot *cãtõ* «content, satisfait». Seulement, dans cette dernière hypothèse, il nous paraît impossible d'expliquer l'immense extension que ce mot aurait prise dans notre patois, au point de faire disparaître toute autre locution signifiant «tout de suite, immédiatement». Il résulte donc de cette étude que l'étymologie généralement admise du mot *comptant* dans l'expression *payer comptant*, si elle n'est pas fausse, est du moins désormais *douteuse*.

Pour l'expression «argent comptant», notre opinion est qu'à l'origine elle renfermait également le mot *contente*, qui aurait cédé la place de très bonne heure au mot «comptant» *computante* sous l'influence d'expressions telles que «argent sonnant, trébuchant», etc.

3e point. — Après ce qui a été dit dans le premier point, il nous suffira, pour la nasalisation et la dénasalisation, de citer des exemples.

-ẽ-, -ẽ- :

bẽ «bain»	*pẽ* «pain»
crẽm «crème» *cremu*. **srema* (provenç.)	*mẽ* «main»
cẽpā «jeter» **campare*	*fẽ* «faim»
cẽtā «chanter»	*mẽgī* «manger»

Par dénasalisation *-ẽ-, -ẽ- :*

sẽ bẽnīī «se baigner»

fẽn concurremment avec *fẽn* «fruit du hêtre».

pẽn concurremment avec *pẽn* «poutre», fr. *pan*, *panne*, bas-lat. *panna* (Scheler).

Remarque. — Il faut noter que c'est devant *-n-* que la dénasalisation se produit le plus facilement.

-ĩ- -ĩ- :

bèsĩ « bassin »	*cĩ* « chien »
bĩ « bien »	*vĩ* « vient »
tĩ « tient »	*sèpĩ* « sapin »

Par dénasalisation *-i-* :

bèsinā « bassiner un lit »

-ũ-, -ũ- :

brũ, brũn « brun, brune »	*tũ, tũn* « tien, tienne »
prũn « prune »	*dégũnā* « déjeuner »

Par dénasalisation *-ũ-* :

gũnā « jeûner »

Remarque. — Les formes *dégũnā* et *gũnā* existent aussi, mais elles sont moins fréquentes.

-õ-, -õ- :

õfụònā « enfourner »	*õšòn* « enclume »
õpõnũ « paupière »	*tõ* « temps »
dõ « dent »	*õ* « en »

Remarque. — *õpõnũ* est sans doute le même mot que le français « empennon » défini par Roquefort « l'endroit de la flèche où sont fichées les plumes »; notre mot serait « l'endroit où sont fichés les cils ».

Par dénasalisation *-ò-* :

òcròn « cran, litt. **encran* »; pour la seconde syllabe, cf. Pline *crena;*
òšòn « enclume »; cf. supra *õšòn;*
òfã « enfant »;
fòn « femme ».

Remarque. — Les mots lorrains tels que *tò* « temps », *lòg* « langue », etc., reposent sur la même dénasalisation. Il en est de même des formes analogues d'autres patois.

-ū̃-, *-ū̃-* :

pi̯ū̃ « plomb »	*bū̃* « bon »
mū̃ « mon »	*pi̯ū̃* « plein »
pu̯arū̃ « parrain » *patronu*	*cèrū̃* « brique »

Par dénasalisation *-u-*, *-ū-* :

mu̯arūn « marraine » *matrona*	*mūn* « moine »
nūnā « dîner »	*pūn* « peine »
vūn « veine »	*rūğ̌ī* « ronger »
cumār « marraine »	*cū̃fru* « bannière »
tru d'čŏ « tronc de chou »	*pum* « pomme »

Remarque 1. — *nūnā* « dîner » représente le v. fr. *noner*, *nonner* « faire le repas de la neuvième heure » *nonus*.

Remarque 2. — *cumār* = fr. *commère* a abrégé son *-u-* parce que l'accent d'intensité est sur la finale. Il est au contraire sur l'initiale dans *cū̃fru*, qui est le même mot que le français « gonfalon » ; à côté de gonfalon on trouve « confanon » et aussi « conferon » (Roquefort) que notre mot représente exactement.

Remarque 3. — L'abrègement de l'*-u-* dans les mots du type : *tru d'čŏ* et *pum* est dû à une loi particulière que nous nous proposons d'étudier à part.

Damprichard, avril 1891.

(Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. VIII, p. 53 et suiv.)

IV.

LA LOI DES TROIS CONSONNES.

Tout le monde a remarqué que, dans le français parlé, l'*e* dit *muet* est *actuellement* tantôt prononcé et tantôt omis. Il en est de même dans notre patois et peut-être, pourrait-on dire d'une manière très générale, dans tous les dialectes de langue d'oil. Cette différence de traitement est déterminée et réglée uniquement par les consonnes qui entourent cet *e;* ce qui nous en donne une preuve indiscutable c'est que tel groupement de consonnes qui le maintient, est capable d'en susciter un lorsque l'étymologie ne le fournit pas. Nous pouvons donc aborder l'étude des intermittences de l'*e muet* sans aucun souci de l'étymologie, et, ne considérant que les consonnes qui l'enveloppent, énoncer la loi ainsi : *L'-é-*, étymologique ou non, *n'apparaît que lorsqu'il est nécessaire pour éviter la rencontre de trois consonnes comprises entre deux voyelles fermes*[1]. Cela revient à dire qu'il sert à empêcher qu'une syllabe ne commence ou ne finisse par deux consonnes, difficulté qu'on écarte par tous les moyens possibles. Quand les trois consonnes sont des momentanées, il est la seule ressource; quand l'une au moins est une continue, on peut avoir recours à d'autres pro-

[1] Nous appelons *voyelles fermes* toutes celles qui ne sont pas susceptibles de tomber par l'effet de cette loi, telles que *-a-*, *-ü-*, *-i-*, *-o-*, etc., et nous désignons sous le nom de *-e- caduc* l'*é* que cette loi fait tantôt apparaître et tantôt disparaître.

cédés qui consistent, suivant les cas, à atténuer, supprimer ou renforcer la continue.

Cette loi, qui diffère dans le détail avec chaque dialecte, est beaucoup plus variée et, par conséquent, beaucoup plus intéressante dans le français de Paris que dans notre patois : cela tient surtout à ce que le mot *je*, qui joue le rôle le plus important dans cette loi en français, n'a rien à voir avec elle dans notre patois où *je* se dit *i*. Nous donnerons donc dans cette étude la principale place au français de Paris, et dans ce français de Paris nous distinguerons la *langue des personnes cultivées* et la langue des boulevards extérieurs ou *parler populaire*. Cette dernière ne figurera dans notre travail que pour les cas où elle présente un intérêt tout particulier.

De toutes les lois de la prononciation, c'est peut-être celle-ci qui est la plus importante et la plus délicate. Un provincial, un étranger, ne peuvent pour ainsi dire jamais s'y rompre complètement : ceux qui sont le plus cultivés, qui ont longtemps habité Paris et dont on dit qu'ils n'ont plus d'accent, trahissent pourtant encore quelquefois leur origine par les infractions qu'ils font à cette loi.

Afin d'éviter tout malentendu, nous ne saurions trop insister sur ce point, que la prononciation française dont nous parlons n'est ni le débit oratoire, ni la prononciation souvent artificielle et archaïque de la Comédie-Française, ni celle des professeurs, qui n'est généralement qu'un mélange incohérent du débit oratoire et du parler commun; c'est la prononciation familière et courante d'un homme du monde. Nous devons ajouter que tous nos exemples ont été rigoureusement contrôlés.

Avant d'aborder ce qui est proprement la *Loi des trois consonnes*, il est bon de considérer un cas plus simple, celui où il n'y a que deux consonnes, qui nous y introduira tout naturellement et nous aidera à en saisir le mécanisme.

1er type. — Loi des deux consonnes. — Lorsqu'il n'y a que deux consonnes entre deux voyelles fermes, elles ne sont jamais séparées par un *-ə-*, et la coupe des syllabes est entre les deux[1], c'est-

[1] Nous marquons la coupe des syllabes par un trait vertical. Dans les exemples français, quand nous mettons un *-e-* entre parenthèses, il tient lieu de ce trait vertical.

à-dire que la première des deux consonnes se rattache à la voyelle ferme qui la précède et la seconde retombe sur celle qui la suit :

lè p|tèt	*ī̈ tö̈ d|nağ*
lè f|mèl	*è n|vé pè*
rès|tā	*lè mèt|nā*
èn mèn|vèl	*fār|sè b|zu̯òni̯*
rèp|lā	*i c̆ē̈p|rā*
ī̈ mül|tī	*i but|rā*

La loi est la même en français :

la p(e)tite	*un vent d(e) neige*
la f(e)melle	*on n(e) veut pas*
tout l(e) monde	*sans l(e) sou*
rapp(e)ler	*j'aim(e)rai*
je touch(e)rai	*je vol(e)rai*
je vous r(e)mercie	*est-ce assez r(e)battu?*
la qu(e)relle	*la m(e)ringue* [1]
c'est bien c(e)la	*je ne veux pas la p(e)ler*
c'est lui qui l(e) dit	*c'est la s(e)conde fois*
c'est c(e)pendant vrai	*c'est c(e) qui vous trompe*
il l'a j(e)té	*rach(e)ter*
la f(e)nêtre	*pendant c(e) temps-là*
trop d(e) fierté	*des bouts d(e) cigare*
une grand(e) femme	*pendant qu(e) j'allais*
un p(e)tit mot	*n'êt(es)-vous pas?*

je me suis l(e)vé d(e) bonne heure
ce n'est pas l(e) moment d(e) fair(e) des embarras

Remarque 1. — Le principal intérêt de cette chute de l'*-e-* en patois, c'est qu'il en peut résulter le contact d'une dento-palatale primaire avec une dentale. La dento-palatale primaire, de même que la dento-palatale secondaire dans la même situation (cf. *supra*, Groupes intérieurs composés de *r* + consonne, 3°, B, *Remarque* 2), perd alors son élément dental par dissimilation, d'où les doublets syntactiques suivants :

ǵènèl-ẓnèl « poule »	*c̀ènòvr-s̀nòvr* « chanvre »
rèc̀ēt « rachète » — *rès̀tā* « racheter »	*ǵènīvr-ẓnīvr* « genièvre »

[1] Si ce mot s'était figé sous la forme réduite, on dirait aujourd'hui « la 'bringue ».

Il est à peine besoin de noter que cette dissimilation est forcément postérieure à la chute de l'-*é*- prétonique.

Remarque 2. — Le français est aujourd'hui une langue trop fixée par l'écriture pour admettre des dissimilations aussi délicates et de pareils doublets syntactiques. Toutefois cette chute de l'-*é*- produit souvent la rencontre d'une sourde avec une sonore. La première des deux est légèrement modifiée par ce contact : si c'est une sourde, elle tend à devenir sonore, et si c'est une sonore, elle tend à devenir sourde. On peut s'en apercevoir en prononçant des couples de phrases comme celles-ci :

Il a la tèt(e) carrée — il a la tèt(e) dure
Cet escalier craqu(e) toujours — cet escalier craqu(e) beaucoup
Un tap(e)cu — il tap(e) des pieds
Une rad(e) bien située — une rad(e) perfide
Une langu(e) de vipère — une langu(e) pointue
Un Arab(e) deguenillé — un Arab(e) taciturne

La nuance est souvent presque insaisissable à l'oreille. Il faudrait, pour s'en rendre compte avec précision, posséder un instrument qui notât exactement les sons.

Elle est beaucoup plus sensible lorsque, au lieu de momentanées, il s'agit de certaines continues, telles que *-s-*, *-z-*, *-ž-* :

Un pass(e)-port — un pass(e)-droit
Tu te repos(es) beaucoup — tu te repos(es) toujours
Vous l(e) jètez mal — est-ce que tu l'as j(e)*té*

Dans cette dernière phrase, par exemple, le peuple prononce franchement : *tü l'a šté*, comme *acheté;* les personnes cultivées et qui ont l'habitude de voir le mot écrit prononcent, autant que nous avons pu nous en rendre compte, un *-j-* qui commence en sonore et finit en sourde.

(En dehors de la loi de chute de l-*é*-, on peut observer les mêmes faits dans des phrases comme :

un bec pointu — un bec d'aigle

ou dans des mots comme :

abcès, absent à côté de *abdiquer*
observer, obtenir à côté de *objet, obvier,* etc.)

2e *type.* — Loi des trois consonnes. — Lorsqu'il y a trois consonnes entre deux voyelles fermes, il reste (ou il s'intercale) un *-ë-* entre les deux dernières, et la coupe des syllabes est entre les deux premières et après l'*-e-* :

èn | pë | tèt	*èn | ğë | nèl*
èn fon | dë | rõ	*èn bët | së | mũ*
èn vèc | së | ğip	*di mil | pë | cü*
l ār | bë | sac	*s ò l cũtrār | dë | lü*
i u vë pè fār | dë | bũ	*èn vẽi | më | tẽn*
èn | lë | muònür	*èn | të | nūr*

La loi est la même en français :

un œuf | dë | canard	*un os | dë | poulet*
je res | të | rai	*je cour | bë | rai*
jus | të | ment	*cet(te) pë | tite*
un(e) pë | tite	*un(e) fë | nètre*
qu'est-c(e) que | c'est?	*c'est le contrair(e) dë | la vérité*
une tët(e) dë | pipe	*un nez d(e) bë | lette*
encor(e) dë | main	*un(e) quë | relle*
un(e) më | ringue	*je ne suis pas d(e) së | maine*
dit(es) lë | quel vous voulez	*c'est un(e) lë | çon difficile*
nous n'avons plus d(e) lë | vain	*au soleil | lë | vant*
il n'est pas encor(e) lë | vé	*le motif | dë | cette question*
tu as tort | dë | t'obstiner	*je ne peux pas l(e) pë | ler*
quand j(e) të | dis non	*veux-tu t(e) lë | ver?*
il était en fac(e) dë | moi	*il m'a fait un sign(e) dë | tête*
el(le) së | couait la tête	*j'y vais quel | quë | fois*
au bout d'un(e) së | maine	*il attend la visit(e) dë | son fils*
il ne peut plus s(e) lë | ver	*est-c(e) que | tu ne peux pas t(e) lë | ver?*
ça risque beaucoup d(e) së | casser	*je vous promets d(e) më | taire*
il était vêtu d(e) vë | lours	*je vais m(e) lë | ver*
ça m(e) më | fait rien	*on n(e) të croira pas*

ce n'est pas à lui d(e) lë \| réclamer
je crois que c'est l(e) në \| veu du curé
une société d(e) së \| cours mutuels
tu ne m'y prendras pas un(e) se \| conde fois
que m'importe l'opinion d(e) cë \| lui-ci ou d(e) cë \| lui-là?
il n'a pas d(e) lë \| vier assez puissant
tu m(e) dë \| mandes des choses étonnantes

vous ne connaissez pas la méchanceté d(e) cë | taureau
si j(e) më | trouvais dans cette situation
est-ce qu'il a fixé l'époqu(e) dë | son retour?
j'examinais la toilet(te) dë | ma voisine
el(le) rë|gardait toujours | dë|hors | dë | temps en temps
vous n(e) më | dites pas c(e) quë | vous en pensez
si vous n(e) më | trouvez pas, laissez un mot
ce n'est pas le moment de fair(e) lë | difficile
tu ne vois pas le péril qui m(e) më|nace
j'espère qu'il aura au moins l(e) së|cond prix
dis-lui que je le prie d(e) vë|nir tout de suite [1]

Il est bon de noter que cette loi ne vaut à Paris que pour le français de la bonne conversation. Dans le parler populaire elle est renversée : l'-*ë*- se place entre les deux premières consonnes et non entre les deux dernières; en voici quelques exemples :

une têtë d | pipe — *quand jë l|dis*
il ne peut pas së l|ver — *ça në m | fait rien*
je vas më l|ver — *j'ai promis dë m | taire*
veux-tu të l|ver — *je ne suis pas dë s|maine*

ce n'était pas à toi dë l | réclamer
qu'est-ce que tu më d|mandais
je crois que tu më m|naces
il gagne pas mal ëd | braise
tous les soirs ëj | l'emmène
il vient dë|dlà

Le principal intérêt de ce traitement porte sur la coupe des syllabes. Il montre, dans le parler populaire de Paris, une tendance à terminer autant que possible toute syllabe par une consonne. Cette tendance est bien accusée par le dernier exemple que nous venons de citer. Elle l'est encore davantage par le doublement bien connu d'une liquide dans des phrases comme celles-

[1] Nous avons cru nécessaire de citer un assez grand nombre d'exemples divers afin que chacun puisse voir par soi-même que cette loi est purement mécanique et que la place de l'-*ë*- ne dépend en rien (sauf pour l'-*r*- et l'-*s*- dans les conditions indiquées plus bas) de la nature des consonnes, ni de l'accent tonique dont le rôle est encore très mal connu en français et sur le compte duquel on met volontiers tout ce qu'on ne comprend pas.

ci : *tu l|l'as vu*, — *vous l|l'avez reconnu*, etc. — Nous aurons à revenir plus loin sur ce traitement à un autre point de vue.

3e type. — Plus de trois consonnes entre deux voyelles fermes. — Les trois premières consonnes obéissent à la loi des trois consonnes, et, un premier *-ė-* une fois déterminé, il en apparaît d'autres après lui de deux en deux consonnes.

èn ė̄tal | cė s | mu̯òč « une étoile qui file »
èn pār|čėd | bū̄ bó « une perche de bon bois »
c ȯ s | cė t | vė? « qu'est-ce que tu veux? »
but | lu p|tè putò sü lè tȯl « mets le petit pot sur la table » [1]
èl | nė m | bèi̯ pü rō̄ « elle ne me donne plus rien »
vė t | tė t|ni? « veux-tu rester tranquille? »
i n | tė l | dė|mē̄d pè n ètu « je ne te le demande pas non plus »
c ȯ s | cė s | pė|tè vė? « qu'est-ce que ce petit enfant veut »
s ȯ pu̯òš|cė t | lu vu̯a bī̄ « c'est parce que tu le vois bien »

La loi est la même en français :

tourne-toi vers | lė l(e)vant
el(le) nė m(e) donne plus rien
est-ce que tu m(e) lė d(e)mandes sérieusement?
celui-ci est bien plus drôl(e) quė c(e)lui-là
c'est d(e) cė ch(e)val | quė j(e) vous parle
el(le) nė m(e) laisse pas tranquille
je me suis levé de meilleure heur(e) quė d(e) coutume
el(le) nė s(e) rappelle plus rien
el(le) nė t(e) craint pas
el(le) nė s(e) montre pas
je lui ai dit d(e) sė t(e)nir prête
tu as peur | quė l(e) troupeau ne s'égare
tu n(e) mė l(e) dėmandais pas
qu'est-c(e) quė j(e) tė disais?
la longueur | dė c(e) lėvier
mais vous n(e) lė d(e)vėnez pas, vous l'êtes
qu'est-c(e) quė c(e) pėtit chien aboie?
nous n(e) tė l(e) dėmandons pas non plus
puis|quė j(e) tė vois

Notons une fois pour toutes que l'article masculin singulier a deux formes, *l* et *lu*, qui sont réparties rigoureusement d'après la loi des trois consonnes. L'*u* de sa forme pleine doit donc être considéré dans cette loi comme l'équivalent d'un *-ė-*.

CAS PARTICULIERS ET GROUPES FIGÉS.

1° *Le pronom* lu, — le *après un impératif.* — Il y a un mot qui, dans une situation nettement déterminée, n'obéit pas à cette loi : c'est le pronom masculin singulier patois *lu*, — français *le*. Lorsque ce pronom se trouve immédiatement après un impératif, il garde toujours sa voyelle :

tū lu dèvṑ tū̄ mèčē
mē̄ǧī lu tu cū̄tō̄
bu̯a lu tu d'ī̄ cō
vois-lė s(e) tėnir sur un pied
mangeons-lė tout de suite
empêchez-lė d'y aller
tuez-lė sans pitié

L'origine de cette particularité ne doit pas être cherchée dans la loi des trois consonnes. La persistance de la voyelle dans les exemples cités plus haut n'est pas analogique d'après le type : *lḗs lu ču̯òr*, — *lais(se)-lė tomber.* Ce qui le prouve, c'est que la persistance de la voyelle de ce pronom ainsi placé enfreint aussi une autre loi, celle de l'élision d'un *-ė-* devant une voyelle : *fā lu è pèči*, — *but lu ō̄ dèrī*, — *fais-lė entrer*, — *lais(se)-lė aller.* — Ce n'est pas non plus une voyelle ferme [1]; la preuve, c'est que dans toute autre position ce pronom obéit à la loi des trois consonnes : *tė n pė pè l mē̄ǧī*, — *tu ne peux pas l(e) manger*, — ni une voyelle maintenue par les besoins de la clarté, puisque dans toute autre position elle se soumet à la loi de l'élision : *i n pė pè l'èpē̄r* (*l* = *lu* ou *lè*), — *je ne peux pas l'apprendre* (*l'* = *le* ou *la*).

En réalité nous sommes ici en présence d'un cas que nous n'avons pas encore rencontré, le traitement d'un monosyllabe composé de consonne + *ė* lorsqu'il finit la phrase. Dans cette situation, un tel monosyllabe ne peut jamais se dessaisir de sa voyelle : *lḗs mė*, — *caz tė*, — *prō̄ lu*, — *tī̄ lu*, — *prends-lė*, — — *tiens-lė*, — *laissez-lė*, etc. Comme dans la très grande majorité des cas ce pronom *lu*, — *le* placé immédiatement après un impératif est final de phrase, le traitement de ce pronom final de

[1] Il y a des *-ė-* fermes : français *nœud*, *neuf* (devant consonne, = en écriture phonétique *nė*), — patois : *vė* «veut», — *pė* «peut», — *pė* «puis», etc

phrase est devenu, par une extension facile à saisir, le traitement de ce pronom placé immédiatement après un impératif.

2° Groupe figé : *jé n(e)*. — Il y a en outre quelques groupes de monosyllabes qui ne sont plus susceptibles d'aucun mouvement vocalique. Ces groupes se trouvant, dans presque toutes les phrases où ils peuvent entrer, dans la même position relativement aux voyelles fermes, se sont *figés* avec la structure que la loi des trois consonnes leur imposait dans cette situation. De sorte que s'il arrive, ce qui est relativement très rare, qu'ils se trouvent dans une position différente, ils gardent malgré la loi générale la même structure. Comme plus haut pour le pronom *le*, nous avons affaire ici à des formes transportées d'une place où elles sont régulières dans une autre où elles sont contraires à la loi. Loin d'être une objection à la loi générale, cette particularité en est donc la plus belle confirmation.

Ces groupes se composent toujours de deux monosyllabes (ou de leur équivalent) et ne font groupe que s'ils sont suivis d'une consonne au moins avant la voyelle ferme.

Il est toujours facile de trouver où un groupe figé a pris naissance : il suffit de réunir un assez grand nombre de phrases de structure différente et de faire la statistique. La grande difficulté, c'est de reconnaître l'existence de tel ou tel groupe figé puisque les cas où ils sont en contradiction avec la loi sont généralement très rares.

Nous parlerons peu des groupes figés en patois : ils y sont sans importance parce que le monosyllabe qui joue en français le principal rôle dans ces groupes, le mot *je*, y est vocalique : *i*.

Le groupe figé le plus important en français est le groupe *jé n(e)*. Il a pris naissance à l'initiale de la phrase : *jé n(e) sais pas*. (Cf. *infra*, *Initiale de la phrase*.) A l'intérieur de la phrase, il est presque toujours en lutte avec d'autres groupes figés, et à ce propos nous le retrouverons plus loin ; mais il est quelquefois absolument indépendant :

à compter de ce moment je n(e) l'ai plus aperçu
si je le savais jé n(e) té l(e) demanderais pas

3° Groupe figé *que j(e)*. — Le groupe *qué j(e)* s'est fixé dans les phrases du type : *est-ce qué j(e) sais ; puisqué j(e) sais ; parc(e) qué j(e) sais ; tout c(e) que j(e) sais*. En dehors de ce type et

du type également régulier : *le cheval quė j(e) monte*, voici quelques exemples où il est nettement figé :

ce n'est pas du premier quė j(e) vous parle
pendant tout le temps quė j(e) vais passer là
dis-lui quė j(e) la prie de venir
c'est de ce tribunal-là quė j(e) vous parle
c'est plus long quė j(e) n'aurais cru
est-ce que tu crois quė j(e) voudrais?
ce n'est pas de toi quė j(e) l'ai entretenu
ce n'est pas de cela quė j(e) te parlais

4° Groupe figé *tė l(e)*. — Le groupe *tė l(e)* est très difficile à reconnaître, parce qu'il se trouve presque toujours dans une position où il est conforme à la loi des trois consonnes. C'est précisément ce qui lui a valu sa fixité :

quand j(e) tė l(e) dis
puisquė j(e) tė l(e) dis
el(le) tė l(e) disait bien
c'est qu(e) jė n(e) tė l(e) dirais pas
est-c(e) quė j(e) tė l(e) démande?
puisquė jė n(e) tė l(e) dis pas

Voici pourtant quelques exemples qui nous ont permis de surprendre son immobilité :

je voulais précisément tė l(e) dire
est-ce qu'il oserait tė l(e) proposer?
je ne voulais pas tė l(e) démander

5° Groupe figé *jė l(e)*. — Le groupe *jė l(e)* est né à l'initiale de la phrase comme le groupe *jė n(e)*, type : *je l(e) vois bien.*

si jė l(e) savais je ne te le demanderais pas
je l'aurais demain si jė l(e) voulais

6° Groupe figé *quė l(e)*. — Le groupe *quė l(e)* s'est figé dans les mêmes conditions que le groupe *quė j(e)* : *est-c(e) quė l(e) cheval; puisquė l(e) cheval; parc(e) quė l(e) cheval; tout c(e) quė l(e) cheval.* Exemples :

je ne pensais pas quė l(e) plus difficile fût encore à faire
si tu crois quė l(e) sécond vaut mieux quė l(e) premier

7° Groupe figé *dė n(e)*. — L'origine du groupe figé *dė n(e)* doit être cherchée dans le type : *il est sûr dė n(e) pas manquer le but :*

je ne te promets pas dė n(e) pas revenir
j'ai pris la résolution dė n(e) pas y aller

C'est un des rares groupes figés que le patois de Damprichard présente aussi :

i t èvò bl̄ di dė n pè i̯ èlā

8° Enfin il y a quelques mots dont la structure est figée. C'est par exemple le mot *ressemeler* dont la première syllabe seule est encore vivante : *r(e)ssėm(e)ler, rèssėm(e)ler*. De toutes les positions que ce mot peut occuper dans la phrase, il n'en est qu'une seule (cf. *infra*, *R initial*) qui pouvait lui demander la forme **rèss(e)mė-ler :* il est donc tout naturel que la forme des autres positions se soit figée et étendue aussi à cette position unique :

il faut que je fasse rèssėm(e)ler mes chaussures

d'après :

il ne fait jamais r(e)ssėm(e)ler ses bottines, etc.

C'est aussi une classe des mots tombant sous le coup de la loi de Darmesteter : nous verrons pourquoi en temps et lieu.

Remarque 1. — Il peut arriver que trois monosyllabes consécutifs soient tels que les deux premiers pris à part puissent former un de ces groupes, et que les deux derniers pris également à part puissent en former un autre. Dans ce cas, comme le monosyllabe du milieu ne peut pas appartenir à deux groupes à la fois, celui des deux groupes qui est le plus fortement uni l'emporte sur l'autre : le troisième monosyllabe qui devait constituer une partie de l'autre groupe s'en détache et retombe sous le coup de la loi générale.

Le groupe *jė n(e)* l'emporte sur tous les autres; c'est d'ailleurs presque uniquement avec le groupe *kė j(e)* qu'il a l'occasion d'entrer en lutte :

c'est ku(e) jė n(e) tė l(e) dirais pas

Dans les exemples suivants il semble au premier abord que

les deux groupes *quë j(e)* et *jë n(e)* coexistent, mais ce n'est qu'une apparence, car la coupe des syllabes tombe avant le groupe *jë n(e)* et après le mot *quë* dont l'*-ë-* est postulé par ce qui précède et non par ce qui suit :

c'est précisément c(e) quë | jë n(e) veux pas dire
est-c(e) quë | jë n(e) saurais plus compter?
puisquë | jë n(e) vois rien
puisquë | jë n(e) lë vois pas
puisquë | jë n(e) sais pas
est-c(e) quë | jë n(e) lë vois pas?
tu me demand(es) c(e) quë | jë n(e) sais pas
c'est parc(e) quë | jë n(e) lë sais plus
est-c(e) quë | jë n(e) të l(e) disais pas?
tu pens(es) quë | jë n(e) të l(e) dëmanderai pas
puisquë | jë n(e) të l(e) dëmande pas

Le groupe *quë j(e)* et le groupe *jë l(e)* sont de même force si l'on peut s'exprimer ainsi, de sorte que c'est tantôt l'un tantôt l'autre qui l'emporte :

puisquë j(e) lë vois
s'il savait quë j(e) lë trompe
c'est parc(e) quë | jë l(e) sais bien
est-c(e) quë | jë l(e) savais?
tu te figur(es) quë | jë l(e) prendrai
est-c(e) quë | jë l(e) demande?

Remarque 2. — Il est très instructif de rapprocher des exemples tels que :

dis-lui quë j(e) la prie de venir
dis-lui qu(e) jë l(e) prie de venir

ou bien :

dis-lui qu(e) jë n(e) sais pas
dis-lui quë j(e) n'en sais rien, etc.

R- INITIAL.

Quand, parmi les consonnes placées entre deux voyelles fermes, se trouve un *r* initial d'un mot et suivi dans le même mot d'au moins une consonne avant la voyelle ferme, il en résulte un traitement spécial.

I. *Patois.* — En patois l'*r* n'est jamais séparé par un *-ė-* de la consonne suivante, et il est toujours immédiatement précédé d'un *-ė-*. Il y a cependant deux cas à distinguer soigneusement au point de vue de la coupe des syllabes :

1° Quand l'*r-* est immédiatement précédé d'un monosyllabe du type consonne + *ė* caduc, la coupe des syllabes est avant ce monosyllabe et après l'*r-* :

i ru̯òrȫ bī̃ | lu r | tėni
s ȍ dē̃ ṡa g̨ė | lu r | virò dlè fėt
èl è cȍsa | lu r | cėlmȫ
e ȍ s cė | tė r | lüc?
i n tė fa pè | dė r | prėg̨̀
è | tė r | sòn
i n a pè | dė r | lėg̨̀
è vī̃ | dė r | bőmi
è fȍ | lu r | tòcu̯ònā
ȍ s cė t vė | tė r | tirī?
è vė cra bī̃ ȍcu̯ò | sė r | tūdr
èn ėlüz cė vī̃ | dė r | lür

2° Quand l'*r-* est immédiatement précédé d'un mot finissant par voyelle ferme + consonne, la coupe des syllabes est après cette consonne et après l'*r-* :

èn | ėr | cuzür « une cicatrice »
èn | ėr | nu̯ȍi̯ « une grenouille »
ī̃ vėi̯ | ėr | lėg̨̀ « une vieille horloge »

II. *Parler populaire de Paris.* — La loi est exactement la même qu'en patois :

1° *j(e) veux ben | tė r | tėnir*
c'est toujours ça qui | mė r | vient
i | sė r | tend
i | sė r | pent
tu | tė r | coquilles, mon vieux

2° *un(e) ėr | vendeuse*
un(e) ėr | tenue
el(le) ėr | pousse du goulot
i m'a fai(t) un(e) ėr | mise
Joinvil(le) el | Pont
est-ce qu'el(le) ėr | pique?

III. *Français.* — Il y a les mêmes cas à distinguer qu'en patois et dans le parler populaire, mais le traitement n'est le même que pour le premier cas :

1° *allez | lé r(e)conduire chez lui*
ah ! tu | té r(e)pens maintenant
tu | tè r(e)poses beaucoup
elle est toujours à | sé r(e)garder
on ne peut pas | sé r(e)tourner
tu n'auras pas le temps | dé r(e)commencer
un style plein | dé r(e)dondances
c'est le moment | dé r(e)chausser les pommes de terre
on ne peut pas | sé r(e)cueillir dans cette église
expulsons | lé r(e)belle
il faudra | lé r(e)boiser complètement
l'ouragan a enlevé | lé r(e)bord du pont
on ne doit jamais | sé r(e)buter
est-ce qu'on | tè r(e)démande ce qu'on t'a donné
on ne peut pas | lé r(e)ténir
comment peux-tu | lé r(e)jéter
ce n'était pas à lui | dé r(e)lèver le gant
el(le) sé r(e)garde dans la glace
el(le) sé r(e)commande par ses antécédents
il secoua la tête en sign(e) dé r(e)fus
son nom n(e) mé r(e)vient pas
la tour | sé r(e)flète dans la rivière
on vient de fair(e) lé r(e)censement
el(le) né r(e)vient pas de son étonnement
je voudrais | lé r(e)dév(e)nir
le rest(e) né | tè r(e)garde pas
si tu crois qué j(e) mé r(e)pens

2° Dans le second cas, à savoir quand l'*r-* se trouve immédiatement après un mot finissant par voyelle ferme + consonne, l'*-é-* se place entre l'*r-* et la consonne qui le suit, c'est-à-dire que la loi générale des trois consonnes l'emporte sur la loi particulière à l'*r-* initial. Elle l'emporte parce qu'elle est secondée par une autre loi propre au français de la bonne conversation : *on évite par tous les moyens possibles de terminer par un -é- un mot contenant au moins une voyelle ferme.* Nous aurons à revenir plus loin sur cette loi. Voici quelques exemples de ce second cas :

la rent(e) rémonte
c'est un(e) réfonte complète
el(le) réjimbe
c'est une bon(ne) récette
il a eu un(e) réchute
cette dam(e) reçoit le mardi
une mauvais(e) réconstitution
il faut beaucoup de patience pour | récueillir tous les faits
il fallait le voir | rébondir
il voulait me fair(e) rébrousser chemin
un(e) rét(e)nue
je lui paye un(e) réd(e)vance annuelle
quand pourra-t-el(le) rév(e)nir?

Le principal intérêt de ce second cas, c'est qu'il nous permet de pénétrer avec précision la nature des groupes figés. Il nous montre que l'*-é-* d'un groupe figé est devenu une voyelle ferme et que des groupes tels que : *jé n(e)*, *té l(e)*, *dé n(e)* sont, pour la loi des trois consonnes, l'équivalent d'un mot comme *seul* par exemple (en écriture phonétique *sèl*) :

tu croyais qu(e) jé n(e) régarderais pas
je crois qué j(e) régretterai toujours
el(le) né té l(e) réd(e)mande pas
nous n(e) té l(e) réprochons pas
parc(e)qué jé l(e) révois toujours avec plaisir
il n'y a plus qué l(e) rébut
il ne me rest(e) qué l(e) régret
il fut surpris dé n(e) réc(e)voir ni l'un ni l'autre

Il peut pourtant y avoir fluctuation pour quelques groupes figés qui sont moins étroitement unis; nous les avons déjà signalés. La loi de l'*r-* initial peut l'emporter :

si tu crois qu(e) lé r(e)vénu de mes terres
elle ne me lais(se) qué lé r(e)pentir

Remarque. — Il y a un troisième cas que nous ne ferons qu'indiquer parce qu'il a peu d'importance. Quand l'*r-* vient immédiatement après la voyelle ferme, il n'est pas séparé par un *-é-* de la consonne qui le suit. Cette loi vaut à la fois pour notre patois :

ô s cé t ve r|pèčï?

pour le parler populaire de Paris :

veux-tu r(e)partir?

et pour le français :

veux-tu r(e)venir?
son pourvoi sera r(e)jeté
la r(e)tenue
ce sont des choses qu'on ne doit pas r(e)demander
combien r(e)cevez-vous d'appointements?
je voudrais r(e)dev(e)nir jeune

Ce troisième cas peut être considéré comme une application pure et simple de la loi des trois consonnes.

Mais il est en même temps conforme à la conclusion générale de cette étude sur l'*r-* initial : l'*r- initial ne se sépare pas de la consonne qui le suit, si ce n'est par la coupe des syllabes, et la voyelle d'appui se place avant lui.* Cette loi ne souffre d'infraction qu'en français et dans une seule position (cf. *supra*, *Français*, 2°). C'est qu'elle repose sur un phénomène physiologique, et il faut certainement rapprocher du traitement de l'*r-* initial dans les trois langues modernes où nous venons de l'étudier, le traitement de l'*r-* voyelle initial dans les langues anciennes. Le groupe hellénique, pour ne citer que celui-là, qui représente l'-*r-* voyelle indo-européen tantôt par voyelle + *r*, tantôt par *r* + voyelle, le rend toujours par voyelle + *r* quand il est initial :

ἄρκτο-ς = sk. *ṛ́kṣa-s*, — zd. *er^{e}xšō*, — armén. *arǰ*, — lat. *ursus*
ἄρσην, ἄρρην, cf. sk. *ṛṣabhás*
ἄρνυμαι, cf. sk. *ṛṇṓmi*
et de même l'-*r-* voyelle long :
ὀρθός = **r̥̄dhuós*, — sk. *ūrdhvás*, — lat. *arduos*

GROUPES INSÉPARABLES.

Les groupes consonantiques, qui déjà en roman n'étaient séparés par aucune voyelle, n'admettent aucune intercalation d'-*é-* sous le coup de la loi des trois consonnes. Il en faut distinguer plusieurs catégories :

I. Groupes composés de consonne + *r* ou *l*.

A. *Initiaux ou intérieurs* [1]. — Ces groupes sont traités comme deux consonnes lorsqu'ils se trouvent après une voyelle et comme une seule lorsqu'ils se trouvent après une consonne :

c'est un grẽdin
il n'y a pas d(e) grand tableau

Si, dans le premier cas, le groupe *-gr-* valait une seule consonne, on aurait : **un gr(e)din*; si, dans le second cas, il valait deux consonnes, on aurait : **il n'y pas dẽ grand tableau* (car, les deux consonnes étant inséparables, leur effet serait régressif).

Il en résulte que ces groupes devront forcément être suivis d'une voyelle (qui sera un *-ẽ-* comme dans l'exemple : *c'est un grẽdin*, si le mot ne présente pas de voyelle ferme à cette place), mais qu'ils ne peuvent exercer aucune influence sur la répartition des *-ẽ-* dans la partie de la phrase qui les précède. Si les consonnes qui les précèdent amènent devant eux, d'après une des lois exposées plus haut, un *-ẽ-*, ils vaudront deux consonnes; si elles n'en amènent pas, ils n'en vaudront qu'une.

Il nous suffira donc de ranger sans autre explication quelques exemples dans le cadre tracé plus haut, comme si ces groupes ne valaient qu'une consonne :

Premier type. — Deux consonnes.

α. Patois :

ẽn | grẽ̤d fõn
õbrèsĩ è lẽ grõs | brèsĩ
grülã d| fra
è n i̯ è pẽ d| brüsi̯u

β. Français :

un(e) grande femme
un(e) planche
il n'a pas d(e) blessure
une sueur | froide
c'est l(e) prẽmier
c'est l(e) fleuret qui s'est brisé

[1] Initiaux ou intérieurs dans le mot dont ils font partie.

Deuxième type. — Trois consonnes.

α. Patois :

i grülāv | dė fra
è mē̃cāv | lu prėmī cṓ
i čē̃pāv | lu grē̃ trucò

β. Français :

je n'ai pas d(e) sėcret
j'achèterai un(e) lėvrette
le cristal | lė plus pur

Troisième type. — Plus de trois consonnes.

α. Patois :

s ȯ stė fòn | cė t | prai̯īv dė vni
c ȯ s | cė t | prṓ?

β. Français :

el(le) nė m(e) blāmera pas

Groupes figés.

le second vaut mieux quė l(e) prėmier
dis-lui qu(e) jė l(e) prie de venir tout de suite
ne crois pas quė j(e) tė blâme
tu pens(es) quė jė n(e) blâme pas ces gens-là

Remarque 1. — Il est bon de noter qu'en patois quelques groupes secondaires composés de labiale + *l* (nous avons vu qu'il ne peut pas en exister de primaires) sont devenus inséparables, ce qui prouve avec une certitude absolue que la chute de l'*-ė-* entre deux consonnes est antérieure à la palatalisation de *-l-* après labiale (cf. d'ailleurs *infra*, *Chronologie*) :

dė̃ blūš — èn blūš
mè blṓd — èn blṓd

Il n'y a toutefois que trois ou quatre mots pour lesquels il en soit ainsi. Dans les autres le groupe est resté séparable :

lè flīr — èn fėlīr

Remarque 2. — Quant à la présence de l'*-ė-* après ces groupes, qui est constante comme nous le disions plus haut, il n'y a pas lieu d'y insister puisque c'est toujours le même cas. Nous nous contenterons d'en citer encore quelques exemples :

α. Patois :

dė́ frėmi	*lu prėmī*
i rȫtrėrā	*ī̄ librėcī̄*

β. Français :

un prėmier prix	*je montrėrai*
je rentrėrai	*je sablėrai*
je sabrėrais	*mercrėdi*
ventrėdieu	*il frėdonne*
ventrėbleu	*une entrėprise*

Dans ces deux derniers exemples, le second groupe *-bl-* et *-pr-* n'a aucune influence sur la présence de l'*-ė-*.

B. *Intérieurs après un* r- *initial.* — Ces groupes ne peuvent de nouveau exercer aucune influence sur la répartition des *-ė-* devant eux. Nous nous bornerons donc encore à citer quelques exemples suivant le cadre que nous avons tracé plus haut pour l'*r-* initial :

1° *tu tė r(e)croquevilles*
on met à profit lė r(e)flux de l'océan
ne laisse pas ton dîner sė r(e)froidir
el(le) sė r(e)tourne à tout moment

2° *je n'ai jamais vu un pareil rėflet*
une nouvel(le) rėcrue
un(e) rėprésentation

3° *le dîner s'est r(e)froidi en t'attendant*
il reproduit tous les r(e)flets de lumière

II. Groupes inséparables composés de consonne + i̯.

1° *Consonne non liquide* + i̯.

Pour ce qui est de la *loi des trois consonnes*, ces groupes équivalent à une consonne unique[1] :

[1] La prononciation de la consonne qui précède le *-i̯-* n'est pourtant pas la même après consonne et après voyelle. Après consonne elle est explosive, après voyelle elle est au moins partiellement implosive.

il n'y a plus d(e) bière à la cave — nous mangeons à la bière
c'est l'opinion d(e) bien des gens — c'est bien
du drap à 15 francs la pièce — un(e) pièce de 5 francs
une entorse au pied gauche — un coup d(e) pied
est-ce que tu l(e) tiens? — il y tient beaucoup
il a étudié tout l(e) dialecte — c'est un petit dialecte
un(e) miette de pain — ramassez les miettes
on voyait des lueurs dans l(e) ciel — c'est un bien beau ciel
est-ce qu'el(le) vient? — est-ce que tu viens?
je ne prends jamais d(e) fiacre — il faut prendre un fiacre
c'était le grand siècle — c'est fin d(e) siècle

2° *Liquide* + *i̯*.

α. *r* + *i̯* compte pour deux consonnes et par conséquent se fait précéder de *-ë-* quand il vient après consonne :

ce ne sera rien

mais :

je ne vous demandë rien
je ne m'occupe plus dë rien
il m'a fait cadeau d'un pauvrë rien
nous aimërions mieux
nous sërions bien contents

Cette loi est si impérieuse qu'elle peut l'emporter sur certains groupes figés assez résistants :

je vous promets d(e) në rien dire

β *l* + *i̯*. Puisque *-ri̯-* n'est pas traité comme *consonne non liquide* + *i̯*, il est à prévoir que *-li̯-* présente aussi un traitement spécial différent de celui de *consonne non liquide* + *i̯* et en même temps de celui de *-ri̯-*, car *-l-* a moins de poids, si l'on peut s'exprimer ainsi, que *-r-*. Nous croyons pouvoir formuler ainsi le traitement de *-li̯-* : Après voyelle, *-li̯-* ne subit pas de modification pratiquement importante; après consonne, le *-i̯-* devient *-i-* voyelle :

la liaison est mauvaise
une mauvais(e) liaison

C'est d'après ce principe qu'on dit :

nous voulions — nous roulions, etc.

mais :

nous raclions — nous sarclions, etc.
je *déliais* à côté de : *je dépliais*

Mais comme cette nuance est extrêmement délicate, on peut attendre toutes les fluctuations, et de fait la même personne prononce souvent le même exemple de deux manières différentes à quelque intervalle. Nous avons relevé entre autres :

un mauvais lieu
un(e) lieue
c'est un beau lièvre
il n'y a plus d(e) lièvres dans nos campagnes
} sans différence pratiquement importante

un lion — un(e) lionne
un lion — un(e) lionne

et même :

un lion — un(e) lionne

Remarque 1. — Toutes ces divergences s'expliquent aisément : elles reposent toutes sur ce fait que *-li-* prononcé normalement forme une somme d'éléments consonantiques plus considérable que celle qui peut commencer une syllabe.

Dans : *la liaison*, l'*-l-* appartient au moins partiellement au mot *la*.

Dans : *un(e) liaison*, il appartient tout entier à la syllabe qui le suit.

Dans : *un(e) lionne*, le groupe *-li-* est suffisamment atténué pour pouvoir tout entier commencer la syllabe : ce n'est plus en quelque sorte qu'un *-l-* mouillé.

Enfin dans : *un lion*, il y a une légère pose après *un*, de sorte que *-l-* retombe tout entier sur ce qui suit.

Remarque 2. — Ces observations nous expliquent toutes les fluctuations qu'éprouve la prononciation des mots où ce groupe *-li-* est précédé d'un *r-* initial (cf. *supra*, *R- initial*) :

un mauvais r(e)lieur (cf. *un(e) liaison*)
un mauvais rélieur — une bel(le) réliure (cf. *la liaison*)

(le groupe *-li-*, restant intact, agit comme deux consonnes et détermine la présence d'un *-é-* devant lui)

une bel(le) réliure (cf. *un lion*)

(l'-*i*- étant voyelle, nous retombons dans le cas de *r*- initial 2°, d'où la présence de l'-*é*-; la coupe des syllabes est après *ré*-).

Remarque 3. — Toutes ces lois concernant les groupes composés de consonne + *i̯* sont les mêmes en patois.

III. Consonne + *u̯*.

Les groupes composés de consonne + *u̯* ne comptent que pour une consonne.

1° Patois :

fār sè bzu̯ònį — è nè pè d bézu̯ònį
lè mu̯òč — èn mu̯òč
i n pè pè pẽr dė mu̯òč

2° Français :

c'est à moi — ce n'est pas pour moi
aller en voiture — les petit(es) voitures
il y a mis deux doigts — il s'est pris l(e) doigt dans l'engrenage
c'est mon coiffeur — je n'ai pas d(e) coiffeur
un bien joli toit — l'orage a démoli l(e) toit
j'y passe toutes mes soirées — nous y avons passé une bon(ne) soirée

Remarque 1. — Dans ces exemples -*oi*- se traduirait en écriture phonétique -*u̯a*- avec un -*u̯*- consonne, dans tous les cas.

Remarque 2. — Les groupes composés de *liquide* + *u̯* font presque totalement défaut dans notre patois. En français nous n'avons pu saisir aucune différence de traitement entre -*lu̯*- après consonne et -*lu̯*- après voyelle :

c'est la loi — c'est un(e) loi insensée
c'est trop loin — on le voit d(e) loin
ça vous donnera des loisirs — je n'ai pas assez d(e) loisirs

Le groupe -*ru̯*- ne paraît pas présenter non plus de traitement spécial. D'ailleurs les exemples sont rares : à l'initiale il n'y a guère à étudier que le mot *roide* qui n'est presque plus usité au-

jourd'hui, le mot *roi* qui ne peut pas toujours être décisif, et les dérivés de ce dernier :

elle est roide — elle était tout(e) roide
savez-vous quel est l(e) roi qui a succédé à François Ier?
le princ(e) royal — de quel royaume parlez-vous?

Dans les exemples tels que :

il a une fierté dė roi — nous ne voulons plus dė roi

l'-*ė*- n'a sans doute pas d'autre origine que le besoin d'éviter l'homophonie avec le mot *droit*. Ce qui prouve d'ailleurs qu'après un -*r*- le -*u̯*- est extrêmement ténu, c'est qu'il admet avant lui dans la même syllabe, sans se modifier, un groupe inséparable composé de consonne + *r* :

jė n(e) crois pas
elle était déjà tout(e) froide

IV. — Groupes inséparables finaux.

A. *Patois.* — En patois les groupes finaux persistent intégralement et par conséquent sont suivis d'un -*ė*- :

l'ābrė d | lè möl
lu mātrė d ėcŏl
i n vė pè pādrė s | cŏ si
è vė cra bi̯ pādrė tu lĕ cŏ
è vė s tūdrė l | pī
èn pārċė d | bū̯ bŏ
lè fuĕtrė d | lè ċĕ̄br òt

Le mot *cètr* « quatre » fait seul exception ; il perd sa liquide devant consonne :

cètr òm — cèt fòn

B. *Français.* — Tous les groupes finaux sont dominés par cette loi que nous avons déjà eu l'occasion de signaler : *On évite autant que possible de terminer par un -ė- un mot contenant au moins une voyelle ferme.* Le problème à résoudre est donc celui-ci : rattacher tout le groupe final à la voyelle qui le précède. Il faut distinguer trois catégories de groupes finaux :

1° Dans les groupes qui se composent de *consonne + liquide*, on atténue la liquide jusqu'à ce que le groupe tout entier puisse se rattacher à la voyelle qui le précède :

il enfl(e) dé c(e) côté-ci
c'est une fièvr(e) rébelle
ta chambre est aussi sombr(e) qu'un caveau
elle ne se montr(e) pas à sa fenêtre
cette maison a besoin d'êtr(e) réblanchie
il a la fièvr(e) scarlatine
je ne pourrai lui êtr(e) qué d'un faibl(e) sécours

Un groupe ainsi réduit est le maximum consonantique qui puisse terminer un mot, et il y a une réelle difficulté à atteindre exactement le point convenable; il en résulte deux nouveaux traitements, suivant que le sujet parlant reste en deçà de ce maximum ou au contraire le dépasse.

α. Dans le premier cas, la liquide disparaît totalement :

quat(re) femmes
un maît(re) d'école
je l'ai vu l'aut(re) jour
c'est l'aut(re) cocher
je le rencont(re) tous les jours
il m'est impossib(le) dé r(e)rénir demain
as-tu lu l'artic(le) du Petit Journal?
il vous faudra prend(re) l'express
récitez vot(re) léçon
un triang(le) rectangle
on ne veut pas me rend(re) ma place
un chef-d'œuv(re) dé stratégie
vous allez voir cette joie quand son maît(re) réviendra
il faut tend(re) lé p(e)tit doigt
une let(tre) dé r(e)commandation
je ne sais pas quand mon onc(le) réviendra
c'est un obstac(le) rédoutable
les ong(les) réviennent naturellement
elle demande à ét(re) réfaite entièrement

Remarque. — Ce traitement par suppression totale de la liquide est constant dans le parler populaire de Paris.

β. Dans le second cas, la liquide est prononcée pleinement et par conséquent suivie d'un *-é-* :

le cyc(le) dé la tablé ronde
ils étaient assis autour d'une tablé verte
nous avons ressenti une terriblé s(e)cousse

Ce cas est très rare dans le français de la bonne conversation; au contraire, dans un certain nombre de parlers dialectaux, c'est le traitement unique.

Remarque. — Il est à peine besoin de noter que devant voyelle ces groupes sont toujours prononcés intégralement :

quatr(e) hommes
prendr(e) une leçon
un maîtr(e) à chanter, etc.

2° Quand le groupe se compose de 2 consonnes + liquide, la liquide disparaît :

as-tu vu le spect(re) solaire?
le vent a renversé tous les arb(res) dé la promenade
les cerc(les) dé c(e) tonneau
tu vas te tord(re) lé pied

Quelquefois la liquide s'ébauche dans la bouche du sujet parlant qui peut en avoir conscience, mais le sujet écoutant ne l'entend pas.

3° Quand le groupe n'est pas terminé par une liquide, aucune consonne ne peut disparaître, mais le groupe peut s'atténuer :

il l'a plié en form(e) dé lettre
le rest(e) né té r(e)garde pas
je n'ai pas la forc(e) d'en dire davantage
je suis plus mort(e) qué vive
ça risqu(e) beaucoup de se casser
il ne me rest(e) qué l(e) régret
je cherch(e) lé s(e)cret de cette aventure
il nargu(e) lé spectateur
je vais à l'Arc dé Triomphe
décrire un arc dé cercle

Remarque 1. — Toute cette partie sur les groupes finaux n'a qu'une médiocre importance pour le sujet qui nous occupe spécialement. Mais elle mériterait une étude particulière. Il serait très utile d'établir avec précision ce que deviennent les différents groupes finaux dans telle ou telle position, quelle est la valeur relative des différentes consonnes dans chaque groupe, quels sont les fusions de consonnes ou les groupements secondaires qui peuvent se produire. Par exemple, lorsqu'un groupe finissant en dentale se trouve devant un mot commençant par une dentale, il y a fusion des deux dentales ou disparition de la première :

Ernest Daudet
il habite à l'ouest dé Paris
ou *à l'oues(t) dé Paris*

Une dentale suivie d'une sifflante s'unit à elle pour former le son du *-z-* allemand :

est-ce qu'il res|t(e) souvent chez lui?

Une dentale suivie d'une palatale forme avec elle une dento-palatale :

est-ce qu'il res|t(e) chez lui?

($t + ch = \check{c}$), etc.

Remarque 2. — Dans le parler populaire, les groupes de 3° restent intacts et l'*-é-* les suit :

je suis vlus morté qu(e) vive
l'arce d(e) triomphe
un arcé d(e) cercle
Ernesté R(e)nan
à l'ouesté d(e) Paris, etc.

V. — Groupes initiaux composés de s + consonne.

Ces groupes n'existent pas dans notre patois, mais ils y ont existé. Ils ont disparu en ancien français comme en patois, car tous ceux qui existent actuellement en français sont relativement récents ou appartiennent à des mots savants. La prononciation de ces groupes dans le français de la bonne conversation nous instruit sur la nature de l'*-s-*. L'*-s-* ne fait pas apparaître d'*-é-* devant lui, et, loin de s'atténuer, il augmente d'intensité au point

de se suffire à lui-même et de rendre un son qui n'est pas l'équivalent d'un son vocalique, mais est pourtant suffisant pour permettre le passage de la consonne qui le précède à celle qui le suit :

les promenad(es) scolaires
il n'a pas d(e) scrupules
j'en fais mon étud(e) spéciale
une répons(e) spirituelle
des couleurs splendides
je n'ai pas d(e) scabieuses dans mon jardin
un triang(le) scalène
il a l'air stupide
il n'y a pas d(e) station dans cette rue
c'est une bel(le) statue
il n'y a pas lieu d'êt(re) scandalisé
il a la fièv(re) scarlatine
il n'y a pas d(e) squelette plus décharné
il a obtenu le grand prix d(e) sculpture

Remarque. — Si le mot est particulièrement savant, la consonne qui précède l'-*s*- s'appuie néanmoins sur un -*é*- :

garder lé statu quo
il n'a plus dé spasmes
donne-moi lé scalpel

Dans ce cas l'-*s*- reprend sa valeur ordinaire.

Il en est de même si les consonnes qui le précèdent amènent un -*é*- devant lui de par la loi générale :

le deuxième tour | dé scrutin
il nargu(e) lé spectateur
ça manqu(e) dé spontanéité
un chef-d'œuvr(e) dé stratégie
je n'ai pas de goût pour | lé stoïcisme

Prononciation populaire. — Dans le parler populaire, la consonne qui précède l'-*s*- s'appuie toujours sur un -*é*-. Il n'y a d'ailleurs qu'un très petit nombre de ces mots qui soient populaires :

ne faites pas | dé s|candale
on lui fera un(e) és|tatue
une petit(e) és|tation

Remarque. — C'est cette prononciation populaire qui nous explique comment se sont formés les mots tels que : *échelle*, *écarlate*, etc.[1]. Ce n'est pas du type : *ne faites pas de scandale*, que ces formes ont pu sortir. La coupe des syllabes *pas | dé s|candale* ne permet pas d'admettre une évolution phonétique qui aurait amené le type : *pas d'échelle*, d'où *un(e) échelle*. Le *-d-* faisant partie de la syllabe *-dés-*, l'*-é-* était beaucoup plus étroitement lié au *-d-* qu'à l'*-s-* et ne pouvait pas s'en détacher.

C'est le type *un(e) éstation* qui a été le point de départ. Ici la coupe des syllabes est immédiatement avant l'*-é-* (cf. pour le même fait, *R- initial* 2°) et n'a pas besoin d'être modifiée.

Quant à l'évolution *és + consonne > é + consonne*, elle est d'autant plus facile à saisir que les mots des différentes époques nous présentent actuellement tous les intermédiaires :

1° *és + consonne > ès + consonne*, cf. *espace*, *espèce*, *estomac*, etc., et populaire : *un(e) ès|quelette* (féminin);

2° L'*-s-* tombe en allongeant et fermant l'*-è-* : *ès + consonne > ê + consonne*. C'est l'état que présente aujourd'hui notre patois : *èn êc̄l* « une échelle »;

3° En français l'*-é-* est redevenu bref, mais est resté fermé : *étroit*, *échelle*, *écarlate*, etc., parce qu'il est suivi de la coupe des syllabes. Le jour où l'on couperait *ét|roit* par exemple, l'*é-* s'ouvrirait.

Groupes à -s- intérieur.

Il n'y a pas lieu de distinguer ici des groupes séparables et des groupes inséparables : la prononciation ne les distingue pas.

1° *Français.* — L'*-s-* n'est séparé ni de la consonne qui le précède ni de celle qui le suit :

faire ecsprès
prendre l'ecspress
c'est parsqu'elle est aveugle
tu as tort de t'opstiner
tu vas te faire ecsclure
Saint-Pétersbourg, *Phalsbourg*, etc.

[1] Nous n'oublions pas que l'*é* a commencé à apparaître dans ces mots dès en latin vulgaire, et nous n'avons pas ici d'autre intention que d'expliquer par des faits modernes ce qui s'est passé anciennement.

est-ce que tu n(e) s(e)ras pas bientôt prêt?
je me demand(e) c(e) qu'il en adviendra
tu gaspill(es) c(e) qué ton père a gagné
tu demand(es) c(e) qué c'est

Ici encore l'-*s*- rend un son suffisant pour permettre le passage de la consonne qui le précède à celle qui le suit.

2° *Parler populaire.* — Cette prononciation intense de l'-*s*- étant inconnue au parler populaire, il en résulte le double traitement suivant :

α. Les mots couramment employés perdent la consonne qui précède l'-*s*- :

fair(e) esprès
prendre l'espress
pasque
esclure, etc.

β. Les mots savants ne perdent aucune consonne, mais prennent un -*é*- d'appui après l'-*s*- :

Saint-Pétersébourg
Phalsébourg
Wursébourg, etc.

INITIALE.

Quand les consonnes susceptibles de tomber sous le coup de la loi des trois consonnes commencent la phrase, la détermination du premier *e* est soumise à des lois particulières.

I. 2 *consonnes.*

1° La première est une continue. Elle n'est pas suivie de -*é*-, ce qui s'explique par ce fait qu'en sa qualité de continue, elle peut avoir une sorte de son par elle-même. Le principe général reste donc vrai même dans ce cas :

j(e) n'en sais rien
c(e) n'est pas de cela que je te parle
j(e) n'ai plus d'argent
n(e) faites pas de scandale
j(e) n'ai pas de goût pour la peinture
c(e) n'était pas à lui

j(e) t'écris ce qui est arrivé
j(e) vous remercie mille fois
j(e) l'ai vu dernièrement
j(e) voudrais bien que ça réussisse
v(e)nez nous voir demain
j(e) suis bien tranquille
j(e) cherche le secret de cette affaire
n(e) peux-tu donc pas venir?
j(e) finis ma lettre
j(e) veux bien
n(e) vois-tu rien là-bas
l(e) meilleur moyen, c'est...
j(e) m'en garderai bien
c(e) notaire n'est pas honnête
n(e) laisse pas tomber ton paquet
r(e)mettez-vous
r(e)tirez-vous
r(e)couvrez bien vite ce qui vous est dû
l(e) vrai moyen, c'est...
l(e) plus joli tableau que j'aie vu de ma vie
j(e) prends mon temps
l(e) plus beau de l'histoire, c'est...
j(e) brode un tapis
n(e) blâme pas les malheureux
r(e)prenez votre blague à tabac

Remarque. — Si les deux consonnes sont la même continue répétée, l'-*é*- apparaît entre les deux :

cé sac est percé
né néglige rien
lé luxe insensé qu'ils étalent...
jé joue au billard deux fois par semaine

Ce fait s'explique très simplement : s'il n'y a pas d'-*é*- entre les deux continues, on n'en entendra qu'une; elle pourra être un peu plus prolongée que s'il n'y en avait qu'une en réalité, mais la confusion sera facile; si je dis par exemple à quelqu'un :

j(e) joue au billard deux fois par semaine

Il pourra se demander si je lui dis que c'est moi qui joue au

billard, etc., ou si je lui conseille de jouer au billard, etc., soit :

joue au billard deux fois par semaine

C'est donc uniquement le besoin de clarté qui amène cet *-é-*, et c'est ce qui nous explique que dans les mêmes conditions il n'apparaisse pas dans l'intérieur de la phrase :

ce n'est pas c(e) sac-là que je voulais

le commencement de la phrase nous indique suffisamment que la continue est double même si nous l'entendons simple. De même au commencement de la phrase l'*-é-* n'apparaîtra pas si cette phrase est une réponse immédiate à une question qui en détermine nettement la structure :

qu'est-ce que tu faisais donc au café? — J(e) jouais au billard

2° La première des deux consonnes est une momentanée. Comme elle ne peut pas avoir de son par elle-même, l'*-é-* apparaît :

qué dites-vous?
qué pensez-vous?
qué notez-vous?
té faut-il de l'argent?
té manque-t-il quelque chose?
qué m'importe l'opinion de la foule?
qué voulez-vous donc?
té trouves-tu bien?

Remarque. — Si la deuxième consonne est une spirante, l'*-é-* peut disparaître :

qu(e) voulez-vous qu'on y fasse?

Cette phrase commence alors par un groupe à peu près semblable à celui de la phrase :

prends ton parapluie

II. *Trois consonnes.*

1° La première est une continue :

α. La deuxième est aussi une continue : l'-*ë*- apparaît entre les deux :

jë n(e) suis pas de semaine
jë n(e) vous demande pas de réponse
jë n(e) sais pas
jë n(e) peux pas
jë n(e) veux pas
jë n(e) crois pas
jë n(e) suis pas tranquille
jë n(e) finirai jamais
jë r(e)viendrai demain
në m(e) laisseras-tu pas tranquille?
lë r(e)tour de la noce
dëv(e)nez plus modeste
jë m(e) tiens debout toute la journée
rëc(e)vez mes salutations
në m(e) détourne pas de ce projet
jë l(e) rencontre tous les jours
lë l(e)ver du soleil
lë r(e)boisement sera long
lë r(e)flux laisse la plage à découvert
rël(e)vez-vous
rëv(e)nez demain
jë m(e) suis levé de bonne heure
jë l(e) vois tous les jours
jë l(e) trouverai bien
jë l(e) savais déjà

Remarque. — C'est ici, comme nous l'avons indiqué plus haut, qu'ont pris naissance les groupes figés *jë n(e)*, *jë l(e)*.

β. La deuxième est une momentanée : l'-*ë*- n'apparaît qu'entre la deuxième et la troisième :

j(e) të dis la vérité
n(e) të l'avais-je pas dit?
j(e) të vois rarement
c(e) pëtit enfant va tomber
j(e) dëviens vieux
n(e) të scandalise pas

Remarque. — Il peut y avoir quelques fluctuations, soit que α influe sur β, soit que β s'introduise dans le domaine de α.

2° La première est une momentanée : l'-*é*- la suit :

qué r(e)gardes-tu?
té r(e)trouves-tu?
qué d(e)mandez-vous?
qué t(e)nez-vous à la main?
té l(e) rappelles-tu?

III. *Plus de trois consonnes.*

Quand il y a plus de trois consonnes, le premier -*é*- est déterminé rigoureusement par les lois formulées sous II. *Trois consonnes*, et les autres -*é*- apparaissent après lui régulièrement de deux en deux consonnes suivant la loi générale, sauf pour les groupes figés que nous connaissons déjà :

1° α. *jé m(e) démande ce qu'il en adviendra*
jé n(e) té promets pas d'y aller
jé n(e) té dis pas non
lé r(e)vénu de mes terres
né l(e) régarde pas
jé n(e) réviendrai plus
jé m(e) lévais quand vous êtes arrivé
jé l(e) régrette amèrement
jé n(e) té l(e) dis pas
jé n(e) mé r(e)pose pas
jé n(e) mé r(e)buterai pas
jé n(e) té l(e) demande pas

Remarque. — *r*- initial :

j(e) mé r(e)pose
j(e) mé r(e)commande à toi
j(e) lé r(e)trouverai bien
j(e) lé r(e)déviendrais volontiers

β. *j(e) té l(e) dis sans détour*
j(e) té l(e) répète
c(e) qué j(e) veux
j(e) té l(e) donne à regret
c(e) qué j(e) démande, c'est . . .
c(e) qué j(e) té d(e)mande
n(e) té l(e) réd(e)mande-t-elle pas?
c(e) qué j(e) réd(e)manderais volontiers

c(e) quê jé n(e) t'ai pas dit, c'est que. . .
c(e) quê jé n(e) veux pas
c(e) quê jé n(e) tê d(e)mande pas
c(e) quê jé n(e) rêd(e)manderai jamais, c'est. . .

2° *quê n(e) vêniez-vous?*
tê l(e) démande-t-il?
quê r(e)démandez-vous?

Conclusion. — Notre patois et le parler populaire de Paris, comme on l'a vu, nous ont fourni, malgré leur pauvreté relative, des renseignements précieux pour l'interprétation même du français. En somme, cette loi, si compliquée qu'elle paraisse, est extrêmement simple et parfaitement constante. Tous les cas particuliers qui au premier abord pourraient faire croire à des dérogations, n'en sont que des applications modifiées par les circonstances. Même les groupes figés sont le produit de cette loi qu'ils semblent contredire.

Sans doute il peut y avoir quelques fluctuations : nous en avons signalé quelques-unes en passant; il y en a d'autres que nous avons négligées parce qu'elles n'ont aucune importance. Mais toutes les fluctuations s'expliquent aisément : elles résultent en général de la rencontre de deux lois ne pouvant agir qu'à l'exclusion l'une de l'autre, soit la loi générale et une loi particulière, soit deux lois particulières. C'est généralement la même loi qui l'emporte dans le même cas, mais il n'y a pas de règle absolue. Si je dis par exemple : *tu t(e) rébiffes*, c'est la loi générale qui l'a emporté sur celle de l'*r-* initial; l'*r-* initial a été traité comme une consonne quelconque. Si je dis : *tu crois qu(e) lé r(e)vênu de mes terres me permet. . .*, la loi de l'*r-* initial unie à la loi générale l'a emporté sur le groupe figé *quê l(e)*.

Il peut arriver que le sujet parlant fasse une légère pause au milieu de sa phrase, laisse reprendre aux organes la position du repos; les premiers mots qui suivent l'arrêt tombent alors sous le coup des lois de l'initiale : c'est l'*initiale fictive*. — Ou bien le sujet parlant veut mettre en relief tel ou tel mot : ce mot prend alors une importance exagérée, il est en dehors de toute loi.

L'*h- aspiré*. — Le cas de la rencontre d'une consonne avec l'*h-* initial dit aspiré présente une véritable infraction à la loi : nous n'en avons encore rien dit. Sans faire ici, ce qui serait nous écarter de notre sujet, l'histoire de ce prétendu *h* aspiré qui se

prononce sans aspiration, ou plus exactement ne se prononce pas, nous mentionnerons quatre points qui sont relatifs à notre étude :

1° quand le mot qui précède l'*h* se termine étymologiquement par une consonne, la prononciation est rigoureusement la même que si l'*h* n'existait pas : *par hasard*, *le poil hérissé*, *un cheval hongre*, *avoir honte*, etc.;

2° quand le mot qui précède l'*h* est un monosyllabe du type consonne + *é* caduc, l'*é* persiste : *tu n'as pas dé honte*, *il en est lé héros;*

3° quand le mot qui précède l'*h* se termine par voyelle ferme + consonne + *é* caduc, l'*é* persiste encore : *uné halte*, *uné honte;*

4° pour certains mots la prononciation est flottante; l'*h* de certains autres agit ou reste sans effet suivant leur emploi; enfin, les renseignements qu'on trouve au sujet de l'*h* aspiré dans les dictionnaires les plus autorisés sont souvent contradictoires :

uné hernie, mais aussi *un(e) hernie;*
la hanse, mais *la ligu(e) hanséatique;*
le héros, mais *l'héroïne*, *le genr(e) héroïque;*
uné hachette, mais *Jeann(e) Hachette;*
lé hanneton, mais *des soucis d'hanneton* (Dictionnaire de l'Académie, 1878);
lé halo, *la halotechnie*, mais *un(e) hémiplégie*, *un(e) hémorragie;*
mordre à l'hameçon, mais *hameçonné*, *hamaux* avec l'*h* aspiré, d'après Littré;
haltère : l'Académie ne se prononce pas, mais Littré indique l'*h* comme aspiré; on dit pourtant *dëzaltèr* (des haltères);
la hiérarchie : l'Académie dit que l'*h* s'aspire, Littré dit non, tout en laissant entrevoir que le traitement est le même que si l'*h* était aspiré; mais ne dit-on pas *l'ordr(e) hiérarchique*, et d'autre part *lezhiéroglyphes*, *le styl(e) hiératique?*
la huitaine : l'Académie note que l'*h* s'aspire; on dit en effet *la huitaine*, mais *un(e) huitaine.*

On pourrait prolonger cette liste.

Les exemples cités au 2e cas violent la loi des deux consonnes; car si, au lieu de cet *h* qui ne possède ni son ni bruit, nous mettons une consonne véritable, nous dirons : *pas d(e) fonte*, *pas d(e) conte*, *pas d(e) règle*, etc.

Le 3e cas viole la même loi et, en outre, celle qui interdit à

un mot contenant au moins une voyelle ferme de se terminer par un *-é-*. De plus, si l'on compare ce 3e cas avec le 1er, on remarque une inconséquence relativement à la loi des trois consonnes, car nous avons vu qu'en français un mot comme *par* et un mot comme *une* sont traités exactement de même. Chacun sent très bien, sans s'en rendre compte avec précision, qu'il y a là certaines lois qui sont heurtées, car nous éprouvons tous une hésitation et une sorte de malaise lorsque nous sommes obligés de dire : *une longué halte*, *une grossé hache*, etc.

Enfin, le 4e cas, par ses contradictions, par la tendance qu'il montre à supprimer cet *h* aspiré, nous indique clairement que ce traitement tel qu'il existe aujourd'hui est devenu contraire au génie de notre langue. Cet *h* n'est d'ailleurs pas d'héritage latin, mais d'intrusion germanique, c'est-à-dire qu'il a été emprunté au groupe de langues dont le caractère diffère le plus de celui du français.

La conclusion qui résulte de tout cela n'est-elle pas qu'au lieu de retenir comme on le fait, par les grammaires, par les dictionnaires, par l'enseignement, cette anomalie ou plutôt cet ensemble d'anomalies, il faudrait travailler à les supprimer? Ce ne serait probablement pas une œuvre bien difficile : il suffirait peut-être de ne pas les soutenir pour qu'elles tombent d'elles-mêmes. Y aurait-il beaucoup de mécontents? nous ne le pensons pas; même les conservateurs et les étymologistes ne pourraient pas trop se plaindre, car en supprimant l'*h* étymologique d'un certain nombre de mots germaniques, on écarterait aussi celui des mots latins que personne ne songe à défendre : *haut* (altum), *hurler* (ululare), *huppe* (upupa), etc.

La versification. — Un autre archaïsme dont le maintien n'est pas plus justifié, c'est le moule de nos vers français. On met en vers aujourd'hui les idées du XIXe siècle, avec les expressions du XIXe siècle, et le moule, la prononciation obligatoire date du XVIIe et du XVIe. Pourquoi tant de personnes en France ne peuvent-elles ni comprendre ni goûter la poésie française? c'est parce qu'elles y trouvent une langue qu'elles ne reconnaissent pas, qui en son temps a été parlée, a été celle de la prose comme celle de la poésie, mais qui maintenant n'est plus qu'un appareil vieilli, un vêtement du temps jadis qui fait contraste avec les idées qu'il habille. Prenons au hasard cent vers d'Alfred de Musset, celui des trois grands poètes de notre siècle dont la langue

se rapproche le plus du parler ordinaire, les cent premiers de *Rolla* par exemple : combien sont rigoureusement conformes à la loi des trois consonnes? seulement dix-neuf, c'est-à-dire à peine deux sur dix [1]. Loin de nous la pensée de rien reprocher aux autres : ils sont assez beaux pour être inattaquables, et d'ailleurs ils représentent déjà le passé. Mais puisque tout évolue, puisque tout marche d'un pas lent mais certain, tout ce qui reste en arrière est destiné à périr de mort violente. Pour sauver notre poésie française, il faut la renouveler, il faut qu'elle soit de son temps comme les idées qu'elle exprime. Ce n'est pas aux sources taries du passé qu'on la rajeunira, ce n'est pas en compliquant à l'infini les petites règles mécaniques relatives aux coupes ou à la rime, ou en lui faisant exprimer des pensées inintelligibles, c'est en la rendant vivante, en lui faisant parler la langue de son siècle. Qu'un versificateur vulgaire se mette à appliquer la loi des trois consonnes, son œuvre aura grand'chance de tomber sous le ridicule. Mais vienne un grand poète, il y trouvera une richesse et une variété de rythme inconnues à ses devanciers; il pourra même parfois, pourvu que ce soit à propos, violer la loi, et du heurt résultant de cette infraction faire jaillir les plus puissants effets.

Chronologie. — La loi des trois consonnes, disions-nous, n'existait pas au moment où s'est formée la poésie française telle qu'elle est aujourd'hui; en effet, c'est une loi récente. Le français ne peut guère nous fournir de renseignements propres à en déterminer la date, mais notre patois nous donne des faits précis, desquels on peut même tirer quelques indices pour le français.

De nombreuses classes de mots donnent des indications pour la date de la chute de l'*-ė-* en patois; nous ne citerons que les plus importantes :

1° Des mots comme *ė̄šlòt* = **ė̄šcėlòt* à côté de *ė̄čīl*, et *ž̀nèl* à côté de *ǵėnèl* montrent que la chute de l'*-ė-* est postérieure au changement de *-c-* en *-č-* et de *-g-* en *-ǵ-* devant *-a-*.

2° Des mots comme *èplā*, *blūš*, *ȍflā* montrent que la chute de

[1] Ce sont les vers 7, 15, 16, 17, 20, 22, 43, 45, 60, 64, 66, 71, 73, 75, 76, 80, 86, 91, 93.

l'-*é*- est postérieure aux changements : *pl* > *pi̯*, *bl* > *bi̯*, *fl* > *ši̯*, c'est-à-dire à toute palatalisation de -*l*- après labiale et à plus forte raison à toute palatalisation de -*l*- après palatale. (Cf. *supra*, Groupes composés de palatale ou labiale + *l*, *Chronologie*.)

Paris, juin 1891.

(Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. VIII, p. 316 et suiv.)

V

TRAITEMENT DE L'*I* ET DE L'*U*.

A. — TONIQUES LIBRES.

Hors de toute influence particulière, l'*i* et l'*u* toniques libres deviennent respectivement *i* et *ü*, comme en français :

I	U
fi « fil »	*vü* « vu »
čëvri « chevreau », *caprile*	*dézèpi̯ü̯dü* « disjoint »
cri « chercher », fr. *quérir*	*dési̯rür* « déchirure »
bni « bénir »	*ǧü* « jus »
ni « nid »	*dü*, *dür* « dur, dure »
èvri « abri », *apricu*	*èvü* « eu »
èvri « avril », *aprile*	*fu̯armür* « serrure »
ési « essieu », *axile*	*mèvür* « mûr »
čèri « hangar », **carrile*	*pü* « plus »
šni « poussière », *canile*	*sèvü* « sureau », **sabucu*
drémi « dormir »	*sür* « sûr »
mir « trou de la serrure »	*dsü* « dessus »

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Dans les mots en *a* féminin qui n'ont rien conservé de ce qui séparait l'*i*/*u* de l'*a*, l'*i*/*ü* est devenu long par fusion avec l'*e* sorti de cet *a*, comme en français.

I	U
èmī « amie »	*vū* « vue »
bnī « bénie »	*nū* « nue »
vī « vie »	*čèrū* « charrue »
pèrī « pourrie »	*bū* « lessive »
èčī « ortie »	*èplū* « étincelle »
èǧ̌ī « hardie »	*busū* « bossue »

Observation. — Rappelons que *i/u* tonique du latin classique était resté *i/u* en latin vulgaire lorsqu'il était en hiatus, tandis qu'il était devenu *é/ó* dans toute autre position :

mécǧi « mercredi »	*ǧūdi* « jeudi »
vī « voie »	*lī* « lie »
tū̃ « tien »	*sū̃* « sien »

grū « grue »

2° Devant nasale, l'*i/u* se nasalise purement et simplement en *ī̃/ū̃* :

I	U
vī̃ « vin »	*ū̃* « un »
vézī̃ « voisin »	*čécū̃* « chacun »
crī̃ « cheveux »	*brū̃* « brun »
vrī̃ « venin »	*écū̃m* « écume »
fī̃ « fin »	*ǧ̌ū̃* « juin »
līm « lime »	*nṵ̃* « personne »
mèlī̃ « matin »	*éčòlū̃* « noix »

Observation. — Il y a eu dans notre patois, comme dans quelques autres, une confusion entre l'*i* et l'*ü* (*ī/ū*, *i̱/ṵ* provenant de *i/ü*) :

cü? « qui? »	*i̱ òt ü?* « y est-il? »
lésü « lessive de cendre »	*òlū* « alise », v. fr. *alie*

Pour certains mots, les deux formes coexistent, mais jamais sous l'accent; nous citerons les autres exemples à leur place. Cette confusion était sans doute à l'origine une substitution régulière dans des conditions déterminées; mais le petit nombre de documents que notre patois a gardés sur cette question ne permet pas de retrouver aujourd'hui quelles ont pu être ces conditions.

Le mot *confusion* est donc le seul exact. Cette confusion a persisté, et on la retrouve dans un grand nombre de mots empruntés récemment, tels que *müru* « miroir » (plus rare *miru*).

B. — ATONES LIBRES.

Dans une première période, l'*i* et l'*u* atones libres persistent partout sous la forme *i*/*ü*. Dans une deuxième période, un certain nombre de ces *i*/*ü* se trouvent en hiatus par la chute d'une consonne intervocalique (*t*, *d*, *c*, etc.) : ils deviennent *i̯*/*ü̯*, tandis que les autres restent intacts encore longtemps; nous retrouverons ces derniers plus loin (D, α, p. 321) :

I	U
ni̯ā « nichée », **nidata*	*sü̯ā* « suer »
ni̯ò « v. fr. niau », **nidale*	*sü̯u* « sueur »
vi̯ẽd « viande »	*pü̯ā* « puer »
fi̯ẽ̄sī « fiancer »	*mü̯ā* « muer »
fi̯ā « fier »	*ětènü̯ā* « éternuer »
mèri̯ā « marier »	*čèpü̯ā* « coupailler »
mi̯òt « mie »	*čèrü̯ā* « labourer à la charrue »

Rem. 1. — Il y a confusion entre le *i̯* et le *ü̯* dans quelques mots :

mi̯ā « muer »	*pi̯ẽ̄tu* « puanteur »
čèpi̯ā « coupailler »	*pi̯ī* « puer »

Rem. 2. — L'*i* de *criā* « crier » n'a pas pu devenir *i̯* à cause du groupe *cr* (cf. *Loi des trois consonnes*, *Mémoires*, VIII, p. 69-74).

Rem. 3. — Devant nasale *i*/*u* atone libre ne se nasalise pas; nous trouverons les exemples plus loin (D, α). Il y a pourtant un mot qui fait exception, grâce à sa particularité de monosyllabe atone; c'est *ūnu* prétonique qui se nasalise en

ī̃ « un »

par confusion avec l'*i*. Les autres mots qui présentent un *i*/*u* atone libre nasalisé en *ī̃*/*ũ̄* l'ont ainsi par analogie :

līmā « limer » d'après *līm* « lime »
écũ̄mā « écumer » — *écũ̄m* « écume »

C. — ENTRAVÉS.

1° L'*i* et l'*u* persistent en syllabe tonique sous la forme *i/ü* s'il ne reste aucune consonne après eux :

écri « billet, écrit ».

Dans les autres positions, ils tombent sous le coup de la loi postérieure (D, β).

2° Ils se nasalisent devant nasale :

sĩ « 5 »	*cĩz* « 15 »
gĩgā « gambader »	*grĩsī* « grincer »

lũdi « lundi »

3° En combinaison avec *i* implosif[1], quelle qu'en soit l'origine, l'*i* et l'*u* deviennent *i/ü* :

bèrbi « brebis »	*cũdü* « conduit »
sri « souris »	*rlür* « reluire »
dir « dire »	*pĕü* « trou »

D. — LA LOI DE L'ÉQUILIBRE.

La loi de l'équilibre préside à la pondération des syllabes. Une syllabe est en quelque sorte une cellule, qui peut s'accroître ou dépérir. Au-dessous d'une certaine limite, elle finit par disparaître; d'autre part, il est une mesure qu'elle ne saurait dépasser : une fois qu'elle est trop pleine, tout ce qui la surcharge s'anéantit ou se rejette sur les syllabes avoisinantes. On ne peut pas dire d'une façon générale quelle est la juste mesure : c'est variable suivant les langues, dans la même langue suivant les époques, et à la même époque suivant les voyelles et les consonnes qui entrent dans la composition des syllabes. En indo-européen, une syllabe contenant une voyelle longue avait sa mesure après cette voyelle et ne pouvait plus se charger d'aucun élément; tout ce qui venait après était rejeté sur la syllabe suivante ou éliminé : on disait **pŏt|ros*, mais **mā|tros*[2]. La syllabe *pŏt-* et la syllabe *mā-* étaient donc équivalentes. Si, pour une

[1] Nous désignons par le mot *implosif* les consonnes qui terminent une syllabe, et par le mot *explosif* celles qui la commencent.

[2] Cf. de Saussure, *M. S. L.*, t. VI, p. 255.

raison ou pour une autre, le *t* de *mātros* était rentré dans la syllabe *mā*, l'*a* se serait abrégé. C'est ainsi que le latin vulgaire possédait les deux formes *căpa* et *căppa* rigoureusement équivalentes. La loi de l'équilibre existe ou a existé dans toutes les langues indo-européennes, mais elle diffère avec chaque langue. C'est quelquefois une loi phonétique; telle en grec la loi dite d'Osthoff : toute voyelle longue devant *i*, *u*, *r*, *l*, *m*, *n* + *cons.* s'abrège. — Autre exemple : *ρF*, *νF*, *λν* intervocaliques s'assimilent en lesbien : *ϖέρρατα*, *ξέννος*, *βόλλεται*; l'ionien remplace dans ces mots *voy. brève* + *cons. double* par son équivalent *voy. longue* + *cons. simple* : *ϖείρατα*, *ξεῖνος*, *βούλεται*. — C'est sous l'influence de cette loi que *dīvīnus*, *vīcīnus* sont devenus en français *devin*, *voisin* : elle n'a pas toléré que la même voyelle se trouvât avec la même valeur dans deux syllabes consécutives dont l'une était tonique et l'autre atone; l'effet qu'elle a produit dans ces mots est ce que l'on peut appeler proprement une dissimilation, car, si les deux voyelles n'avaient pas été rigoureusement semblables, elle les eût laissées intactes et leur eût permis d'évoluer indépendamment l'une de l'autre. — En français, c'est à elle qu'est due la différence de quantité d'une même voyelle, selon qu'elle est tonique ou atone :

côte	*coteau*
crête	*écrire*
le nôtre	*notre* (proclitique), etc.

Elle produit encore les doublets suivants :

pŏrc (en prononcant le *c*)	*pōrc* (sans prononcer le *c*)
cĕrf (en prononçant le *f*)	*cērf* (sans prononcer le *f*)
boeuf (*id.*)	*boeufs* (*id.*)
pŏrte	*pōrt*, etc.

Aujourd'hui, lorsqu'on dit à Paris : *je ne mange* pas *de pommes*, l'*a* de *pas* est plus bref que lorsqu'on dit : *je ne mange* pas *d'œufs;* la voyelle nasale *on* est plus brève dans *le* Pont *de Passy* que dans *le* Pont-*Neuf;* mais ce sont des nuances fort délicates qui n'engendrent pas d'évolution phonétique.

Dans notre patois, nous allons trouver cette loi à tous les chapitres du vocalisme, agissant à différentes époques et de différentes manières. Nous la considérerons sous trois aspects principaux :

1° Elle affaiblit une voyelle tonique non finale devant un mot commençant par une consonne :

šnèi̯ « chenille », mais *šni* « poussière » ;

2° Elle établit l'équilibre entre la syllabe tonique et la syllabe atone, soit en fortifiant la première, soit en affaiblissant la seconde :

cė « qui » (relatif, c.-à-d. atone) — *cü* « qui? » (interrogatif, c.-à-d. tonique).
pėni « punir » <**püni*.
öfri « offrir » (accentué sur l'initiale) <**ėfri*.
cǖfru « bannière » (accentué sur l'initiale) <**cǖfrǖ*.

3° Enfin, et c'est ici le point le plus intéressant, elle nous montre exactement le rapport qu'il y a entre une syllabe atone et une syllabe tonique. La voyelle d'une syllabe atone (libre ou entravée) est traitée comme la voyelle d'une syllabe tonique entravée syntactiquement. Ainsi

nervu > *nā*
virga > *vu̯arğ*   **virdire* > *vu̯aği*
fēnu > *fǖ*
avēna > *òvu̯òn*   **fēnare* > *fu̯ònā*.

Après cette digression, revenons à l'*i* et à l'*u* :

α. LOI POSTÉRIEURE DES ATONES.

Postérieurement à l'accomplissement de presque toutes les lois phonétiques qui ont agi sur notre patois, l'*i* et l'*ü* atones ont subi une nouvelle modification : ils se sont affaiblis en *ė* caduc :

I	U
flā « filer »	*brėni* « brunir »
fėlīr « filière à tarauder »	*čėčii̯ī* « chuchoter », v. fr. *chuchiller*
bzė́ « biseau »	*ėcėpā* « cracher », v. fr. *escupir*
dvėnā « deviner »	*ècėlā* « acculer »
crėlòt « écumoire »	*ė́gėi̯nā* « aiguillonner »
crėlā « passer au crible »	*fmīr* « fumée »
vlèğ « village »	*ğėnvėrī* « genévrier »
lėmès « limace »	*grėmā* « croquer »
lėmu̯ònür « limonière »	*grėmòl* « cartilage »

I	U
lniö « ligneul »	*tẽ* « tu »
rẽvīr « rivière »	*rcẽlā* « reculer »
prẽmī « premier »	*rõdẽsi* « endurci »
cẽ « qui » (relatif)	*ptõ* « putois »
èprẽvézī « apprivoiser »	*ǧẽnès* « génisse »
grẽi̯ī « griller »	*õfẽmrā* « enfumer »
grẽi̯òt « quillette »	*pẽni* « punir »
ẽcrẽtūr « écritoire »	*pi̯ẽmā* « éplucher »
lœru « seau de bois »	*mẽrǧī* « tas de pierres »

Rem. 1. — Pour quelques-uns de ces mots, on trouve une forme avec *è* à côté de la forme avec *ẽ*. Cet *è* est analogique :

grèi̯òt « quillette » d'après *grèi̯* « quille »
grèi̯ī « griller » d'après *grèi̯* « grille ».

Rem. 2. — Lorsque cet *i*/*ü* était initial, l'intensité propre aux initiales l'a empêché de s'affaiblir en *ẽ* :

üvā « hiver » (par confusion avec *ü*)
üzègī « faire usage de ».

β. — LOI POSTÉRIEURE DES TONIQUES.

Tout *i*/*ü* tonique qui restait suivi d'une consonne autre que *r* s'est affaibli en *ẽ* devant un mot commençant par une consonne. Cette loi n'est pas la même que la précédente : elles ne sont même pas contemporaines.

C'est une loi syntactique, et à ce propos se pose une question que soulèvent toutes les lois syntactiques : pourquoi est-il presque exceptionnel qu'un mot tombant sous le coup d'une telle loi présente deux formes, et pourquoi l'une des deux formes n'est-elle représentée que par un très petit nombre de mots, tandis que l'autre l'est presque par tous? C'est que, dès l'époque où la loi était encore vivante, l'une des deux formes s'accommodait bien de toutes les positions, tandis que l'autre ne convenait qu'à une seule : *pẽt* « laide », par exemple, était régulier devant consonne et allait également bien devant voyelle, tandis que **püt* dépassait la mesure devant consonne. La forme que l'on ne pouvait employer que dans une situation déterminée a forcément cédé la place à l'autre.

L'*i* et l'*u* en syllabe tonique fermée sont donc devenus *ẽ* dans

notre patois. Cet *é* est le plus souvent représenté par *è* aujourd'hui; quelques mots ont les deux formes. C'est qu'une nouvelle loi syntactique est venue exercer son action sur les formes que la précédente avait produites : tout *é* suivi d'une consonne implosive est devenu *è* dans notre patois[1] : *ḗpèn* et *ḗpén* « épine » sont des doublets syntactiques; dans la première forme, l'*n* appartient à la même syllabe que l'*è*; dans la seconde, elle retombe sur celle qui suit. Voici les principaux exemples :

cèrpéni̯ « corbeille », **carpīnéa*	*cözen* « cuisine »
šnèi̯ « chenille »	*rèsèn* « racine »
čvèi̯ ou *čvéi̯* « cheville »	*dréi̯* « membre viril »
crèl « crible »	*fèrèn* « farine »
ḗčèn « grande bûche », v.h.-a. *skina*	*grèi̯* ou *gréi̯* « quille »
grèni̯ ou *gréni̯* « fâché »	*ǧénès* « génisse »
lèni̯ « ligne »	*brèc* « morceau » fr. *brique*
bréi̯ « nombril », *umbĭlīculu*	*mèč* « miche »
réč « riche »	*ḗtrèi̯* « étrille »
vèni̯ « vigne »	*bèi̯* « billot »
pét « laide », *putida*	*èn* « une »
lèn « lune »	*ḗgéi̯* « aiguille »
béč « bûche »	*béni̯* « coup »
bés « ruche »	*ǧést* « juste »

Rem. 1. — Nous avons cité ici quelques mots qu'on pourrait songer à mettre ailleurs. Ajoutons *fīlia* qui n'existe pas à Damprichard, mais présente sur la frontière est de la Franche-Montagne la forme *fèi̯*.

Rem. 2. — *Pé* « laid » est analogique d'après *pét*.

Rem. 3. — Quand l'*i/ü* se trouvait en combinaison avec *i̯* suivant, il n'a subi ni l'affaiblissement des atones ni celui des toniques, ce qui prouve que, au moment où ces lois sont entrées en vigueur, le produit de *ii̯/ui̯* n'était pas arrivé à se confondre avec celui de *i/u* :

ḗcürö « écureuil »	*cèpüzī* « menuiser »
pīr ḗgüzūr « pierre à aiguiser »	*pčüzī* « trouer »
ḗlüzī « faire des éclairs »	*s ȯ̊pčüzī* « se cacher »
èpü̊tüzī « tailler en pointe »	*mnüzü̊* « petite bouchée »
cü̊düt « conduite »	*ḗlüz* « éclair »

[1] C'est d'après la même loi que, dans le français populaire de Paris, *un(e) èstatue* devient *un(e) èstatue*. Cf. *Mémoires*, VIII, p. 80.

Rem. 4. — Si le mot se termine par un groupe de consonnes ne faisant pas partie de la même syllabe que l'*i*/*ü*, nous retombons dans le cas étudié à la page 316, et l'*i*/*ü* doit rester :

vuivr « dragon », *vīpĕra* *ğivr* « givre ».

C'est ici que doivent trouver place les mots, s'il y en a, qui ne se terminent que par une seule consonne, et se sont fixés sous la forme régulière devant voyelle; peut-être :

riv « rive » *cüv* « fontaine »
tiğ « tige » *crüč* « cruche »

Nous citons ces mots avec un doute, parce que rien ne prouve qu'ils n'ont pas été empruntés récemment comme les suivants :

bič « biche » *bil* « bile »
fič « fiche » *cuòrnič* « corniche »
crim « crime » *ésclür* « chasser »
mülè « mulet » *ŏrübŏtā* « enrubaner »
gicò « guichet » *fütĕ* « malicieux »
bidè « bidet » *cricè* « haridelle »
bricè « briquet » *ğibī* « gibier »
ümè « humeur » *ğüiè* « juillet »

Observation. — Quand on a fait le départ des mots qui se trouvent dans une des conditions spéciales que nous avons distinguées et de ceux qui ont été empruntés tardivement, on en trouve encore un grand nombre d'autres qui présentent un *i*/*ü* en syllabe atone, ou en syllabe tonique fermée; ils s'expliquent tous par analogie. Nous en ferons trois classes :

1° *Analogie sémantique :*

bizò « jaune fauve » d'après *bi* « bis »
gribulā « bigarré, grivelé » d'après *gri* « gris »
cülròt « culière » d'après *cü* « cul »
cülòt « pantalon » (*id.*)
mürò « petit mur » d'après *mür* « mur »
mèvürī « mûrir » d'après *mèvür* « mûr »
mèvürŭ « épine-vinette » (*id.*)
pütŏ « plutôt » d'après *pü* « plus ».

Il peut arriver que l'un des deux termes ait disparu :

tütaïī « tutoyer » d'après **tü* « toi ».

Il n'y a plus aujourd'hui que la forme atone *tė*, mais *tütai̯ī* prouve que la forme *tü* existait encore au moment où la loi d'affaiblissement des atones est entrée en vigueur.

Cette catégorie d'analogie se confond souvent avec la suivante :

2° *Analogie morphologique simple :*

ğürī « jurer » d'après *ğür* « jure »
rė́cürī « écurer » d'après *rė́cür* « écure »
virī « tourner » d'après *vir* « tourne »
tirī « tirer » d'après *tir* « tire »
dė́sirī « déchirer » d'après *dė́sir* « déchire »
dė́zirī « désirer » d'après *dė́zir* « désire »
fī̄n « fine » d'après *fī̄* « fin »
brū̄n « brune » d'après *brū̄* « brun »

(Toute voyelle nasale se dénasalise devant *n;* la déclinaison phonétiquement régulière de ces deux derniers mots serait donc : masc. *fī̄*, *brū̄;* fém. **fèn*, **brèn.*)

3° Enfin *Analogie morphologique double.* — C'est la plus curieuse et la moins connue; voici en quoi elle consiste. A une certaine époque, *cisī* « glisser », par exemple, et *cis* « (je, tu, il) glisse » sont tous deux réguliers; survient la loi par laquelle *i* atone devient *ė* : *cisī* est retenu par *cis* et subsiste; plus tard, à une époque où cette première loi a cessé d'agir, survient celle qui affaiblit en *ė* l'*i* tonique suivi de consonne : *cis* est retenu par *cisī*. Ainsi s'expliquent :

picā « piquer »	*pic* « pique »
brii̯ī « briller »	*brii̯* « brille »
brizī « briser »	*briz* « brise »
dė́fričī « défricher »	*dė́frič* « défriche »
dė́ničī « dénicher »	*dė́nič* « déniche »
èrivā « arriver »	*èriv* « arrive »
bòtizī « baptiser »	*bòtiz* « baptise »
frizī « friser »	*friz* « frise »
gidā « conduire »	*gid* « conduit »
grifā « griffer »	*grif* « griffe »
ȍbibā « imbiber »	*ȍbib* « imbibe »
ȍpilā « empiler »	*ȍpil* « empile »
dė́ğūnā « déjeuner »	*dė́ğūn* « déjeune »
müzā « réfléchir »	*müz* « réfléchit »
ȍcüvā « encuver »	*ȍcüv* « encuve »
èmüzā « amuser »	*èmüz* « amuse »

VI

TRAITEMENT DE L'*Ò* ET DE L'*Ó*.

A. — TONIQUES LIBRES.

Hors de toute condition spéciale, *ò* et *ó* deviennent respectivement *ö* et *u* :

ò	*ó*
écürö « écureuil »	*du* « deux »
crö « creux »	*dubi̯* « double »
fö « hors », *foris*	*écèru* « équarrisseur »
pi̯ö « pleut »	*pèvüru* « peureux »
lö « ivraie », *loliu*	*nu* « nœud »
lni̯ö « ligneul »	*mur* « mûre », **mōra*
cö « cœur »	*lu* « loup »
cai̯ö « caillou »	*gòlu* « galeux »
dö « deuil »	*pru* « assez »
mödr « moudre »	*ü̈tu* « honteux »
övr « filasse »	*ritu* « rouleur »
sö « sœur »	*šu* « fleur »

Remarque. — Notre patois ne permet pas de distinguer au masculin les mots qui ont le suffixe *ore* de ceux qui ont le suffixe *osu*. Au féminin (cf. p. 334) *osa* a tout envahi, comme en français, à l'exception du mot *mu̯aiu* « meilleur », qui a un féminin *mu̯aiü* très curïeux pour sa formation analogique. Dans les environs de Montbéliard on dit *mu̯aiuz*.

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Séparés d'un *ë* féminin par une consonne qui tombe, *ò* et *ó* s'unissent à lui pour donner respectivement *ū* et *ū* :

rū « roue » *cū* « queue », *coda*.

Remarque. — Ce mot *rū* est fort important pour déterminer ce qu'était devenu l'*ò* à l'époque où ont disparu les dentales intervocaliques. Il montre que l'évolution a suivi dans notre patois la même marche qu'en français.

2° La diphtongue *ou* primaire ou secondaire donne uniformément *ū*, que son premier élément ait été primitivement *ò* ou *ó* :

ū « œuf »	*ǧūn* « jeune »
ǧūdi « jeudi »	*bū* « bœuf »
nū « 9 »	*déznū* « 19 »
ǧū « jeu »	*fū* « feu »

Remarque. — *Nö* « neuf, adj. » est analogique d'après *növ* « neuve » (cf. D, β, 2°, p. 325).

3° Devant nasale, *ò* et *ó* se confondent et se nasalisent en *ū̃*, qui se dénasalise en *ū* quand la nasale reste :

bū̃ « bon »	*pu̯arū̃* « parrain »
mū̃ « mon »	*mu̯arūn* « marraine »

Remarque. — Les mots dénasalisés autrement doivent leur forme à la *Loi de l'équilibre*. Il y a trois types à distinguer :

α. **pū̃m* se dénasalisant devient **pūm*, qui ne peut plus évoluer lorsqu'il se trouve devant voyelle; mais, devant consonne, **pūm* ne fait qu'une syllabe, et c'est une syllabe qui dépasse la mesure. Aussitôt que l'*m* appartient à la même syllabe que l'*ū*, il faut que cet *ū* s'abrège, d'où la forme *pum* « pomme », qui a complètement éliminé son doublet.

β. Devant *n*, un *ū* s'abrège d'une autre manière qui est beaucoup plus délicate : il se diphtongue en *uò*, c'est-à-dire que la voyelle garde en quelque sorte sa quantité longue; mais le premier élément de la diphtongue devient bien vite semi-voyelle (*u̯ò*), et le second étant bref se charge sans aucune difficulté de la consonne qui le suit :

**bū̃n* > **būn* > *bu̯òn* « bonne ».

Ces deux modes d'abrégement d'une voyelle tonique entravée existent forcément aussi à l'atone (cf. *Loi de l'équilibre*, p. 321) :

cumēdā « commander » comme *pum*
rtòcu̯ònā « rapetasser » comme *bu̯òn*.

γ. Enfin **cū̃frū̃* « bannière » (cf. *Mémoires*, VIII, p. 477, Rem. 2) a subi successivement les trois modifications suivantes :

1° Il transporte son accent tonique de la finale à l'initiale;

2° Les deux syllabes de ce mot, présentant la même voyelle

nasale, l'atone se dénasalise sous l'action dissimilante de la tonique : **cū̃ſrū ;*

3° La loi de l'équilibre abrège l'atone : *cū̃ſru.*

B. — ATONES LIBRES.

Atones libres *ò* et *ó* paraissent se confondre : nous ne les considérerons ici que dans deux positions, réservant les autres pour plus tard (D).

1° En hiatus ils deviennent *u̯* :

èvu̯ā « avouer » *dēnu̯ā* « dénouer »
ècu̯ā « accouer » **ad codare*

Remarque. — *rüèl*, « petite roue » est analogique d'après *rū̃* « roue » (cf. *supra*, p. 326).

2° Devant *l* ils deviennent *u* :

culòn « colonne » *culū̃* « ramier » *columbu*
rḗmulā « émouler » *vi̯ulā* « violer »
vulā « voler » *vi̯ulòt* « violette »
gulā « bouchée » *culā* « couler »

C. — ENTRAVÉS.

Hors de toute condition spéciale, *ò* et *ó* entravés deviennent respectivement *ò* et *u* :

ò	*ó*
dòz « douze » *dŏdece*	*gut* « goutte »
dòzīm « douzième »	*cut* « coude »
trò « trop »	*buta* « mettre »
sò « soc »	*cupòt* « cirsium », *cŭppa*
òsò « os »	*duta* « douter »
nòs « noce »	*cutā* « étayer »
crò « croc »	*butai̯* « bouteille »
cròs « béquilles »	*rut* « troupe »

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Devant *s* les deux *o* se confondent et s'allongent en *ṓ* par l'amuissement de l'*s* :

cu̯òni̯ṓtr « connaître » *nṓ* « nous »
mṓtrā « montrer » *vṓ* « vous »

môtī « église »	*côt* « côte »
ôtô « maison », *hospitale*	*grô* « gros »
ddô « dessous » *-dossu*	*pütô* « plus tôt »
fôsā « fossé »	*pôté* « poteau »

2° Devant *l*, *ò* > *ó* par fusion avec l'*l*, et *ó* > *u* avec disparition de l'*l* :

ò	*ó*
cô « cou »	*busā* « pousser »
cô « coup »	*bugr* « bougre »
côlā « coller »	*cuté* « couteau »
côpu « bûcheron »	*cutr* « coutre »
fô « fou »	*du*, *dus* « doux, douce »
mô « mou »	*mutn̄* « mouton »
vôdr « tourner » *volvere*	*putr* « jeune jument »
sô « sou »	*cučī* « coucher »
vôt « voûte »	*pulò* « poulet »

Remarque. — Le résultat est le même si l'*l* implosif provient de dentale ou de labiale devant *l* :

crôlā « crouler »	*rôl* « rôle »
môlür « moulures »	*ětul* « chaume »

3° Devant nasale les deux *o* se nasalisent en *ų̄*, qui se dénasalise en *ū* s'il y a lieu. A la tonique cet *ū* reste intact; à l'atone, la loi de l'équilibre le diphtongue en *ų̇ò* devant *n* et l'abrège en *u* devant les autres consonnes :

pi̯ų̄ « plomb »	*rų̄* « rond »
cų̄dònā « condamner »	*fų̄* « profond »
cumų̄ « commun »	*cumār* « marraine » **commatre*

Remarque. — La présence d'un *i̯* ne change rien au résultat final.

mūn « moine »	*ğų̄* « joint »
pų̄ « point »	*pų̄* « poing »
gru̯ònī̯ « grogner »	*pu̯ònī̯* « poignée »
u̯ònų̄ « oignon »	*ğu̯ònu̯* « rabot de tonnelier »

4° Devant *r*, *ò* tonique > *ū* et *ó* tonique > *u̯ò* :

ò	*ó*
būn « borne »	*bu̯òš* « bourse »
tūdr « tordre »	*fu̯ò* « four »
cètūž « quatorze »	*cu̯òr* « couler », *currere*
cūn « corne »	*cu̯ò* « court »
cū « corps »	*cu̯ò* « cour »
fū « fort »	*tu̯ò* « tour »
fūš « force »	*ôtu̯ò* « autour »
tūrč « torche »	*bu̯òr* « bourre »
ūrğ « orge »	*cu̯òrb* « courbe »
pūrč « corridor »	*fu̯òrč* « fourche »

5° En combinaison avec *i̯*, l'*ò* et l'*ó* ne donnent pas le même résultat sous l'accent et hors de l'accent :

α. — toniques l'*ò* et l'*ó* sont devenus respectivement *ö* et *ū* :

ò	*ó*
ôždö « aujourd'hui »	*māčūr* « mâchoire »
öt « huit »	*lai̯ūr* « layette », *ligatoria*
vö, *vöd* « vide »	*rètūr* « souricière »
nö « nuit »	*ŝèpūr* « planche à laver »
cör « cuire »	*crū* « croix »
cö « cuit »	*nū* « noix »
trôi̯ « cheville du joug »	*cèsūr* « ficelle de fouet »
öi̯ « œil »	*pūi̯* « pou »

Remarque 1. — Ce dernier mot *pūi̯* doit sans doute la conservation de son *ū* à la présence de l'*e* qui précédait immédiatement l'*ó* après la chute du *d* intervocalique; sans cette condition spéciale son *ū* se serait diphtongué en *u̯ò* sous l'action de la loi de l'équilibre :

rnu̯òi̯ « grenouille » *ẽdu̯òi̯* « andouille »
cu̯òi̯ « testicules »

Remarque 2. — Le suffixe masculin *-ōriu* est représenté par *-ŭ;* ce résultat n'est pas phonétique : l'*ū* s'est abrégé par une confusion avec le résultat du suffixe *-ōre :*

sudu « marteau à souder »	*èbrévu* « abreuvoir »
pŭzu « puisoir »	*rôzai̯u* « arrosoir »

Remarque 3. — *fûr* « diarrhée » a pris son *ó* sous l'influence du suffixe *-ōria*.

β. Atones l'*ò* et l'*ó* sont devenus respectivement *ü* et *ö* :

ò	*ó*
vüdī « vider »	*mözi* « moisir » **mŭcēre*
cüi̯ī « cuiller »	*dözi* « douzil » **dŭcile*
cüi̯ròt « tètard »	*nözèi̯* « noisette »
èpüö « appuyons »	*vuarröi̯ī* « verrouiller »

Remarque 1. — Dans *cüi̯ī* et *cüi̯ròt* il y a eu la confusion *ü/i*; *cüi̯ròt* est un diminutif de *cüi̯ī* et signifie littéralement « petite cuiller », étymologie prouvée par le patois de Montbéliard où le même animal s'appelle aussi *putròt* diminutif de *putîr* « cuiller en bois. »

Remarque 2. — *ósi̯*, *óti̯* sont devenus *ôz* : l'élément palatal s'est résorbé dans le *z* :

pôzȭ « poison »	*fôzȭ* « foison »

On ne peut pas constater le même phénomène pour *òsi̯*, *òti̯*, qui sont devenus **üiz*, puis *üz* : *püzī* « puiser », **poteare*. Ici, en effet, l'élément palatal a été absorbé par l'*ü* quand il n'était pas suivi de *z* : *vüdī* « vider » = **vüidī*. Quand il était suivi de *z*, est-ce l'*ü* ou le *z* qui l'a absorbé? C'est une question de chronologie que nous n'avons pas les moyens de résoudre.

D. — LOI DE L'ÉQUILIBRE.

α. — Loi postérieure des atones.

Les deux *o* s'affaiblissent postérieurement en *e* caduc en syllabe atone, excepté dans les conditions spéciales considérées plus haut (B) :

ò	*ó*
mêri « mourir »	*cui* « lapin », **cunile*
cevri « couvrir »	*cmȭ* « comment »
cvāč « couverture »	*pêri* « pourri »
mnū « monnaie »	*sraï̯* « soleil »
sečòt « clochette »	*sri* « souris »
cnȭï̯ « quenouille »	*šèri* « fleurir »
frèmi « fourmi »	*têmā* « déborder », *tumare*
drèmi « dormir »	*cèci* « jardin », *curtile*

ò	*ó*
ĕčaị « orteil »	*ĕčī* « ortie »
eraị « oreille »	*ǧĕnā* « journée »
mlī « moulin »	*sĕǧé* « sourd »
pịa « pouvoir »	*tĕsī* « tousser »

Remarque 1. — *mlī* « moulin » montre que devant *l*, en syllabe initiale, il faut tenir compte de la nature de la consonne qui précède l'*o*.

Remarque 2. — *pịa* demande-t-il une explication ? **potēre* donne régulièrement **pé-ụa* qui devient **pé-a* conformément à la loi exposée à la page 338, *β*, et **pé a* devient **péịa* par développement régulier d'un *ị* entre les deux voyelles formant hiatus; enfin l'*é* caduc tombe et il reste *pịa*.

Remarque 3. — Un *ũ* < *ū̃* par dénasalisation s'affaiblit en *u* devant consonne autre que *n* et se diphtongue en *ụò* devant *n* :

cũfru « bannière » (cf. p. 327.)	*pụòniī* « poignée » (cf. p. 329).
cumũ « commun » (cf. p. 329).	*ụòniũ* « oignon » (cf. p. 329)
cumār « marraine » (cf. p. 329).	

Cela nous amène à parler de l'expression *tru d čŏ* « trou de chou », toutes les probalités sont pour que l'étymologie du premier mot soit *thyrsu*, mais il y a beaucoup de villages non loin de Damprichard où l'on dit *trũ d čŏ* (soit en français : tronc de chou). Si cette dernière expression était primitive, et non pas due à l'étymologie populaire, la forme *tru d čŏ* de notre patois pourrait la représenter phonétiquement.

Remarque 4. — Cet **ũ* < *ū̃* peut être analogique; il subit le même traitement :

rtòcụònā « rapiécer » d'après *tòcũ* « pièce »;
tụònā « tonner » d'après *tụòn* « tonne »

Remarque 5. — De même un **ũ* provenant de *o* devant *r* implosif se diphtongue en *ụò;* un pareil **ũ* est toujours analogique d'après la syllabe tonique, car le produit régulier de *o* atone dans cette position est *ė* (cf. p. 331); il y a néanmoins dans notre patois plus de cent mots qui présentent ce traitement. En voici quelques-uns :

pu̯òčā « porter »	d'après	*pu̯òč* « porte »
cu̯òǧū̃ « cordon »	—	*cūǧ* « corde »
ō̃fu̯ònā « enfourner »	—	*fu̯ò* « four »
fu̯òrčòt « fourchette »	—	*fu̯òrč* « fourche »
ō̃gu̯òrǧī « engorger »	—	*gūrǧ* « gorge »
cu̯òrbā « courber »	—	*cu̯òrb* « courbe »
tu̯òrčū̃ « torchon »	—	*tūrč* « torche »
u̯òǧür « ordure »	—	(*ū*), *īǧ* « sale », *horridu*

Ce transport analogique de l'*ū* tonique à l'atone est très ancien, en sorte qu'il est devenu pour ainsi dire un second traitement coexistant au premier qui est seul véritablement régulier, et apparaissant dans des mots qui ne sont pas des dérivés et ne pouvaient être rapportés, même par étymologie populaire à des mots plus courts qui auraient présenté l'*o* à la tonique :

fu̯òrmō̃ « froment »	*bu̯òǧū̃* « bourdon »
ĕtu̯ònē « étourneau »	*cu̯ònai̯* « corneille »
pu̯ò « pour »	*fu̯òrmèǧ* « fromage »
mu̯òčāz « mortaise »	*èmu̯òči* « amortir »

Remarque 6. — Enfin il y a quelques monosyllabes qui ont subi un traitement particulièrement curieux. Primitivement toniques, ces mots ont subi le traitement des toniques, puis ils sont devenus atones et comme tels ont été abrégés par la *loi postérieure des atones :*

pė « puis, peux, peut ».	*vė* « veux, veut »
sė « suis »	*pė* « puis (conj.) »

Les produits toniques étaient **pö*, **vö*, **sö*, **pö*. Les trois verbes sont devenus des verbes auxiliaires et par suite atones; la conjonction est devenue proclitique (si elle l'avait été dès l'abord, sa forme actuelle serait **pü*). Notons à ce propos que *ė* est la seule brève de *ö* possible dans notre patois qui ne connaît ni *ŏ̄*, ni *ē*.

β. — LOI POSTÉRIEURE DES TONIQUES.

Ce chapitre complète ce que nous savons déjà de la *Loi de l'équilibre;* nous avons vu qu'elle affaiblit une voyelle brève en *ė* et qu'elle abrège ou diphtongue (ce qui est un mode d'abrégement) une voyelle longue; nous allons retrouver ici ces trois genres d'action et voir en outre qu'elle ne s'attaque pas à une diphtongue :

1° *Affaiblissement de voyelle brève en é :*

rlĕǧ « horloge » *gĕl* « gueule »
rprĕǧ « reproche » *èprĕč* « approche »
sĕč « cloche »

Remarque 1. — La forme primitive de *gĕl* (ou son doublet syntactique) s'est conservée dans un nom propre *lè Gul*, nom d'une chute du Doubs au *bī d'étó* (bief d'Étoz), au-dessous du village de *čèrmòvlā* (Charmauvillers).

Remarque 2. — Cette loi d'affaiblissement soulève la question suivante : Comment se fait-il qu'il reste des mots et même en grand nombre se terminant par *u* + consonne ?

Quelques-uns, dans lesquels la ou les consonnes n'appartiennent pas à la même syllabe que la voyelle, comme *dubi̯* « double », rentrent dans la catégorie étudiée à la page 326 et doivent tout d'abord être écartés.

D'autres peuvent être analogiques, comme *gòluz* « galeuse » *ũtuz* « honteuse », *rituz* « rouleuse », d'après les masculins *gòlu*, *ũtu*, *ritu*.

D'autres peuvent être des doublets syntactiques, comme *Gul* à côté de *gĕl*.

Enfin devant une occlusive il est très possible que la conservation de l'*u* soit régulière (nous l'avons donnée comme telle à la page 328); tandis qu'une voyelle claire comme *i*, *ü*, s'affaiblit infailliblement en *ĕ* devant consonne, une voyelle sombre comme *u* peut parfaitement rester intacte, c'est-à-dire ne pas dépasser la mesure (cf. p. 319) au moins devant occlusive :

gut « goutte » *cut* « coude »

Si cette explication est la bonne, comme c'est probable, nous devons *a priori* (cf. p. 321) la reporter à l'atone et considérer les mots *butā*, *dutā*, *cutā*, etc. (p. 328) non pas comme analogiques d'après *but*, *dut*, *cut*, mais comme réguliers. Cette déduction paraît confirmée par les mots *butai̯*, *cupòt*, etc.

2° *Abrégement de voyelle longue :*

La loi d'abrégement rencontrait ici une difficulté toute particulière. Les deux sons *ĕ* et *ŏ* alternent assez facilement; voici un fait qui le montre nettement : s'il y a une syllabe longue dans un mot de plusieurs syllabes, elle prend l'accent, qu'elle soit ini-

tiale, finale, ou médiale; or, dans un mot de deux syllabes brèves dont l'une a pour voyelle *ĕ*, cet *ĕ* s'allonge en *ŏ* et prend l'accent :

ŏĝi « ourdir » *ŏfri* « offrir »

Dès lors il est facile de comprendre ce qui s'est passé pour des mots comme *növ* « neuve », *möl* « meule » : devant consonne ils deviennent **nĕv*, **mĕl* et restent intacts devant voyelle. Les formes **nêv*, **mêl*, étant les seules qui conviennent à toutes les positions, tendent à éliminer *növ*, *möl*. Mais ces mots portent forcément l'accent en leur qualité de monosyllabes; il en résulte que chaque fois que **nêv*, **mêl* se trouvent devant voyelle, ils reviennent d'eux-mêmes à leur forme primitive. La loi d'abrégement, ayant ainsi à lutter avec un ennemi continuellement renaissant, s'épuise dans le combat et finit par en sortir vaincue dans la plupart des cas. Il n'y a qu'un très petit nombre de mots, comme *fe̯i*, « feuille », *pi̯ĕĝ* « pluie », *cès* « cuisse », qui lui aient obéi.

Pour les mots du type *pum* « pomme », cf. p. 327. Quant à ceux dont la ou les consonnes finales n'appartiennent pas à la même syllabe que la voyelle précédente, ils rentrent régulièrement dans la catégorie étudiée à la page 326 et ne peuvent subir aucun abrégement :

*möd*r « moudre » *övr* « filasse », *opera*

3° *Diphtongaison de voyelle longue :*

Nous avons déjà signalé les principaux types, à savoir :

bu̯òn « bonne » < **būn* p. 327.
rnu̯òi « grenouille » < **rnūi* p. 330.
bu̯òš « bourse » < **būrs*, p. 330.

Dans cette dernière catégorie, la diphtongaison s'est produite à une époque où l'*r* existait encore, car **būš* serait devenu **buš* et **fū* serait resté intact, au lieu de donner *fu̯ò* « four ». La catégorie *cūn*, *būn* (p. 330) est restée intacte parce qu'elle n'a eu son *ū* que postérieurement à l'action de la loi. Si elle l'avait eu plus tôt, *cūn* serait devenu **cu̯òn* et rien ne nous indiquerait plus aujourd'hui que les deux *o* ne se sont pas confondus dans notre patois devant *r* implosif.

Observation. — Il faut en outre distinguer :

1° **Un certain nombre de mots empruntés :**

ŏlĭv « colchique »
ĕstumè « estomac »
cèbrĭŏlā « cabrioler »
nuvê « nouveau »
rŏzī « rosier »
èpŏprĭā « nettoyer »
rbŏmi « vomir »

2° Ceux dont la forme est due à une action analogique :

crŏi̯ī « creuser »	d'après	*crŏ* « creux »
ĕcai̯ŏlā « jeter des cailloux »	—	*cai̯ŏ* « caillou »
cŏi̯ĕ « bouillant »	—	*cŏ* « cuit »
cŏzĕ « souci »	—	*cŏ* « cuit »
cŏzèn « cuisine »	—	*cŏ* « cuit »
rcuzür « cicatrice »	—	*cu* « coud »
murī mûrier »	—	*mur* « mûre »
pumī « pommier »	—	*pum* « pomme »
cuvā « couver »	—	*cuv* « couve »
ruğòt « mélampyre »	—	*ruğ* « rouge »
ruğŏl « rougeole »	—	*ruğ* « rouge »
vu̯arŏi̯ « verrou »	—	*vu̯arŏi̯ī* « verrouiller »
gĕlā « injurier »	—	*gĕl* « gueule »

E. — LA DIPHTONGUE *AU*.

I. — TONIQUE LIBRE.

Sans condition spéciale au > *ŏ :*

čŏz « chose »
čŏ « chou »
pŏ « peu »
fŏ « hêtre », *fagu*.
šŏ « clos », (subst.).
šŏ « clou »
ŏz « ose »
nŏ « abreuvoir » [1]

Conditions spéciales :

1° Devant *ĕ* avec lequel il se combine **au* > *ū :*

ğū « joue »

2° Devant *r*, *au* > *ū :*

ūr « vent » *aura*
ū « or » *auru*

[1] Ce mot est évidemment apparenté à *navis* « vaisseau » ; mais il paraît reposer sur une forme **navu*, car *nave* aurait donné **nā* comme *clave* a donné *šā*.

Remarque. — *šūr* « fermer » *claudere* appartient-il à 1° (**clauere*) ou à 2° (**claure*)? La première hypothèse paraît appuyée par *vūr* « voir » qui semble reposer sur **vi(d)ĕre*. Quoi qu'il en soit, toutes les formes de ce verbe sont analogiques d'après l'infinitif :

šū « tais-toi, ferme » *šū* « fermé »
ǒšū « enclos » *ĕšuz* « écluse »
ĕšuzā « déborder »

L'*ū des deux dernières formes doit son abrégement à la loi de l'équilibre.

II. — ATONE LIBRE.

Nous n'en connaissons pas d'exemples sans condition spéciale.

Conditions spéciales. — La diphtongue *au* ne paraît pas s'être confondue entièrement avec *ò* :

1° Devant *l* elle est représentée par *u* comme *ò* :
šulò « petit clos » *šulā* « clouer »

2° En hiatus elle est représentée par *u̯* comme *ò* :
ǧu̯i « jouir » *òlu̯òt* « alouette »

3° Devant *r* elle est représentée par *u̯ò* ou par *ū* :
tu̯òrĕ « taureau » *lūrī* « laurier »

Remarque. — Le petit nombre d'exemples ne permet pas d'être plus explicite; *lūrī* est peut-être savant.

4° Le groupe *auc* devant voyelle palatale devient *ǒz* (cf. p. 331, Rem. 2) :
ǒzĕ « oiseau »

III. ENTRAVÉE.

1° Sans condition spéciale *au* > *ū* :
pūr « pauvre » *ūi̯* « oie »

Remarque. — Si cet *ū* passe à l'atone, la loi de l'équilibre le diphtongue régulièrement en *u̯ò* :
u̯òi̯òt « petite oie »

La forme *ūi̯òt* existe aussi : elle est due à une refrabrication continuelle.

2° Devant *s* implosif *au* donne le même résultat que *o* dans la même position, ce qui permet de supposer que la diphtongue

au était déjà devenue *o* à l'époque où l'*s* implosif s'est amui. (Cf. Rousselot. *Les modifications phonétiques du langage*, p. 259.)

ô « août » **austu* < *agustu*

Observation. — *còz* « cause », *còzâ* « causer », *fròd* « fraude », etc. ont été empruntés postérieurement.

IV. — LOI POSTÉRIEURE DES ATONES.

Le produit de la diphtongue *au* s'est affaibli en *e* comme celui de *o* :

lèğī « loger » *lèğmõ* « logement »

Remarque. — *lèğ* « loge » est le substantif verbal de *lèğī*.

VII

TRAITEMENT DE L'*È* ET DE L'*É*.

A. — TONIQUES LIBRES.

HORS DE TOUTE CONDITION SPÉCIALE.

α. — *è* > **ie* > *ī* :

pī « pied » *mī* « miel »
pīr « pierre » *līvr* « lièvre »
fīvr « fièvre » *fī* « fier, amer »
dèrī « derrière » *i̯ī* « hier »
cī « v. fr. quiert » *līğ* « bouchon, liège »

β. — *é* > *u̯a*. Cette diphtongue *u̯a* perd son élément labial après tout phonème non labial; ce phénomène de délabialisation est extrêmement important dans notre patois, car il s'applique à toute diphtongue *u̯a* provenant d'un *e* primitif ou secondaire ou d'un groupe ayant contenu un *e* à une certaine époque : nous le retrouverons donc plusieurs fois :

èvu̯a « avoir » *pu̯a* « poil, — pois, — poids »
bu̯a « boit » *fu̯a* « foi »
mu̯a « moi, — mois » *ta* « toi »
ca « coi — quoi? » *cra* « croit »
sa « soir, — soif » *cẽdal* « chandelle »
lar « loutre », cf. fr. *loir*. *ra* « roi »

Remarque. — *dū* « Dieu » pour **dī* est dû à la confusion *i*/*ü*.

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Devant *é* féminin, avec lequel il se combine, *é* devient *ū* :

prū « proie »	*sū* « soie »
grū « craie »	*mnū* « monnaie »

Vūr « voir » paraît reposer sur **vi(d)ĕre*.

2° *è* + *i̯* intervocalique + *é* fém. devient **ieie* > **ĭe* > *ī* :

sī « scie »

Un *i̯* intervocalique entre *é* tonique et *é* fém. n'influe en rien sur le résultat :

tū « taie »

3° Devant nasale, *è* et *é* se nasalisent respectivement en *ī̃* et *ū̃* (par dénasalisation *ī* et *ū*) :

bī̃ « bien »	*tī̃* « tient »
mī̃ « mien »	*vī̃* « vient »
fū̃ « foin »	*mū̃* « moins »
rū̃ « rein »	*mū̃dr* « moindre »
òlūn « alène »	*pūn* « peine »
vūn « veine »	*pi̯ū̃* « plein »

vūmi̯ « sème »

Remarque 1. — Dans *òvu̯òn* « avoine », *fu̯òn* « fane » il y a un pas de plus : la loi de l'équilibre a diphtongué l'*ū*; ces mots représentent donc le traitement devant consonne, tandis que ceux du type *pūn* représentent le traitement devant voyelle.

Remarque 2. — *tū̃r* « tendre » et *vū̃rdi* « vendredi » ont pris un *é* et nasalisé avant la chute de l'*e* qui suivait l'*n*.

4° Après palatale l'*è* devient *ī* par l'intermédiaire de **ie* comme lorsqu'il est hors de toute condition spéciale :

sīl « ciel »

L'*é* devient *i* par l'intermédiaire de *iei* :

pèi̯i « pays »	*sir* « cire »
rsi « reçoit »	*mözi* « moisir », *mucere*.
rézī̃ « raisin »	*si* « cil »

B. — ATONES LIBRES.

Hors de toute condition spéciale, les deux *e* s'affaiblissent en *e* caduc à une époque fort ancienne :

è	*é*
cri « chercher »	*bëvẽ̄* « buvant »
rlèvā « relever »	*dvó* « devais »
crèvā « crever »	*mé* « moi », *me* atone.
ösèvli « ensevelir »	*fèmī* « fumier »
fri « frapper », *ferire.*	*fmèl* « femelle »
vni « venir »	*snèl* « cenelle »
slīz « cerise »	*stī* « sentier »
pèrīr « carrière », **petraria.*	*sèmtér* « cimetière »

Remarque. — Dans *vrā* « vrai » l'*é* a complètement disparu et ne peut jamais reparaître, pas plus qu'en français.

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° En hiatus (primitif ou dû à la chute d'une consonne intervocalique) l'*é* devient *ua/a.*

vuaièğ « voyage »	*vuaiī̃* « regain », *wēd-*
fuaiòt « jeune brebis, *fēt-*	*graiī̃* « crayon »
saiò « petit seau » *sit-*	

Remarque. — *tūiòt* « taie » est fabriqué sur *tū* « taie ».

2° Devant *i* intervocalique provenant de *c*, *g*, les deux *e* se combinent avec lui pour devenir *ua/a* ou plutôt *uai/ai* :

saiī̄ « faucher », *secare*	*naiī̄* « noyer »
būtaiī̄ « boiter »	*nòtaiī̄* « nettoyer »
rnaiī̄ « renier »	*praiī̄* « prier »
laiūr « layette », **ligatoria*	*cẽ̄puaiī̄* « brouter », **campicare*
laiẽ̄ « lacet », **ligatellu*	*daiẽ̄* « dé à coudre », **digitellu*
laiī̄ « lier »	*cũ̄trélaiī̄* « contrarier »
fraiī̄ « enduire », *fricare*	*braiī̄* « broyer »
fraiūr « enduit », *fricatura*	*braiò* « boue »

Remarque 1. — *braiò* a la même étymologie que *braiī̄.* — Quant à *cũ̄trélaiī̄*, il représente **contraligare.* Il en est de même du v. fr. *contrelier*, *contralier* « contrarier »; on donne généralement ce mot

comme une autre forme de *contrarier*, sortie par dissimilation de la forme normale. Mais d'abord une pareille dissimilation est impossible; d'autre part, les autres formes de ce mot que l'on trouve en v. fr. *contraloier*, *contraloiier*, *contralioison*, *contralieison*, *contralieson* (Godefroy), ne peuvent pas s'expliquer par l'étymologie de *contrarier*. Le sens de **contra-ligare* était à peu près celui de notre expression familière « lier les bras à quelqu'un, lier les mains à quelqu'un ». La forme régulière en v. fr. est *contrelier;* grâce au voisinage de leurs significations et à la ressemblance de leurs formes, les deux mots *contrelier* et *contrarier* se mélangèrent bientôt par étymologie populaire, d'où l'*a* de *contralier* et de toutes les formes de ce mot qui en présentent un.

Remarque 2. — Les formes suivantes :

dḗpi̯èi̯ī « déplier » *èpi̯èi̯ī* « atteler »
ŏ̄pi̯èi̯ī « employer » *pi̯èi̯ū̄* « fléau d'une seule pièce »

reposent sur *plicare* et nous montrent nettement à quelle phase de son évolution se trouvait le groupe *ei̯* lors de la palatalisation de *l* après labiale : c'est ce *i̯* hystérogène qui l'a empêché d'aller plus loin. — Quant à *ŏ̄pi̯èt* « emplettes », c'est le mot français.

2° Devant *l*, l'*è* > **a* qui se confond avec *a* primitif (cf. l'A) pour devenir *ò* :

ǧòlā « geler » *ḗǧòlür* « engelure »

C. — ENTRAVÉS.

HORS DE TOUTE CONDITION SPÉCIALE.

è > *a* :

ša « sept »

Observation. — L'absence d'autres exemples et d'historique fait de ce mot une grosse difficulté. La première idée qui se présente à l'esprit, c'est que cet *a* représente *u̯a* délabialisé; il fallait donc rechercher, dans les villages où *u̯a* provenant de *e* ne se délabialise jamais, tels que Goumois, Indevillers, etc., et où « soir, soif » se disent *su̯a*, si « sept » se dit **šu̯a* (ou **su̯a*). Le résultat a été négatif : on dit partout *ša*. Nous avons poussé nos investigations plus loin : dans ce que les Francs-Montagnons appellent *lè pi̯ēn*, c'est-à-dire particulièrement la plaine de Montbéliard, on dit *sèt* comme en français. A Baume-les-Dames et

dans la plaine voisine on dit aussi *sẹ̀t*, mais dans ce qui est « la montagne » pour les Baumois, par exemple à Cuisance, à Guillon, à Bretigney, c'est de nouveau *ša* que l'on entend. Conclusion : l'*è* de *septem* est devenu *a* directement, sans passer par *u̯a*. Pour expliquer ce phénomène, il faut attendre de connaître la phonétique détaillée de tous les patois de l'est de la Franche-Comté.

é > *ò* :

vòs « vesce »	*dḗtròs* « détresse »
nòtai̯ī « nettoyer »	*ṓdòtā* « endetter »
vòv « veuve »	*vòvrḗ* « veuf »
pò « pet »	*lòtr* « lettre »
sò « sec »	*tròs* « tresse »
sòz « seize », *sēdecim*	*tròz* « treize »

et le suffixe diminutif qui est en français *-et*, *-ette* :

čèròt « charrette »	*čèǧėnrò* « chardonneret »
cu̯ònò « cornet »	*vḗlò* « veau »
cèni̯òt « bardane »	*sèčò* « sac »
cii̯ròt « têtard »	*cisòt* « glissoire »
mèšlò « martelet »	*crėčò* « crochet »
crėlòt « écumoire »	*čèrpėni̯òt* « petite corbeille »
čvòlò « chèvre de scieur de bois »	*bėi̯òt* « brouette »

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Devant *s*, l'*è* > *ḗ* et l'*é* > *ṓ* avec amuissement de l'*s* :

è	*é*
tḗt « tête »	*trṓ* « trois »
ḗtrḗ « paille », *stramen*	*prṓ* « prêt »
dḗčèrǧī « décharger »	*frṓ*, *frṓč* « frais, fraîche »
bḗt « bête »	*èprṓtā* « apprêter »
ḗbṓbi « ébaubi »	*mṓšā* « mêler »
fėnḗtr « fenêtre »	*ḗpṓ* « épais »
fḗt « fête »	*pṓčī* « pêcher »
frḗt « faîte »	*rṓfrṓči* « rafraîchir »
frḗtīr « faîtière »	*šṓtr* « crête de coq » **clistra?*
mḗprḗzī « mépriser »	*vṓsā* « vesser »
mḗtī « métier »	*èrṓtā* « arrêter »
ḗcèčā « écarter »	*èrṓtò* « petit obstacle »
vu̯ḗp « guêpe »	*lṓč* « v. fr. laische »

è	*é*
vu̯ḗpīr « guèpier »	*cròtr* « croître »
s rḗdür « se coucher » **res-ducere*	*dò* « depuis » fr. *dès*
prḗti « pétrir »	*cròtò* « petite colline » *crist-*
tḗmū̃ « témoin »	*bròč dė mī* « rayon de miel »
vḗti « vêtir »	v. fr. *bresche.*
ḗ, *ḗt* « es, êtes », *es*, *estis.*	*ò* « est »
ḗtr, *ḗtó* « être, étais »	*nnò* « non », *non est*

Observation. — On voit que certains *ĭ/ē* du latin classique sont supposés *è* et que certains *ĕ* du latin classique sont supposés *é* par notre patois. Le même fait se remarque dans différentes autres langues romanes, par ex. : toscan *capèstro* (Meyer-Lübke, *Gr. d. L. R.*, tr. Rab., p. 123), Damprichard *cvḗtr* « licou », — ital. *rèsta*, esp. *ariesta* de *arista* (*id. ibid.*, p. 125), Dampr. *òlḗtr* « arête ».

Il serait utile de relever exactement toutes les formes en question dans tous les patois qui distinguent les deux *e* devant *s* implosif.

Remarque. — Le résultat est le même devant *dentale* + *c* ou *g* :

dḗpòǧī « dépêcher »	*pròǧī* « prêcher »

2° Devant *l* les deux *e* se confondent pour devenir *ḗ* par fusion avec *l* :

bḗ « beau »	*bḗcō* « beaucoup »
čèpḗ « chapeau »	*cutḗ* « couteau »
čḗtḗ « château »	*vḗsḗ* « tonneau »
mèčḗ « marteau »	*mḗlès* « mélasse »
lèsḗ « lait »	*ṓzḗ* « oiseau »
pḗ « peau »	*rḗtḗ* « râteau »
šḗ « fléau »	*tu̯òčḗ* « gâteau », **tortellu*

Le résultat est le même si l'*l* implosif provient de dentale ou de labiale devant *l* :

vḗ « veau », *vitulu*	*sḗ* « seau », *situlu*
vḗlò « veau »	*sḗlī* « tonnelier »
vḗlā « vêler »	*vḗlī* « clématite »

Remarque 1. — Ce dernier mot *vḗlī* « clématite sauvage, *clematis vitalba* L. » est parent de *vītis* « vigne », mais il a pris un *ĭ* par étymologie populaire sous l'influence de *vitulus*.

Remarque 2. — **vitellus*, **sitellus*, auraient donné **vu̯ai̯ḗ*, **sai̯ḗ*.

Remarque 3. — En syllabe tonique quand l'*l* persiste (c'est-à-dire quand il était suivi de *a*), les deux *e* restent *è* :

bèl « belle »	*èl* « elle »
pènèl « prunelle »	*fèmèl* « femelle »
sèl « chaise »	*pòmèl* « paumelle »
snèl « cenelle »	*sèl* « faible »

Remarque 4. — *sèlaĩ̯ĩ* « fléchir » est tiré directement de *sèl*.

Remarque 5. — *ǧènèl* « poule » représente sans doute **ganĭlla*, mais pourrait être aussi **ganīla*.

3° Devant *n* les deux *e* se confondent et se nasalisent en *õ* (par dénasalisation *ò*) :

rõ « rien », *rem*	*võdr* « vendre »
fõdr « fendre »	*tõdr* « tendre »
òfõ « enfant »	*òšòn* « enclume »

4° Le traitement des deux *e* devant *r* est rigoureusement parallèle à celui des deux *o* devant *r* (cf. p. 330, 332, 333 et 335). Il est assez compliqué, mais ne renferme aucune obscurité. On peut reconstituer avec une certitude absolue toutes les phases de l'évolution des deux groupes *er* et l'essentiel de la chronologie relative de ces phases. Cette reconstitution est même nécessaire, sans quoi l'on arriverait à cette conclusion radicalement fausse que dans le mot *sèrpõ*, par exemple, le groupe *èr* du latin est resté intact jusqu'à nos jours :

1re *période* : *ér* > *ār* (représenté régulièrement en syllabe atone par *uar* en vertu de la loi de l'équilibre) :

**vārǧ* « verge »	*fuarmā* « fermer »

2e *période* : **ār* tonique devient *uar* par la loi de l'équilibre :

**vuarǧ* « verge »	**suarcl(e)* « cercle »

3e *période.* — *r* implosif devant le groupe *cl* subit l'action dissimilante de l'*l*, c'est-à-dire qu'il perd tous ceux de ses éléments que l'*l* possède aussi. Ceux qui restent ne forment plus qu'un souffle (une sorte d'aspiration) qui s'amuit en allongeant la voyelle précédente si elle est brève. Dans **sua*^{h}*cl(e)* nous avons une diphtongue, il n'y a donc pas d'allongement possible. A l'époque où

cet *r* dissimilé n'est plus qu'un souffle, l'*è* du groupe *èr* est encore intact; aussi ce souffle en s'amuissant l'allonge-t-il en *é* :

cvẽš « couvercle »

4e période. — Le premier élément de la diphtongue tonique *ua* devient semi-voyelle :

v̯uarğ « verge »

5e période. — Le groupe *èr* tonique devient *ār* :

ārb « herbe »	*ğārb* « gerbe »
tār « terre »	*sā* « cerf »
vā « ver »	*nā* « nerf »

Dans ces trois derniers exemples l'*r* est tombé postérieurement.

6e période. — *r* implosif devant dentale se fond avec la dentale pour produire une dento-palatale (ce n'est pas un amuissement, le non-allongement d'une voyelle brève précédente nous en est garant) :

v̯uağ « verte »	*v̯uaği* « verdir »
cvāč « couverture »	*lẽ̄tān* « lanterne »
lẽzāğ « lézard »	*ȭfā* « enfer »
pādr « perdre »	*trèvā* « travers »
ïvā « hiver »	*vān* « verne »

A la même époque *èr* atone devient *v̯ar* (correspondant atone de *ār* tonique) :

bv̯arğī « berger »	*fv̯arā* « ferrer »
v̯uari « guérir »	*v̯uarmĩ̄n* « vermine »
**v̯uarpȭ* « serpent »	**tv̯arĩ̄n* « terrine »

Dans les mots où l'*r* se trouvait devant dentale, nous pouvons nous attendre à trouver deux traitements. L'un est purement phonétique : après la fusion de l'*r* avec la dentale suivante, l'*è*, n'étant plus protégé contre la loi de l'équilibre, s'affaiblit en *é* caduc :

bġ̀ü « perdu » *pèü* « trou » *pertusiu*

L'autre est analogique : d'après le rapport *fv̯arò* « passe-lacet » — *fā* « fer », on crée *ȭv̯uašò* « orgelet » (v. fr. *envers* « furoncle ») — *ȭvā* « envers ». Il en résulte un second traitement parallèle à

celui que nous avons signalé à propos de *or* atone (p. 332, 333); de là :

vu̯ašā « verser »	*pu̯ašī* « percer »
Bu̯anā « Bernard »	**ḗtu̯anü̯ā* « éternuer »

7ᵉ *période.* — Le groupe *u̯a* perd son élément labial après tout phonème non labial :

saš « cercle »	**sarpō̃* « serpent »

8ᵉ *période.* — Tout *a* en syllabe atone devient *è* (cf. l'A) :

sèrpō̃ « serpent »	*sèrğḗ̃* « presse de menuisier »,
sèrvḗ « cerveau »	**serviante*
tèrin « terrine »	*sèrvḗ̃t* « servante »
ġèrmā « germer »	*dèrī* « dernier »
ḗtènü̯ā « éternuer »	*ğèrmū̃* « dard de la guêpe »

5° Devant *i̯* implosif (quelle qu'en soit la provenance), *è* se combine avec lui pour donner *ḗ*, et *é* se combine avec lui pour donner *u̯a/a* :

è	*é*
lḗ « lit »	*fu̯a* « fois »
lḗr « lire »	*pu̯a* « poix »
vḗi̯ « vieux »	*ra* « roide »
pḗ « pis, pire », *pḗi̯i̯us*	*da* « doigt »
mḗ « milieu », *mediu*	*fra* « froid »
dmḗ « demi »	*caz tė* « tais-toi », **quētiā*
dḗ « dix »	*na* « noir »
dḗzi̯ö « dix-huit »	*ta* « toit »
mḗprḗzī « mépriser »	*sač* « sèche »
šḗ « six »	*pu̯arȍzu* « paresseux »
mḗnö « minuit »	*s ḗpu̯arȍzī* « s'étirer »
sėmtḗr « cimetière »	*pu̯asū̃* « poisson »
vḗzī̃ « voisin »	*ḗtra* « étroit »
rḗsū̃ « après-dînée » **r-exuta* [1]	*dra* « droit »

Remarque 1. — *vḗzī̃* fournit un renseignement intéressant et

[1] Ce mot signifie proprement « la re-sortie, la nouvelle sortie », *re* + *exuta;* après être allé travailler dans les champs le matin, on rentre à la maison pour prendre le repas et l'on *retourne* aux champs après dîner. C'est pourquoi nous traduisons par *après-dînée* plutôt que par *après-midi.* Cf. l'expression française *relevée* (« à 2 heures de relevée »), qui a une origine analogue.

précieux, à savoir que l'*ī* atone dissimilé par l'*ī* tonique était devenu *è* et non *é*.

Remarque 2. — De même que le groupe *óti̯* subit un traitement spécial (p. 331. *Rem.* 2), le groupe *éti̯* devient *òz* et non *u̯az/az* :

pu̯aròzu « paresseux » *s épu̯aròzī* « s'étirer »

Ce traitement particulier repose sur ce fait que le *z* n'est pas une pure dentale, mais contient un élément palatal capable de donner lieu à une résorption analogue à celle que présente le fr. *bergier* devenant *berger*. Il n'est sensible qu'en syllabe atone; sous le ton, en effet, une forme **quézat* (< **quēsat*) eût donné le même résultat *caz* que **quéziat* (< **quētiat*); mais *cazī* « taire » est analogique d'après *caz* « tais ».

Remarque 3. — *našì* « noircir », *sačì* « sécher », *dratī* « droitier », *nağī* « neiger », *s cazī* « se taire », sont analogiques d'après *na*, *sač*, *dra*, *nağ*, *caz*, car ils ont échappé à la loi tardive qui a transformé en *è* tout *a* en syllabe atone :

tètò « couvreur », *tectu-* *rtètà* « recouvrir un toit »

Remarque 4. — A la même classe (*é* devant *i̯* implosif) appartiennent aussi les mots où l'*é* se trouvait devant *cl*, *gl*, *li̯*, qui sont devenus *i̯i̯* :

srai̯ « soleil », **soriculu*	*butai̯* « bouteille »
vu̯ai̯ī « veiller »	*évu̯ai̯ī* « éveiller »
éčai̯ « orteil »	*érai̯* « oreille »
mu̯aiu « meilleur »	*pèvu̯ai̯i̯* « papillon »

Remarque 5. — Il faut encore ajouter aux *è* devant *i̯* implosif :

tèv « tiède » *étèvi* « attiédir »

tèv = *tepi(d)u* qui est devenu **tepiu* et par épenthèse du *i̯* : **teiu̯u*.

Freiburg i. B., août 1892.

(Extrait des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. X, p. 167 et suiv.)

VIII

TRAITEMENT DE L'*A*.

Si l'on veut chercher simplement par quoi est représenté l'*a* latin dans notre patois, voici ce que l'on trouve :

1° *a* tonique libre, hors de toute condition spéciale, est représenté par *ā* :

čẽ̄tā = *cantare*, *cantatu*, *cantata*.

Suivi d'un *l*, il est représenté par *ȯ* : *ȯl* = *ala*.

Suivi d'un *i̯*, quelle qu'en soit la provenance et que ce *i̯* ait ou non été à une certaine époque un phonème qui entravait l'*a* comme dans *factu*, l'*a* tonique est représenté par *ā* :

mā = *maiu*; *fā* = *factu*; *pi̯ā* = *plaga*, *placet*; *frāz* = *frasea*.

Suivi d'une nasale, il est représenté par *ẽ̄* :

fẽ̄ = *fame*; *pi̯ẽ̄n* = *plana*.

Précédé d'une palatale, il est représenté par *ī* :

mẽ̄ğ̆ī = *manducare*, *manducatu*, *manducata*.

Précédé d'une palatale et suivi d'une nasale, il est représenté par *ī̃* :

čī̃ = *cane*.

Le groupe *wa* est représenté par *vȯ* :

vȯğ̆ « garde »; *vȯr* « guère ».

2° *a* atone libre, hors de toute condition spéciale, est représenté par *è* :

sèvü = *sabucu*; *fèrèn* = *farina*.

Suivi de *l*, il est représenté par *ò* :

c̀òlmẽ = *calamellu*.

Suivi d'un *i̯*, quelle qu'en soit l'origine et que ce *i̯* ait ou non été à une certaine époque un phonème qui entravait l'*a*, il est représenté par *é* :

rézĩ̃ = *racemu*; *létõ̃* = *lactente*.

Précédé d'une palatale, il est représenté par *ė* :

čėmĩ̃ = *caminu*; *čėvõ̃* = *caballu*.

3° *a* entravé, hors de toute condition spéciale, est représenté par *è* :

čè = *cattu*; *èpũ̃dr* = *apponere*.

Devant *r*, il est représenté par *ā* s'il est tonique, par *è* s'il est atone :

bārb « barbe »; *bèrbelü* « barbu »; *ābr* « arbre »; *čèg̃ũ̃* « chardon ».

Devant *l*, il est représenté par *ò* :

ò = *altu*; *òtā* = *altare*.

Devant *n*, il est représenté par *ẽ̃* :

tẽ̃ = *tantu*; *mẽ̃g̃ī* = *manducare*.

Devant *s* suivi d'une consonne autre que *s*, il est représenté par *ā* s'il est tonique, et par *é* s'il est atone :

ān = *as(i)nu*; *čété* = *castellu*.

Devant *ss*, il est représenté par *é* s'il est atone, mais s'il est tonique par *ā* lorsque *ss* n'est pas suivi de *a*, et par *è* lorsque *ss* est suivi de *a* :

pésā = *passare*; *pā* = *passu*; *crès* = *crassa*.

Enfin *a* suivi de *nn* est représenté par *ò* :

pòn = *panna*; *ònā* = *annata*.

Ce résumé succinct, mais complet, est suffisant pour qui voudra se borner à constater qu'à tel état latin correspond tel état à

Damprichard. Mais il nous a toujours paru que les simples constatations de ce genre sont dénuées d'intérêt et d'utilité. Dites à quelqu'un que l'objet appelé en latin *flagellum* se nomme *šé* à Damprichard, on éprouvera sans doute la même indifférence que si vous disiez qu'il est désigné en russe par le mot *molotílo*. Ajoutez que *šé* est le même mot que *flagellum*, on demandera probablement avec un sourire de sceptique ironie si *molotílo* n'est pas aussi le même mot. Mais si vous expliquez par quelle évolution *flagellum* est devenu *šé*, en marquant les différentes phases de cette évolution et en les illustrant par des faits certains, la curiosité de votre interlocuteur s'éveillera aussitôt, et quand vous aurez terminé votre exposition il sera satisfait parce qu'il aura profité. Poser de prime abord l'équation *šé* = *flagellum*, c'est commettre la même imprudence qu'un arpenteur qui prendrait des mesures avec les deux poignées d'une chaîne sans s'inquiéter de savoir même si elles ont jamais été réunies par des anneaux intermédiaires.

Nous venons de voir que l'*a* tonique latin est généralement représenté par *a* (ou *ā*) à Damprichard. Ce fait soulève la question suivante: l'*a* latin s'est-il maintenu d'une manière ininterrompue jusqu'à notre patois, — ou bien l'*a* de notre patois est-il l'aboutissement d'une évolution au cours de laquelle l'*a* latin serait devenu une voyelle différente de *a*, que des changements successifs auraient transformée en *a*? En d'autres termes l'*a* de Damprichard est-il l'*a* latin conservé, ou en quelque sorte retrouvé? Ainsi le mot latin *saccu* est devenu *sac* en français sans que son *a* ait jamais été modifié; au contraire l'*ā* indo-européen précédé de *r* est devenu *ē* en ionien-attique, puis cet *ē* est devenu *ā* en attique, en sorte que *rā* indo-européen est représenté par *ρᾱ* en attique, mais sans s'être maintenu intact jusqu'à cette langue (cf. Brugmann, *Grundriss*, 2e éd., I, § 132 et 187).

Ce qui donne à cette question une importance toute particulière pour notre patois, c'est le travail que M. Ascoli a publié dans l'*Archivio glottoligico italiano*, tome III, sous le titre *Schizzi franco-provenzali*. Il y établit l'existence d'un dialecte situé géographiquement entre le français et le provençal et participant aux caractères phonétiques de l'un et de l'autre. Le trait essentiel de ce dialecte concerne l'*a* tonique libre, qui comme en français devient *ie* lorsqu'il est précédé d'une palatale, et comme en provençal persiste dans les autres conditions. M. Ascoli nomme ce dialecte le *franco-provençal*; on l'appelle plus volontiers aujourd'hui le *moyen-rhodanien*. L'auteur compte dans ce domaine au nord les départements du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges ou au moins une partie de ces départements et le territoire de Giromagny; il ajoute d'ailleurs prudemment, page 61 : «La cura di determinare rigorosamente gli estremi confini del

complesso franco-provenzale, dev' essere riservata a studj ulteriori ». M. Gröber, dans son *Grundriss* (t. I, p. 426), nomme encore comme appartenant au domaine franco-provençal le Doubs et la Haute-Saône, mais ne parle pas des Vosges ni de Giromagny ; et si l'on se reporte à la carte qui est à la fin du volume, on voit avec étonnement que la Haute-Saône n'est pas comprise dans le domaine franco-provençal. M. Suchier, dans le même *Grundriss* (p. 594), montre que dans le patois de Baume-les-Dames certains *è* (ou *é*) sont devenus *a*, et il en conclut que si l'*a* latin était devenu *è* (ou *é*) dans ce patois à une certaine époque, il aurait pu devenir *a* postérieurement. Ce n'est qu'une hypothèse, une possibilité, mais elle lui paraît assez vraisemblable pour qu'il termine ce qui concerne le Doubs, la Haute-Saône et les Vosges par ces mots : « So lange das *a* dieser mundarten nicht als ununterbrochene fortsetzung des lateinischen *a* erwiesen ist, kann ich die fraglichen gebiete nur zum französischen rechnen ».

En somme la question n'est pas tranchée, et pour notre patois elle revient à ceci : si l'*a* tonique latin y est resté *a* sans interruption jusqu'à nos jours, il appartient au franco-provençal ; si l'*a* tonique latin y est devenu à une certaine époque *è* (ou *é*), il appartient au français.

L'*a* qui nous intéresse pour cette question n'est que celui qui n'est pas précédé d'une palatale, puisque l'*a* précédé d'une palatale devient *ie* en franco-provençal comme en français. Nous mettrons donc à part ce dernier, et l'étudierons tout d'abord.

PREMIÈRE PARTIE.

A PRÉCÉDÉ D'UNE PALATALE.

I. — Après palatale primaire [1], *a* tonique libre devient *ẽ* par l'intermédiaire de *ie* :

cẽ « cher, — chez »	*cẽvr* « chèvre »
sacẽ « sécher »	*cẽ̈* « chien »
mẽ̈gẽ « manger »	*laiẽ* « lier »
naiẽ « noyer »	*bésẽ* « baisser »
dẽ̈ǧẽ « danger »	*laǧẽ* « léger »
ẽ̈pọ̀nẽ « empoigner »	*évọ̀aiẽ* « éveiller »

Remarque 1. — Même produit après une occlusive dentale mouillée par une palatale qui la précédait :

ẽ̈lẽtẽ « allaiter »	*vẽ̈dẽ* « vider »
pidẽ « pitié »	*pi̯édẽ* « plaider »

[1] Pour les palatales secondaires, voir *MSL*, VII, 461 et suiv.

Remarque 2. — Noter que dans notre patois *r* a une action palatisante non seulement après *i*, mais encore après *ü*, tandis que *s* (*z*) n'a une telle action qu'après *i* :

tirī « tirer »	*virı* « tourner »
ǧürī « jurer »	*mèvürī* « mûrir »

brizī « briser », mais *èmüzā* « amuser »

Remarque 3. — *Bucata* « lessive », **exsucare* « essuyer », **appodiare* « appuyer », *iocare* « jouer », **infocare* « allumer » devaient donner **büī*, **ésüī*, **èpüī*, **ǧüī*, **ǒfüī*, puis **bu̯ī*, **ésu̯ī*, **èpu̯ī*, **ǧu̯ī*, **ǒfu̯ī*; et comme un *ü* ne peut pas plus subsister devant *i* qu'un *i̯* devant *ü* (*MSL*, VII, p. 466), il devait en résulter **bī*, **ésī*, **èpī*, **ǧī*, **ǒfī*. Mais nous savons déjà (*MSL*, VIII, 317 et suiv.) qu'il s'est produit dans notre patois une confusion entre *i* et *ü*, *ī* et *ū*. Ici le choix a été déterminé, par le *u̯*, d'où *bū*, *ésū*, *èpū*, *ǧū*, *ǒfū*, et en outre pour les verbes par les formes de la conjugaison telles que *èl ésū* « il essuie », *nóz ésu̯ǒ* « nous essuyons », etc.

II. — *a* atone libre après palatale primaire devient *ė* (plus tard caduc), excepté devant liquide :

čėvri « cabri »	*čėmnā* « cheminée »
čėnvā « chènevis » **canabaceu*	*čmī* « chemin »
šni « poussière » *camile*	*šnèi̯* « chenille »
ǧmā « jamais »	*žnèl* « poule » **ganīla*
čvǒ « cheval »	*čvèi̯* « cheville »

Remarque 1. — Cet affaiblissement de *a* en *ė* après palatale primaire paraît avoir été précédé d'une phase intermédiaire où *a* atone serait devenu quelque chose d'analogue à ce qu'est devenu *a* tonique dans les mêmes conditions. L'*a* tonique est devenu la diphtongue *ie* qui est l'équivalent d'une voyelle longue, l'*a* atone serait devenu une diphtongue *ie* qui, étant atone, ne pouvait être que l'équivalent d'une voyelle brève. Si l'on admet que chacune des voyelles de la diphtongue *ie* tonique valait une brève, chacune des voyelles de la diphtongue *ie* atone valait une demi-brève. Comme il n'y avait pas d'autres diphtongues de ce dernier type en français, celle-ci était instable : l'*i* est devenu *i̯* qui a été résorbé par la palatale, comme dans français *chèvre* provenant de *chièvre* par l'intermédiaire de **chi̯èvre*, et l'*ė* a pris toute la durée de cette demi-diphtongue, c'est-à-dire qu'il est devenu l'équivalent d'une brève. Cette hypothèse est fortement appuyée par le mot correspondant au français *chevron*, qui nous aurait conservé une trace de cette phase dépourvue de durée, grâce à une transposition survenue à propos. Au moment où ce mot avait la forme

**čievrŭ*, le *v* a passé devant la diphtongue *ie;* dès lors cette dernière était soustraite à l'action résorbante de la palatale, et le plus clair de ses deux éléments l'a emporté sur l'autre, d'où la forme actuelle *čvirŭ*.

L'allemand fournit un exemple qui est comparable à celui-là. A Berlin le mot *morgen* «bonjour» est prononcé *mòrien* par un très grand nombre de personnes. La diphtongue *ie* de ce mot est l'équivalent d'une brève; cette prononciation est un compromis entre celle qui est réputée classique et celle du patois de Berlin. Dans un grand nombre de dialectes allemands on imite aujourd'hui le parler de Berlin, au moins pour ce mot: dans les uns il devient *mòrin*, dans les autres *mòren*.

Cette phase *ie* a existé aussi en français, comme le prouvent *girofle*, *gisais* dont la syllabe initiale ne peut sortir que de *ǧiei-*.

Remarque 2. — Devant liquide, l'*a* atone précédé d'une palatale primaire reste intact:

**čalémèl* = *calamellu*.

Pour une évolution ultérieure de ce mot, cf. *infra*, p. 178. Nous n'avons pas d'exemple certain devant *r*.

Le français paraît présenter le même phénomène : *chaleur*, *chalumeau*, *charogne*.

III. — Une palatale primaire n'a aucune influence sur l'*a* entravé; cf. *infra*, p. 175.

DEUXIEME PARTIE.

A NON PRÉCÉDÉ D'UNE PALATALE.

Avant de voir quels arguments nous possédons en faveur du changement de *a* tonique libre en *è* dans notre patois, il faut noter que l'*a* posttonique y a complètement disparu (quitte à apparaître sous la forme *é* dans les conditions requises par *la loi des trois consonnes*). Cette observation s'applique d'une manière générale aux départements du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges. Or le maintien de l'*a* posttonique est une des caractéristiques des patois du Dauphiné et de la plupart de ceux que M. Ascoli attribue au franco-provençal. Une différence aussi importante paraît indiquer que nous avons affaire à un autre dialecte.

Il s'agit maintenant de montrer : 1° que si l'*a* tonique libre est devenu *è*, cet *è* a pu postérieurement devenir *ā*; 2° que l'*a* tonique libre est réellement devenu *è*.

A. — Des *è* d'origine quelconque sont devenus *ā* :

1° Les mots du type *basiat*, *factu* qui sont sûrement devenus à une certaine époque **baize*, **fait*, puis **bèze*, **fèt* sont aujourd'hui *bāz*, *fā*. Le patois de Montbéliard [1] qui est le même que celui de Damprichard, en ce sens qu'il possède à peu de chose près le même vocabulaire, la même morphologie et la même syntaxe et qu'il a subi d'une manière générale la même évolution phonétique, mais qui s'est arrêté plus tôt dans cette évolution, est allé moins loin et présente par conséquent pour certains phénomènes comme une phase antérieure de notre patois; le patois de Montbéliard dit *fè* = *facit*, *factu*, *fèr* = *facere*, *èz* « aise », *piè* « plaît », *trètè* « traiter », *ǧòmè* « jamais », etc. . .

2° Les mots du type *asinu*, *pasta* sont sûrement devenus à une certaine époque **èsne*, **pèste*, puis **èn*, **pèt*. Ce qui le prouve, c'est que le groupe *as* atone devant consonne, qui est aujourd'hui représenté par *é* (*rété* « râteau », *pétür* « pâture »), est sûrement passé par **ès* pour devenir *é* : on a eu **rèstèl*, **pèstüré* qui sont devenus *rété*, *pétür*, comme *uestire* est devenu *vêti*. Or nous avons montré pour les autres voyelles que dans notre patois le traitement des voyelles entravées est toujours le même sous l'accent et hors de l'accent : *cuòniŏtr* = *cognoscere*, *mŏtrā* = *mostrare*, — *tèt* = *testa*, *ètrẽ* = **estramen*, — *prŏ* = *prestu*, *mŏšā* = *misculare*, etc. . . D'autre part à Montbéliard on dit encore *èn*, *pèt*; ce sont ces formes qui sont devenues dans notre patois *ān*, *pāt*.

B. — L'*a* tonique libre est réellement devenu *è* :

1° L'*a* tonique libre latin est encore aujourd'hui *è* à Montbéliard : *cẽtè* « chanter », *ètròpè* « attraper », *prè* « pré », *sẽtè* « santé », *šè* « clair », *prètè* « prêter », *èrivè* « arrivé », *mẽcè* « manqué ».

2° L'*è* provenant de *a* tonique libre a persisté à Damprichard devant nasale : *mẽ* = *manu*, *piẽn* = *plana*. L'*a* était à la phase *ẽ* lorsque la nasalisation a eu lieu, et cette nasalisation l'a protégé contre toute évolution ultérieure. Il ne faudrait pas objecter que c'est la nasale qui a changé l'*a* en *è*, sous prétexte que devant nasale implosive l'*a* est aussi devenu *è* : *cẽt* « chante », *mẽǧĭ* « manger », car à Montbéliard où l'on dit aussi *mẽ*, *piẽn*, on dit *cẽt*, *mẽǧĭ*. Nous verrons tout à l'heure (p. 175) que devant nasale implosive la nuance *è* tient à toute autre chose que la nasale.

Cela posé, nous pouvons essayer de reconstituer toute l'évolution de l'*a* non précédé d'une palatale.

[1] Nous appelons *patois de Montbéliard* celui des environs immédiats de cette ville, car il y a longtemps qu'on ne parle plus patois à Montbéliard même.

Auparavant nous rappellerons que lorsque deux phonèmes arrivent à coïncider et à se confondre au cours de leur évolution, ils ne se distinguent plus par la suite et l'évolution ultérieure de l'un est aussi celle de l'autre. Ainsi l'*ō* et l'*ā* indo-européens se confondent en *ō* en germanique : got. *flōdus*, cf. gr. πλωτός, — got. *brōþar*, cf. lat. *frāter*; en vieux haut-allemand ils deviennent tous deux *uo* : *fluot*, *bruoder*. Donc, si l'*a* latin est devenu *è* dans notre patois il a pu se confondre avec des *è* d'autre provenance et les uns et les autres ont dû aboutir aux mêmes résultats.

Nous distinguerons deux grandes périodes puisqu'il y a eu deux grandes modifications de l'*a* tonique, et nous grouperons dans chacune tous les faits qui, sans être toujours rigoureusement contemporains, ne peuvent pas appartenir à l'autre période.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Antérieurement à cette période le *g* intervocalique était devenu *i̯*, — le *c* intervocalique était devenu *i̯* devant voyelle autre que *e/i*, et *iz* devant *e/i*, — le *c* et le *g* implosifs étaient devenus *i* (excepté devant *c*), — le *cl* et le *gl* intervocaliques étaient devenus *ii̯*, — le *i̯* placé après *t*, *s*, *ss*, *r*, etc... avait passé devant ces consonnes sous forme d'*i*.

Première série de phénomènes.

I. *α*. — Tout *a* tonique suivi de *i*, quelle que soit la provenance de cet *i*, se combine avec lui pour donner la diphtongue *ai*, réduite ensuite en *ȅ* :

**mai*, **mȅ* « mai »	**braire*, **brȅre* « braire »
**fait*, **fȅt* « fait »	**fraize*, **frȅze* « fraise »
**plaist*, **plȅst* « plaît »	**contraire*, **contrȅre* « contraire »

β. — Tout *a* atone devant *i* + consonne, quelle que soit l'origine de cet *i*, se combine avec lui pour devenir *ḗ* (comme *è* provenant de *è* latin tonique *lḗ* « lit » ou atone *rḗsū̃* « après-dîner ») :

bḗsī « baisser »	*lḗtŏ̃* « cochon de lait » *lactente*
ḗs̀ḗrī « éclairer » **es-clariare*	*rḗzū̃* « raison »
rlḗsī « donner en location »	*lḗzāg̀* « lézard »
pi̯ḗzē̃ « agréable »	*pi̯ḗdī* « plaider »
rḗzī̃ « raisin »	*ḗdī* « aider »

II. *α*. — L'*a* tonique libre devient *ȅ* :

**prȅ* « pré »	**cuvȅ* « couver »

β. — L'*a* atone libre paraît rester intact pendant cette période, comme en français.

III. *α.* — L'*a* entravé reste intact devant les liquides *l* et *r*.

β. — Devant tout autre phonème, *a* entravé devient *è* :

tonique	atone
cè « chat »	*rèsèn* « racine »
cètr « quatre »	*cètūž* « quatorze »
crès « crasse »	*čèsī* « chasser »
bètr « battre »	*bètē̄* « battant »
fu̯òrmèǧ « fromage »	*èpē̄r* « apprendre »
mòlèt « malade »	*èmū̄* « amont »
i̯ès « glace »	*ièsū̄* « glaçon »
pèt « patte »	*s ècuta* « s'accouder »
pi̯ès « place »	*mnèsī* « menacer »
vèč « vache »	*èpū̄dr* « joindre »
sè « sac »	*lèsé* « lait » **lac(ti)cellu*
bètèi̯ « bataille »	*ō̄pèi̯ī* « empailler »
sèč « sache »	*èfār* « affaire »
sèǧ « sage »	*ō̄rèǧī* « enragé »
èrèni̯ « araignée »	*èni̯é* « agneau »
**tènt* « tant »	**mènǧier* « manger »
**èsnė* « âne »	**rèstèl* « râteau »

Remarque 1. — Il faut faire une réserve pour l'*a* tonique devant *ss* non suivi de *a;* cf. p. 180.

Remarque 2. — Les deux monosyllabes **at* et **uat* « il a » et « il va » sont traités comme entravés : *èl è*, *è vè*. Cf. *rō̄* <*rem*, *trò* <*tres*, etc.

Remarque 3. — Si *vè* « cercueil » représente bien *uas*, il a été traité aussi comme entravé, d'où **vès*, et l'*s*, n'étant pas forcément placé devant consonne, est tombé en tant que final au lieu de s'amuir, d'où *vè* qui est resté intact : cf. *passus* qui devient le substantif *pā*, mais à la forme *pè* lorsqu'il signifie « (ne...) pas »; cette forme *pè* persiste même sous l'accent; on dit : *è n i̯ ò pè* avec *pè* accentué, comme *s n ò pè lü* avec *pè* atone.

Deuxième série de phénomènes.

I. Nasalisation :

α. — *è* tonique libre suivi d'une nasale se nasalise en *ẽ̄* :

pẽ̄ « pain »	*mẽ̄* « main »
fẽ̄ « faim »	*piẽ̄n* « plaine »
ètrẽ̄ « paille » *stramen*	*tèvẽ̄* « taon » *tabanu*

β. — *èn* suivi d'une consonne se nasalise en *ẽ̄* :

tẽ̄ « tant »	*mẽ̄gī* « manger »
cẽ̄ « champ »	*cẽ̄tā* « chanter »
sẽ̄ « sang »	*sẽ̄tā* « santé »

Remarque. — A Montbéliard *a* + *n* entravé s'est nasalisé en *ə̃*, bien que l'*a* entravé soit devenu *è* d'une manière générale dans ce patois comme dans le nôtre. C'est que cette nasalisation a dû commencer à se produire à Montbéliard avant le changement d'*a* entravé en *è*, tandis qu'à Damprichard c'est le contraire, — ou bien cet *è* devant *n* + *cons.* s'est trouvé à Montbéliard dans les conditions nécessaires pour se confondre avec l'*e* devant *n* + *cons.* provenant de *ĕ* ou *ē* latin, ce qui n'a pas eu lieu à Damprichard.

II. Première influence de *l* intervocalique :

e tonique ou atone devient *a* devant *l* intervocalique.

Il n'y a pas d'*e* atone devant *l* intervocalique qui provienne de *a*, mais il y en a qui représentent *e* latin :

gelare > **galèr* *belare* > **balèr*

L'*è* tonique devant *l* intervocalique étant long devient *ā* long :

**èlė* > **ālė*

A ce moment l'*è* tonique latin est déjà devenu *ie* : *mel* est devenu **miel.*

Remarque 1. — Ce phénomène est antérieur à l'amuissement de *s* implosif, sans quoi **mèl* « mâle » serait devenu **māl* en même temps que **èlė* devenait **ālė* et tous deux auraient évolué pareillement dans la suite, ce qui n'a pas eu lieu, comme on le verra plus loin.

Remarque 2. — La phase **āl(é)* est celle à laquelle s'est arrêté le patois de Montbéliard.

III. α. — Devant *r* + *consonne* l'*a* atone reste intact :

**càrdů* « chardon » **barbélü* « barbu »

β. — Devant *r* + *consonne* l'*a* tonique s'allonge :

ābr « arbre »	*pā* « part »
càā « char »	*Buanā* « Bernard »
càrǧ « charge »	*cā* « quart »
brĕcā « brancard »	*bār* « barre »
bārb « barbe »	*lā* « lard »

IV. Vocalisation de *l* implosif.

L'*l* implosif se vocalise après *a*, par l'intermédiaire de *l* vélaire (*ł*), en un *u* qui s'unit à l'*a* pour donner *ȯ̊*, que l'*a* soit tonique ou atone :

tonique	atone
ȯ̊ « haut, ail »	*ȯ̊tā* « autel » *altare*
ȯ̊c « quelque chose » *aliquid*	*pȯ̊mèl* « paumelle »
fȯ̊ « faut, faux, faulx »	*ȯ̊mūn* « aumône »
cvȯ̊ « cheval »	*sȯ̊trĕ* « sauterelle »
èvȯ̊ « aval »	*mȯ̊grā* « malgré »
cȯ̊ « chaud, chaux »	*sȯ̊vā* « sauver »
sȯ̊s « sauce, saule »	*sȯ̊vèg* « sauvage »

Remarque 1. — Nous avons vu plus haut (*MSL*, VII, 467) que le *b* du groupe *bl* se vocalise de même en *u* qui s'unit à un *a* précédent pour donner *ȯ̊* :

tȯ̊l = *tab(u)la* *ětȯ̊l* = **stab(u)la*

Notons à ce propos une erreur que nous avons commise à cet endroit au sujet du groupe *pl* : des exemples que nous avons rencontrés depuis nous faisaient défaut au moment où nous avons publié ce premier article. Le groupe *pl* intervocalique donne le même résultat que le groupe *bl*, comme on devait s'y attendre :

cȯ̊l « bonnet de femme » *capula* *ětul* « chaume » **stupula*

Remarque 2. — L'*l* implosif ne représente pas toujours dans le groupe *ll* un *l* latin. Il peut provenir par assimilation :

1° D'un *s* : *vȯ̊lò* « valet » = *vaslet* par la série **vazlet* > **vallet* > **vaƚlet*.

2° D'un *t* : *ĕpȯ̊l* « épaule » *spathula*, cf. *crȯ̊lā*, *mȯ̊lür*. *MSL*, VIII, p. 329.

3° D'un *n* : *brôlā* « branler » **bran(du)lare*, — *brôlé* « balançoire ». Cette dernière assimilation ne se produit plus aujourd'hui : *crônlā* « créneler ». Il faut remarquer en outre que dans le groupe *nl* l'assimilation se fait avec celle des deux consonnes qui appartient à la syllabe tonique, soit *nl* _ / _ > *ll* et _ / _ *nl* > *nn*; à côté de *brôlā* nous citerons *ésòn* « échandole » = *scindula*.

Remarque 3. — La vocalisation de *l* implosif ne s'est pas produite depuis : *bal* « bal », — *balistr* « bille », cf. fr. *baliste*, — *balcũ* « balcon », — *paltò* « paletot », — *malbr* « marbre ».

Troisième série de phénomènes.

I. — Deuxième influence de *l* intervocalique :

Devant *l* intervocalique *a* atone devient *ò* et *ā* tonique devient *ò* :

a atone

gòla « geler »	*bòlā* « bêler »
bòlẽs « balance »	*òlũ* « alise »
còlmé « tuyau de pipe »	*tòlũ* « talon »
mòlèt « malade »	*mòlāzī* « malaisé »

a tonique

òl « aile »	*pòl* « pelle » *pala*

Remarque 1. — Ce traitement demande une explication. On sait que toute consonne intervocalique, même continue comme *l*, a une partie de ses éléments implosifs et l'autre partie explosifs, et que la coupe des syllabes tombe entre les deux; cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 58. De même que l'*l* implosif est devenu *vélaire* dans notre patois, comme nous l'avons vu un peu plus haut, p. 177, de même l'implosion de l'*l* intervocalique est devenue vélaire. Cela suppose une position de la langue qui limite à peu près au voile du palais l'espace où peut résonner la fin de la voyelle qui précède l'*l*; c'est précisément le domaine buccal de l'*a* (*a* extrêmement ouvert). Notre *a* devient donc *â*, et l'implosion vélaire de l'*l* se combinant avec cet *a* ainsi transformé lui fait franchir le dernier pas qui le séparait de l'*o* ouvert.

Remarque 2. — *bòlā* peut tout aussi bien remonter à *balare* qu'à *belare*, mais ce dernier est plus autorisé, à cause de ital. *belare*, sard. *belare*, catal. *belar*, prov. *belar*, fr. *bêler*.

Remarque 3. — *a* tonique suivi de *l* final devient *ȯ* :

mȯ « mal »	*sȯ* « sel »
èrcȯ « archal »	*mèrcȯ* « maréchal »
pȯ « pieu » *palu*	*ȯtȯ* « maison » *hospitale*

Du moment que *altu* donne *ȯ* et *ala* > *ȯl*, c'est-à-dire le même résultat définitif *ȯ*, il nous est impossible de dire si dans ces cas de *a* + *l* final l'*ȯ* représente *a* + *l* implosif (traitement de *al*|*tu*) où *a* + *implosion vélaire de l explosif* (traitement de *ala* > **a*^{u} | *la* > **ă*^{u} | *la* > *ȯl*). Cela n'a pas d'importance pratiquement, mais pourrait en avoir historiquement.

Remarque 4. — Nous n'indiquons généralement pas les raisons pour lesquelles nous classons tel phénomène à telle place, c'est-à-dire à telle date plutôt qu'à telle autre; nous pensons qu'en général ces raisons apparaissent assez d'elles-mêmes. Dans le cas particulier, nous croyons bon de noter que le changement de *a* en *ȯ* devant *l* intervocalique est postérieur à la palatalisation de *a* tonique libre après palatale primaire : *ȩ̈cïl* « échelle » *scala*, — mais antérieur à la transformation de *masculu* en *mâl* (cf. *supra*, p. 176), sans quoi *mâl* serait devenu **mȯl*, — antérieur au changement de *é* du latin vulgaire en *a* : *cȩ̈dal* = *candela*, *ętal* = **stela*, — antérieur enfin à la chute de *r* devant dentale : *mi̯âl* « merle ».

II. — Amuissement de *s* implosif :

α. — L'*è* tonique provenant de *a* devant *s* implosif devient *ȩ̀* par l'amuissement de l'*s* :

**ȩ̀n* « âne »	**pȩ̀tḝ* « pâte »

β. — L'*è* atone provenant de *a* se confond devant *s* implosif avec *è* atone provenant de *ȩ̀* latin, et tous deux donnent, par l'amuissement de l'*s*, le même produit *ḝ* :

čḝcȩ̈̆ « chacun »	*čḝtḝ* « château »
čḝtrā « châtrer »	*pḝsā* « passer »
rḝšā « racler »	*rḝtḝ* « râteau »
vḝsḝ « tonneau » *uascellu*	*pḝtür* « pâture »

de même que

ḝtrȩ̈̆ « paille » **ȩ̀stramen*	*vḝti* « vêtir »

DEUXIÈME PÉRIODE.

I. — Tout *ȩ̀* tonique devient *ā*. Il y a à cette époque des *ȩ̀* toniques qui proviennent de *a* tonique libre, de *a* + *i*, de *a* + *s im-*

plosif, mais il n'y en a pas qui remontent à un *è* tonique latin, cf. *supra*, p. 176. L'*è* nasalisé en *ẽ* reste inattaquable.

bi̯ā « blé »	*prā* « pré »
ôtā « autel »	*cuvā* « couver »
sar « sève »	*nā* « nez »
lâvr « lèvre »	*frār* « frère »
mā « mai »	*brār* « braire »
fā « fait »	*frāz* « fraise »
pi̯ā « plaît »	*cũtrār* « contraire »
rā « rais »	*pā* « paix »
mār « maire »	*bāz* « baise »
pênāz « punaise »	*ǧmā* « jamais »
mā « pétrin » *magide*	*vrā* « vrai »
ān « âne »	*ātr* « âtre »
pāt « pâte »	*grā* « gras »
ẽ pā « un pas »	*māl* « mâle »
tāč « poche » all. *tasche*	*è māč* « il mâche »

Remarque 1. — En combinaison avec *e* féminin représentant *a* posttonique, notre *è* tonique donne le même résultat :

lèvā « lavée »	*pi̯ā* « plaie »

Remarque 2. — *u̯ā* tonique est devenu *ò* :

vòǧ « garde » < **vu̯ārdė*	*vòr* « guère » < * *vu̯ār*

è vu̯aǧ « il garde » est analogique d'après *vu̯aǧā* « garder ».

Remarque 3. — *bèv* « bave » doit son vocalisme à *bèvā* « baver » dont il est le substantif verbal; — *bāzī* « baiser », *mòtrātī* « maltraiter » sont analogiques d'après *bāz* « baise », *mòtrāt* « maltraite »; — *bè* « bas » est analogique d'après *bès* « basse », tandis que *grās* « grasse » l'est d'après *grā* « gras ».

A ce propos il peut être bon de rassembler ici les traitements de *a* devant *ss*. Atone, il est traité comme devant *s* + consonne autre que *s* : *pėsā* « passer »; tonique, il est traité comme devant *s* + consonne autre que *s* lorsqu'il n'est pas suivi d'un *a*: *pā* « pas », *grā* « gras », et comme un *a* entravé par une consonne non liquide quelconque (p. 175, III, β) lorsqu'il est suivi d'un *a* : *bès* « basse », *crès* « crasse », *c tė čẽtès* « que tu chantasses » (cette dernière finale lat. class. *-asses* est traitée comme si elle était *-*assas;* le français présente le même phénomène).

Remarque 4. — Les deux mots *pêr* « père » et *mêr* « mère » ont

été empruntés au français parce que l'on croit faire une politesse à quelqu'un en lui parlant français; cf. le même phénomène en provençal et dans quantité d'autres patois. Comme on ne se croit pas tenu d'être aussi poli à l'égard de son frère, on le désigne par le mot patois *frār*. La mère d'un animal s'appelle *lè mār*; *commatre* est devenu *cumār* « commère, — marraine »; quant à *cū̄pḗr* « parrain », il a subi l'influence de *pḗr* « père ».

Remarque 5. — La finale *-ariu*, *-aria* ne peut donner que *ār* :

contrariu, *contraria* > *cū̄trār* « contraire »

Quant au prétendu suffixe *-ariu*, *-aria* qui a déjà donné lieu à tant de discussions, il devient à Damprichard *-ī*, *īr*, ce qui correspond exactement à fr. *-ier*, *-ière* :

pnī « panier »	*fémī* « fumier »
čē̄tī « chantier »	*lağī* « léger »
bu̯òrlī « bourrelier »	*bu̯arğī* « berger »
prémī « premier »	*dvē̄tī* « tablier »
sòlīr « salière »	*frḗtīr* « faîtière »
pèrīr « carrière » **petraria*	*fèlīr* « filière »

Ajoutons-y suivant l'usage : *slīz* « cerise », *slḗzī* « cerisier ». Pour l'*l* de ce mot, cf. ital. *ciliegia*.

II. — Tout *a* atone devient *è*, c'est à savoir :

1° L'*a* libre latin en syllabe initiale atone :

sèvü « sureau » *sabucu*	*sèvu̯a* « savoir »
tèvē̄ « taon »	*pèi̯i̯* « pays »
pèi̯ī « payer »	*fèrèn* « farine »
sèi̯ī̄ « saindoux » *sagimen*	*èrā* « labourer »
èmā « amer »	*èrèni̯* « araignée »
èvri « abri, avril »	*lèvā* « laver »
mèvür « mûr »	*èmi* « ami »
pèvü « peur »	*cèrā* « carré »
pèrō̄ « parent »	*mèri̯ā* « marier »

2° L'*a* atone entravé par *r* + *cons.*; cet *a* peut provenir soit de *a* latin :

bèrā « barrer »	*bèrbèlü* « barbu »
čèrū̄ « charrue »	*čèğū̄* « chardon »
čèrpèni̯ « corbeille »	*čèrğī* « charger »
èği « hardi »	*gèğā* « carder »
mèčḗ « marteau »	*pèči* « partir »
pèžnā « pardonner »	*pèču* « partout »
pèši « par ici »	*sèšā* « sarcler »

soit de *è* latin après consonne non labiale :

sèrpõ « serpent » *ǧèrmā* « germer »

Cf. pour ce dernier cas *MSL*, VIII, p. 346.

Remarque. — Rappelons que l'*a* de la syllabe *u̯a* reste intact : *vu̯ašā* « verser », cf. *MSL*, VIII, 345-346. Si l'on compare la syllabe initiale *vu̯a* de *vu̯aǧā* « garder » et de *vu̯ašā* « verser », il est intéressant de noter que dans le premier mot elle représente étymologiquement *vu̯* + *a* (vha. *warten*) et dans le second *v* + *u̯a* (sortant de lat. *uer-*, *MSL*, VIII, 345-346.) Au point de vue phonologique, pas de différence entre ces deux *vu̯a-* : *vu̯aǧā* n'est plus un mot présentant *a* atone devant *r*, c'est un mot qui contient le groupe *u̯a*; c'est pourquoi son *a* ne devient pas *è*.

3° L'*a* latin des proclitiques et enclitiques, qu'il ait été libre ou entravé :

è « à »	*pè* « (ne...) pas »
sè « sa »	*lè* « la »
tè « ta »	*õdsè* « en deçà »
mè « ma »	*õdlè* « en delà »

Telle paraît avoir été l'évolution de l'*a* depuis le latin vulgaire jusqu'à nos jours.

IX

DEUX PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX DANS LE VOCALISME.

A. — TRAITEMENT DES VOYELLES DEVANT *nn*.

Toute voyelle précédant les deux consonnes *nn* s'est combinée avec l'*n* implosif pour donner *õ*, qui s'est dénasalisé en *o* dans les cas où l'*n* explosif a subsisté. Il y a eu dans notre patois des groupes *nn* de quatre origines différentes : 1° provenant de *nn* latin; 2° provenant de *mn* latin par assimilation de l'*m* à l'*n*; 3° provenant de *nl* latin, l'*l* s'étant nasalisé au contact de l'*n*, d'où *nn* qui est devenu *nn* comme *nn* latin; 4° provenant de *nl* latin après l'accent, cf. *supra*, p. 178. Ces groupes *nn* ont tous produit les mêmes effets sur la voyelle précédente, quelle que fût leur origine :

pȫ « basque » *pannu*
pònu « mouchoir » dér. de *pannu*
pònā « essuyer » dér. de *pannu*
vȫ « van »
ònā « année »
tònu « tanneur »
culòn « colonne »
ésònā « assommer »
è m sòn « il me semble »
fòn « femme »
ésòn « échandole » *scindula*
pòn « mésentère » *panna*
dòna « damner »
cūdònā « condamner »
vònā « vanner »
rǧònā « contrefaire » * *regannare*
tòmī « tannerie »
sòn « sommeil » *somnu*
ȫpȫnā « paupière »
rsònā « ressembler »
ȫšòn « enclume »
i̯ònā « glaner »

Pour comprendre ce phénomène, il peut être bon de se reporter à ce que nous avons dit plus haut (p. 178) sur l'*l* intervocalique (non pas sur l'*l* implosif, car l'*n* implosif ne peut pas se vocaliser). Nous avons vu que deux éléments agissent sur la voyelle précédente : d'une part l'espace buccal où cette voyelle peut résonner est modifié par l'*l*, d'autre part l'implosion vélaire de l'*l* tend à se combiner avec la voyelle. C'est ce dernier élément qui joue le principal rôle, comme le prouve ce fait que deux voyelles différentes donnent deux résultats différents. Pour le groupe *nn*, c'est le contraire. L'*n* implosif devant passer par les fosses nasales et étant suivi d'un *n* explosif, qui doit aussi passer par les fosses nasales, limite à peu près au voile du palais, l'espace buccal qu'il laisse pour résonner à la voyelle précédente; cet espace buccal est exactement celui que demande l'*ò* de la voyelle nasale *ȫ*. Voilà pourquoi toute voyelle devient *ȫ* dans cette position.

Remarque 1. — Dans le mot *ȫpȫnū* la voyelle ne s'est pas dénasalisée à cause de la difficulté qu'il y avait à prononcer une voyelle orale entre deux voyelles nasales. Pour l'étymologie de ce mot, cf. *MSL*, VII, 476.

Remarque 2. — L'étymologie donnée par Scheler et Littré pour *tanner* est *tanare*. Notre patois exige *nn*.

Remarque 3. — *ȫšòn* « enclume » correspond exactement à fr. *enclume* dont l'*m* = *mn*.

Remarque 4. — *ésòna* « assommer » prouve que des deux mots *summa* et *somnus* entre lesquels Scheler hésite, le premier est à rejeter.

Remarque 5. — *dòmèǧ* « dommage » présente un *m* au lieu d'un *n*, ce qui dénote un emprunt au français.

Remarque 6. — *nm̃nā* « nommer » n'a rien à voir avec *nominare*; il est dérivé de *nm̃* « nom ».

Remarque 7. — Pour *ésòn* « échandole », cf. *supra*, p. 178.

Remarque 8. — *i̯ònā* « glaner » repose sur **glennare*, quelle que soit l'origine de ce mot. Le fr. *glaner* est bien loin d'aller à l'encontre de cette étymologie. En effet, reposant sur **glennare*, il appartiendrait à la même classe que *femme*, *hennir*, *indemnité* et ne se distinguerait de ces mots qu'en ce qu'il est écrit comme il se prononce, tandis que les autres ont gardé l'*e* du latin malgré la prononciation *a*.

B. — LOI DE DARMESTETER.

C'est A. Darmesteter qui a reconnu le premier qu'en français la *protonique* non initiale subit le même traitement que la finale, c'est-à-dire tombe si elle est autre que *a*, et si elle est *a* devient *ə* (postérieurement caduc). La même loi a été en vigueur dans notre patois :

1° La protonique est *e* fermé :

bm̃tā « bonté » *bon(i)tate*
ôtò « maison » *hosp(i)tale*

2° La protonique est *e* ouvert :

cèvri « couvrir » **cop(e)rire*

3° La protonique est *o* fermé :

mòšā « mêler » *misc(u)lare*
brôlā « branler » *brand(u)lare*

4° La protonique est *o* ouvert :

cùčī « coucher » *coll(o)care*

5° La protonique est *i* :

rèšèn « racine » *rad(i)cina*
èšnā « échine » **esk(i)nata*

6° La protonique est *u* :

cèmnò « communal » *comm(u)nale*
èdi « aider » *adi(u)tare*

7° La protonique est *a* :

čòlmè « tuyau de pipe » *calamellu*

ẽšlòt « petite échelle » **escaletta*
ūrfènò « orphelin » **orfanettu*
čènvā « chènevis » **canabaceu*

Cette loi est trop connue pour que nous y insistions. On sait qu'elle a agi à une époque fort ancienne. Ce qui est particulièrement intéressant dans notre patois, c'est que cette loi, ou du moins une loi très analogue, s'est reproduite à une époque récente dans ce patois. Elle peut se formuler ainsi d'une manière très générale : *une voyelle libre précédant immédiatement le ton, qu'elle soit en syllabe initiale ou non, devient é caduc* (sauf *è* provenant de *a* en syllabe initiale, et les voyelles nasales). Nous mettons à part le cas de *a* après palatale primaire en syllabe initiale atone, parce qu'il est devenu *é* à une époque très ancienne en patois comme en français :

čvêi « cheville »	*žnèl* « poule » *geline*
čvô « cheval »	*čmī* « chemin »

Cela fait, pouvons-nous dire que dans tous les exemples que nous allons citer l'affaiblissement de la voyelle en *é* caduc s'est produit à une même date? Non, car cet affaiblissement s'est aussi produit en français dans certains cas et pas dans d'autres, et il est fort possible que celui qui est présenté aussi par le français soit antérieur à l'autre; mais cela n'a aucune importance pour la question que nous examinons en ce moment; ce qu'il faut noter ici, c'est que l'un et l'autre sont postérieurs à l'affaiblissement produit par la loi de Darmesteter. Que ce nouvel affaiblissement ait atteint telle voyelle plus tôt que telle autre, rien n'est plus probable; mais ce qui est réellement intéressant, c'est que nous sommes en présence d'une seconde loi déterminant la chute d'une voyelle devant le ton.

1° L'affaiblissement existe aussi en français:

rétlì « râtelier »	*blī* « mouton » *belin*
lvā « lever »	*dmé* « demi »
bụòrlì « bourrelier »	*cnūi* « quenouille »
snèl « cenelle »	*vrī* « venin »
rlür « reluire »	*fnêtr* « fenêtre »
fmèl « femelle »	*čèplò* « chapelet »
tè fzố « tu faisais (*fzè*) »	*nó frẽ* « nous ferons (*frū*) »

Remarque. — Dans les exemples suivants l'*é* est ferme en français à cause du groupe de consonnes qui le précède (cf. *la loi des*

trois consonnes, *MSL*, VIII, p. 57 et suiv.), mais c'est le même *ē* que dans les exemples précédents :

mèšlò « martelet »
mḗcg̀i « mercredi »
cu̯òžlò « cordelet »
rnu̯òi̯ « grenouille »
ḗgnā « égrener »
gnī « grenier »

2° L'affaiblissement ne s'est pas produit en français :

cmō̃ « comment »
cu̯òi̯nā « couillonner »
cmṓd « commode (meuble) »
cvḗš « couvercle »
sri « souris »
dḗzō̃rèsnā « déraciner »
flā « filer »
fri « frapper » *férir*
lsī « laisser »
lni̯ö « ligneul »
mètnā « matinée »
mènvèl « manivelle »
mu̯asnā « moissonner »
pčü « trou » *pertuis*
ȍždö « aujourd'hui »
è ršō̃ « ils raclent »
vrū̃ « verrue »
stī « sentier »
bzḗ « biseau »
cöznā « cuisiner »
cri « chercher » *quérir*
cvȍtr « souhaiter » **cupiscere*
s dḗvti « se déshabiller »
s èbē̃dnā « s'adonner »
fmīr « fumée »
bğü « perdu »
lmū̃ « limon »
mèrčȍ « maréchal »
mlī̃ « moulin »
mnū « monnaie »
ō̃fèmrā « enfumer »
ȍstṓ « aussitôt »
pèžnā « pardonner »
srai̯ « soleil »
tti « tétine de brebis »
vlèğ « village »

Remarque 1. — Quand nous disons dans la formule de cette loi : une voyelle *libre*, nous entendons une voyelle qui n'était pas entravée à l'époque où a agi cette loi, bien qu'elle ait pu l'être à une période antérieure.

Remarque 2. — Pour *pnī* « panier » au lieu de **pènī*, cf. fr. *menotte* à côté de *manotte* (XVIe siècle). Voir Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 369.

CONCLUSION DU VOCALISME.

Maintenant que l'étude du vocalisme de ce patois est terminée, nous pouvons résumer et conclure.

Ce vocalisme présente partout une symétrie, un parallélisme parfait : dans le détail il suffit, pour s'en rendre compte, d'étudier n'importe quel chapitre et de comparer entre eux les traitements de telle ou telle voyelle. Dans l'ensemble on remarque que toutes les voyelles ont passé par deux grandes périodes d'évolution :

La première parallèle, souvent même identique à celle du français;

La seconde propre à notre patois, ou du moins inconnue au français.

Qui veut comprendre la première période doit partir du latin vulgaire et distinguer pour les voyelles libres celles qui sont toniques et celles qui sont atones; pour les voyelles entravées cette distinction est sans importance.

Arrivé à la seconde période, il n'y a plus à s'occuper du latin; il faut prendre comme point de départ l'état du patois à la fin de la première période et aller de l'avant en distinguant les syllabes atones et les syllabes toniques.

Même l'affaiblissement de la protonique apparaît en deux périodes.

On remarque en outre, en étudiant ce vocalisme, que tous les phénomènes sont l'un à l'égard de l'autre dans une étroite dépendance : l'un en appelle, en rend obligatoire un autre; de l'existence de l'un on peut conclure l'existence de l'autre.

De plus, les évolutions s'entre-croisent : telle voyelle, après avoir subi tel changement, coïncide avec telle autre voyelle, et dès ce moment elles n'en font plus qu'une et subissent toutes deux la même évolution.

En sorte que qui voudrait étudier le traitement d'une voyelle isolément s'exposerait à des erreurs comme celle-ci : *è* latin devant *r* implosif persiste : lat. *sèrpente*, patois *sèrpõ*; alors qu'en réalité *sèrpente* est devenu **sārpõ*, puis **sarpõ*, puis **sarpõ*, et enfin *sèrpõ* (*MSL*, VIII, 345-346).

Cette observation peut être généralisée : il est impossible dans n'importe quelle langue de comprendre *sûrement* un seul phénomène, un seul traitement, si l'on ne connaît pas tous ceux de cette langue, si l'on n'en embrasse pas tout le mécanisme et toute l'évolution d'un coup d'œil.

CONSONANTISME.

X

CONSONNES SIMPLES.

I. Initiales ou appuyées.

Elles restent généralement intactes :

α. — Labiales *b*, *p* :

bn̄ « bon »	*čèrbn̄* « charbon »
pẽ « pain »	*lẽp* « lampe »

β. — Labio-dentales *v*, *f* :

vi̯n̄ « vient »	*èvò* « aval »
fā « fer »	*ɔ̃fā* « enfer »

Remarque 1. — Le *w* devient *vu̯* :

vu̯ivr « guivre » **wipera* *ɔ̃vu̯ağā* « empêcher » **inwardare*

Remarque 2. — Nous avons à signaler le changement de *v* en *b* après *r* dans

cu̯òrb <*curuu* *tu̯òrb* <*toruu*

Le mot *sèrvi* « servir » paraît indiquer que ce phénomène ne se produit qu'après l'accent; la question reste obscure faute d'exemples plus nombreux.

γ. — Dentales *d*, *t* :

dɔ̃ « dent »	*rn̄d* « ronde »
tɔ̃ « temps »	*tẽt* « tête »

δ. — Sifflante *s* :

sa « soif »	*lẽsü* « lessive de cendres »

Remarque. — Elle devient *š* dans *šẽ* « six », probablement par l'intermédiaire de **siẽ*. Dans *sòz* « seize » elle persiste parce que l'*e* est *entravé*: le nombre *ša* « sept » paraît devoir son initiale à *šẽ*.

ε. — Liquides *r*, *l* :

rõ « rien »	*èrôtā* « arrêter »
lẽ « lit »	*rẽlā* « râler »

ζ. — Nasales *m*, *n* :

mm̃ « moins »	*fuòrmèǧ* « fromage »
na « noir »	*ãn* « âne »

η. — Palatales et vélaires.

A. — *c* et *g* :

1° Devant *o* et *u* ces consonnes persistent :

cutẽ « couteau »	*ècutā* « accoudé »
cü « cul »	*ècẽlā* « acculé »
gut « goutte »	*dẽguòrǧī* « dégorger »

2° Devant *e* et *i*, *c* devient *s* par la mème voie qu'en français ; devant *a* *c* devient *č* comme en v. fr. ; *g* devient *ǧ* devant *e*, *i* et *a* comme en v. fr. :

sĩ̃ « cinq »	*püsĩ̃* « poussin »
čī « cher, — chez »	*pòčī* « pêcher »
čẽ̃ « champ »	*mẽčẽ̃* « méchant »
ǧòn « jaune »	*vuarǧ* « verge »
ǧòlā « geler »	*ẽǧòlür* « engelure »

B. — *k* germanique devient *č* même devant *e* et *i* :

ẽčèn « gros quartier de bois » vha. *skina*

C. — *qu* devient *c* devant toutes les voyelles, comme en français :

cĩ̃z « quinze »	*sĩ̃cẽ̃t* « cinquante »
cètr « quatre »	*ẽcèrā* « équarrir »

D. — *i* initial devient *ǧ* comme en v. français :

ǧ « déjà » *iam*	*ǧũn* « jeune »

Observation générale. — Nous avons à noter, comme dans toutes les langues romanes, quelques changements de l'initiale *sourde* en *sonore* :

gũ̃sā <*conflare*, cf. fr. *gonfler* *busā* <*pulsare*, cf. it. *bolso*

II. — Intervocaliques.

A. — Labiales : *p*, *b*, *v* deviennent *v*, quelles que soient les voyelles qui les entourent :

sapere> *sèvu̯a*	*cupa*> *cüv*
habere> *èvu̯a*	*tabanu*> *tèvē̄*
lavare> *lèvā*	*auena*> *òvu̯òn*

B. — Dentales : *t* et *d* disparaissent :

rota>*rū̄*	*nidale*> *ni̯ò*

La sifflante *s* devient *z* :

pesare> *pu̯azā*	*causa*> *čōz*

Les liquides *r*, *l* persistent :

èrā « labourer »	*fèlā* « filer »

Les nasales *n*, *m* persistent :

bu̯òn « bonne »	*èmā* « amer »

Remarque. — Les occlusives dentales une fois disparues, deux voyelles se sont trouvées en contact. Suivant les cas, elles se sont réduites à une seule, ou bien il s'est développé entre elles un *i̯* ou un *v*; mais ce serait une erreur de croire que c'est la dentale qui est devenue *i̯* ou *v*.

1° Entre une voyelle tonique et un *a* posttonique il ne s'est rien développé :

čē̄tā « chantée »	*mē̄ğī* « mangée »
vū̄ « vue »	*èpi̯ètī* « aplatie »
rū̄ « roue »	*cū* « queue »
grū « craie »	*sū* « soie »

2° Entre *a* en syllabe initiale et voyelle autre que *a* il se développe un *v* :

čèvīr « chaise » <*cathedra*
mèvür « mûre » <*matura*
lèvu « où » <*là* + *où*

Ce développement est antérieur au changement de cet *a* en *è*, qui est d'ailleurs récent comme nous l'avons vu, p. 181 ; sans quoi la consonne développée aurait été *i̯* et non *v*.

Lorsque la voyelle tonique était aussi *a*, les deux *a* se sont fondus en un seul et rien n'a remplacé la dentale disparue :

pi̯ēn « platane »
nāi̯ « dragées de baptême » <*natalia*

Lorsque l'*a* atone n'était pas en syllabe initiale, il est devenu *ē* qui a fini par disparaître devant la voyelle tonique, comme en français :

ċūr <**cacatoria* *māċūr* <**masticatoria*
ċòċu <*calcatore* *frai̯ür* <**fricatura*

2° Entre *i*/*ü* et une autre consonne il ne se développe rien, mais l'*i*/*ü* devient semi-voyelle si sa position le lui permet :

criā « crier » *mèri̯ā* « marier »
tü̯ē « tuyau » *mü̯ā* « muer »

3° Entre *o* atone et une voyelle tonique nous avons le développement d'un *i̯* dans *bēi̯òt* « brouette », *pi̯a* « pouvoir » <**pēi̯a* (*MSL*, VIII, 332), *rui̯ī* <**rotariu* (fr. *Royer*), et peut-être dans *cröi̯ī* « creuser » dont la formation est obscure. Le traitement différent de *rū* « rond » est probablement dû à la nature différente de la voyelle tonique; celui de *cuvī* « coyer » est surprenant à côté de *rui̯ī* s'il sort de **cotariu*, mais ce mot est peut-être dérivé de **cu* <*cote*. Enfin *ècu̯ā* « accouer », *dēnu̯ā* « dénouer », *nōz ēcu̯ō* « nous battons le blé » peuvent être refaits sur les formes d'indicatif présent singulier *ècū*, *dēnū*, *ēcu*.

4° Entre *é* atone et une voyelle tonique il se développe un *i̯* devant certaines voyelles :

fu̯ai̯òt « jeune brebis » *vu̯ai̯ī* « regain »
sai̯ò « petit seau » *grai̯ū* « crayon »

cf. *MSL*, VIII, 340; mais il ne se développe rien dans les cas tels que *pūi̯* « pou », *vü* « vu », *crü* « cru ».

C. — Palatales et vélaires.

1° Le *c* et le *g* intervocaliques sont traités le plus souvent de la même manière. Mais il y a divergence dans certains cas que nous allons examiner d'abord.

α. — Devant *e* ou *i* le *c* intervocalique devient *iz* comme en français, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente; le *g* devient *i̯* :

rēzī « raisin » *ōzē* « oiseau »
pi̯ēzi « plaisir » *mözi* « moisir »
nözèi̯ « noisette » **nucīcula* *lēzāġ* « lézard » **lacerda*
pèi̯i « pays » *pagese* *sèi̯ī* « saindoux » *sagimen*

Remarque 1. — Nous venons de voir le *i̯* provenant de *g* intervocalique persister devant *é* et *i*, mais il tombe devant *è* :

šẽ « fléau » *flagellu*

Remarque 2. — *si̯ò* « si (en réponse) » = *sic* + *est*, est la juxtaposition des deux mots tout formés.

Remarque 3. — A la finale le *z* (*s*) provenant de *c* intervocalique disparaît :

crū « croix »	*sri* « souris »
dẽ « dix »	*pā* « paix »
pua « poix »	*fua* « fois »

β. — entre *ó* tonique et *a* posttonique le *g* paraît devenir *v* :

duv « fontaine » *doga*

Le *c* entre *ò* tonique et *a* posttonique paraît tomber après être devenu *i̯* :

ǧū « joue » *iocat*

cf. *rū* « roue » *rota*.

Entre *ò* atone et *a* tonique le *c* devient *i̯* qui se combine avec la voyelle précédente :

ǒfū « allumer » * *in-focare*

Mais entre *ó* atone et *a* tonique il ne paraît pas se combiner avec la voyelle précédente :

nuĭ̯ū « noyer » *nucariu*

Il est vrai qu'on ne saurait dire si ce mot n'est pas dérivé de *nū* « noix », ni, dans le cas où il sortirait bien de *nucariu*, si son *i̯* représente l'ancien *c*, car il y en a un dans *ruĭ̯ū* « charron (Royer) » *rotariu*.

γ. — Entre *a* et *ü* nous trouvons le *c* intervocalique représenté par *ig* comme en français, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente (même explication qu'en français) :

ĕgêi̯ « aiguille » *ĕgüzī* « aiguiser »

2° Dans les autres conditions le *c* intervocalique est d'abord devenu *g*, puis *i̯*; le *g* primitif est aussi devenu *i̯*. Ce *i̯* a palatalisé un *a* tonique libre suivant :

α. — Il a persisté entre *a* et *a* :

pèi̯ū « payer » *pi̯ā* « plaie »

Dans le cas de *pi̯ă* ce n'est qu'assez tard qu'il s'est combiné avec l'*ă*.

β. — Il paraît s'être combiné avec un *e* précédent :

sai̯ī « faucher » *secare*	*prai̯ī* « prier »
frai̯ī « enduire » *fricare*	*cĕpu̯ai̯ī* « brouter » **campicare*
pi̯ei̯ī « plier » *plicare*	*tū* « taie » *tēca*
sī « scie »	*nai̯ū* « noyer »
lai̯ī « lier »	*ra* « roi »

Mais il faut noter que s'il avait totalement disparu, le produit aurait été le même, comme l'indiquent *fu̯ai̯òt* = **fētetta*, *vu̯ai̯ī̃* = **wēdīmen*, *sū* = *sēta*, *pī* = *pede*, *sa* = *siti*.

γ. — Il a disparu sans laisser de trace après *i* et *ü* :

cèrū « charrue »	*sèvü* « sureau » **sabucu*
frémi « fourmi »	*cĕ̈ī* « ortie »
bū « lessive » *bucata*	*ésū* « essuyer »
c i rédüès « que je réduisisse »	*i fü̈ó* « je fuyais »

Entre *e* et *ü* :

sür « sûre »	*ni̯ī̃* « personne » **necunu*

Entre *au*/*ò*/*ó*/*a* et *u* :

pó « peu »	*fū* « feu »
ǧū « jeu »	*ǧu* « joug »
fó « hêtre » *fagu*	*ó* « août » *agustu*
fē « font » *facunt*, cf. *vē* « vont » *uadunt*	

3° *qu* se réduit à *v*, l'implosion de ce *v* se combinant avec un *a* précédent pour donner *ò* :

òv « eau »	*òvī* « évier »

4° *i̯* du latin vulgaire, c'est-à-dire *i*, *e*, *di*, *de*, *gi*, *ge* devant voyelle du latin classique, se combine avec la voyelle précédente, combinaison qui souvent ne laisse pas de trace déterminable :

mă « mai » *maiu*	*rā* « rayon de roue » *radiu*
òžd'ö « aujourd'hui »	*dmé* « demi »
èpū « appuyer	*curū* « courroie » *corrigia*

III. — Finales.

Toute consonne primitivement finale, ou devenue finale par chute d'une voyelle finale autre que *a*, a disparu aujourd'hui :

è « à »	*mẽg* « mange »
lu « loup »	*trã* « poutre » *trabe*
sa « soif »	*ni* « nid »
èmi « ami »	*dẽ* « dix »
trò « trois »	*rõ* « rien »
čĩ « chien »	*fi* « fil »
pò « pieu »	*pya* « poix »
mã « mai »	*èmã* « amer »
ra « roi »	*čẽtã* « chanter »

Remarque 1. — Il est à peine utile de rappeler ici :

1° Que *m* primitivement final était tombé dès le latin vulgaire dans tout mot non monosyllabique;

2° Que dans des cas tels que *dẽ* « dix », *trò* « trois », *rõ* « rien », *pò* « pieu », etc., la consonne finale ou devenue finale n'a pas disparu purement et simplement, mais s'est combinée avec la voyelle précédente ou bien est tombée après avoir exercé sur cette voyelle une influence que nous avons étudiée plus haut avec le vocalisme.

Remarque 2. — *mèvür* « mûr », *sür* « sûr » sont analogiques d'après le féminin, cf. *dü* « dur ». Il en est de même, parmi les mots qui n'appartiennent pas à l'ancien fonds, de *cãv* « creux », *bi̯ãv* « blême », *brãv* « brave », cf. *nö* « neuf ».

Avare est un mot savant en français; il est probable que dans notre patois c'est un mot emprunté.

Remarque 3. — Dans ceux de ces mots qui sont susceptibles de devenir protoniques, c'est-à-dire de ne faire qu'un avec le mot suivant, un *s*/*n* final peut reparaître sous forme de *z*/*n* devant une voyelle :

vó fãt « vous faites »	*vóz ẽ* « vous avez »
trò čĩ « trois chiens »	*trò̯z ẽ* « trois ans »
dẽ « dix »	*dẽzi̯ö* « dix-huit »
ĩ čè « un chat »	*ĩn ò̯fẽ* « un enfant »

Dans le mot *puòr* « pour » qui est toujours protonique, l'*r* tombait régulièrement devant *l* et devant *n* en vertu de la loi que nous avons exposée *MSL*, VII, p. 469 :

s ò può lü « c'est pour lui »
è n i̯ ẽn è può nĩẽ « il n'y en a pour personne »

Devant *t*, *d*, *s*, *z* il se combinait avec ces consonnes pour donner *č*, *ǧ*, *š*, *ž* (*MSL*, VII, p. 470) :

s ò puǫ̀ča « c'est pour toi »

forme encore très usitée aujourd'hui. Dans ce cas comme dans le précédent on isolait la forme *puǫ̀* pour la généraliser et la transporter devant des consonnes où *puǫ̀r* devait subsister et même devant des voyelles :

puǫ̀r ca « pourquoi, — pourquoi ? »

est encore très usité, mais *puǫ̀ ca* n'est pas rare; *puǫ̀ ta* « pour toi » se substitue à *puǫ̀ča*.

Dans les autres cas on ne trouve plus guère que *puǫ̀* :

puǫ̀ cü « pour qui ? » *puǫ̀ muǫ* « pour moi »
puǫ̀ sè fòn « pour sa femme » *puǫ̀ ö frẽ̄* « pour huit francs »

XI

GROUPES DE CONSONNES.

I. — Consonnes géminées.

Elles subissent le même traitement que les consonnes appuyées :

gut « goutte » *tār* « terre »
vèč « vache » *bèl* « belle »
sèpī̄ « sapin » *pònu* « mouchoir »
ònā « année » *šèm* « flamme »
pẽsā « passer » *grôs* « grosse »
èdra « adroit » *bètẽ̄* « battant »

Devenues finales par chute d'une voyelle autre que *a*, elles tombent comme les consonnes simples :

bẽ « beau » *grṍ* « gros »
čvò « cheval » *fā* « fer »
čè « chat » *sò* « sec »

Remarque. — Elles peuvent réapparaître à la fin d'un mot lorsqu'il fait corps avec le mot suivant :

èl è, *èl ẽ̄* « il a, ils ont » *ī bèl òm* « un bel homme »

II. — Groupes de consonnes différentes.

Nous avons étudié plus haut les groupes dont le dernier élément est *l* (*MSL*, VII, p. 461-468), les groupes composés de

r + *consonne* (*MSL*, VII, p. 468-472), les consonnes implosives au cours du vocalisme (*Id.*, VIII, p. 316-347, et X, p. 167-182), les groupes *nn*, *mn*, *ml*, *nl* (*Id.*, X, p. 182-184). Il nous reste à examiner :

1° Les groupes composés de *consonne* + *r* :

α. — Initiaux, ils restent généralement intacts :

crès « crasse »	*grṓ* « gros »
trā « poutre »	*dra* « droit »
prā « pré »	*brè* « bras »

Dans quelques cas l'*r* disparaît :

bẹ̀i̯òt « brouette »	*pẹ̀nèl* « prunelle »
gnḗ « noyau » *granellu*	*gnī* « grenier »

On peut songer pour les trois derniers à une métathèse de l'*r*, soit **gẹ̀rnī*, **pẹ̀rnèl*, qui seraient devenus régulièrement *gẹ̀nī*, *pẹ̀nèl*, puisque *r* disparaît devant *n* (*MSL*, VII, 469), mais le premier exemple demande une autre explication. Il faut noter que dans tous il y a une dentale soit intervocalique comme dans *granariu*, soit appuyée comme dans **brotetta*, et par conséquent dans les conditions requises pour dissimiler une dentale combinée atone (cf. Grammont, *La dissimilation*, loi XVI : *intervocalique dissimile combinée atone*, p. 75, et loi X : *appuyée dissimile combinée appuyée ou non*, p. 49). L'*n* ou l'un des *t* s'attaquent à l'*r* combiné, qui comme tel *vaut moins* qu'un *r* intervocalique, implosif ou appuyé (*La dissimilation*, p. 30), et lui font perdre les éléments qu'ils possèdent en commun avec lui, c'est-à-dire l'articulation dentale; les éléments subsistants ne peuvent constituer qu'une sorte de souffle qui s'évanouit, comme dans *circulu* devenant *saṡ* (*MSL*, VIII, p. 344).

Dans quelques cas aussi l'occlusive sourde devient sonore; ce phénomène apparaît, plus ou moins développé, dans toutes les langues romanes :

grū < *creta*, cf. esp., port. *greda*, frib. *griya*

grai̯ū̃ < **cretone*	*grèvòt* « cravate »
grā < *crassu*, cf. fr. *gras*	*grèbẹ̀s* « écrevisse » all. *krebs*

β. — Intervocaliques; l'*r* reste intact et l'occlusive est traitée comme lorsqu'elle est intervocalique :

frār « frère »	*cèrā* « carré »
èvri « avril »	*lāvr* « lèvre »
ṓtīr « entière »	*nar* « noire »

2° Les groupes composés de *consonne* + *i̯*. Ils palatalisent tous un *a* tonique libre suivant.

α. — *di̯* initial ou appuyé devient *ǧ* :

ǧé « jour » *ūrǧ* « orge »

Après voyelle, le *d* disparaît :

-ö « -hui » *mé* « mi »

β. — *ti̯* appuyé devient *s* :

čèsī « chasser » *nòs* « noce »
fuòsī « forcer » *pìès* « place » **plattea*

intervocalique, il devient *iz*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

s cazī « se taire » **quetiare* *pözẅ* « poison »
mnüzẅ « petite bouchée » **minutione* *méprézī* « mépriser »

Remarque. — *bét* « bête » = *besta* comme en français.

γ. — *si̯* appuyé devient *s* :

puašī « percer »

intervocalique, il devient *iz*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

frāz « fraise » *bāzī* « baiser »

δ. — *ssi̯* devient *is*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

bésī « baisser »

ε. — *ci̯* devient *s* en toute position :

ìès « glace » *tròs* « tresse »
èsī « acier » *čös* « bas » *calcea*

ζ. — *gi̯* intervocalique ; le *g* disparaît :

curū « courroie »

η. — *pi̯* devient *č* :

èč « hache » *èprečī* « approcher »
sèč « sache » *rač* « crèche »

θ. — *bi̯* et *vi̯* deviennent *ǧ* :

rèǧ « rage »	*cə̄ǧī* « changer »
ǫ̀ǧ « auge »	*pi̯éǧ* « pluie »
sèrǧə̄ « **seruiante* »	*pi̯ǧū̄* « pigeon » **pimbione*

ι. — *li̯* devient *i̯* :

bètèi̯ « bataille »	*nāi̯* « *natalia* »

κ. — *ri̯* devient *ir*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

cū̄trār « contraire »	*māčūr* « mâchoire »

λ. — *mi̯* devient *ǧ* :

sī̄ǧ « singe »	*cū̄ǧī* « congé »

μ. — *ni̯* appuyé devient *ǧ* :

dū̄ǧī « danger »

Intervocalique, il reste *ni̯* :

vèni̯ « vigne »	*bèni̯ī* « baigner »
èrèni̯ « araignée »	*čèrpèni̯* « corbeille »

Remarque 1. — Le groupe *gn* donne le même produit :

cuǫ̀ni̯ǫ̂tr « connaître »	*puǫ̀ni̯ī* « poignée »

Remarque 2. — On a *li̯ǧ*, *étrə̄ǧī* comme en français *linge*, *étranger*. Étant donné le traitement de *cuneu*, *-aneu*, ces mots ne peuvent reposer que sur **linicu* ou **linneu*, **estranicariu* ou **estrannearіu*.

3° Les groupes de consonnes produits par la chute des voyelles protoniques et posttoniques.

Il nous en reste deux catégories à étudier :

A. — Ceux dont le dernier élément est *r*.

α. — *mr* devient *mbr* :

čə̄br « chambre »	*nū̄br* « nombre »

β. — Le traitement de *nr* est tout à fait obscur après *e* bref tonique :

tū̄r « tendre »	*vū̄rdi* « vendredi »

L'explication que nous avons donnée à ce sujet (*MSL*, VIII, p. 339) est dépourvue de toute solidité.

Avant l'accent *nr* devient *rr* comme en vieux français (cf. *derrée*, *merrai*) :

tèrā « tiendrai » **ten(e)raio*

Cette forme **teneraio* est devenue **terrā*, puis **tuarā*, *tarā*, *tèrā* (*MSL*, VIII, 344-346). **Veneraio* et **prenderaio* sont devenus de la même manière **verrā*, **perrā* et devaient évoluer pareillement pour donner **vuarā*, **puarā*, car l'*e* de la première syllabe de **prenderaio* était bref en vertu de la loi que nous avons exposée dans notre ouvrage sur *La dissimilation*, p. 161. Mais les deux conjugaisons de *vni* et *tni* s'étant entièrement modelées l'une sur l'autre on a eu *vèra* d'après *tèra* (cf. infra, *la conjugaison*). *Pẽr* « prendre » avait comme points de contact avec *tni* et *vni* le subjonctif *prẽni*, *prẽniès*, l'indicatif présent (1e et 3e pl.) *prẽniõ*, l'imparfait de l'indicatif *prẽniõ* et le participe présent *prẽniẽ*; c'est pourquoi il a fait au futur *pèrā* d'après *tèra*.

Dans les autres cas, ce groupe devient *ndr* ou *ntr* :

mũdr « moindre » *èpũdr* « joindre » *appon(e)re*
piẽdr « gémir » *plan(ge)re* *fũdr* « fondre » *fun(de)re*
rũtr « rompre » *rum(pe)re*

γ. — *lr* reste intact avant l'accent :

vòra « voudrait » *fòra* « faudrait »

Après l'accent, ce groupe devient *ldr* :

cẽdr « coudrier » **colru* *cèdr* « cueillir » **col(ge)re*
s ṽvṍdr « s'envelopper » *inuol(ue)re* *mödr* « moudre » *mol(e)re*

δ. — *sr* devient *str* et *zr* devient *zdr* :

étr « être » **ess(e)re* *cvòtr* « souhaiter » **cupis(ce)re*
cròtr « croître » *cres(ce)re* *cuòniõtr* « connaître » *cognos(ce)re*
cudr « coudre » < **coz(e)re* < **cosere*

Le vocalisme de ce dernier verbe est celui des trois personnes du singulier de l'indicatif présent *cu* étendu à toute la conjugaison.

Observation. — L'opinion longtemps admise, d'après laquelle dans les exemples tels que *crescere*, **colgere*, etc., ce serait le *c* et le *g* qui seraient devenus respectivement *t*, *d*, est aujourd'hui abandonnée (cf. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 532). Voici de quelle façon l'évolution paraît s'être produite. Soit le groupe *n-r*; quand ces deux consonnes n'étaient séparées que par une voyelle, l'*n* était sonore dans toute son étendue et

après la chute de la voyelle son explosion ne pouvait se développer que sous forme de *d* (cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 55); tel est le cas de *apponere* devenant *èpũ̃dr*. Quand elles étaient séparées par *consonne + voyelle*, comme dans *ungere* — fr. *oindre*, *rumpere* — Dampr. *rũ̃tr*, la voyelle est tombée, puis la consonne parce qu'elle était devenue interconsonantique; c'est ainsi que la syllabe *ue* est tombée tout entière dans *puluere*, d'où le français *poudre* et non **pourre*. Pas de différence à cet égard entre *appon(e)re* et *fun(de)re*, entre **pren(de)raio* et **ten(e)raio*, *inuol(ue)re* et *mol(e)re*. Or quand la consonne suivant primitivement l'*n* était sonore, l'*n* placé devant était sonore dans toute son étendue comme devant une voyelle, et par conséquent son explosion retombant sur l'*r* après la chute de cette consonne ne pouvait être que sonore, c'est-à-dire se développer sous forme de *d*, d'où *oindre*.

Devant une consonne sourde les derniers éléments de l'*n* étaient sourds, et par conséquent son explosion est sourde et se développe en *t*, d'où *rũ̃tr*. Le *p* de fr. *rompre* peut être analogique d'après *rompons*, *rompais*, etc.; mais il peut être aussi le développement phonétique de l'explosion sourde de l'*m* devant *r*. Car si l'*m* s'est assimilé à l'*r* suivant dans notre patois, pour devenir *n*, rien n'indique qu'il ait dû en être de même en français. Quant à l'opposition de *cam(e)ra* restant **cam-ra* à Damprichard, tandis que *rum(pe)re* y devient **run-re*, ce n'est pas une contradiction; on sait en effet que la voyelle posttonique est tombée plus tôt quand la voyelle finale était *a* que lorsqu'elle était *e*, et d'autre part qu'elle est tombée plus tôt lorsqu'elle était précédée d'une consonne intervocalique que lorsqu'elle était précédée d'une consonne appuyée.

La même explication s'applique aux produits de *l-r*, *s-r*.

Quand la consonne suivant primitivement l'*n*/*l*/*s* était la palatale *c* ou *g*, l'*n*/*l*/*s* est devenu palatal lui-même, soit *n'*/*l'*/*s'* et c'est sa palatalisation qui est apparue devant lui sous forme d'*i* en français : *joindre*, *croître*. Ce *n'*/*l'*/*s'* était entièrement sonore devant *g*, c'est pourquoi dans ce cas son explosion s'est développée en *d* devant *r* : *cêdr* < *col(ge)re;* devant *c* il avait ses derniers éléments sourds, d'où son explosion *t* : *crôtr* < *cres(ce)re*.

B. — Ceux dont le dernier élément est une occlusive. Voir sur cette question Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 344, 531, 538; — F. Neumann, *Gröber's Zeitschrift*, XIV, p. 559 et suiv.

Le traitement du groupe dépend de son état lors de la chute de la voyelle protonique ou posttonique.

Les faits paraissent pouvoir se ramener à trois catégories :

α. — La protonique tombe postérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques :

buargī « berger »	*cüdī* « v.fr. cuider »
cèrgī « charger »	*mẅgī* « manger »
vüdi « vider »	*bugī* « bouger »
ömẅgī « emmancher »	*piédī* « plaider »
s dépògī « se dépêcher »	*pögī* « poucier »
édī « aider »	*pùdī* « pitié »

Remarque. — *bẅtā* « bonté », *sẅtā* « santé » demandent encore une explication.

β. — La posttonique non finale tombe postérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques quand la finale n'est pas *a* :

mẅg « manche (d'outil) »	*-èg* < *-aticu*
pīg « piège » *pedicu*	*pūrč* « corridor » *porticu*

γ. — La posttonique non finale tombe antérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques quand la finale est *a* :

mẅč « manche (d'habit) »	*dòt* « dette »
pārč « perche »	*cut* « étai » *cubita*

Remarque 1. — Quand la protonique était précédée d'une consonne appuyée, la consonne intervocalique qui suivait s'est assimilée au point de vue de la sonorité à cette consonne appuyée avant qu'elle tombât comme interconsonantique :

hospitale > **hosp(i)dale* > **hostale* > *ótŏ*
pertusiare > **pert(u)ziare* > **persiare* > *puašī*

Comparez à ce phénomène celui qui a transformé *carpinu* en fr. *charme*, **carpinellu* en Dampr. *čèrmẅ*.

Remarque 2. — *mačī* « mâcher » peut s'expliquer comme *ótŏ*, mais il peut aussi être analogique d'après *māč* = *masticas*, *masticat* ; *duta* « douter » est analogique d'après *dut* = *dubitas*, *dubitat* ; *cučī* « coucher » d'après *cuč* = *collocas*, *collocat*.

Remarque 3. — *molèt* « malade » est la forme du féminin étendue au masculin, cf. *mèvür* « mûr » d'après *mèvür* « mûre ». Au contraire *vöd* « vide » féminin a été fait sur le masculin **vöd* (aujourd'hui *vö*) antérieurement à la chute de la consonne finale de ce masculin, cf. fr. *verte* d'après *vert*.

Remarque 4. — *cut* « coude » masc. repose selon toute probabilité sur *cubitu*, mais a subi l'influence de *cut* « appui, étai » f. *cubita*.

Remarque 5. — Lorsque la voyelle syncopée était précédée d'un *t* intervocalique et suivie d'un *d* intervocalique, c'est avec le *t* que s'est faite l'assimilation :

pèt « laide » *putida* *nòtaĭ̯* « nettoyer »

Remarque 5. — Quant à la finale *-icu*, nous ne comprenons pas l'explication de son traitement telle qu'on la donne d'ordinaire (cf. par exemple *Neumann*, l. l.); *-aticu* étant devenu *-adgo*, il n'en pouvait résulter que *-ag* et non *-až*. Pour nous la voyelle posttonique, quand la voyelle finale n'était pas *a*, aurait persisté jusqu'à la période à laquelle le *g* intervocalique est devenu *i̯*. Puis ce *i̯*, se trouvant précédé d'une consonne placée dans la même syllabe que lui, c'est-à-dire combinée avec lui, aussitôt après la chute de la voyelle posttonique, est devenu spirant. Dès lors *-adi̯o* serait devenu *-aǧ* (fr. *-age*, Dampr. *-èǧ*) comme **(h)ordi̯o* est devenu fr. *orge*, Dampr. *ūrǧ*, — *manicu* « manche (d'outil) » serait devenu **mani̯o* puis v. fr. *mange*, Dampr. *mẽ̄ǧ* comme **somni̯o* est devenu fr. *songe*, Dampr. *sũ̄ǧ*, — *porticu* serait devenu **porti̯o*, d'où fr. *porche*, Damp. *pūrč*.

Mūn = fr. *moine*, de *monacu*, n'appartient pas à la même catégorie puisqu'il n'avait pas la finale *-icu*. Son traitement n'est pas clair, mais ce qui est certain, c'est que la phase antérieure à *moine* a été **mon'e* avec *n* palatalisé et non pas *n* suivi d'un *i̯* spirant. Quant à *dūmūn* « dimanche », il ne sort qu'indirectement de *diedominicu* qui serait devenu régulièrement **dèmũ̄ǧ*. Son premier élément s'est confondu par étymologie populaire avec le mot *dū* « Dieu » et par le même procédé sa finale a été remplacée par le mot qui a donné *mūn* « moine » (cf. *infra*, XIII, *Étymologie populaire*).

III. — Groupes finaux.

Devenus finaux par chute d'une voyelle autre que *a*, les groupes de consonnes, ou plutôt leur produit, car auparavant ces groupes ont subi le traitement des groupes intervocaliques,

1° Tombent quand le groupe remonte au latin vulgaire et ne s'y terminait pas par *r*, *l*, *m* :

ša « sept » *fa* « fait »
cũ « corps » *čõ* « chaud » *caldu*
lé « lit » *ta* « toit »
nö « nuit » *è crò* « il croît »
ô « août » *ò* « haut »
cõ « coup » *colpu* *tõ* « temps »
bó « bois » *prò* « prêt »

ĉô « chaux »	*fô* « faulx »
fra « froid » *frigdu*	*ra* « roide »
pā « perd, — part »	*tū* « tort »
cā « quart »	*fu̯ò* « four »
vua « vert » *uirde*	*cu̯ò* « court »
ẽfū « effort »	*ǧë* « jour »
vā « vers »	*è trèvā* « à travers »
sā « cerf »	*nā* « nerf »
brè « bras » *braciu*	*pèü* « trou »
lö « ivraie »	*dö* « douleur »
šẽ « six »	*pn̄* « poing, — point »

Remarque 1. — Le produit du groupe peut reparaître à la fin d'un mot lorsqu'il fait corps avec le mot suivant :

n̄ cāǧ èr « un quart d'heure »
šat ān « sept ânes »
öt ān « huit ânes »

Sa réapparition à la pause n'est pas phonétique; elle est due uniquement au besoin de clarté, et fort rare d'ailleurs. On dit couramment :

è i̯ ỹn è öt « il y en a huit »

quelquefois

è i̯ ỹn è n̄n « il y en a un »

jamais

*è i̯ ỹn è šat, è i̯ ỹn è *dẽs,*

mais toujours

è i̯ ỹn è ša, dẽ, etc.

Remarque 2. — Dans les mots :

cu̯òrb « courbe » *tu̯òrb* « torve »

la forme féminine a pris la place de la masculine, comme dans *rëč* « riche ».

2° Le produit du groupe subsiste

α — Dans les groupes latins terminés par *r*, *l*, *m*, *r* + *i̯*, labiale + *i̯* :

frār « frère »	*cn̄trār* « contraire »
crèl « crible »	*māl* « mâle »
pūi̯ « pou »	*u̯òrm* « orme »
saš « cercle »	*cvẽš* « couvercle »
öi̯ « œil »	*srai̯* « soleil »
n̄i̯ « ongle »	*vẽi̯* « vieux »
brëi̯ « nombril »	*sèǧ* « sage »
òǧ m. « auge »	*ruǧ* « rouge »

β — Dans les groupes romans :

fār « faire »	*pādr* « perdre »
mūdr « mordre »	*ȯ̀tr* « autre »
crar « croire »	*dir* « dire »
cör « cuire »	*rlür* « reluire »
für « fuir »	*cètr* « quatre »
cèdr « cueillir »	*cuȯ̀nîȯ̀tr* « connaître »
ābr « arbre »	*bètr* « battre »
bèr « beurre »	*bugr* « bougre »
cudr « coudre »	*ême̊dr* « mouvoir »
crȯ̀tr « croître »	*buar* « boire »
mūn « moine »	*bȯ̂m* « baume »
ān « âne »	*gȯ̂n* « jaune »
frān « frêne »	*ȯ̀c* « quelque chose » *aliquid*
sȯ̀s « saule »	*püs* « puce »
dȯ̀z « douze »	*sȯ̀z* « seize »
cïz « quinze »	*cètūż* « quatorze »
mẽ̈ğ « manche, m. »	*pūrč* « corridor »
sȯ̀vèğ « sauvage »	*vlèğ* « village »

Remarque 1. — Le mot *na* « noir » au lieu de **nar* a été tiré du féminin *nar* en supprimant la consonne finale, sur le modèle de *dü* « dur » : *dür* « dure », *vua* « vert » : *vuağ* « verte », etc.

Remarque 2. — D'une manière très générale on pourrait dire que le groupe subsiste dans les cas où le français le fait suivre d'un *e* d'appui :

dir « dire »	*rèğ* « rage »

et tombe dans les autres cas :

fuȯ̀ « four »	*ża* « sept »

mais cette règle empirique ne vaut pas pour tous les cas :

öi « œil »	*für* « fuir »

XII

LA DISSIMILATION.

Ce phénomène ne saurait nous arrêter longtemps ici puisque nous avons déjà expliqué la plupart des cas de dissimilation que présente notre patois, soit dans notre livre sur *La dissimilation*,

soit dans les précédents articles de ce travail. Nous nous bornerons le plus souvent à y renvoyer.

Pour la dissimilation vocalique nous avons montré que *voyelle tonique dissimile voyelle atone* (*La dissimilation*, p. 183) : *vẽ̄zĩ* «voisin» < *uīcīnu* (*M S L*, VIII, 320, 346), — *cũ̄fru* = v. fr. *conferon* (*M S L*, VII, 477; VIII, 321, 327-328, 332). Il faut y ajouter *pnī èčĩ*, exemple curieux à cause de l'interprétation populaire dont il est l'objet. Les paysans coupent cette expression en trois mots : *pnī è čĩ*, et traduisent «panier à chiens». Ce sens est évidemment absurde : on n'a pas coutume de mettre les chiens dans des paniers, surtout à Damprichard. D'ailleurs les paniers de ce nom, loin de servir comme chenils, sont employés pour la récolte des fraises, des mûres et des framboises. Ce sont de petits paniers que l'on porte sur la hanche au moyen d'une ficelle passée en bandoulière. Ce sont des «paniers *hanchiens», *pnī *ẽčĩ*. Or *pnī *ẽčĩ* devait devenir phonétiquement *pnī èčĩ*, la voyelle nasale atone étant dissimilée par la tonique, et *pnī èčĩ* ne pouvait pas être compris autrement que nous venons de le dire, le mot *èčĩ* n'existant pas ailleurs.

Pour la dissimilation consonantique notre patois nous fournit des exemples de la plupart des lois que nous avons formulées dans notre livre sur *La dissimilation*.

1° Lois dépendant de l'accent d'intensité, indifféremment régressives ou progressives :

Loi I : *Implosive tonique dissimile implosive atone* (*La dissimilation*, p. 18) :

èbā «hospitalité», cf. v. fr. *herberc*

Loi II : *Le second élément d'un groupe combiné tonique dissimile le second élément d'un groupe combiné atone* (*La diss.*, p. 26) :

crèl «crible» (*Id.*, p. 28, 30)

Loi IV : *Combinée tonique dissimile intervocalique* (*La diss.*, p. 33) :

alũ̄dròt «hirondelle» < **hirundinetta*

**hirundinetta* est devenu **arũ̄dròt* comme **diacne* est devenu *diacre* en français (*Id.*, p. 139), et la dissimilation a fait *alũ̄dròt* de **arũ̄dròt* (*Id.*, p. 33, 35).

Loi VII : *Implosive tonique dissimile combinée tonique ou atone* (*La diss.*, p. 37) :

grémésé «peloton» < **glomiscellu*

2° Lois indifféremment régressives ou progressives ne dépendant pas de l'accent d'intensité (*La diss.*, p. 40) :

Loi IX : *Combinée appuyée dissimile combinée non appuyée* (*La diss.*, p. 48) :

pẽr « prendre »

Loi X : *Appuyée dissimile combinée* (*La diss.*, p. 49) :

bẽi̯òt « brouette » (cf. *supra*, p. 196).

Loi XI : *De deux consonnes séparées par la coupe des syllabes, l'explosive dissimile l'implosive* (*La diss.*, p. 50) :

č et *ǧ* deviennent *š* et *ž* devant toute dentale (*Id.*, p. 51, 59, — *MSL*, VII, 471 sq.).

Loi XII : *De deux consonnes séparées par une occlusive, l'explosive dissimile l'implosive* (*La diss.*, p. 60) :

malbr « marbre » (*Id.*, p. 61, 64), *özrȯl* « érable » (*Id.*, p. 61);

mūdr « mordre », *pādr* « perdre », *ābr* « arbre », *tātr* « tarte », *ūdr* « ordre », *mẽčǧi* « mercredi » (*Id.*, p. 62, 64);

saš « cercle », *cvẽš* « couvercle » (*Id.*, p. 62, 64, — *MSL*, VIII, p. 344-345).

Loi XIV : *Implosive dissimile intervocalique* (*La diss.*, p. 66) :

nivẽ « niveau »
vrĩ « poison » (*Id.*, p. 81, 85)
cũfru « bannière » (*Id.*, p. 82, 85)
sẽč « cloche » (*MSL*, VII, p. 462).

Loi XVI : *Intervocalique dissimile combinée atone* (*La diss.*, p. 75) :

gni « grenier » (cf. *supra*, p. 196).

3° Lois toujours régressives ne dépendant pas de l'accent d'intensité (*La diss.*, p. 79) :

Loi XVII : *De deux phonèmes intervocaliques c'est le premier qui est dissimilé :*

sẽčòt « clochette » (*Id.*, p. 82, 86)

Loi XX : *De deux implosives atones, c'est la première qui est dissimilée* (*La diss.*, p. 87) :

ẽbu̯arǧi « héberger »

4° Dissimilation renversée (*La diss.*, p. 88 sqq.) :

brẽi̯ « nombril » (*Id.*, p. 92)
srai̯ « soleil » (*Id.*, p. 92)
òlẽtr « arête » (*Id.*, p. 93).

(Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. X, p. 290 et suiv.)

XIII

ÉTYMOLOGIE POPULAIRE, CROISEMENTS, ETC.

C'est de nouveau un chapitre que nous avons traité dans notre livre sur *La dissimilation*, p. 113 sqq. Mais nous nous sommes placé là à un point de vue particulier et nous avons pris peu d'exemples au patois de Damprichard; tout au plus pourrions-nous rappeler *môtar* «belette», p. 115, et *fi* «verrue pensile», p. 125. Il convient d'en examiner ici quelques autres :

bārbêbu «salsifis sauvage» *tragopogon pratense* L. Nous savons que le nom vulgaire de cette plante est dans certaines régions *barbe de bouc*, en allemand *bocksbart*. C'est cette appellation que représente notre mot. La forme correcte serait **bārbêdbu*; mais le mot *bu* «bouc» n'existe plus dans notre patois où il a été remplacé et éliminé par son diminutif *buòcò*. Dès lors **bārbêdbu* n'était plus intelligible et par conséquent tout désigné pour subir une modification par étymologie populaire. Cette plante présente une particularité bien connue des paysans et qui les a dirigés dans leur travail inconscient d'étymologistes. Il arrive souvent que les capitules de ce *tragopogon* sont envahis par un champignon parasite, l'*Ustilago receptaculorum* Fr., qui en empêche le développement. Les spores de ce champignon, d'abord conglutinées, deviennent libres sous forme d'une poussière très noire. Les enfants prennent cette poussière pour se peindre sur le visage des moustaches et de la barbe. C'est ce fait que le peuple a cru trouver exprimé par notre mot; il lui a supprimé son *d* et

lui a donné par là une forme qui signifie pour lui : « qui a de la barbe au bout ».

dūmūn « dimanche » = **diedominicu* = v. fr. *diemoine*, tandis que v. fr. *diemenche*, fr. mod. *dimanche* = **diedominica*. Entre **diedominicu* et *dūmūn* il y a eu un intermédiaire **diemūn*, **dimūn*. A l'époque où cette forme existait, *Dieu* se disait **die*, **di* : le peuple a cru trouver ce mot **di* « Dieu » au commencement de celui qui nous occupe. Aussi quand **di* est devenu *dū* (*MSL*, VIII, p. 338), **dimūn* est devenu d'après lui *dūmūn*, au lieu de se plier à la loi que nous avons exposée quelques pages plus haut (319 et suiv.) et qui lui aurait donné la forme **dèmūn*. Pour la finale *-mūn*, cf. *MSL*, X, p. 202.

rêprôlā et *vêprôlā* « faire le repas des quatre heures » = **resprandulare*. Le mot *rêprôlā* n'offrant aucun sens pour le peuple il en a fait *vêprôlā* d'après *vêprā*. Grâce à ce simple changement de *r* en *v*, le mot est maintenant bien clair et signifie : « le repas de la vesprée ». Les deux formes existent côte à côte, mais *rêprôlā* est en train de disparaître et nous ne l'avons jamais entendu que de la bouche des vieillards.

êšarlòt « échalotte » *Caepa ascalonia*, d'après *Charles*, *Charlotte*, comme le prouve, outre l'*r*, le *š* pour *č*.

mẽ̄ « mais » n'est autre chose que le v. fr. *ains* qui a pris un *m* initial sous l'influence de *mais*. Cette forme *mẽ̄* a tué en naissant les deux mots dont l'union lui a donné l'existence.

rèt cu̯òrb et *rèt fu̯òrb* « loir, litt. ratte courbe et ratte fourbe », Ces deux expressions sont les seules usitées aujourd'hui; et la première est certainement antérieure à la seconde. « Ratte courbe » n'offrant pas de sens raisonnable a été remplacé par « ratte fourbe » parce que cet animal est réputé très méchant. L'expression primitive est *rèt tu̯òrb* (torua) que j'ai entendue de la bouche d'un vieillard. Cette épithète repose sur l'éclat bien connu de l'œil des loirs. Elle a été remplacée par d'autres parce que *tu̯òrb* n'existant pas ailleurs dans la langue, n'était plus compris.

ẽ̄ vu̯ipêr « un vipère » est le mot français emprunté, car la forme sortant phonétiquement de *vīpera* est *vu̯ivr* « dragon ». Il est curieux que ce mot soit masculin à Damprichard alors que « serpent » y est féminin : *ùn sèrpȭ* « une serpent ». Le mot *sèrpȭ* est féminin pour la même raison que la plupart des noms d'animaux dans les langues indo-européennes. Quant à *vu̯ipêr* il est masculin parce que l'étymologie populaire y a vu le mot *pêr* « père »; il est certain que si pour une raison quelconque ce mot avait eu la forme **vu̯imêr* il ne serait jamais devenu masculin. Dans ce cas

l'étymologie populaire n'a pas changé la forme du mot, mais seulement son genre.

vĕli «clématite sauvage» *Clematis uitalba* L. est un dérivé de *ūtis*, mais remonte phonétiquement à une forme *uit-* (cf. *MSL*, VIII, 343). Le mot *ūtis* n'ayant pas passé dans la langue de Damprichard, on a remplacé par étymologie populaire l'*ī* de son dérivé par un *ĭ* sous l'influence de *ŭtulus*, mot bien connu, mais n'ayant avec *vĕli* aucun rapport sémantique.

sòlcrut «choucroute»; all. *sauerkraut* est devenu *sòlcrut* sous la double action de la dissimilation et des mots *sŏ* «sel», *sòlā* «salé»; *cŏ sòlā* «choux salés» et *sòlcrut* sont en effet synonymes.

picnŏd «chiquenaude» a subi l'influence de *picā* «piquer».

librĕcĭ «vilebrequin» s'est mélangé avec le mot *libre* parce qu'une partie de cet instrument tourne *librement*, tandis que l'autre est immobile.

ĭ ĕvŏ rètī «cheval rétif» n'est pas le mot français emprunté, mais traduit et interprété; c'est littéralement «un cheval *ratier», c'est-à-dire «qui a des rats». Or «avoir des rats» dans le langage populaire est la qualité de ce qui *rate*; un fusil a des rats quand il *rate* quelquefois sans que l'on sache au juste pourquoi; une pendule qui a des rats est celle qui va tantôt bien tantôt mal, quand tantôt sonne, tantôt ne sonne pas; un homme ou un animal qui a des rats est un être bizarre, original, faisant des choses inattendues.

cĭvrĕ fŭ, cĭvr è fŭ «chèvrefeuille». Le v. fr. *chèvrefeuil* sort de *caprifoliu* qui devait donner à Damprichard **cĭvrĕfŏ*. Le mot **fŏ* «feuille» n'existant pas dans ce patois, on y a compris le mot français *feu* à cause de la couleur des fleurs, et comme fr. *feu* se dit *fŭ* à Damprichard, on a changé **cĭvrĕfŏ* en *cĭvrĕfŭ* et même en *cĭvr è fŭ* «chèvre à feu».

XIV

LE PEUPLE PHONÉTICIEN.

Nous avons montré dans la *Revue des langues romanes*, 1897, p. 346 et suivantes, comment une langue qui emprunte à une autre un mot isolé a coutume de transformer les phonèmes ou groupes de phonèmes inconnus d'elle que peut contenir

ce mot, de façon à le démarquer et à lui ôter son aspect étranger. Ce que nous nous proposons d'étudier dans ce chapitre, ce ne sont pas les modifications que subit ainsi un mot emprunté isolément et accidentellement: c'est la manière dont le peuple transforme pour les adapter à sa langue toute la série des mots qu'à un certain moment, pour des raisons politiques, religieuses ou autres, il emprunte à une autre langue. Lorsque le christianisme pénétra en Irlande, l'irlandais s'assimila tout d'un coup un nombre considérable de mots latins; le latin depuis Liuius Andronicus jusqu'à la fin de la littérature latine, puisa sans cesse une grande masse de mots dans la langue grecque; le roumain, langue romane, doit aux langues slaves la bonne moitié de son vocabulaire. Les exemples de ce genre sont très nombreux. Nous avons vu en France depuis une cinquantaine d'années les patois pénétrés de plus en plus par le français, y prenant tout d'abord des mots dont ils n'avaient pas l'équivalent et complétant ainsi leur vocabulaire; et nous voyons même aujourd'hui les mots français se substituant aux mots patois de même signification, les dépossédant, les faisant tomber en désuétude et périr; c'est ainsi que les patois disparaissent.

Quand ceux qui parlent une certaine langue, qu'ils constituent une nation, une province, une ville ou un village, complètent leur vocabulaire en empruntant à une autre langue une série de mots que de nouveaux besoins leur rendaient nécessaires, c'est qu'ils sont depuis un certain temps en contact avec ceux qui parlent cette autre langue et qu'ils savent cette autre langue au moins partiellement. Dès lors il s'est fait dans leur esprit, involontairement et inconsciemment une comparaison entre l'aspect phonétique de leur langue et celui de l'autre langue, comparaison inexacte et grossière si les deux langues n'ont aucune ressemblance entre elles ou n'ont que des rapports fort éloignés et que le peuple ne peut pas saisir; mais si les deux langues sont sœurs, diffèrent en somme assez peu l'une de l'autre et possèdent le même vocabulaire avec des divergences phonétiques assez peu considérables pour que le plus ignorant puisse dans beaucoup de cas reconnaître que dans les deux langues il a affaire au même mot, la comparaison se fait beaucoup plus aisément et devient beaucoup plus précise. Les deux formes du même mot se mettent spontanément en parallèle dans l'esprit de chacun et il en résulte bien vite le sentiment qu'à tel phonème ou groupe de phonèmes des deux langues correspond dans l'autre tel autre phonème ou groupe de phonèmes. Ce sentiment de correspondance fournit les principes de la translation des mots d'une langue dans l'autre; comme il est très précis, il adapte si bien les mots qui réunissent certaines conditions

à la phonétique de la langue qui les accueille, qu'il n'est plus possible de reconnaître s'ils ont été empruntés ou si la langue qui les possède les a toujours possédés, c'est-à-dire qu'ils ont exactement la même forme que s'ils appartenaient au vieux fonds de cette langue et y avaient évolué normalement. Néanmoins ce sentiment de correspondance, reposant sur une comparaison superficielle, risque de se fourvoyer fréquemment et de prendre un rapport apparent pour un rapport réel; toute relation qui ressortirait d'une comparaison pénétrante et approfondie lui échappe forcément.

En résumé le sentiment de la correspondance des deux phonétiques est très net chez le peuple, mais en même temps très étroit. C'est ce que nous allons montrer en examinant les mots que le patois de Damprichard a empruntés au français. On verra combien ce sentiment est constant, combien il est parfois précis, mais en même temps quelles sont les bornes de son domaine, les limites qu'il ne dépasse pas.

Pour que ce qui va suivre soit intelligible, nous devons ajouter que le français auquel le patois de Damprichard a fait ses emprunts n'est pas le français de l'Ile-de-France, mais celui avec lequel il a été en contact, celui de la région de Montbéliard qui diffère notablement pour la prononciation de celui de l'Ile-de-France.

I. — CONSONANTISME.

1° Groupes *pl* et *bl* : de la comparaison de *pi̯ā* avec *plaie*, *pi̯ẽn* avec *plaine*, *èpi̯èti* avec *aplatir*, — *bi̯ā* avec *blé*, *bi̯ẽ* avec *blanc*, *bi̯ö* avec *bleu* est né le sentiment qu'à *pl*, *bl* français correspond *pi̯*, *bi̯* en patois; d'où *sābi̯* « sable », *tèribi̯* « terrible », *mèbi̯ā* « meubler », *èfübi̯ā* « affubler », *i̯pösibi̯* « impossible », *i̯süpuòcòbi̯* « insupportable », *pèpi̯* « peuple ». Ces exemples sont fort intéressants en ce qu'ils montrent en même temps la netteté et la constance du sentiment de la correspondance *pl-pi̯*, *bl-bi̯*, mais aussi ses limites. Dans tous ces mots les groupes *pl*, *bl* se trouvent après une voyelle, or après une voyelle *pl* et *bl* latins ne sont devenus ni *pi̯* ni *bi̯* dans notre patois : *capula-côl*, **stupula-ĕtul*, *flebile-sèl*, *tabula-tôl*. Le peuple, ne connaissant pas le latin, ne pouvait pas saisir ce rapport, et il a remplacé *pl*, *bl* par *pi̯*, *bi̯* dans des positions où ce n'était pas phonétiquement légitime. Quelques mots isolés tels que fr. *table* à côté de *tôl* auraient peut-être pu lui fournir une indication; mais le changement de *sable* en **sôl*, de *terrible* en **tèrèl* aurait été trop considérable pour une traduction instantanée. — Autre phénomène : nous avons vu (*MSL*, VII, p. 462, 464, 466) qu'un *i̯* provenant de *l* palatalisé tombe

devant *i* et devant *ü* : *rȍpir* « remplir », *pürā* « pleurer ». Ce phénomène se produirait encore aujourd'hui si l'occasion s'en présentait : en sorte que *pèrèplū̃* « parapluie », *blū̃* « myrtille » all. *blaue beere*, si l'on avait changé leur *pl*, *bl* en *pi̯*, *bi̯*, seraient devenus **pèrèpū̃*, **bū̃*. C'eût été de nouveau un changement trop considérable et reposant sur une correspondance dont le peuple n'a pas le sentiment; les groupes *pl* et *bl* restent donc intacts devant *ü* et devant *i* (*pèplī* « peuplier ») dans les mots empruntés. Le maintien de ces groupes dans un cas où la seule transformation dont le peuple ait le sentiment était impossible, était appuyé par la présence des groupes *pl*, *bl* dans des mots appartenant aux vieux fonds : *èplā* « appeler », *ẽplū̃* « étincelle », *blūš* « prune », *blī̈* « mouton », cf. *MSL*, VII, p. 466, 467; ces groupes n'étaient pas inconnus à notre patois.

2° Groupes *rt*, *rd*, *rn* :

rt. D'après le rapport *pèči* — *partir*, *pūč* — *porte* on fait *cačū̃* de *carton*, *cačī d bȍ* de *quartier de bois*, *cȍč* de *carte*, *ī̃süpu̯òčȍbi̯* de *insupportable*. — Ce sentiment de la correspondance *č-rt* est très net comme en témoignent les exemples précédents; il est donc très intéressant de voir dans deux exemples le sentiment populaire s'égarer et suivre une autre direction d'après un faux rapport. De *partager* il fait *pètèǧī*, de *artison* il fait *ètizū̃*. On pourrait croire que *pètèǧī* est sorti de la forme attendue **pèčèǧī* par dissimilation; mais *č-ǧ* ne se dissimilent pas dans notre patois, comme nous l'avons montré dans notre livre sur *La dissimilation*, p. 86; *ètizū̃* au lieu de **èčizū̃* ne prête d'ailleurs pas à la même hésitation. En réalité c'est du rapport *pèču* — *partout*, *pè Trévlā* — *par Trévillers*, *pūč* — *porte*, *pèči* — *partir*, *mèčẽ* — *marteau*, *ẽčai̯* — *orteil*, *èpu̯òčā* — *apporter*, *mu̯òčāz* — *mortaise* que l'on a tiré la fausse conclusion que *r* disparaît devant *t*. Il y a toujours quelque chose de vrai dans ces erreurs du sentiment populaire, et il est vrai en effet que *r* a disparu devant *t*, mais en transformant le *t*; cette nuance a échappé au peuple en cette circonstance.

rd. D'après *èǧi* — *hardi*, *čèǧū̃* — *chardon* on fait *gāǧ* de *garde*. — Les deux mots *ardu̯az* « ardoise » et *bušarg* « boucharde » ne sont pas des mots empruntés, en ce sens qu'ils n'ont pas pénétré dans la langue et ne s'y sont pas adaptés. On peut néanmoins les citer ici pour mémoire : le mot *ardu̯az*, désignant uniquement les ardoises dont se servent les écoliers pour écrire, est le mot français enseigné par l'instituteur et répété tel quel; le mot *bušarg* désigne un outil qui n'est connu que de quelques ouvriers : c'est le mot français estropié.

rn. D'après le rapport *lẽtān* — *lanterne*, *cu̯ònai̯* — *corneille*, on

fait *còvān* de *caverne*, *biscu̯ònü* de *biscornu*. Nous avons entendu le mot *gèrni* «garnir» de la bouche d'une femme née dans le village et y ayant toujours vécu, mais sachant presque aussi bien le français que le patois, et le mot *cu̯òrnič* «corniche» de la bouche d'un menuisier; dans ces conditions ces deux mots sont sans importance.

3° D'après le rapport *sač* — *sèche*, *èči* — *hacher*, on fait *cračī* de *cracher*.

4° A côté des phénomènes que nous venons d'étudier il y en a un autre qu'il est nécessaire de noter, mais qui présente beaucoup moins d'intérêt; c'est le maintien de certains phonèmes ou groupes de phonèmes tels quels. Ce maintien a lieu lorsque le peuple n'a pas le sentiment de la modification qu'il faudrait opérer. Ainsi le *c* latin devant *a* est devenu *č* : *caballu* — *čèvò*; le peuple ne disposant pas du latin comme terme de comparaison, ne peut pas saisir ce rapport et maintient le *c* français devant *a*, soit qu'il conserve cet *a* intact : *caba* «cabas», *cačī d bó* «quartier de bois», *cačū̃* «carton», *cādr* «cadre», *cansū̃* «caleçon», *capòt* «capote», *cai̯ö* «caillou», — soit qu'il le modifie : *cē̃pā* «camper», *cē̃pē̃n* «gros grelot que l'on met au cou des vaches» fr. *campène*, *cèbri* «cabri», *cèrot* «carotte», *cèbèrè* «cabaret», *cèmü* «bouvreuil» fr. *camus*, *cènèri* «canari», *cèrcès* «carcasse», *cèrèf* «carafe», *cèrémòtrò* «carême entrant», *còč* «carte», *còvān* «caverne». Il avait d'ailleurs des modèles du *c* dans ces positions : *ca* «quoi», *s cazī* «se taire», *sī̃cē̃t* «cinquante», *cètr* «quatre», *c ò s cé s ò* «qu'est-ce que c'est».

Une observation analogue s'applique au *g* devant *a* qui phonétiquement serait *ǧ* quand il représente *g* latin devant *a* et *vu̯* quand il représente *w* : *gē̃ni̯ī* «gagner», *gòč* «gauche», *gèǧür* «pari», *gē̃n* «gaine», *gèǧā* «carder» (assimilation de la consonne initiale avec la sonore qui commence la syllabe suivante), *gāǧ* «garde», *gār* «guerre», *gé* «gai», *gē̃* «gant», *gèrē̃ti* «garantir», *gètā* «guetter», *gars* «femme de mauvaise vie» *garce*, *gòpā* «mal vêtu» *gaupé*. Notre patois connaissait le *g* initial devant la plupart des voyelles.

Groupes *br*, *fr* : *cèbri* «cabri», *cē̃fr* «camphre»; on avait ces groupes dans *čē̃br* «chambre», *öfri* «offrir», etc.

Groupe *st* : *éstumè* «estomac», *vèst* «veste», *mustāč* «moustache», *trist* «triste», *ǧést* «juste»; on avait ce groupe dans *s èstā* «s'asseoir», *lu stò* «le siège».

5° Dans tous les cas que nous venons d'examiner, le patois possédait dans son vieux fonds les phonèmes ou groupes de

phonèmes qu'il a accueillis tels quels. Il peut en rencontrer qui lui soient totalement inconnus; c'est une raison de plus pour ne pas les modifier, puisqu'il n'a pas le sentiment que rien leur corresponde dans son domaine. Tels sont les groupes *-csp-* dans *ècspédjâ* « expédier », *ècspiâ* « expier », *-gz-* dans *êgzèrsâ* « exercer », *êgzilâ* « exiler »; *-cs-* dans *d êcsêprè* « exprès » Mtb. *êcsêprè*; *-scl-* dans *êsclür* « exclure » Mtb. *êsclür*, *-scr-* dans *êscrôcâ* « escroquer ». Tous ces mots sont d'introduction très récente. Plus intéressants sont ceux qui présentent le groupe *rs*; le peuple n'a pas senti que son patois y répondait par *ŝ* et l'a gardé intact : *sŷòrsī* « sorcier », *âspèrsèt* « esparcette », *cumèrs* « commerce », *gars* « garce », *mârs* « mars ».

II. — VOCALISME.

Le vocalisme présente des phénomènes analogues, mais un peu plus compliqués, parce que les voyelles ont généralement des traitements différents déterminés par les phonèmes qui les précèdent ou les suivent. Il en résulte que le sentiment populaire peut trouver à une même voyelle plusieurs correspondants :

1° *A*; d'après le rapport *rè* — *rat*, *cè* — *chat*, *ă* tonique et final devient *è* : *êstumè* « estomac », *èrmŷònè* « almanach »; mais un *a* dans cette position n'étant pas un phonème inconnu de notre patois, cf. *ra*, *ta*, il peut arriver aussi qu'il persiste : *caba* « cabas ».

ā tonique devient *ô*; il s'agit ici de *ā* tonique du patois de Montbéliard; le sentiment de cette correspondance est né de comparaisons telles que *pô* « pieu » Mtb. *pā*, *mô* « mal » Mtb. *mā*, *vôğ* « garde » Mtb. *vāğ*, *ôl* « aile » Mtb. *āl*, *cèvô* « cheval » Mtb. *cèvā*, *ô* « haut » Mtb. *ā*. Le point de départ est la forme de Montbéliard, sans quoi le changement n'aurait pu se produire que là où un *l* suivait l'*a*. Dans tous les mots que nous allons citer l'accent tonique est à Montbéliard sur l'*ā* dont il est ici question qui est long, et à Damprichard il reste sur l'*ô* qui remplace cet *ā* : *côj* « caille », *côzi* « quasi », *côč* « carte » Mtb. *cač*, *vôcẽs* « vacances », *bôlèn* « baleine », *côv n* « caverne », *ôzā* « hasard », *côcèl* « vaisselle de terre » Mtb. *cācèl*, *dôtâ* « dater », *ẽsüpuôcôbj* « insupportable », *ômôğ* « image », *côsa* « casser », *bôtẽ* « bâton », *bèricôdâ* « barricader », *môzẽ* « maison » Mtb. *māzẽ*, *è vôs* « à verse » Mtb. *vās*.

Le même *ā* tonique à Montbéliard en syllabe initiale (qui est généralement *ă* atone en français) reste à Damprichard *ā* tonique sans que l'on voie nettement pourquoi dans certains mots c'est ce second traitement qui a prévalu et dans certains autres le précédent. C'est le sentiment d'une correspondance telle que

lāčī — *lâcher*, *māčī* — *mâcher* qui a présidé à ce second traitement; mais nous ne saurions dire pourquoi alors qu'on faisait *bôtŭ̄* de *bâton*, on a fait *mātŭ̄* de *mâtin*, *ātlī* de *atelier*, *rāti* de *radis*, *pātèr* de *patère*, pourquoi on a fait *côsā* de *casser* et *pāsiõs* de *patience*, *cāsis* de *cassis*, pourquoi *ôzā* de *hasard* et *bâzèn* de *basane*, *gāzèt* «journal» de *gazette*. Il est possible pourtant qu'il y ait là une différence chronologique et que les mots qui ont conservé *ā* à Damprichard aient été empruntés plus tard que ceux qui ont changé *ā* en *ô*.

ā tonique en syllabe finale persiste devant certaines consonnes avec lesquelles il forme un groupe de phonèmes familier au patois : *cāv* «cave» d'après *rāv*, *sāv*, *cĕ̄tāv*, — *māl* «malle» d'après *māl* «mâle», — *cādr* «tableau, cadre» d'après *pādr*, — *gāğ* «garde» d'après *māğ*, — *mustāč* «moustache» d'après *tāč* (comparez plus haut *côč* «carte».) De même un *ā* tonique final après lequel on sent qu'il est tombé un *r* persiste : *ôzā* «hasard», *Dū vô gā* «Dieu vous gart» d'après *è pā* «il part». Ici la consonne qui suit l'*ā* paraît avoir joué un rôle considérable dans le choix du traitement *ā* de préférence au traitement *ô*.

u̯ā tonique persiste : *vu̯ā* «voix» Mtb. *vu̯ā*, *fu̯ā* «foie». C'est un son connu, que l'on trouve par exemple dans *èvu̯ā* «accouer», *èvu̯ā* «avouer».

u̯a n'existe dans le vieux fonds du patois qu'après labiale; après non labiale le *u̯* est tombé. Mais le peuple n'a pas le sentiment de cette nuance; le son *u̯a* lui est bien connu et cela lui suffit pour qu'il le maintienne dans les mots empruntés où il le rencontre même après non-labiale : *lu̯a* «loi», *pètu̯a* «patois», *suaniu* «soigneux», *su̯atā* «souhaiter».

al persiste d'après *môtal* = *mustela*, *êtal* = **stela* : *malbr* «marbre», *štal* «fusil de boucher» all. *stahl*, *bal* «bal», *balcŭ̄* «balcon», *frĕ̄gal* «fringale». Il n'y a que *dental* qui soit devenu *dĕ̄tô* «dental de charrue». Cela n'a rien de surprenant, car le sentiment du rapport *mal* — *mô*, *cheval* — *čèvô* était tout naturel à côté du précédent.

a atone libre devient *è* d'après *bètèi* — *bataille*, *cètūž* — *quatorze*, *bèvā* — *baver* : *cèbèrè* «cabaret», *cènèri* «canari», *cèrèf* «carafe», *cèrôt* «carotte», *cèsè* «petite casserole», *cèrêmôtrô* «carême entrant», *ètizŭ̄* «mite» fr. «artison», *gèrĕ̄ti* «garantir», *pèrèplŭ* «parapluie», *grèvôt* «cravate», *di mèrè* «de la vase» fr. *marais*, *mèsif* «massif», *rèsõbiā* «rassembler», *rèpid* «rapide», *pètu̯a* «patois», *pètèğī* «partager», *pèlisĕ̄dr* «palissandre», *sépèrā* «séparer», *cèbri* «cabri», *cŭ̄pè* «compas» (accent sur l'initiale), *cèbriôlā* «cabrioler».

Un autre traitement de *a* atone après labiale et devant *r* consiste à le remplacer par *ua* : *puarů* «parrain», *muarūn* «marraine», *puara* «paroi», *buarai* «baril». Ce second traitement repose sur le rapport *puaròzu* — *paresseux*, et plus encore sur le sentiment qu'après *p*, *m*, *b* il y a un *u* dans le patois : *muòč* «mouche», *muaiu* «meilleur», *muòčī* «mortier, — moucher», *muòjī* «mouiller», *buarğī* «berger», *buòš* «bourse, — boucle», *buòčī* «boucher», *buòğů* «bourdon», *buòrā* «bourrer», *buòrğů* «bourgeon», *può* «pour», *puašī* «percer», *puazā* «peser», *puočā* «porter».

Un *a* atone libre n'est pas un phonème inconnnu de notre patois : *laiī*, *praiī*, *sačī*, *lačī*, *s cazī*, *satu*, ce qui explique qu'on trouve, outre les deux traitements précédents, le maintien pur et simple de ce son : *caiö* «caillou», *cačů* «carton», *čačī d bó* «quartier de bois», *caba* «cabas», *atu* «coup, — atout, — mauvais sujet», *basès* «bassesse», *basin* «bassinoire», *capòt* «capotte», *fabricā* «fabriquer», *frapā* «effaré» fr. *frappé*, *manèš* «manège», *mečanic* «mécanique».

a entravé devient *è* d'après le rapport *cètr* — *quatre*, *sèğ* — *sage*, *čerğī* — *charger* : *cès* «petite casserole» fr. *casse*, *cèsrŏl* «casserole», *cèrcès* «carcasse», *cèrèf* «carafe», *bāzèn* «basane», *āspèrsèt* «esparcette», *èrmuònè* «almanach» = **armonach*, *cèğ* «cage».

Comme l'*a* entravé n'est pas un son inconnu dans notre patois : *crar*, *čědal*, *sraiī*, on l'a maintenu dans quelques mots empruntés : *bascül* «bascule», *tubac* «tabac» = all. suisse *tobac*, *cansů* «caleçon», *captür* «capture», *gars* «garce».

2° *E*; *ê* tonique du français prononcé *é* dans les environs de Mtb. reste *ê* d'après l'égalité : *fêt* «fête» — Mtb. *fêt*, *bêt* «bête» — Mtb. *bêt* : *misêr* «misère», *pêr* «père», *mêr* «mère», *vuipêr* «vipère», *zêl* «zèle», *sêdr* «cèdre», *nêgr* «nègre», *manèš* «manège», *čêr* «chaise».

è tonique du français prononcé *è* dans les environs de Mtb. devient *ā* d'après le rapport *mā* — *mai*, *sāv* — *sève*, *mār* — *mer* : *mātr* «maître», *crāp* «crêpe», *gār* «guerre», *bnā* «benêt».

Il convient d'ajouter à ce dernier traitement de l'*è* tonique celui de l'*é* tonique du français qui se prononce également *è* à Montbéliard. Il devient également *ā* à Damprichard d'après le rapport *čětā* — *chanter*, *chanté*, *chantée*; *bůtā* — *bonté* : *cèbriŏlā* «cabrioler», *cmódità* «lieux d'aisances», *čępā* «camper», *dòtā* «dater», *còpůònā* «caponner», *èrītā* «hériter», *éscròcā* «escroquer», *éstrŏpiā* «estropié», *èxpiā* «expier», *fabricā* «fabriquer», *frapā* «effaré» (frappé), *früstra* «frustré», *grètā* «guetter», *gròba* «go-

ber », *gòpā* « mal vêtu », *imitā* « imiter », *mèritā* « mériter », *mêbiā* « meubler », *rèsõbiā* « rassembler », *rêspirā* « respirer », *sépèrā* « séparer », *stimùlā* « stimuler », *suatā* « souhaiter », *sücsédā* « succéder », *tẽtā* « tenter », *tròcā* « traquer », *üzā* « user ». Il faut noter que quelques-uns de ces *ā*, se trouvant après une palatale primaire, auraient dû devenir *i*, cf. *mẽǧī* — *manger*. C'est le traitement que nous trouvons en effet dans *craĉī* « cracher », *cẽbiŭ* « gambiller » (quelquefois réduit à *cẽbiŭ*), *gènŭ* « gagner », *nẽgliǧī* « négliger », *pètèǧī* « diviser ». Mais le peuple a fait *rêspirā* de *respirer* parce qu'il n'a pas eu le sentiment que *irī* seul aurait été correct : la transformation ne s'est pas appliquée au groupe *iré* considéré comme un ensemble, mais l'*é* a été changé en *ā* isolément. Pour les mots tels que *êstrõpiā* « estropié », le peuple avait des modèles qui lui permettaient de conserver *ā* après un *i* précédé de consonne : c'étaient les mots tels que *piā* « plaie », *rẽbiā* « oublier », *mèriā* « marier ».

Quant au son *è* (du parler de Montbéliard) apparaissant dans des conditions où on ne lui connaît pas d'équivalents, par exemple devant *s* ou *r* final ou en syllabe non finale, il persiste comme son inconnu, c'est-à-dire parce que le sentiment populaire ne fournit rien pour le remplacer : *cès* « caisse, tambour », *èr* « air », *ẽxpèr* « expert », *mètèrī* « métairie ».

è et *èt* à la fin des mots persistent; ce sont des finales connues par *cè*, *buòiè*, *pèt*, etc. : *bucè* « bouquet », *cèbèrè* « cabaret », *cèsè* « petite casserole », *fẽirè* « feuilleret », *gòrzè* « gorget », *gāzèt* « journal », *di mèrè* « de la vase », *migè* « muguet », *scrè* « secret », *āspèrsèt* « esparcette ».

èl final peut persister d'après le rapport *bèl* — *belle*, d'où *crüèl* « cruel », *cõcèl* « vaisselle en terre »; mais il peut aussi devenir *ẽ* d'après *buògẽ* — *bordel*, *ǧèvẽ* m. — *javelle*, *stẽ* — *celle*, *gunẽ* « jupon » — *gonelle*, *sòtrẽ* m. — *sauterelle*. C'est ce qui explique *tẽ* « tel », *cẽ* « quel », *cẽcfua* « quelquefois »; enfin il peut devenir *òl* : d'après *è ǧòl* — *il gèle* on a fait *è gròl* de *il grêle* et *d lè gròl* « de la grêle ».

èr persiste d'après *sèrpo*, *cèrgī* : *vèrvèn* « verveine », *cumèrs* « commerce », mais *èrn* devient *ān* : *cõvān* « caverne » d'après *lẽtān* — *lanterne*, *vān* — *verne*.

èt tonique devient *òt* d'après *prête* — *pròt* : *òrbelõt* « arbalète », *puòrmò* « promet » (cf. *prò* — *prêt*) d'où *puòrmòtr* « promettre ».

èi final persiste : *cẽsèi* « conseil » d'après *bètèi*.

è atone libre persiste d'après *cèròt*, *bètèi*, *pèrā*; de là *grèbès* « écrevisse » all. *krebs*, *gètā* « guetter », *pièrò* « mantelet de femme » = *pierrot*, *tèribi* « terrible ».

é en syllabe non finale devient *ḗ* d'après *ḗtṓ* — *étais*, *mḗtī* — *métier*; cet *é* est déjà *ḗ* à Montbéliard et quelquefois il y porte l'accent, mais il n'y a ici aucun intérêt à distinguer les cas où il est tonique de ceux où il est atone : *ḗcṓl* «école», *ècspḗdi̯ā* «expédier», *ḗrī̄tā* «éreinter», *ḗbèn* «ébène», *ḗsclür* «exclure», *ḗscròcā* «escroquer», *ḗstrṓpi̯ā* «estropier», *ḗxpḕr* «expert», *ḗxpi̯ā* «expier», *ǧḗmi* «gémir», *mḗcanic* «mécanique», *mḗtsī̄* «médecin», *mḗmūr* «mémoire», *mḗritā* «mériter», *mḗtèrī* «métairie», *nḗgliǧī* «négliger», *rḗspirā* «respirer», *rsḗlu* «recéleur», *sḗpèrā* «séparer», *sücsḗdā* «succéder».

ié final du français est *ī* à Montbéliard et reste *ī* à Damprichard d'après *pī* — *pied*, *mḗtī* — *métier* : *pḗplī* «peuplier», *ātlī* «atelier», *su̯òrsī* «sorcier».

ē̄ peut persister d'après *mē̄* — *main*, *fē̄* — *faim* : *frē̄gal* «fringale», *cösē̄* «coussin» (dans ce mot *ē̄* est abrégé parce qu'il est atone); — *èn* persiste comme son connu d'après *lèn*, *rèsèn*, d'où *ḗbèn* «ébène», *bòlèn* «baleine», *vèrvèn* «verveine»; — mais *ē̄* peut aussi devenir *ū̄* : *pu̯arū̄* «parrain» d'après *rū̄* — *rein*, et *ḕn* peut devenir *ūn* : *mu̯arūn* «marraine» d'après *vūn* — *veine*; — *ē̄* peut encore devenir *ī̄* d'après le rapport *fī̄* — *fin*, *vī̄* — *vin*, *mètī̄* — *matin*, d'où *ī̄süpu̯òčòbi̯* «insupportable», *ī̄sòlē̄* «insolent», *ī̄pṓsibi̯* «impossible», *mātī̄* «mâtin», *mḗtsī̄* «médecin», *crḗtī̄* «gratin», *ḗrī̄tā* «éreinter»; — enfin *ḕn* tonique, qui est nasalisé en *ē̄n* à Montbéliard est aussi *ē̄n* à Damprichard; comparez fr. *plaine* — Mtb., Dampr. *pi̯ē̄n*, fr. *aime* — Mtb., Dampr. *ē̄m*; de là *crē̄m* «crème», *fē̄n* «faîne», *gē̄n* «gaine», *cē̄pē̄n* «campène», *čē̄n* «chaîne».

3° *I*; *i* intérieur persiste d'après *virī*, *tirī*, *dḗsirī*, *èrivā* : *cṓlic* «colique», *cmṓditā* «lieux d'aisances», *cu̯òrnič* «corniche», *cāsis* «groseillier», *ètizū̄* «mite», *fabricā* «fabriquer», *imitā* «imiter», *ī̄pṓsibi̯* «impossible», *mḗcanic* «mécanique», *mḗritā* «mériter», *mèsif* «massif», *nḗgliǧī* «négliger», *rḗspirā* «respirer», *rèpid* «rapide», *pèlisē̄dr* «palissandre», *sigu̯òni̯* «cigogne», *stimülā* «stimuler», *tèribi̯* «terrible».

D'après le rapport *fī̄n* — *fine*, *in* devient *ī̄n* à Damprichard comme à Montbéliard : *bṓbī̄n* «bobine».

4° *Ü*; *ü* atone persiste ou est remplacé par son équivalent *i*; sur la confusion de *i* et *ü*, cf. MSL, VIII, p. 317. L'*ü* atone est connu par *süā*, *čèpü̯ā*, *vüdī*, *ḗcürö*, *pčüzī*; de là son maintien dans *crüèl* «cruel», *früstrā* «frustrer», *fütḗ* «malicieux», *migè* «muguet», *stimülā* «stimuler», *sübi* «subir».

ür final persiste d'après le rapport *dür* — *dure*, *dḗsirür* — *déchirure* : *ḗsclür* «chasser», *fḗ̯ür* «feuillure», *captür* «capture».

ū tonique persiste comme son connu par *fū*, *gū*, *ŏbrū*; de là *brū* « jus » all. *brühe*.

üi est maintenu comme son inconnu que l'on ne sait par quoi remplacer : *trüit* « truite », *üil* « huile ».

5° *Ë*, *Ö*; *é* persiste d'après le rapport : *prémī* — *premier*, *gél* — *gueule*, *crévā* — *crever* : *pépi* « peuple », *grèbés* « écrevisse » all. *krebs* (entendu *grèbés*), *féirè* « feuilleret », *féiür* « feuillure », *névo* « neveu », *mébi* « meuble ».

ö persiste comme son connu par *nö*, *öt*, *vöd*, *vuaröiī*; de là *glŏröz* « coquette », *névö* « neveu ».

eur, *eux* final devient *u* d'après le rapport *ūtu* — *honteux*, *pévüru* — *peureux*, *écèru* — *équarrisseur* : *rsélu* « recéleur », *suaniu* « soigneux », *cèrutu* « carotteur ».

6° *O*; *ò* peut devenir *ó* d'après le rapport *fól* — *folle*, *fósā* — *fossé*, *pó:é* — *poteau* : *écól* « école », *cèbriólā* « cabrioler », *cmód* « commode », *cèsról* « casserole », *cmóditā* « lieux d'aisances », *cólic* « colique », *cópiā* « copier », *éstrópiā* « estropier », *glóriöz* « coquette », *ïpósibi* « impossible », *ócāziūn* « occasion », *èn sóm* « une somme », *tóbïn* « bobine » ; — mais lorsque l'*ò* est atone devant *n* ou *r* ou tonique devant *ni*, il devient plutôt *uò* d'après *tuònā* — *tonner*, *puòni* — *poigne*, *puòcā* — *porter*, *tuòrčū* — *torchon*; de là *èrmuònè* « almanach » = **armonach*, *siguòni* « cigogne », *còpuònā* « caponner », *biscuònü* « biscornu », *ïsüpuòčòbi* « insupportable », *suòrsī* « sorcier » ; — atone devant *m*, il peut devenir *u* : *éstumè* « estomac » d'après *pumī* — *pommier* ; — enfin *ò* atone peut persister devant n'importe quel phonème comme son connu par *pòtā*, *mòlèt*, *gŏlā*, *dòzīm* : *gòržè* « gorget », *mòrpiū* « morpion », *maròni* « marronnier », *éscròcā* « escroquer », *ïsòlē* « insolent », *gòbā* « gober ». Il faut ajouter à cette dernière liste un certain nombre d'*ò* atones qui sont *a* en français, mais qui ont été empruntés aux patois de la région de Montbéliard où ils sont *ò* : *lòbuòrā* « labourer », *tròcā* « traquer », *bòbuin* « babines », *còpū* « poltron », *bròcuònī* « braconnier », *bròcā* « braquer », *cròcā* « craquer ».

ŏ devient *ò* d'après le rapport *ò* — *haut*, *čò* — *chaud* : *gòč* « gauche », *gòpā* « mal vêtu » *gaupé*, *fròd* « fraude », *fòfilā* « faufiler ».

oire final devient *ūr* : *mémūr* « mémoire » d'après *écretūr* — *écritoire*.

Pour la voyelle nasale *ŏ* il faut partir de l'état de Montbéliard :

α — *ŏ* de Mtb. persiste d'après l'égalité Mtb. *tŏ* « temps » —

Dampr. *tõ*, Mtb. *võdü* « vendu » — Dampr. *võdü* : *rèsõbiã* « rassembler », *cõrpõdü* « capendu », *cèrêmòtrò* « carême entrant » (désanalisé), *prèvõs* « pervenche », *pãsiõs* « patience », *trõbiã* « trembler », *trõbi* « tremble » (arbre), *bõd* « bande », *bõdã* « bander ».

β —*õ* de Mtb. devient *ẽ* d'après le rapport Dampr. *cẽ* « champ » — Mtb. *cõ*, Dampr. *cẽtã* « chanter » — Mtb. *cẽtẽ* : *cẽpã* « camper », *cẽpẽn* « campène », *cẽbiũ* « gambiller », *gèrẽti* « garantir », *ĩsòlẽ* « insolent », *pèlisẽdr* « palissandre », *tẽtã* « tenter », *vòcẽs* « vacance », *gẽ* « gant », *cẽfr* « camphre ». Comme la différence de quantité *õ*, *ẽ* à Montbéliard repose sur une différence étymologique, *õ* représentant *en* et *ẽ* représentant *an* (sauf dans les mots empruntés par le parler de Montbéliard où l'on a *õ* en syllabe atone et *ẽ* en syllabe tonique) et qu'à Damprichard *en* lat. est devenu *õ* tandis que *an* devenait *ẽ*, le traitement des mots empruntés est généralement pour cette voyelle le même que s'ils appartenaient au vieux fonds.

7° *U*; *u* atone devant *r* devient *ù* : *lòbùòrã* « cultiver » d'après *bùòrã* « bourrer »; dans les autres positions il persiste comme son connu par *putò*, *cutẽ* : *bucè* « bouquet ».

u tonique devant *l* devient *ô* : *bôl* « boule » d'après *crôl* — *croule*.

u tonique devient *ö* d'après le rapport *pös* — *pouce*, *röï* — *rouille* : *caiö* « caillou », *cösẽ* « coussin » (accent sur l'initiale).

ũ tonique persiste comme son connu par *bũn*, *tũdr*, *fũš*; de là *bũb* « petit garçon » all. *bube*.

ũ persiste d'après le rapport *piũ* — *plomb*, *rũ* — *rond* : *cũpè* « compas », *còpũ* « poltron », *cansũ* « caleçon », *èlizũ* « mite », *õcãziũ* « occasion », *balcũ* « balcon ».

En somme il y a trois principes qui président à l'adaptation des mots empruntés : 1° les phonèmes sont remplacés par d'autres qui selon le sentiment populaire leur correspondent d'une phonétique à l'autre; 2° les phonèmes sont maintenus intacts comme connus, c'est-à-dire parce qu'ils existent dans le vieux fonds de la langue qui emprunte; 3° les phonèmes sont maintenus intacts comme inconnus, c'est-à-dire parce que le sentiment populaire ne fournit rien pour mettre à leur place.

MORPHOLOGIE.

Étudier dans tous ses détails la morphologie de notre patois serait répéter trop souvent ce qui est partout. Elle ne diffère pas essentiellement de celle du français, et ce que l'on sait de l'une peut s'appliquer à l'autre.

De même notre syntaxe est à peu de chose près celle du vieux français.

Nous nous bornerons donc à donner le tableau des *pronoms* et à exposer les particularités de notre *conjugaison*.

XV

PRONOMS.

1° PRONOMS PERSONNELS.

1re PERSONNE.

Sing. *i* « je » <*ego* par **iei*
mua = « moi »
m, *mė* = « me »
Plur. *nó*, *nóz*; *nó*, *nóz* = « nous »

2e PERSONNE.

Sing. *t*, *tė* = « tu »
ta = « toi »
t, *tė* = « te »
Plur. *vó*, *vóz*; *vó*, *vóz* = « vous »

3e PERSONNE.

α. — *Réfléchi.*

s, *sė* = « se »

β. — *Démonstratif.*

Sing. masc. *è*, *èl* « il » <*ille*
lü = « lui »
l, *lu* = « le »
fém. *èl* = « elle »
lė = v. fr. « lei »
lè = « la »

Plur. masc. *è*, *èl* « ils » < *illi*
i̯u « leur » < *eoru*
i̯u « eux » < *eos*
lé, *léz* = « les »
fém. *èl* = « elles »
i̯u « leur » = masc.
lé, *léz* « elles, les » = fr. *les*

2° L'ARTICLE.

Sing. masc. *l*, *lu* = « le »
di = « du »
ò = « au »
fém. *lè* = « la »
d lè = « de la »
è lè = « à la »
Plur. masc. et fém. *lé*, *léz* = « les »
dé, *déz* = « des »
ò = « aux »
é = v. fr. « es »

3° PRONOMS POSSESSIFS.

α. — *Possessifs de l'unité.*

ATONES.

Sing. masc. *mɜ̃*, *tɜ̃*, *sɜ̃* = « mon, ton, son »
fém. *mè*, *tè*, *sè* = « ma, ta, sa »
Plur. masc. et fém. *mé*, *té*, *sé* = « mes, tes, ses »

TONIQUES.

Masc. sing. *lu mɜ̃* = « le mien »
lu tɜ̃ = v. fr. « le tuen »
lu sɜ̃ = v. fr. « le suen »
plur. *lé mɜ̃*, *tɜ̃*, *sɜ̃*
Fém. sing. *lè mɜ̃n*, *tɜ̃n*, *sɜ̃n*
plur. *lé mɜ̃n*, *tɜ̃n*, *sɜ̃n*

β. — *Possessifs de la pluralité.*

ATONES.

Sing. *nót* = « notre »
vót = « votre »
i̯u « leur » < *eoru*
Plur. *nó*, *nóz* = « nos »
vó, *vóz* = « vos »
i̯u « leurs » < *eoru*

IONIQUES.

lu, lè, lé nôtr « le, la, les nôtres »
lu, lè, lé vôtr « le, la, les vôtres »

4° PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

α. — *s, sé, st* = « ce, cet »
st, sté = « cette »
sé = « ces »

β. — *stü* = v. fr. « cestui »
sté = v. fr. « cestei »
sö « ceux », emprunté au fr.
sèl « celles », emprunté au fr.

γ. — Avec les déterminatifs *si* <*ecce-hic*, *ci* <*eccu-hic*. *lè* <*illac* on obtient les formes :

sci, suci « ceci, cela »
sulè « cela »
st òm si, ci, lè « cet homme-ci, -là »
sté fòn si, ci, lè « cette femme-ci, -là »
stüsi, -ci, -lè « celui-ci, -là »
stési, -ci, -lè « celle-ci, -là »
sösi, -ci, -lè « ceux-ci, -là »
sèlsi, -ci, -lè « celles-ci, -là »

5° PRONOMS RELATIFS ET INTERROGATIFS.

c, cé = « qui, que »
cü = « qui? »
ca = « quoi, quoi? »

lu, lè, lé cé « lequel, laquelle, lesquels, lesquelles » empruntés au français.

XVI

LE VERBE.

Nous éviterons dans ce chapitre toutes les généralités relatives à la conjugaison romane, aux voix, aux temps et aux modes, aux désinences, et en somme tout ce que l'on pourrait dire aussi bien du français que de notre patois.

Notre but est de présenter le plus brièvement possible les faits

qui sont particuliers à notre patois comparé au français, c'est-à-dire ceux qui pourront servir à compléter la connaissance des dialectes français et à jeter quelque lumière nouvelle au milieu de ce fouillis d'analogies que présente la conjugaison romane.

Nous donnerons d'abord la conjugaison du verbe *être* et celle du verbe *avoir*, puis nous rangerons ce qui concerne les autres verbes sous quatre chefs déterminés par les quatre finales latines de l'infinitif: *-are*, *-ire*, *-ēre*, *-ĕre*.

I. — *ḗtr* = « être ».

Ind. prés. *i sė* = « je suis »
t ė̄ « tu es » < *ĕs* entravé
èl ò « il, elle est » < **ēst*
nṓ, *nó sū̃* « nous sommes » < *sumus*
vṓz ḗt « vous êtes »
è, *èl sū̃* = « ils, elles sont »

La 2e plur. *ḗt* n'est pas le représentant phonétique de *estis*; on attend **ḗ*. La présence du *t* est due à l'analogie de la conjugaison en *-ĕre*; sur le modèle de *bètr* « battre » / *bèt* « battez », *crȍtr* « croître » / *crȍt* « croissez », *cuòni̯ṓtr* « connaître » / *cu̯òn̯ṓt* « connaissez » on a formé à côté de l'infinitif *ḗtr* une 2e plur. ind. prés. *ḗt*.

Imparfait : *i ḗtṓ* « j'étais »
t ḗtṓ « tu étais »
èl ḗta « il, elle était »
nṓz ḗtī̃ « nous étions »
vṓz ḗti « vous étiez »
èl, *èlz ḗtī̃* « ils, elles étaient »

On ne saurait séparer de cet imparfait le présent du subjonctif :

c i sṓ « que je sois »
c tė sṓ « que tu sois »
c è (*èl*) *sa* « qu'il (elle) soit »
c nó sī̃ « que nous soyons »
c vó si « que vous soyez »
c è (*èl*) *sī̃* « qu'ils (elles) soient »

Les finales de ces deux temps sont exactement les mêmes, comme en vieux français, et doivent selon toute probabilité recevoir comme dans cette langue la même explication; mais elles constituent une des plus grosses difficultés de notre patois. Il paraît évident que *i ḗtṓ*, *t ḗtṓ*, *c i sṓ*, *c tė sṓ* correspondent exactement à vieux français : *j'estoie*, *tu estoies*, *que je soie*, *que tu soies*; mais nous n'avons aucun moyen de reconstituer l'évolution de

ces formes. La 3e sg. *ẽta*, *sa* correspond rigoureusement à v. fr. *estoit*, *soit* si ces dernières formes sont des produits strictement phonétiques; mais on a coutume d'expliquer l'imparfait de l'indicatif en *-oit* comme influencé par l'imparfait du subjonctif (cf. Meyer-Lübke, *Gr. rom.*, II, p. 323), et la forme *soit* comme modelée sur l'imparfait en *-oit* (cf. Meyer-Lübke, *ibid.*, p. 286). Dans notre patois l'imparfait ni le présent du subjonctif ne pouvait fournir de modèle à *ẽta*; on ne peut donc pas songer à l'analogie pour en expliquer les formes. *Sa* ne peut sortir que de *sĭt*; il n'y a pas d'autre forme imaginable qui ait pu donner *sa*. Bien que la plupart des langues romanes indiquent un prototype *siat*, il n'en résulte en aucune façon que la forme classique *sit* ait été totalement inconnue du latin vulgaire et qu'elle n'ait pas pu se maintenir dans certaines régions alors que dans d'autres elle était remplacée par une forme refaite. Si l'on veut bien considérer que le français ne connaît pas d'autre forme que *seit*, *soit*, on sera fort tenté d'y voir également le représentant de lat. *sit*. Une conjugaison *sia*, *sias*, *sit* ne pouvait d'ailleurs rien présenter de plus surprenant que **cantassa*, **cantassas*, *cantasset*, formes auxquelles renvoient *chantasse*, *chantasses*, *chantast*. Le maintien de *sit* en français n'y implique nullement celui de *sim*, *sis*, *simus*, *sitis* et *sint*; mais si la forme *sit* est assurée il ne faudra pas s'étonner de trouver aussi des représentants de quelqu'une des cinq autres formes que nous venons de citer.

La 2e pers. du pluriel *si* ne peut pas remonter à autre chose que *sītis*.

La 1re et 3e pers. du pluriel *sī* ne peut non plus sortir que difficilement de *siamus* ou de *siant*, tandis qu'elle est le seul produit possible de *sīmus*. Elle représenterait également bien *sīnt*; mais nous ne savons pas si une forme classique *sīnt* ne devait pas être **sĭnt* en latin vulgaire. Nous avons montré (*La dissimilation*, p. 161), sur une observation de M. Thurneysen, que voyelle longue devant *nd* était devenue brève en latin vulgaire; en était-il de même devant *nt*? fr. *annoncer* semble l'indiquer, mais ital. *annunziare*, esp. *anunciar*, port. *annunciar* vont à l'encontre, et par conséquent l'ī de *sint* reste probable.

Il s'agit maintenant d'expliquer comment les finales de l'imparfait de l'indicatif sont arrivées à coïncider absolument avec celles du subjonctif présent du verbe *être*. Nous noterons tout d'abord que le prétérit latin n'existe plus dans notre patois; étant donné qu'il subsiste en français, il serait surprenant qu'il ait disparu de notre patois sans laisser aucune trace. Notre imparfait remplit pour le sens les deux fonctions de l'imparfait et du prétérit. La cause de la disparition du prétérit ne serait-elle pas qu'il s'est fondu avec l'imparfait et que tous deux réunis ont

donné naissance à un temps unique? C'est une hypothèse qu'il y a lieu de prendre en considération, c'est-à-dire que nous devons chercher l'explication des formes de notre temps unique dans celle de l'un et de l'autre temps latin.

Il n'y a aucune forme latine d'imparfait ni de prétérit qui puisse rendre compte de notre 3e plur. en -ī̄ (ḗtī̄); mais comme dans notre patois, sur le modèle de *sū̄* = *sumus* et *sū̄* = *sunt*, il n'y a jamais qu'une seule et même forme pour la 1re et la 3e personne du pluriel, il nous suffira de rendre compte de la finale -ī̄ par la 1re personne du pluriel. Or la finale *-īmus* (*audīmus*) de la 1re personne du pluriel du prétérit des verbes en *-īre* rend compte de notre finale -ī̄.

La finale latine *-īstis* de la même conjugaison paraît rendre compte de notre 2e personne en *-i* (*ḗti*). Nous disons *paraît* rendre compte, parce que nous ne connaissons pas par ailleurs le traitement de *ī* + *s* implosif.

Reste la 3e personne du singulier en *-a*. Cet *a* ne peut sortir que d'un *ĕ* ou *ĭ* tonique libre. A quelle forme faut-il remonter? Est-ce à *-ĭuit* ou à *-ĭt* tonique? Nous ne pouvons que laisser la question indécise.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, du jour où la conjugaison de l'imparfait de l'indicatif et celle du présent du subjonctif du verbe *être* étaient arrivées normalement à coïncider pour la plupart des personnes, telle autre pouvait être entraînée par les formes environnantes, de telle sorte que les deux temps en vinssent à se recouvrir absolument pour leurs finales[1].

[1] Nous ne pouvons avoir la prétention de trancher, même pour notre patois seul, étant donné que nous ne disposons que des formes actuelles, une question aussi compliquée que celle de ce subjonctif et de cet imparfait. Nous devons donc noter les faits suivants : 1° l'explication de la 3e sing. donnée par M. Meyer-Lübke, si elle est bien celle que réclame le français, pourrait à la rigueur s'appliquer à notre patois dans le cas où il aurait possédé à une époque ancienne des formes correspondant exactement à celles du vieux français; 2° *siat* aurait dû, semble-t-il, donner **sī*, comme *uiam* a donné *vī*; 3° on peut être tenté de comparer au type **esteva*, qui aurait perdu son *v* intervocalique, le type représenté par *seta* qui a perdu son *t* intervocalique; mais *seta* a donné *sū*; 4° M. Thurneysen pensait établir déjà en 1882 (*Das verbum* être, p. 17) que la 3e sing. du français sortait de *sit*; 5° il semble qne *siamus* aurait pu à la rigueur donner *sī̄*, puisque *cane* a donné *čī̄*, à moins qu'il ne vaille mieux comparer à cette forme *uiaticu* qui est devenu *vu̯ai̯èǧ* ou **sitettu* qui est devenu *sai̯ò*; 6° la 2e plur. *si* ne peut remonter qu'à *sītis* ou à **siētis*; mais **siētis* n'a rien en sa faveur, et *sītis* reste seul parce que dans le cas où *siatis* aurait pu donner **sī*, cette forme n'aurait pas pu abréger son *ī*, n'ayant pas de modèle pour cet abrégement; 7° rien n'indique ce qu'aurait pu donner *siant*; 8° les 1re et 3e sing. *sei*, 3e plur. *sein* du frioulan pourraient être rattachées à *sim*, *sit*, *sint* (Meyer-Lübke, *Gr. rom.*, II, p. 285); 9° M. Chabaneau pense qu'en vieux français l'*e* de *-et* provenant de *-at* final est tombé *par évolution phonétique* dans certaines conditions. Il constate que l'on trouve cet *e* dans les plus anciens monuments

Parfait : *i sẽ èvü*, etc. « j'ai été, etc. »
Plus-que-parfait : *i ẽtõ èvü*, etc. « j'avais été, etc. »
Futur : *i srā* = « je serai »
tẽ srẽ = « tu seras »
è srè, *èl sèrè* = « il, elle sera »
nó, *nõ srẽ̄* « nous serons »
vó, *võ sri* « vous serez »
è srẽ̄, *èl sèrẽ̄* « ils, elles seront »

A part la 2e pluriel, les finales de ce temps sont les formes du présent de l'indicatif du verbe *avoir* (cf. infra, p. 311); il est surprenant que la 2e pluriel présente une finale d'imparfait et coïncide ainsi avec la 2e pluriel du conditionnel. On ne voit pas ce qui a pu introduire *sri* à la place de **srẽ*.

Futur antérieur : *i srā èvü*, etc. « j'aurai été, etc. »
Condit. : 1re, 2e *srõ* « serais »
3e *sra* « serait »
1re, 3e *srī̄* « serions, seraient »
2e *sri* « seriez »

Ce sont les finales de l'imparfait de l'indicatif du verbe *avoir* (cf. infra p. 311); à la 3e singulier la finale *-ua* de *èvua* devient forcément *a*, parce qu'elle n'est pas précédée d'une labiale.

Condit. antérieur : *i srõ èvü*, etc. « j'aurais été, etc. »
Impératif : inusité, remplacé par des périphrases telles que : *è t fõ ẽtr*, *è nó fõ ẽtr*, *è vó fõ ẽtr*.

de la langue française et que plus tard il semble disparaître. On a pour la 3e sing. d'imparfait ou de conditionnel dans Eulalie : *sostendreiet*, *eret*, dans Jonas : *astreiet*, *saveiet*, *doceiet*, *fereiet*, *penteiet*, *eret*, *metreiet*. Au xie siècle on voit apparaître à la place de ces formes celles en *-eit* : *perdeit* (*perdebat*), *deveit* (*debebat*). Le subjonctif *aiet* (Jonas, Alexis, etc.), *fuiet* (*fugiat*, Eulalie) est remplacé par *ait*, *oit* (*audiat*), *seit* (*siat*). De même les anciens *estoet* (*stabat*), *amoet* (*amabat*) font place à *estot*, *amot*. A côté des imparfaits du subjonctif 3e sing. Eulalie : *perdesse*, *avuisset* (mais *amast*) on a dans Jonas *fesist*, *podist*. Ajoutons que l'on a *ert* de *erat*, et les subjonctifs *acolt* de **ad-colligat*, *deffent* de *defendat*, *confont* de *confundat* (Alexis *fundet*), et à côté des 1re et 2e pers. en *-e*, *-es*, qui supposent les finales *-am*, *-as*, des 3e pers. sans *-e* : *voise*, *voises*, *voist*, *aille*, *ailles*, *aut*, *doinse*, *doinses*, *doinst*, *puisse*, *puisses*, *puist* (Alexis *puisset*), *ruisse*, *ruisses*, *ruist*, *truisse*, *truisses*, *truist*, etc. S'il n'y a pas là une substitution analogique, mais une évolution phonétique, la loi pourrait, semble-t-il, se formuler ainsi : l'*e* de *-et* provenant de *-at* final est tombé (au commencement du xie siècle) après voyelle ou semi-voyelle, liquide, spirante dentale (*s*) et occlusive dentale (*d*, *t*). M. Chabaneau avait déjà indiqué cette opinion dans son *Histoire et théorie de la conjugaison française*, p. 72, note 1 et p. 132. Si un tel phénomène s'est accompli en vieux français à une certaine époque, il a pu se produire également dans notre patois au moment où *siat* aurait été **seiet*, et la forme résultante **seit* n'aurait pu aboutir qu'à *sa*.

Imp. du subj. : *c i fös* — « que je fusse »
c tè fös = « que tu fusses »
c è (èl) fö = « qu'il (elle) fût »
c nó fösi « que nous fussions »
c vó fösi « que vous fussiez »
c è (èl) fösi « qu'ils (elles) fussent »

Au pluriel nous trouvons les finales du subjonctif présent du verbe *être* et de l'imparfait de l'indicatif.

Participe prés. : *été* = « étant ».

Participe passé : inusité, remplacé par *èvü*, participe passé de *avoir*.

II. — *èvua* = « avoir ».

Ind. prés. : 1re *ā* = « ai »
2e *ē* = « as »
3e *è* = « a »
1re, 3e *ẽ* « avons, ont »
2e *é* « avez »

Si nous laissons de côté les formes latines et que nous partions uniquement de notre patois pour reconstituer son point de départ, il nous reporte à **aio*, **as*, **at*, **amus*, **atis*, **ant*. La 2e et la 3e singulier et la 2e pluriel sont traitées comme entravées atones, ce qui n'a pas lieu de surprendre, le verbe *avoir* étant employé continuellement comme auxiliaire, c'est-à-dire comme proclitique.

Il faut ajouter à ce tableau la forme *ũ* dans l'expression *ũn ũ* « on a ». Avec le mot *ũ* « on » on emploie toujours la 3e pluriel : *ũ sũ* « on est », *ũ léjõ* « on lit ». Cette forme *ũ* correspond à fr. *ont* et remonte immédiatement à **unt*. Cette forme a persisté aussi au futur : *ũ srũ* « on sera », *ũ sèrũ* « on saura », *ũ vèrũ* « on viendra », *ũ vuarũ* « on verra ».

Imparfait : 1re, 2e *èvó* « avais »
3e *èvua* « avait »
1re, 3e *èvĩ* « avions, avaient »
2e *èvi* « aviez »
Parfait : *i ā èvü*, etc. « j'ai eu, etc. »
Plus-que-parfait : *i èvó èvü*, etc. « j'avais eu, etc. »
Futur : 1re *èrā* « aurai »
2e *èrē* « auras »
3e *èrè* « aura »
1re, 3e *èrẽ* « aurons, auront
2e *èri* « aurez »

cf. *infra*, p. 318.

Futur antérieur : *i èrā èvü*, etc. « j'aurai eu, etc. »

Conditionnel : 1re, 2e *èrő* « aurais »
3e *èra* « aurait »
1re, 3e *èrī* « aurions, auraient »
2e *èri* « auriez »

Conditionnel ant. : *i èrő èvü*, etc. « j'aurais eu, etc. »

Impératif : inusité, remplacé par des périphrases telles que *è t fõ èvua* ou *è fõ c t ès*, etc. Nous avons pourtant réussi à recueillir les trois formes *āi* « aie », *èiõ* « ayons », *āt* « ayez ». Les deux premières sont une traduction du français, la finale de *èiõ* étant faite sur le modèle : *cẽtõ* — *chantons*, *mẽgõ* — *mangeons*. Quant à *āt*, c'est une forme analogique faite d'après *i lẽ* « je lis » : *lẽt* « lisez », *i fini* « je finis » : *finit* « finissez », *i bua* « je bois » : *buat* « buvez » sur *i ā* « j'ai », d'où *āt* « ayez ».

Subj. prés. : 1re, 2e, 3e *āi* « aie, aies, ait »
1re, 3e *èiī* « ayons, aient »
2e *èii* « ayez »

Les trois personnes du singulier remontent directement à des formes **aia*, **aias*, **aiat*. Les deux premières correspondent à fr. *aie, aies*; la troisième serait en français **aie*. Au pluriel, mêmes finales qu'au subjonctif présent du verbe *être* et qu'à l'imparfait de l'indicatif.

Imparfait : 1re, 2e, 3e *ès* « eusse, eusses, eût »
1re, 3e *èsī* « eussions, eussent »
2e *èsi* « eussiez »

La première et la deuxième singulier correspondent aux formes françaises; la troisième serait en français **eusse*. Au pluriel, mêmes finales qu'au subjonctif présent.

Participe présent : *èiẽ* = « ayant »
Participe passé : *èvü* « eu » < *habutu*

III. — Verbes en -are.

cẽtā = « chanter » *mẽgī* = « manger »

Indicatif présent :

1re, 2e, 3e *cẽt* = « chante, chantes » *mẽg* = « mange, manges »
1re, 3e *cẽtõ* « chantons, chantent » *mẽgõ* « mangeons, mangent »
2e *cẽtā* = « chantez » *mẽgī* = « mangez »

La finale *õ* des première et troisième personnes du pluriel, qui s'est généralisée dans toute la conjugaison sort normalement de *-ent*, finale atone. Ce produit *õ* est devenu tonique parce qu'il

était final. Aujourd'hui il ne porte pas l'accent quand la syllabe qui le précède est longue, comme dans les deux exemples que nous étudions en ce moment, mais ce nouveau déplacement de l'accent est un phénomène récent.

Imparfait :

1re, 2e, 3e	*čẽtāv* < *cantaba, -bas, -bat*	*mẽ̃ǧīv* < *manducaba, -bas, -bat*
1re, 3e	*čẽtāvẽ̃* « chantions, -taient »	*mẽ̃ǧīvẽ̃* « mangions, -geaient »
2e	*čẽtāvi* « chantiez »	*mẽ̃ǧīvi* « mangiez »

Le pluriel a pris les mêmes finales que nous avons déjà rencontrées dans l'imparfait de *être* et de *avoir*.

Parfait :

i ā čẽtā, etc. « j'ai chanté, etc. » *i ā mẽ̃ǧī*, etc. « j'ai mangé, etc. »

Plus-que-parfait :

i èvǒ čẽtā, etc. « j'avais [chanté, etc. » *i èvǒ mẽ̃ǧī*, etc. « j'avais [mangé, etc. »

Futur :

1re	*čẽtrā* « chanterai »	*mẽ̃ǧrā* « mangerai »
2e	*čẽtrẽ́* « chanteras »	*mẽ̃ǧrẽ́* « mangeras »
3e	*čẽtrè* « chantera »	*mẽ̃ǧrè* « mangera »
1re, 3e	*čẽtrẽ̃* « chanterons, -ront »	*mẽ̃ǧrẽ̃* « mangerons, -ront »
2e	*čẽtri* « chanterez »	*mẽ̃ǧri* « mangerez »

Futur antérieur :

i èrā čẽtā, etc. « j'aurai [chanté, etc. » *i èrā mẽ̃ǧī*, etc. « j'aurai [mangé, etc. »

Conditionnel :

1re, 2e	*čẽtrǒ* « chanterais »	*mẽ̃ǧrǒ* « mangerais »
3e	*čẽtra* « chanterait »	*mẽ̃ǧra* « mangerait »
1re, 3e	*čẽtrĩ̃* « chanterions, -raient »	*mẽ̃ǧrĩ̃* « mangerions, -raient »
2e	*čẽtri* « chanteriez »	*mẽ̃ǧri* « mangeriez »

Conditionnel antérieur :

i èrǒ čẽtā, etc. « j'aurais [chanté, etc. » *i èrǒ mẽ̃ǧī*, etc. « j'aurais [mangé, etc. »

Impératif :

2e	*čẽt* = « chante »	*mẽ̃ǧ* = « mange »
1re	*čẽtǒ* « chantons »	*mẽ̃ǧǒ* « mangeons »
2e	*čẽtā* = « chantez »	*mẽ̃ǧī* = « mangez »

La première personne du pluriel de l'impératif est presque inusitée; cette remarque s'applique à tous les verbes. On se sert généralement de périphrases telles que *è nó fǒ mẽ̃ǧī*, litt. « il nous faut manger, c'est-à-dire mangeons ».

Subjonctif présent :

1re, 2e, 3e	*c̆ĕ̄t* « chante, -tes »	*mĕ̄ǧ* « mange, -ges »
1re, 3e	*c̆ĕ̄tī̄* « chantions, -tent »	*mĕ̄ǧī̄* « mangions, -gent »
2e	*c̆ĕ̄ti* « chantiez »	*mĕ̄ǧi* « mangiez »

Au singulier les désinences *-a*, *-as*, *-at* de la conjugaison des verbes en *-ĕre* ont envahi la conjugaison des verbes en *-āre*, c'est-à-dire qu'il faut remonter non à *cante*, *cantes*, *cantet*, mais à **canta*, **cantas*, **cantat*.

Imparfait :

1re, 2e, 3e	*c̆ĕ̄tès* « chantasse, -asses, -ât »	*mĕ̄ǧès* « mangeasse, -asses, -ât »
1re, 3e	*c̆ĕ̄tèsī̄* « chantassions, -assent »	*mĕ̄ǧèsī̄* « mangeassions, -assent »
2e	*c̆ĕ̄tèsi* « chantassiez »	*mĕ̄ǧèsi* « mangeassiez »

Même observation que pour le temps précédent : il faut partir non pas de *cantasse*, *-sses*, *-sset*, mais de **cantassa*, *-ssas*, *-ssat*.

Le subjonctif présent est presque inusité, le subjonctif imparfait remplissant aisément tous les emplois qu'ont ces deux temps en français.

Part. prés. : *c̆ĕ̄tĕ̄* = « chantant »	*mĕ̄ǧĕ̄* = « mangeant »
Part. passé : *c̆ĕ̄tā* = « chanté »	*mĕ̄nǧī* = « mangé »

Tous les verbes en *ā* et en *ī* se conjuguent de même. Nous avons peu d'observations à ajouter sur cette conjugaison.

Comme l'accent tonique n'était pas sur la même syllabe au singulier de l'indicatif présent et de l'impératif que dans le reste de la conjugaison, le radical devait souvent en vertu des lois phonétiques apparaître sous deux formes différentes au cours de la conjugaison. Généralement l'une des deux formes a envahi le domaine de l'autre; c'est ainsi que l'on a eu *vu̯aǧ* « garde » d'après *vu̯aǧā*, *vu̯aš* « verse » d'après *vu̯ašā*, *bèv* « bave » d'après *bèvā*, *bḗs* « baisse » d'après *bḗsī*, *brȍl* « branle » d'après *brȍlā*, *buǧ* « bouge » d'après *bugī*, et inversement *bāzī* « baiser » d'après *bāz*, *cutā* « étayer » d'après *cut*, *ȍgėnā* « engrener » d'après *ȍgėn*, *ècėlā* « acculer » d'après *ècėl*. Cette unification, qui pouvait se produire d'elle-même, a sans doute été favorisée par l'existence d'un très grand nombre de verbes, tels que *c̆ĕ̄t*|*c̆ĕ̄tā*, dans lesquels le radical avait régulièrement partout la même forme.

Nous venons de citer les deux verbes *ȍgėnā* et *ècėlā*; ils appellent une autre observation. Les verbes qui devant la désinence *-ā*|*-ī* de l'infinitif ont un groupe de consonnes dont la dernière est *n* ou *l* font précéder cette dernière de la voyelle d'appui *ė* au singulier du présent de l'indicatif et de l'impératif :

brêtnā « bredouiller » *brêtên*. *budnā l fū̃* « mettre le foin en boudins » | *budên*, *bu̯ònnā* « beugler » | *bu̯òrên*, *čèrvē̃clā* « mettre dans une gerbe les épis tantôt d'un côté tantôt de l'autre » | *čèrvē̃cêl*, *ŏ̃rèsnā* « enraciner » | *ŏ̃rèsên*, *s èflā* « s'envelopper la tête » | *èfêl*, *s ēšöznā* « perdre sa graine (en parlant du foin) » | *ēšözên*, *ēgrèfnā* « égratigner » | *ēgrèfên*, *fū̃fnā* « siffler légèrement en parlant du bois vert que l'on met au feu » | *fū̃fên*, *fōznā* « foisonner » | *fōzên*, *ǧèvlā* « faire des javelles » | *ǧèvêl*, *pèžnā* « pardonner » | *pèǧên*, *šupnā* « pleurnicher » | *šupên*. Cet *ê* est quelquefois remplacé par *è*, comme on doit s'y attendre d'après ce que nous avons exposé au tome VIII des *MSL*, p. 323 : *cöznā* « cuisiner » | *cözèn*, *s ēgōzlā* « s'égosiller » | *ēgōzèl*, *mēglā* « bêler en parlant de la chèvre » | *mēgèl*. Cet *ê* (*è*) apparaît là où était la voyelle tonique au singulier du présent de l'indicatif et de l'impératif; mais il n'est pas le représentant phonétique de cette voyelle, qui souvent aurait donné un autre produit comme dans *sutni* « soutenir » | *sutī*. Cette voyelle est régulière dans les verbes où la voyelle tonique était un *ī* ou un *ū* (*MSL*, VIII, 65-66); ces derniers peuvent donc passer pour avoir servi de modèle aux autres qui ont été construits sur l'infinitif et les autres formes de la conjugaison. Il faut ajouter les exemples tels que *mnā* « mener » | *mên*, *flā* « filer » | *fêl*; dans ces monosyllabes l'*ê* n'est pas caduc comme dans *mênā*, *fêlā*, c'est le même que nous venons de considérer. Parmi les verbes qui ont l'infinitif terminé par *consonne* + *i̯ī*, il faut distinguer ceux dans lesquels cette finale représente *cons.* + *iare* et ceux dans lesquels *cons.* + *i̯ī* sort de *cons.* + *ii̯ī*; au premier type appartient *vūni̯ī* « semer », au second *cē̃bi̯ī* « aller clopin-clopant, gambiller ». Le premier se conjugue comme *mē̃ǧī*, c'est-à-dire que le groupe *ni̯* persiste partout et ne peut pas être disjoint par un *ê* parce qu'il ne l'a jamais été par aucune voyelle : *i vūni̯* « je sème », *nó vūni̯ō̃* « nous semons », *i vūni̯rā* « je sèmerai ». Le second qui est en réalité *cē̃bii̯ī*, forme qui existe aussi, fait à la 3e plur. ind. prés. *è cē̃bi̯ō̃*, mais à la 1re sing. *i cē̃bèi̯*, forme qui sort de **cē̃bii̯*, c'est-à-dire dans laquelle le *b* était à l'origine séparé de *i̯* par la voyelle tonique.

L'infinitif *čī* = *cacare* et le participe *čī* = *cacatu*, *cacata* sont réguliers comme sortant directement de **čii̯ī*; l'imparfait du subjonctif (le présent n'existe pas) *či̯ès* = **cacassa* et le participe présent *či̯ē̃* = *cacante* sont également réguliers comme sortant de **či̯ès*, **čii̯ē̃*. Mais il n'en n'est pas de même de la 1re, 3e pers. plur. de l'ind. prés. *či̯ō̃* et de l'imparfait de l'indicatif *či̯āv*; phonétiquement on attend **čizō̃*, **čīv*; des formes *či̯ès*, *či̯ē̃* est né le sentiment que devant désinence à initiale vocalique le radical était **ci̯-* et l'on s'est contenté d'ajouter à ce radical les finales ordinaires *-ō̃*, *-āv*. La 2e pers. plur. de l'ind. prés. **čīt* au lieu de **čī* est analogique : on a fait *vó čīt* sur *i čī* d'après le rapport *vó sāt*

« vous servez » = *servitis* | *i sā*, *vó šūt* « vous fermez » | *i šā*, *vó piẽt* « vous gémissez » | *i piẽ*, *vó rvôt* « vous retournez » | *i rvó*, *vó rẽdüt* « vous rangez » | *i rẽdü*, *vóz ètôt* « vous attendez » | *i ètõ*, *vóz ẽcut* « vous battez le blé » | *i ẽcu*, *vó cöt* « vous cuisez » | *i cö*, *vó fāt* « vous faites » | *i fā*, *vó vèt* « vous allez » | *i vè* et d'une manière générale d'après tous les verbes dans lesquels la voyelle qui précédait la désinence *-tis* de 2e plur. était posttonique.

Tous les verbes en *-ī* où *-ī* provient de *-i̯ī*, comme *õvī* « envoyer, — envier » se conjuguent comme *cī*, c'est-à-dire ont l'imparfait en *-i̯āv* et la 2e plur. ind. prés. en *-īt*. Tous les verbes en *-ū* où *-ū* provient de *-u̯ī* (cf. *MSL*, X, 171) comme *ǧū* « jouer », *s èpū* « s'appuyer », *õbrū* « mettre en mouvement », *rèlū* « rarranger » se conjuguent aussi de même, c'est-à-dire qu'ils font l'imparfait en *-u̯āv* et la 2e plur. ind. prés. en *-ūt*.

Le verbe *s èstā* « s'asseoir » est dans des conditions particulières. D'une part il subit l'influence du verbe *sé stā* qui a le même sens et qui à l'indicatif présent fait forcément **sêt* ou plutôt *sèt*; d'autre part une forme **èst* ne serait pas prononçable à l'impératif : *èsèt tẽ* « assieds-toi » et non **èst tẽ*. On conjugue donc : ind. prés. *i m èsèt*, *tẽ t èsèt*, *è s èsèt* (la forme *sèt* étant à peu près inusitée au singulier de ce temps), *nó nó stõ* ou *nó nõz èstõ*, *vó võ stā* ou *vó võz èstā*, *è s èstõ* (*è sẽ stõ* inusité). Imparfait : *èstāv*, *stāv*. Futur : *èsẽtrā*. Conditionnel : *èsẽtró*. Impératif : *èsèt tẽ* ou *sèt tẽ*, *èstõ nó* ou *stõ nó*, *èstā vó* ou *stā vó*. Subjonctif présent : *èsẽt* ou *èsèt*. Imparfait : *èstès*. Participe passé : *èstā*, *stā*. Participe présent : *èstẽ*, *stẽ*.

Pour le verbe *èlā* « aller » voici les formes que nous avons recueillies : indicatif présent : 1re, 2e, 3e *vè*, 1re, 3e *vẽ*, 2e *vèt*. Imparfait : *èlāv*, etc. Parfait : *i sẽ èvü*. Plus-que-parfait : *i ẽtõ èvü*, etc. Futur : 1re *īrā*, 2e *īrẽ*, 3e *īrè*, 1re, 3e *īrẽ*, 2e *īri*; l'*ī* s'est allongé parce qu'il porte généralement l'accent. Conditionnel : *īró*, etc. Subjonctif présent : 1re, 2e 3e *òl*, 1re, 3e *òlẽ*, 2e *òlẽ*. Imparfait : *òlès*, etc. Participe présent : *òlẽ*. Participe passé : *èlā* et plus souvent *èvü*, qui est le participe passé du verbe *avoir*; c'est-à-dire que notre patois dit : « je suis eu » pour *je suis allé*, comme le français vulgaire dit : « je suis été » ou « j'ai été ». Il faut noter dans ce verbe que le radical qui correspond à celui de fr. *aller* est tantôt *èl-*, tantôt *òl-*; on peut remarquer que *òl-* apparaît devant voyelle claire et quand *l* est final et *èl-* dans les autres cas. Mais cette constatation n'est pas une explication et nous n'en saurions donner aucune, n'ayant rien rencontré d'analogue dans notre étude phonétique.

IV. — Verbes en -ire.

Nous avons à distinguer deux types :

1° Les verbes qui gardent l'*i* au singulier de l'indicatif présent et de l'impératif. Le maintien de cette voyelle s'explique comme pour les verbes français correspondants. Ces verbes ont l'imparfait en *-isṓ*. Tel est le verbe *brêni* « brunir ». Ind. prés. : 1re, 2e, 3e *brêni*, 1re, 3e *brênisṓ*, 2e *brênit;* pour le *-t* de la 2e plur. cf. p. 315. Imparf. : *brênisṓ*, etc. Futur : *brênirā*, etc. Condit. : *brênirṓ*, etc. Impératif : *brêni*, *brênisṓ*, *brênit*. Subj. : *brênis*. Imparfait : *brênisès*. Participe présent : *brênisẽ*. Participe passé : *brêni*, *-nī*.

Ainsi se conjuguent : *fini* « finir », *ču̯azi* « choisir », *s divèči* « se divertir », *pi̯êbi* « publier », *èrũdi* « arrondir », *èpi̯èti* « aplatir », *ẽtẽvi* « attiédir », *èdusi* « adoucir », *öǧi* « ourdir », etc.

2° Les verbes qui ne gardent pas l'*i* au sing. de l'ind. prés. et de l'impératif; ils ont l'imparfait en *-ṓ*, soit *cêvri* « couvrir ». Ind. prés. sing. *cêvr*, plur. *cêvrṓ*, *cêvrit*. Imparfait : *cêvrṓ*, etc. Futur : *cêvrirā*, etc. Conditionnel : *cêvrirṓ*, etc. Impératif : *cêvr*, *cêvrṓ*, *cêvrit*. Subjonctif prés. : *cêvr*, etc. Imparfait : *cêvrès*, etc. Participe présent : *cêvrẽ*. Participe passé : *cêvri*.

La 2e plur. ind. prés. *cêvrit* reçoit la même explication que *brênit*. Plusieurs verbes présentent à cette personne une forme phonétiquement régulière pour ce qui est de la présence ou de l'absence d'un *t* final : *vṓz övri* « vous ouvrez », *vó sāt* « vous servez », *vṓ têt* « vous toussez », *vṓ tni* « vous tenez », *vó cũvni* « vous convenez », etc.

Le futur garde généralement l'*i* de l'infinitif; c'est donc une formation analogique, car phonétiquement cet *i* devait disparaître au futur : *mêrirā* « mourrai », *pèčirā* « partirai », *sèrvirā* « servirai », *övrirā* « ouvrirai », etc. On dit pourtant *i têsrā* « je tousserai » de *têsi*, etc.

Dans cette classe de verbes la voyelle qui est tonique au singulier de l'indicatif présent, de l'impératif et du subjonctif présent est atone dans le reste de la conjugaison, et par conséquent doit donner deux produits différents lorsqu'elle est libre : *è tĩ*|*têni* « tenir », *è pā*|*pèči* « partir », *è sā*|*sèrvi* « servir ». Dans certains verbes l'un des deux produits a éliminé l'autre et envahi toute la conjugaison : *è cêvr* d'après *cêvri* « couvrir », *èl öfr* d'après *öfri* « offrir » qui sort de **êfri* sous l'influence de l'accent placé sur l'initiale (cf. *MSL*, VIII, 335), *è tê* d'après *têsi* « tousser », etc.

Le verbe *mêri* « mourir » fait à l'indicatif : sing. *mũ*, plur. *mêrṓ*, *mũt*. Au lieu de *mũ* on attend **mö*; mais **moriunt* avant de devenir *mêrṓ* devait donner **mürṓ*; il est possible que **mö* soit devenu

mũ sous l'influence de **mürŏ* antérieurement à l'action de la loi postérieure des atones.

Les formes de 2e pers. du plur. *vó mũt*, *vó sãt* « vous servez », *vó cĩt* « vous cherchez », *vó fĩt* « vous frappez » ne devaient pas perdre leur *r*. Ce sont des formes analogiques faites sur le singulier d'après le rapport *i pẽ|vó pẽt* « vous pouvez », *i šũ|vó šũt* « vous fermez », *i piẽ|vó piẽt* « vous gémissez », etc.

Les deux verbes *cri* « chercher » et *fri* « frapper » se conjuguent de la même manière : ind. prés. *cĩ*, *crõ*, *cĩt*, *fĩ*, *frõ*, *fĩt*. Imparfait : *crõ*, *frõ*. Futur : *cĩrã*, *fĩrã*. Condit. *cĩrõ*, *fĩrõ*. Impératif : *cĩ*, *crõ*, *cĩt*, *fĩ*, *frõ*, *fĩt*. Subj. présent inusité. Imparfait : *crès*, *frès*. Part. passé : *cri*, *fri*. Part. présent : *crẽ*, *frẽ*. Le futur *cĩrã*, *fĩrã* n'est pas tiré de l'infinitif, mais formé analogiquement sur l'indicatif présent d'après le rapport *è|èrã*, *cẽt|cẽtrã*, *mẽğ|mẽğrã*, *brẽni|brẽnirã*, *cẽvri|cẽvrirã*, *šũ|šũrã*, *võ|võrã*, *fü|fürã*, *lẽ|lẽrã*, etc.

Le verbe *vni* « venir » et ses composés se conjuguent ainsi : ind. prés. : *vẽ*, *vni̯õ* (*ueniunt*), *vni*. Imparfait : *vni̯õ*. Futur : *vèrã*. Subjonctif : *vẽni̯*. Imparfait : *vni̯ès*. Part. passé : *vni* ou *vnü*. Part. présent : *vni̯ẽ*. L'intérêt de ce verbe, c'est qu'il a servi de modèle à *tni* « tenir » et ses composés. Les points de contact étaient le singulier de l'indicatif présent, le subjonctif présent et imparfait, et jusqu'à une certaine époque le futur. Les deux conjugaisons sont absolument identiques. Ind. présent *tẽ*, *tni̯õ*, *tni*, imparfait *tni̯õ*, subj. *tẽni̯*, imparfait *tni̯ès*, part. passé *tni*, présent *tni̯ẽ*. Les futurs ont été semblables entre eux aux phases **ten(i)raio*, **uen(i)raio*, **tèrrã*, **vèrrã*, **tu̯arã*, **vu̯arã*; mais à partir de ce moment ils devaient se séparer, **vu̯arã* restant intact, tandis que **tu̯arã* devenait **tarã*, puis *tèrã*; mais *tèrã* a entraîné à sa suite *vèrã*.

V. — Verbes en -ĒRE.

Nous avons déjà vu dans cette classe le verbe *èvu̯a* « avoir »; *sèvu̯a* « savoir » et *dva* « devoir » ont avec lui certains points de contact.

Indicatif présent : sing. *sã* ou *sè*, *da*. *Sè* est la forme atone : *i n õ sè rõ*. Plur. 1re, 3e *sẽ*, *dẽ*; ces deux formes sont analogiques formées sur les rapports : *fã|fẽ*, *ã*, *è|ẽ*, *vè|vẽ*. La 2e plur. *sãt|dat* est analogique, formée sur les mêmes rapports que *cĩt*, p. 315, seulement ici le *-t* est régulier, c'est la voyelle qui ne l'est pas.

Imparfait : *sèvõ*, *dvõ*.

Futur : *sèrã*, *dèrã*, tous deux phonétiquement réguliers. Le groupe secondaire *vr* s'assimile en *rr* dans notre patois, c'est-à-dire que **hab(e)raio*, **sap(e)raio*, **deb(e)raio* sont devenus **avrã*, **savrã*, **devrã*, puis **arrã*, **sarrã*, **derrã*; ce dernier, en vertu des

lois exposées (*MSL*, VIII, p. 344 et suiv.), devient **duarā* puis **darā*; à ce moment les deux autres ont simplifié leur *rr* en *r* et nos trois formes deviennent parallèlement *èrā*, *sèrā*, *dèrā* (*MSL*, X, p. 181).

Conditionnel : *sèrŏ*, *dèrŏ*. Dans l'expression « je ne saurais », c'est-à-dire « je ne peux pas », on se sert de la forme *srŏ : i n srŏ i èlā* « je ne saurais y aller, je ne peux pas y aller ».

Impératif, inusité.

Subjonctif présent : *sèč* = « sache ». Celui de *dva* est inusité.

Imparfait : *sèčès*, *dvès*.

Infinitif : *sèvua* = « savoir », *dva* analogique, formé sur les imparfaits *dvŏ*, *dvès* d'après le rapport *pi̯ŏ*, *pi̯ès*|*pi̯a*, *vi̯ŏ*, *vi̯ès*|*vi̯a*, *vèi̯ŏ*, *vèi̯ès*|*vèi̯a*.

Participe passé : *sèvü*, *dü*.

Participe présent : *sèčẽ*, *dvẽ*.

Le verbe *pi̯a* « pouvoir » est fort important parce qu'il a servi de modèle à plusieurs autres. Nous avons déjà expliqué cet infinitif = **potēre* (*MSL*, VIII, 332 et X, 191).

Ind. prés. : sing. *pė* (*MSL*, VIII, 333); plur. *pi̯ŏ* = **potent*, *pėt*.

Imparfait : *pi̯ŏ*.

Futur : *pu̯òrā*.

Conditionnel : *pu̯òrŏ*.

Subjonctif présent : sing. inusité; plur. *pi̯ẽ*, *pi̯ü*.

Imparfait : *pi̯ès*.

Participe passé : *pi̯a* = **potētu*.

Participe présent : *pi̯ẽ*.

On trouve plusieurs fois dans la conjugaison de ce verbe un *i̯* devant *i* et nous savons que dans cette position il tombe phonétiquement. Ici son maintien est analogique; on ne pouvait pas conjuguer *pi̯ŏ*, *pi̯a*, **pẽ*, **pi*; le singulier entraînait forcément *pi̯ẽ*, *pi̯ü*.

Le verbe *vi̯a* « vouloir » n'avait pas d'autre point de contact avec *pi̯a* que le sing. de l'ind. prés. et le subj. prés. où il avait pris la désinence *-eam* > *-i̯am* des verbes en *-ēre*, désinence qui entraîne à l'imparfait *-i̯assem*. Là-dessus a été construite toute la conjugaison du verbe : ind. prés. *vė*, *vi̯ŏ*, *vii̯*. Cette 2e plur. *vii̯* est sans doute analogique d'après le type *vni̯ŏ*, *vni*. Imparfait : *vi̯ŏ* comme *pi̯ŏ*, futur *vu̯òrā* comme *pu̯òrā*, conditionnel *vu̯òrŏ*, subjonctif *vėi̯*, *vėi̯ẽ*, *vii̯*, imparfait *vi̯ès*, infinitif *vi̯a* comme *pi̯a*, participe présent *vi̯ẽ*, participe passé *vi̯ü*, fait sur *vi̯ẽ* d'après le rapport *cuzẽ*|*cuzü*, *bètẽ*|*bètü*, *étŏdẽ*|*étŏdü*, etc.

Le verbe *ualēre* « valoir » dont le subjonctif se terminait en

-leam > *-liam* d'où *vèi*, imparfait *vèiès*, est entré par là dans l'ornière de *pia*, *via* et se conjugue à peu près comme ces deux verbes : ind. prés. *vò*, *vèiö*, imp. *vèiö*, futur *vòrā*, subj. *vèi*, imp. *vèiès*, inf. *vèia*, part. prés. *vèiẅ*, part. passé *vèiü*.

**Fallēre* « falloir » *fèia* se conjugue exactement comme *vèia* : ind. prés. *è fô*, imp. *è fèia*, condit. *è fôra*, subj. *fèi*, imp. *fèiès*, part. passé *fèiü*.

VI. — Verbes en -ĕre.

Nous citerons comme exemple parfaitement régulier le verbe *bètr* « battre ».

Indicatif présent singulier : *bè*; pluriel : *bètö*, *bèt*, *bètö*.
Imparfait : *bètó*.
Futur : *bètrā*.
Conditionnel : *bètró*.
Impératif : *bè*, *bètö*, *bèt*.
Subjonctif : *bèt*.
Imparfait : *bètès*.
Participe passé : *bètü*.
Participe présent : *bètẅ*.

Ainsi se conjuguent *ètödr* « étendre », ind. prés. *i ètö*, *nöz ètödö*, *vöz ètöt*, part. passé *ètödü* (ces formes suffisent pour reconstituer toute la conjugaison, l'infinitif fournissant le futur et le conditionnel, les trois formes de l'indicatif présent fournissant l'impératif, la 1re pers. plur. de l'ind. prés. fournissant l'imparfait de l'indicatif, le subj. prés. et imparfait et le participe présent, enfin il est nécessaire de citer le participe passé dont la forme ne peut pas toujours être reconstruite d'après le reste de la conjugaison); — *crötr* « croître », ind. prés. *crö*, *crösö* = **crescent*, *crötr*, part. passé *crü* = « crû »; — *buar* « boire », ind. prés. *bua*, *bévö*, *buat* (le vocalisme de cette dernière forme est dû à la même analogie que celui de *sāt*, *dat*, p. 318), part. passé *bü* = « bu »; — *rẅtr* « rompre » (pour le *t* de cette forme, cf. *MSL*, X, 200; ce *t* a passé dans toute la conjugaison), ind. prés. *rẅ*, *rẅtö*, *rẅt*, part. passé *rẅtü*; — *cudr* « coudre », ind. prés. *cu*, *cuzö*, *cut* (pour le vocalisme de cette dernière forme, cf. *buat*), part. passé *cuzü*; — *fẅdr* « fondre », ind. prés. *fẅ*, *fẅdö*, *fẅt*, part. passé *fẅdü*; — *écur* « battre le blé » = **escutere*, ind. prés. *écu*, *écuö*, *écut*, part. passé *écu*, *-ut*; — *ètödr* « attendre », ind. prés. *ètö*, *ètödö*, *ètöt*, part. passé *ètödü*; — *èpẅdr* « joindre » = *apponere* (le *d* de l'infinitif s'étend à toute la conjugaison et *èpẅdr* se conjugue comme *ètödr*), ind. prés. *èpẅ*, *èpẅdö*, *èpẅt*, part. passé *èpẅdü*.

Mordere « mordre » *mūdr* faisait au subjonctif en latin classique *mordeam*, latin vulgaire **mordia*. Sous l'influence des verbes en

-io tels que *uenio* qui faisait au subjonctif *ueni̯a* et à la 3e plur. ind. prés. *ueni̯unt*, *mordere* a fait à cette dernière personne **mordi̯unt*. On a dès lors la conjugaison suivante : ind. prés. : *mū*, *mu̯òrǧō̃*, *mūt* (cette dernière forme ne devait pas plus perdre son *r* que *cīt*, p. 318 et a été formée analogiquement de la même manière), imparfait *mu̯ṓrǧṓ*, futur *mūdrā*, subj. *mu̯òrǧ*, imparf. *mu̯òrǧès*, part. prés. *mu̯òrǧē̃*, part. passé *mu̯òrǧü*. Ce participe passé est une forme refaite d'après les subjonctifs présent et imparfait *mu̯òrǧ* = **mordia*, *mu̯òrǧès* = **mordiassa*; un grand nombre de verbes pouvaient servir de modèle à cette fabrication analogique : *cuz*, *cuzès*, *cuzü*, — *bèt*, *bètès*, *bètü*, — *fū̃d*, *fū̃dès*, *fū̃dü*, etc. — Le verbe *mūdr* a servi de modèle pour toute leur conjugaison à plusieurs autres qui avaient leur infinitif en *-dr*, bien que leur *d* pût avoir une origine très différente de celle du *d* de *mūdr* : *vṓdr* « tourner » *uoluere* et ses composés *ō̃vṓdr*, *rèvṓdr*, ind. prés. *vṓ*, *vṓǧō̃*, *vṓt*, part. passé *vṓǧü*; — *pādr* « perdre » *perdere*, ind. prés. *pā*, *pèrǧō̃*, *pāt*, part. passé *pèrǧü* (à côté de *pèrǧü* il y a une vieille forme *bǧü* = *perdutu*, conservée dans l'expression *ī̃ lḗ bǧü* « un lit dans une alcôve »; — *tūdr* « tordre » *torquere* n'avait pas d'autres formes identiques à celles de *mūdr* que le singulier de l'indicatif présent et de l'impératif; cela paraît avoir suffi pour construire toute la conjugaison de ce verbe, y compris l'infinitif : ind. prés. *tū*, *tu̯òrǧō̃*, *tūt*, part. passé *tuòrǧü*.

Le *g* intervocalique disparaissant après *ü* ou *i*, **fūgere* « fuir » a eu naturellement la conjugaison suivante : inf. *für*, ind. prés. *fü*, *fü̯ō̃*, *füt*, part. passé *fü̯a* (*-a* = *-ētu*, cf. supra *pi̯a*). Le *c* intervocalique disparaît aussi après *i* ou *ü* lorsqu'il n'est pas suivi de *e* ou *i*; il en est résulté que *rḗdür* « ranger » = *redūcere* et *dir* « dire » = *dīcere* se conjuguent comme *für* : ind. prés. *rḗdü*, *rḗdü̯ō̃*, *rḗdüt*, *di*, *di̯ō̃*, *dit*, part. passé *rḗdü*, *-üt*, *di*, *-it*. Noter que dans ces deux derniers verbes les formes dans lesquelles le *c* précédait *e* ou *i* sont analogiques et que le *c* devait y devenir phonétiquement *iz*; il aurait même pu se faire que le *z* de ces formes envahît la plus grande partie de la conjugaison comme dans les verbes français *réduire*, *dire*, et comme dans notre verbe *fār* « faire » = *facere*, ind. prés. *fā*, *fē̃* = **facunt*, *fāt*, imparf. *fzṓ*, fut. *frā*, subj. *fès*, *fzī̃*, imparf. *fzès*, part. passé *fā*, *fāt*, part. prés. *fzē̃*. Ailleurs que devant *e* ou *i* le *c* intervocalique serait devenu phonétiquement *i̯* dans ce verbe. Le *g* dans la même situation, c'est-à-dire après *a*, devait persister presque partout sous forme de *i̯*, d'où la conjugaison de *brār* « miauler, braire » = **bragere*, ind. *brā*, *brāi̯ō̃*, *brāt*, part. passé *brā*; il en est de même du *g* après *è*, d'où *lḗr* « lire » = *legere*, ind. prés. *lḗ*, *lḗi̯ō̃*, *lḗt*, part. passé *lḗ*. Dans ces deux derniers verbes la voyelle prédésinentielle *ā* dans le premier, *ḗ* dans le second a été étendue à toute la conjugaison, quoique l'*ā* ne

soit régulier phonétiquement que dans les formes monosyllabiques et que l'*ē* ne soit régulier que devant consonne autre que *i̯* : *i lē* serait phonétiquement *i *li*, *è lēi̯ō̃* serait *è *lai̯ō̃*.

Le verbe *cör* « cuire » = **cocere* est aussi un de ceux dans lesquels le *c* intervocalique devait devenir tantôt *iz*, tantôt *i̯*; c'est le *i̯* qui a envahi toute la conjugaison : ind. prés. *cö*, *cöi̯ō̃*, *cöt*, part. passé *cö*. Le *z* n'apparaît plus que dans le substantif d'origine participiale *cözē̃* « souci »; le participe présent employé comme tel est *cöi̯ē̃*. La voyelle des formes monosyllabiques a aussi envahi toute la conjugaison, bien qu'elle ne soit pas phonétiquement légitime dans les formes dissyllabiques.

Les verbes qui avaient une dentale à la place où les précédents avaient une palatale se conjuguent comme ceux dans lesquels la palatale est devenue *i̯*. Dans quelques-uns comme *crar* « croire », *vūr* « voir » ce *i̯* est régulier : *vu̯ai̯ī̃* « voyions » = **uidīmus* comme *vu̯ai̯ī̃* « regain » = **wēdīmen*, *crai̯ō̃* « croyons » = **crēdent* comme *fu̯ai̯òt* « brebis » = **fētetta*. Voici ces deux conjugaisons : ind. prés. *vu̯a*, *vu̯ai̯ō̃*, *vu̯at* (analogique, cf. p. 315), futur *vu̯arā* (le vocalisme de la première syllabe de ce futur peut s'expliquer comme sortant de **vèrrā*, cf. *vu̯armī̃n* « vermine »), infinitif *vūr* qui présente des difficultés phonétiques, part. passé *vü*; ind. prés. *cra*, *crai̯ō̃*, *crat*, part. passé *crü*. Dans les verbes tels que *šūr* « fermer » = *claudere* il ne pouvait pas se développer de *i̯* entre l'*ū* et la voyelle suivante; c'est un *v* que l'on attend; *šūr*|*šū* a suivi le modèle de *crar*|*cra*, *cör*|*cö*, d'où *šūi̯ō̃*, *šūt*, part. passé *šū*, *-ūt*.

Le verbe *cédr* « cueillir » = *col(li)gere* fait régulièrement ind. prés. *cé*, *céi̯ō̃*, *cét*, part. passé *céi̯a*; sur ce modèle *rsidr* « recevoir » |*rsi* « reçoit » fait *rsi̯ō̃*, *rsit*, part. passé *rsi̯a*. La forme *rsi* = *recipit* est parfaitement régulière; l'*i* a été étendu analogiquement à toutes les formes. L'infinitif *rsidr* est difficile à expliquer, de même que *sédr* « suivre », *émödr* « mettre en mouvement »; on attend **rsivr*, **sivr*, **émövr*, cf. *pi̯övr* = *plouere*. Ces trois formes sont évidemment analogiques, mais leur modèle nous échappe; pour le dernier on peut songer à *mö*|*mödr* « moudre » mais les deux autres restent isolés.

Nous terminerons par un verbe curieux : *cu̯òni̯ōtr* « connaître » = *cognoscere*, *i cu̯òni̯ō* « je connais » qui devrait se conjuguer comme *crōtr*|*crō*. On attend 1re, 3e plur. ind. prés. **cu̯òni̯ōsō̃*, imparfait **cu̯òni̯ōsō*, etc.; la fréquence des verbes en *-īre* qui se terminent aux formes correspondantes en *-isō̃*, *-isō*, etc. a influé sur cette finale, en sorte que la seconde finale a remplacé la première. On a donc : ind. prés. 1re, 2e, 3e *cu̯òni̯ō* régul., 1re, 3e *cu̯òni̯isō̃* comme *brénisō̃*, 2e *cu̯òni̯ōt* régul.; imparfait *cu̯òni̯isō* comme *brénisō*; futur *cu̯òni̯itrā*, compromis entre **cu̯òni̯ōtrā* qui serait le futur tiré de l'infinitif *cu̯òni̯ōtr* et **cu̯òni̯irā* qui serait exactement modelé sur

brënirā; subj. prés. *cu̯òni̯ṓs* qui est régulier s'il sort de **cognosci̯am*, car *cognoscam* aurait donné **cuòni̯ṓč*; imparfait *cu̯òni̯isès* comme *brënisès*; part. passé *cu̯òni̯ü* = « connu »; part. prés. *cu̯òni̯isē̄* comme *brënisē̄*.

La Salvetat-sur-Agout, septembre 1897.

(Extrait des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XI, p. 52-72, 130-144, 198-216, 285-296, 362-368, 402-437.)

VOCABULAIRE.

XVII

Quelques observations préliminaires sont indispensables. Nous donnons ici tous les mots que nous avons pu recueillir et autant que possible leur étymologie. Pour éviter les longueurs, nous ne citons pas les étymologies évidentes et qui se trouvent partout: voulant néanmoins que le lecteur n'ait jamais de doute ni d'hésitation, nous avons employé pour le renseigner différents procédés qu'expliquent les exemples suivants :

ābr = « arbre »,

c'est-à-dire signifie « arbre » et remonte exactement à la même forme que le mot français « arbre » ;

bèĩ̯ĩ « donner » = vfr. *bailler*,

c'est-à-dire signifie « donner » et remonte à la même forme que vfr. « bailler ».

bèrbu̯oĩ̯ — « barbouiller », — « barboter »,

c'est-à-dire signifie « barbouiller » et remonte à la même forme que « barbouiller », puis signifie aussi « barboter ».

cèdr fém. « coudrier » <**colru*,

c'est-à-dire provient d'une forme *colru*, remonte *phonétiquement* à cette forme.

Les autres procédés d'explication dont nous nous sommes servi sont suffisamment clairs par eux-mêmes.

Nous n'indiquons le genre des noms (par *masc.*, *fém.*) que lorsqu'il diffère de celui du mot français qui les traduit ou que pour toute autre raison on pourrait hésiter à son sujet.

Quand un mot demande des explications d'une certaine étendue, nous ne les présentons ici que si elles ne l'ont pas été dans les articles précédents; dans le cas contraire, nous renvoyons au tome et à la page.

Voici l'ordre de notre alphabet. La valeur des signes qui peuvent demander quelque explication est exprimée par les lettres en *italique* d'un mot français placé en face.

a	*ǧ* (a*dj*udant)	*s* (*si*, assez)
b	*i*	*š* (*ch*ien)
c (col, *qu*el)	*ĩ* (*MSL*, VII, 473)	*t*
č (*tch*èque)	*i̯* (tiens, sol*eil*)	*ü* (*tu*)
d	*l*	*ũ* (*MSL*, VII, 473)
é (*é*léphant)	*m*	*ü̯* (*p*uits)
è (*f*ait)	*n*	*u* (*cou*)
ẽ (v*ien*t)	*ó* (*so*)	*ũ̯* (*ton*)
ë (*je*)	*ò* (*sotte*)	*u̯* (*oui*)
ö (*feu*)	*õ* (*entend*re)	*v*
f	*p*	*z*
g (*g*ant, *gu*i)	*r*	*ž* (*je*)

Une voyelle surmontée d'un trait horizontal est longue; les autres sont très brèves, sauf *ö* qui est toujours long.

ABRÉVIATIONS.

« emprunté au fr. » signifie emprunté au français de la région de Montbéliard; voir à ce sujet notre chapitre sur les mots empruntés, *MSL*, X, p. 292 et suiv.;

vfr.	signifie	« vieux français »;
vha.		« vieux haut allemand »;
got.		« golique »;
all.		« allemand »;
fr.		« français »;
Mtb.	—	« Montbéliard »;
MSL	—	« Mémoires de la Société de linguistique »

A

ā = « haie (pièce fondamentale de la charrue) ».
ābr = « arbre », *l ābrē d lè möl* « l'arbre de la meule ».
āgr « aigre », emprunté au fr. Le vieux mot patois est *fī*, *fīr*.
āǧ « âge », emprunté au fr., *ētr ōn aǧ* « être majeur ».
āǧī « âgé, âgée », emprunté au fr.
āi̯ masc. « aigle » < *aquila*. Cette forme, très régulière, se trouve aussi en vieux français (*aille*), par exemple aux vers 831 et 862 du *Bestiaire de Gervaise*.
alūdròt fém. « hirondelle » < **hirundinetta*, cf. vfr. *arondelle*; l'*a* fait difficulté : on attend *ò*, et de même dans le mot suivant.
alu̯òt « alouette » (entendu une fois *òlu̯òt*); probablement emprunté au fr.
ām « âme », emprunté au fr.
ān = « âne ».
ārb = « herbe ».
ārc̀ = « arche ».
ardu̯az « ardoise », emprunté au fr.
argònī « voiturier »; le vocalisme de ce mot dénote qu'il est emprunté, mais c'est tout ce que nous en savons.
āspèrsèt ou *aspèrsèt* « esparcette », emprunté au fr.
ātlī « atelier », emprunté au fr.
ātr = « âtre ».
atu « atout (au jeu de cartes) », — « atout (mauvais sujet, c'est-à-dire bon à tout, capable de tout) », — « atout (coup, soufflet) », emprunté au fr.
1 *āz* « content, contente » = fr. « aise ».
2 *āz* fém. « lièvre femelle » de l'all. *hase*.
ētr āzē̄, *āzē̄t* « être dans l'aisance »; serait en fr. **aisant*, sorte de participe présent qui est à *aisance* ce que *bienveillant* est à *bienveillance*, ce que *absent* est à *absence*.
āzī = « aisé ».

B

bāc̀ « bâche », — « paillasse », emprunté au fr.
bāǧi « se fendre (en parlant d'une planche) »; origine inconnue.
bāi̯ī = « bâiller ».
bal « bal », emprunté au fr.

balcŭ «balcon», emprunté au fr.

balistr fém. «bille»; c'est le fr. *baliste* emprunté.

bâlŭ «soupière»; c'est peut-être le fr. *ballon* emprunté.

bãr = «barre».

bârb = «barbe».

bârbêbu «salsifis sauvage, *Tragopogon pratense* L.», cf. *MSL*, X, p. 290.

bârê masc. «équerre à branches mobiles»; c'est le fr. *barré* emprunté.

bascül «bascule», emprunté au fr.

basès «bassesse», emprunté au fr.

basin «bassinoire», emprunté au fr.

batŏ masc. «bât», mot emprunté; c'est sans doute le fr. *bateau* qui a pénétré à Damprichard avec le sens de «bât», parce que l'analogie de forme qu'il peut y avoir entre un bât et un bateau a fait comprendre ce dernier mot comme un dérivé du premier.

bãzèn «basane», emprunté au fr.

bãzī = «baiser».

bdãn masc. «bédane», emprunté au fr

bĕ, *bèl* = «beau, belle».

bĕcŏ = «beaucoup».

bêsèc «besace», paraît avoir été influencé par *sèc* «espèce de grand sac».

bêsi = «baisser».

bêsòt «jeune fille», serait en fr. **baissette*, cf. vfr. *baissele*.

bêt = «bête».

bêtiz = «bêtise», — «bagatelle».

bè, *bès* = «bas, basse».

bècā «prendre avec le bec»; c'est le fr. *béquer* emprunté.

bèl «belle», mot emprunté.

bèg fém. «bague, anneau», emprunté au fr.

bègā «bégayer» = vfr. *béguer*.

bègèğ = «bagage».

bègèğī «déménager», serait en fr. **bagager*.

bègèt «baguette», emprunté au fr.

bègòt «poche» = vfr. *baguette* (La Curne).

bègu, *bèguz* «bègue (masc. et fém.)», serait en fr. **bagueur*, *-euse*.

bèğê, *bèğèl* «bavard, bavarde», cf. vfr. *bredeler*.

bèğèlrī «cancan» dérivé du précédent.

bèğŏl «bajoue»; le mot fr. paraît être composé de la particule *ba-* et du mot *joue* (*Hatzfeld, D. et Th.*, Dict. gén.); *bèğŏl* est sans

doute composé du même *ba-* et d'un diminutif de *gauta*, à savoir **gautula*, qui devenu d'abord **gòt(u)la* devait donner **gól* comme **crot(u)lat* a donné *cról*.

bèi fém. «billot pour fendre le bois» = fr. *bille*.

bèiā «donner» = vfr. *bailler*. — *s bèiā è* «s'adonner à».

s bèniā «se baigner», probablement emprunté au fr.

bèniur «baignoire», probablement emprunté au fr.

bèrā = «barrer».

bèrbè «barbet», emprunté au fr.

bèrbēlü «barbu» < **barbellutu*.

bèrbi «brebis» < **berbīce*.

bèrbuòiā «babilleur» < * *barbuliardu*.

bèrbuòiī = «barbouiller», — «barboter».

bèrē «petite barrière de jardin» < **barrellu*.

bèrèc = «baraque».

bèrèguīnā «baragouiner», probablement emprunté au fr.

bèricòdā «barricader», emprunté au fr.

bèrür = «barrière».

bèrlo «petite barrière de jardin», diminutif de *bèrē*.

bèròt «rampe d'escalier» < **barretta*.

bèsinā «bassiner (un lit)», emprunté au fr.

bèsīr «baissière (lieu bas et humide)», emprunté au fr.

bèsī = «bassin».

bètèi = «bataille».

bètèiā «batailleur», serait en fr. **bataillard*, qui existe comme nom propre.

bètē = «battant», — *lu bètē d lè fnétr* «croisée, guichet».

bètr = «battre», — *ī bè fü* «briquet», litt. «bat-feu».

bètür «petit lait qui découle du beurre» = fr. *batture*.

bètūrò «batte à beurre», diminutif du mot qui est en fr. «battoir».

bètī masc. «plusieurs *dā* de chanvre rassemblées, botte de chanvre» est peut-être dérivé du verbe *bètr* «battre» au moyen du suffixe *-one*; ce serait la poignée de chanvre que l'on *bat*, que l'on macque d'un coup. — Sens figuré : *ī vèi bètī* «un radoteur».

bèv = «bave».

bèvā = «baver».

bèvròt = «baverette (partie du tablier qui recouvre la poitrine)»

bèvu, -uz = «baveur, -euse».

bē «bain», emprunté au fr.

bē̄ = «banc», — *ī bē̄ d ān* «banc sur lequel travaillent les charrons et les tonneliers avec le couteau à deux manches», — *l bē̄ dé mu̯òč* «le rucher», — *ī bē̄ d rui̯ī* «banc de charron pour monter les roues», — *ī bē̄ è mèrġèl* «banc pour le montage des planches».

fār bē̄crut = «faire banqueroute».

bē̄čò «petit banc», — *lu bē̄čò d lè lū̄* «la planche qui sert de siège dans le traîneau», serait en fr. **banchet*.

bē̄di = «bandit».

bèč «fétu» = fr. *bûche*, — *èn bèč d ētrē̄* «brin de paille».

bèi̯cènā «tomber en dégringolant», origine inconnue.

bèi̯òt = «brouette», cf. *MSL*, X, 196.

bèi̯utā «mener dans une brouette», dérivé du précédent.

bèli subst. «bouilli» = vfr. *bouli*.

bènē masc. «tuyau de fontaine» = vfr. *bournel*.

bèni̯ fém. «coup, bosse» = vfr. *bugne*, *bigne* «bosse».

bèni̯ī «bosseler», — *èl ò bèni̯ī* «il a reçu un coup», dérivé du précédent.

bèni̯ò = «beignet».

bèr = «beurre».

bèrè masc. «caisse dans laquelle on transporte le purin», cf. vfr. *berel* «sorte de tombereau».

bèrīr «baratte» = fr. «beurrière».

bès «ruche» = vfr. *busse* «tonneau».

bèzī «se sauver affolé (en parlant des vaches piquées par les mouches)» = vfr. *beser*, *bezer*.

böčī̄ «pomme sauvage», origine inconnue.

böi̯ī «reluquer», cf. Roquefort *beulier* «regarder de près».

böi̯òt «trou par où l'on peut guetter», cf. le précédent.

èl ò bītó böši «il ne tardera pas à mourir, il est perdu». Autrefois on faisait brunir (*böši*) les sabots à la cheminée, et ceux qui étaient le plus *böši* partaient les premiers. Origine inconnue.

böšnī «pommier sauvage», dérivé de *böčī̄*.

bgò, *bègò*, *-òt* «maladroit, -oite», cf. vfr. *begaud*.

bī = «bief», — *lu bī d ētó* «le bief d'Etoz».

bibi «joujou», mot du langage enfantin.

bic «vieille chèvre, vieille bête» = fr. «bique».

bič «biche», emprunté au fr.

bidā «avoir la diarrhée, *aller vite* du ventre (c'est-à-dire courir comme un bidet)».

bidè «bidet», emprunté au fr., — *èvu̯a l bidè* «avoir la diarrhée (c'est-à-dire courir comme un bidet)».

bidǖ «bidon», emprunté au fr.
bifā «biffer», emprunté au fr.
bigün «bigorne», emprunté au fr.
bil «bile», emprunté au fr.
bīr = «bière».
biscụ̀nü «biscornu», emprunté au fr.
biz = «bise».
bizò, *bizòt* «jaune fauve» = fr. *biset*.
bi̊ = «bien» adv. et subst.
bi̊tő = «bientôt».
bi̥ā = «blé».
bi̥āv «blème» — it. *biavo*.
bi̥ẽ, *bi̥ẽč* = «blanc, blanche».
bi̥ẽzròt «mésange bleue», dérivé de *bi̥ö̀z*, féminin de *bi̥ö* «bleu».
bi̥ö, *-öz* «bleu, -eue», peut-être emprunté au fr.
bi̥ò, *bi̥òs* «blet, blette», — *vni bi̥ò* «blettir», — *ẽ t bi̊tő bi̥ò* «es-tu bientôt prêt?»; c'est le même mot qu'en français avec un autre suffixe.
bi̥òsi «blettir» = fr. *blessir*.
bi̥òsī = «blesser».
bi̥òsǖ «fruit du poirier sauvage, *Pirus communis*», serait en fr. **blesson*.
bli̊ «mouton» = fr. *belin*, — *i nā d bli̊* «nez aquilin», cf. *MSL*, VII, 467.
blőd «blouse», cf. *MSL*, VII, 468.
blū «myrtille, *Vaccinium myrtillus* L.», cf. *MSL*, X, 295.
blūš «prune», cf. *MSL*, VII, 467.
bnā «benêt», sans féminin; emprunté au fr.
bni «bénir», emprunté au fr.
bő = «bois», — «arbre», — *i bő d lẽ* «bois de lit».
bőbi̊n «bobine», emprunté au fr.
bőbi̊nā «enrouler le fil autour de la bobine», dérivé du précédent.
ből «boule», emprunté au fr.
bőlā «rouler quelqu'un par terre», dérivé de *ből*.
bőlòt «femme grosse et courte», dérivé de *ből*.
1 *bò* «crapaud» < fr. *bot*.
2 *bò* «mesure de capacité valant les trois quarts d'un litre»; c'est peut-être le mot *bock*.
bòbuin «babine», emprunté au fr.
1 *bòc* masc. «bec»; nous avons aussi entendu *bèc* qui n'est sans

doute que le mot français, mais la forme *bòc* est surprenante: 1° parce que les principales langues romanes indiquent *bĕccu* avec un *e* ouvert, 2° parce que le *c* devait tomber phonétiquement comme dans *sò* de *siccu*.

2 *bòc* fém. «truie qui a des petits», — «gouret (jeu, le même que *lè trū̃*)»; cf. peut-être vfr. *bacon* «chair de porc».

bòcā «becqueter» = fr. *béquer*, — *bòc fi* ou *bòc fil* «instrument dont se servent les horlogers».

bòdruòù «travailler dans l'eau, travailler salement» = vfr. *baudroier*.

bòfā «bouffer (manger gloutonnement)», cf. vfr. *boufard* «glouton».

bòǧê «larmier, lucarne de cave», origine inconnue.

bòl = «balle (dans tous les sens)».

bòlā = «bêler».

bòlèn «baleine», emprunté au fr.

bòlẽs = «balance».

bòli «colporteur, porte-balle», serait en fr.**ballier*.

tu bòlmŏ «tout doucement», cf. vfr. *tout bellement*(?).

bòlò «bolet», emprunté au fr.

bòm = «baume».

bòsā «bêcher, —fouir la terre avec le grouin, — dire des bêtises, des stupidités» < **bissare*.

dẽ bòsẽ «jumeaux», cf. vfr. *besson*; l'*ò* de la première syllabe, au lieu de *ŏ*, est dû à l'atonie de cette voyelle.

èl ò bòsnā «il a une *bòsnür* (en parlant d'un cheval)».

bòsnür «marque blanche que certains chevaux ont sur le chanfrein», cf. vfr. *baussant* «cheval marqué de noir et de blanc».

bòtizī «baptiser», emprunté au fr.

bòtürā «premier lait de la vache ou *colostrum*» est sans doute quelque mot savant emprunté, cf. gr. *βούτυρον*.

bòtů «bâton, canne», emprunté au fr.

bõd «bande (dans tous les sens)» = vfr. *bende* < germ. (vha.) *binda*.

bõdā «bander, panser» = vfr. *bender*.

bõdèǧ = «bandage».

brācü «primevère officinale, *Primula officinalis*»; c'est une corruption de *braies de coeu*, nom sous lequel on désigne cette plante dans d'autres régions. On l'appelle aussi *cübrā* dans d'autres parties de la Franche-Comté.

brač fém. = «broche». L'*ò* et l'*é* entravés sont tous deux repré-

sentés par *ò* à Damprichard dans les conditions ordinaires : *sò* «soc, — sec», *nòs* «noce», *vòs* «vesce» (*MSL*, VIII, 328 et 342); mais cet *ò* n'a pas persisté devant *č* : le groupe **òč* est devenu *-ač*; on peut citer à côté de *brač*, *rač* «roche», *rač* crèche» et *sač* «sèche», ce dernier étant le plus remarquable parce qu'il sert de féminin à *sò*; — *lè brač è flā* «la broche de la filette».

braĵi = «broyer».

brāĵi «braire» = fr. *brailler*.

braĵnā «patauger dans la boue», cf. le suivant.

braĵò «boue, fange», cf. vfr. *brai* «même sens», dont c'est le diminutif.

brār = «braire», — «miauler».

brāv = «brave».

brāz = «braise».

brāzè «brasier», dérivé de *brāz* au moyen du suffixe *-è* < *-attu*. Ce suffixe diminutif très peu représenté en français n'est pas particulièrement rare dans notre patois : *būčè* «buisson», *buzè* «bouse», *bŭòĵè* «flaque d'eau», *còfĵè* (voyez ce mot), *mutè* «motte de terre», *mŭaǧè* «petit merdeux», *röpè* «rot», *šucè* «panache», *vŭarè* «verrat», etc. L'existence de ce suffixe a facilité l'introduction dans le parler de Damprichard de diminutifs français en *-et* provenant de *-éttu*, sans que le changement de la finale *-è* en *-ò* fût nécessaire.

brĕ «berceau», cf. vfr. *bers*.

brè = «bras», — *lĕ brè* «poutres obliques».

brèc «morceau» = fr. *brique*.

brès = «brasse», — *s butā ŏ brès* «se mettre en manches de chemise».

brèsaĵū «gesticuler», dérivé de *brè* «bras».

brèsī = «brassée».

brèslè «bracelet», emprunté au fr.

brĕ̄cā «brancard», — «pioche tranchante».

brĕ̄č = «branche».

brĕ̄lā fém. «trois-six mêlé d'eau et agité»; c'est le fr. *branlée* emprunté.

brĕ̄lzĭ̄c «orgie», emprunté; cf. vfr. *brindesingues*.

brĕ̄tvĭ̄ «eau de vie», emprunté au suisse allemand, cf. all. *branntwein*.

brĕcĕ̄n fém. «baratte à manivelle, baratte flamande», origine inconnue.

brĕcŏlu, *-uz* «bricoleur, -euse», emprunté au fr.

brĕčè «brochet», emprunté au fr.

brēčīr «broc» < **broccaria.*

brēčòt «bûchette pour mesurer les distances (au jeu de billes, p. ex.)» = fr. *brochette.*

brēčūr, voyez *čvēi̯*; origine inconnue.

brēdā «pirouetter», origine inconnue.

brēdu̯òi̯i = «bredouiller», — «bavarder».

rēi̯ masc. «nombril» < *(um)bilīculu* (*MSL*, X, 256).

brēlò «brûle-gueule (pipe)» = fr. *brûlot.*

trē brēlü «avoir la berlue», cf. fr. *berlue.*

brēni = «brunir».

bresī = «bercer».

brēsur «arcs en bois où sont enchâssés les pieds d'un berceau», serait en fr. **berçoire.*

brētèl plur. «ciboule, *Allium Schoenoprasum* L.», cf. Roquefort *broutel* «bouquet de fleurs ou de fruits».

brētnā «bredouiller, chuchoter» = vfr. *bretonner.*

1 *brö̯i̯i* «beugler», cf. all. *brüllen.*

2 *brö̯i̯i* «tricher au jeu», est peut-être le même mot que fr. *brouiller*; cf. Montbéliard *frouiller* «tricher au jeu».

bröl masc. «brûlé (subst. masc.)», subst. verbal de *brölā*, — *sci sȫ l bröl* «ça sent le brûlé».

brölā = «brûler»; *us* + consonne autre que *s* devient *ö* + consonne, cf. *fösé* «échelon de râtelier» **fūsticellu*, *crösū̃* «son» **cruscione*, etc.; devant consonne finale qui subsiste, cet *ö* s'abrège en *ē* par l'effet de la loi de l'équilibre : *bēč* «fétu de paille» **būsca.*

bricā «battre le briquet, — se donner des coups aux genoux en marchant, comme les cagneux, — rater en parlant d'une arme à feu», dérivé de *bricè.*

bricè «briquet», emprunté au fr.

brid «bride», emprunté au fr.

bri̯i̯i = «briller».

brivo masc. «enchère», origine inconnue.

brizi «bœuf fumé», cf. vfr. *brésil* (La Curne).

brizi = briser».

brōdā = «broder».

èn bròc «femme toquée»; c'est le français *braque* emprunté.

1 *bròcā* «braquer», emprunté au fr.

2 *bròcā* macquer le lin, le chanvre», cf. Roquefort *braquer* «casser, briser le lin dans un instrument appelé *braquoire*».

bròcè «clou de soulier qui se rabat sur les bords de la semelle», cf. fr. *broquette* «clou de tapissier».

brècri fém. « l'endroit où l'on macque le chanvre », cf. 2 *brèca*.

brècü̃ « partie du chanvre qui ne peut pas être utilisée », cf. 2 *brèca*.

brècuònī « braconnier », emprunté au fr.

èn brèc dè mu « rayon de miel » = vfr. *bresche*.

brèl cuat « hochequeue », serait en fr. **branle-couette*; *cuat* est emprunté.

s brèlā « se balancer » = fr. *branler*.

brèlé masc. « balançoire », cf. le précédent.

brèżür « poignée qui sert à tirer le soufflet de forge », cf. le précédent.

brètā « changer la direction d'une voiture », cf. Roquefort *brast* « détour, tournant d'une rue », peut-être de vha. *brestan* « briser ».

brü = « bruit ».

brū « jus » < all. *brühe*.

brüā fém. « orage », dérivé de *brū* « jus », cf. fr. pop. « une saucée »; cf. aussi fr. *brouée*.

brüõ « bruant (oiseau) », emprunté au fr.

brüscā « brusquer », emprunté au fr.

brüsiu fém. « vapeur », probablement apparenté avec *brüā*, Roquefort *brousses*, fr. *brouée*, *brouillard*.

brüsòl plur. « brouillard », cf. le précédent.

brū̃, *brũ̃n* = « brun, brune », — « bis, bise ».

brus = « brosse »; *oss* atone devient *ós* : *fòsā* « fossé », *ossu* tonique devient *ó* : *gró* « gros », mais *ossa* tonique devient *us* : *brus* « brosse », *bus* « bosse »; cf. le traitement de *a* devant *ss* dans ces trois conditions, *MSL*, X, 180.

brusā = « brosser ».

brusòt « petite brosse », diminutif de *brus*.

brusü « hérissé », dérivé de *brus*.

bruòiī = « brouiller ».

1 *bū* = « bœuf ».

2 *bū* « lessive » = fr. *buée*, — *fār lè bū* « faire la lessive ».

büfò « buffet », emprunté au fr., — *lu büfò d lè pièt̃n* « placard placé contre le foyer ».

būlò « jeune bœuf », dérivé de *bū*.

bütī̃ « attirail »; c'est le fr. *butin* emprunté.

bu = « bout ».

bùb « petit garçon » < all. *bube*, — *ī vẽi bub* « célibataire ».

bùbò « petit garçon », diminutif de *bùb*.

bucè « fleur, - fleur en pot, - bouquet de fleurs », c'est le fr. *bouquet* emprunté.

bucòt « petite touffe, petit bouquet qui termine une plante, une branche »; c'est le féminin de *bouquet*, — *lè bucòt di sèpī̈* « la cime du sapin », — *ṓtā lḗ bucòt* « ôter la graine du chanvre ».

būčāi̯ masc. « bouchon » < **boscaculu*; *os* + consonne autre que *č* devient *ṓ* (voir les exemples *MSL*, VIII, 328-329); mais devant *č*, *os* est devenu *ū* : à côté de *būčāi̯* on peut citer *būčī* « boucher » **boscare*, *būčè* « buisson » **boscattu*. Devant *č* devenu final l'*u* s'est abrégé en *u* par l'effet de la loi de l'équilibre, puis diphtongué en *u̯ò* sous l'influence du *č* suivant : *mu̯òč* « mouche » < *musca*; *mu̯òčòt* « abeille », dérivé de *mu̯òč*, reproduit le vocalisme du simple. D'autres exemples montrent bien que *u* devient *u̯ò* devant *č* : *bu̯òčò* « bouc », *mu̯òčī* « moucher », *mu̯òč* « mèche » < **mucca*. Rappelons que nous avons déjà trouvé un traitement spécial devant *č* pour l'*ò* et l'*é* entravés, cf. supra *brač*. Quant à *cuč*, *cučī*, ils pourraient bien être empruntés au fr.; « je vais me coucher » se dit en effet : *i m ṓ vè m rḗdür*.

būčè « buisson », cf. le précédent.

bučī = « boucher », — « couvrir », — *ǧṻ è būč mu̯òču* « jouer à colin-maillard », — *i būšrā* « je boucherai ».

budī̈ = « boudin », — « boudin de foin ».

budnā lu fṻ « le mettre en boudins », dérivé de *budī̈*.

bufa = « bouffée ».

bugr = « bougre », substantif et exclamation.

buǧī = « bouger ».

bul masc. « bouleau » = vfr. *boul*.

bulè « boulet », emprunté au fr.

bulò « petit local pour les animaux », paraît être le mot *cèbulo* ayant perdu sa syllabe initiale.

bulö̈ǧī = « boulanger ».

bulrò « vesse-de-loup (champignon) », dérivé de *boletu* comme *bèvròt* de *bèv*.

1 *bun* fém. = « borne ».

2 *būn* adj. « borgne », origine inconnue.

būnā = « borner », — « buter (au jeu), c'est-à-dire viser le but et chercher à en approcher le plus possible ».

būnicā « loucher », dérivé de *būn* « borgne ».

1 *bus* = « bosse (protubérance) ».

2 *bus* = « bosse (tonneau destiné à contenir des matières solides). »

busā « pousser » < *pulsare*.

èn busā « une poussée », — « un espace de temps » < *pulsata*.

buscülā « bousculer », emprunté au fr.

būsò « buis » < **buxettu*; *óx* + voyelle est devenu *us*, et *óx* +

consonne est devenu *u* ‖ consonne : *but* « boîte », *butu* « boiteux ».

1 *busü* « tonneau destiné à contenir des matières solides », dérivé de *bus*.

2 *busü*, *-ü̃* = « bossu, -ue ».

bušarg « boucharde », emprunté au fr.

but = « botte (dans tous les sens) ».

but = « boîte », — *èn but d écürö* « bauge d'écureuil ».

buta « mettre » = vfr. *bouter*.

butaį = « bouteille ».

butaįi « boiter », serait en fr. **boitoyer*.

butiš « boutique », serait en fr. **bouticle*.

butu « couteau à couper la corne des chevaux », dérivé de *butā*.

butu = « boiteux ».

butur « scie à débiter le bois de chauffage », dérivé de *butā*.

butü̃ = « bouton ».

buz = « bouse ».

ï ptè buzbò « un petit bout d'homme (terme de mépris) »; ce mot signifie probablement « pousse-crapaud », cf. *busā* et *bò*. A Besançon les habitants de Battant sont appelés *Boussebots* ou *Poussebots*. Comparer l'expression « pousse-cailloux », nom familier donné aux fantassins.

buzè masc. « bouse », dérivé de *buz* au moyen du suffixe *-attu*.

buriü̃ ou *buriüį̃* « veau de 18 mois »; c'est le fr. *bouvillon* emprunté.

bü̃, *buòn* = « bon, bonne ».

bü̃bā = « bombé ».

bü̃d = « bonde ».

bü̃dā lu cö « donner envie de vomir » = fr. *bonder*.

bü̃tā = « bonté ».

bü̃srāįvó « bonsoir (en s'adressant à plusieurs) », signifie sans doute littéralement « bon-soir-ayez-vous, *bü̃-sr-āį-vó* », cf. le suivant.

bü̃žrāįvó « bonjour (en s'adressant à plusieurs) », signifie sans doute littéralement « bon-jour-ayez-vous, *bü̃-ǧér-āį-vó* ».

buabuat « coccinelle ou bête du bon Dieu », origine inconnue.

èn buač può èn òvīr « triangle de fer qui sert à suspendre l'*òvīr* »; origine inconnue.

dě čó buačü « petits choux dont on hache les feuilles pour les accommoder »; origine inconnue.

buanā masc. « pelle à feu » = fr. *Bernard*.

buar = « boire ».

buaraį « baril », emprunté au fr.

bu̯arǵi = « berger ».

bu̯òči = « boucher », subst.

bu̯òčò « bouc », diminutif de *-bu* « bouc »; voir *bārbébu*, — *bèi̯ī lē bu̯òčò* « rattraper quelqu'un (en traîneau, par exemple) et le heurter ou le pousser par derrière (comme le bouc qui s'élance sur la chèvre) ».

bu̯òǵé = « bordel ».

bu̯òǵür = « bordure ».

bu̯òǵū̃ = « bourdon ».

bu̯òi̯ « hotte de vigneron » = vfr. *bouille*.

bu̯òi̯è masc. « flaque d'eau », serait en fr. **bouillat*; cf. Godefroy *bouille*, dérivé de *boue*.

bu̯òi̯ū̃ = « bouillon ».

1 *bu̯òr* = « bourre ».

2 *bu̯òr* « canard sauvage », cf. infra *bu̯òròt*.

bu̯òrā = « bourrer ».

bu̯òrb « boue » = fr. *bourbe*.

bu̯òrḗ « collier de cheval, bourrelet » = prov. *borrel*.

bu̯òrḗǵ masc. « porte à fourrage, abat-foin », est peut-être dérivé de *bu̯òrā* « bourrer » au moyen du même suffixe que *vidange* de *vider*.

bu̯òric = « bourrique ».

bu̯òrǵū̃ = « bourgeon ».

bu̯òrlī = « bourrelier ».

bu̯òrnā « beugler », origine inconnue.

bu̯òròt fém. « canard domestique », cf. vfr. *bourot*.

bu̯òrū̃ « mouron des oiseaux »; c'est le mot *mouron* corrompu.

1 *bu̯òš* = « bourse ».

2 *bu̯òš* = « boucle ».

bu̯òšòt « petite boucle », diminutif de *bu̯òš* « boucle », — *ruǵ bu̯òšòt* « rouge-gorge (oiseau) ».

bu̯òšrī = « boucherie ».

èlā è bu̯òšū̃ « aller sur le ventre », cf. *s èbu̯òšā*.

1 *bzḗ* = « biseau ».

2 *bzḗ* « gerçure ou crevasse ou croûte quelconque aux lèvres ou autour des lèvres », dérivé de *bise*, le vent qui produit les gerçures, cf. E. Brissaud, *Hist. des express. popul. de la méd.*, p. 211.

bzu̯òni̯ = « besogne ».

C

c, *cé* = « que, qui ».
1 *ca* = « quoi ».
2 *ca* invar. = « coi », — *èl s ò tni ca* « elle s'est tenue coite ».
1 *cā* « cas », emprunté au fr.
2 *cā* = « quart », — *ī̄ cā ǵ èr* « un quart d'heure ».
caba « cabas », emprunté au fr., — *dé caba* « fleur ».
1 *s cacì* « se cacher », emprunté au fr., — *ī̄ cac̀ cu̯òsè* « cache-corset », emprunté au fr.
2 *cacì d bó* « quartier de bois », emprunté au fr.
cacòt « cachette », — *ō̄ cacòt* « secrètement », emprunté au fr.
cačū̄ « carton », emprunté au fr.
cādr « cadre, tableau, encadrement d'une porte, d'une fenêtre », emprunté au fr.
dlè cāi̯ dé sē̄ « du sang caillé », serait en fr. **caille*, substantif verbal de *cāi̯i*.
cai̯ö « caillou », emprunté au fr.
cāi̯ī = « cailler ».
cansū̄ « caleçon », emprunté au fr.
capò, *capòt* « confus, confuse » emprunté au fr.
èn capòt pu̯ò lu mī « ruche pour le miel », emprunté au fr.
captür « capture », emprunté au fr.
cāsis masc. « cassis (groseillier) », emprunté au fr.
1 *cāv* « creux (se dit particulièrement d'une rave ou d'un radis caverneux) », emprunté au fr.
2 *èn cāv* « cave », emprunté au fr.
s cazī « se taire » <**quetiare*, — *caz té* « tais-toi ».
cé « quel », emprunté au fr.
céc « quelque », emprunté au fr.
cécfu̯a « quelquefois », emprunté au fr.
cécū̄ « quelqu'un », emprunté au fr.
cèb « vieille vache, vache de la plaine », cf. Roquefort *cabe* « vieille vache qui ne donne plus de lait et qu'on engraisse pour la tuer ».
cèba « tuer une vache, tuer », dérivé du précédent.
cèbèrè « cabaret », emprunté au fr.
cèbèrtī « cabaretier », emprunté au fr.
cèbé masc. « alcôve », apparenté à fr. *cabane*, *cabine*; emprunté.
cèbri « cabri », emprunté au fr.

cèbriòlā «cabrioler», emprunté au fr.

cèbulò «petit réduit», apparenté à fr. *cabane*, *cabine*; emprunté.

dĕ cèfiniũ «pantoufles en laine» — vfr. *cafignon* (La Curne).

cèĝ «cage», emprunté au fr.

dĕ cèmëcò «petites bûches de bois, bois façonné», origine inconnue.

cèmũ «bouvreuil», emprunté au fr.

cènèri «canari», emprunté au fr.

cèniọt «fruit de la bardane (*Lappa*)»; c'est sans doute un dérivé de vfr. *cagne*, signifiant litt. «petite chienne», — fr. *cagnotte*.

cèrā «carré, carrée», — *ĭ cèrā* «un carré», — *di bŏ cèrā* «du bois carré (fusain ou autres)».

cèrcès «carcasse», emprunté au fr.

cèrĕ = «carreau».

cèrêmòtrò, voir *sècò*; c'est le fr. *carême-entrant* emprunté.

cèrèf «carafe», emprunté au fr.

cèròt «carotte», emprunté au fr.

cèrutu, *-uz* «carotteur, -euse», emprunté au fr.

cèrũ «brique» <*quadrone*.

cès fém. «petite casserole»; c'est le fr. *casse* (Mtb.) emprunté.

cẽs «caisse, tambour», emprunté au fr.

cèsè «petite casserole»; c'est le fr. *casset* (Mtb.) emprunté.

cèsrŏl «casserole», emprunté au fr.

cètr = «quatre», — atone devant consonne *cèt*.

cètuz = «quatorze».

cẽbiũ ou *cẽbiũ* «aller clopin-clopant, gambiller», emprunté.

cẽcuãĝ fém. «hanneton»; cf. pour des noms analogues du hanneton dans le Dauphiné, la Suisse occidentale, etc., *Puitspelu*, *Rev. des langues romanes*, XXXIII, p. 290-291.

cẽcuaiòt «sorte de fromage», mot emprunté à d'autres patois de Franche-Comté.

cẽdi «candi», emprunté au fr.

cẽfr «camphre», emprunté au fr.

cẽn «broche de tonneau»; c'est le fr. *canne* emprunté.

cẽnũ «canon», emprunté au fr.

cẽpā «camper», emprunté au fr.

cẽpẽn fém. «gros grelot des vaches», emprunté au fr.

cẽri «jardin» — vfr. *courtil*.

1 *cẽdr* «cueillir» <**colgere*.

2 *cẽdr* fém. «coudrier» <**colru*.

cẽmnò masc. «communal».

1 *cẽniò* «coin (dans tous les sens : *coin de rabot*, *coin pour fendre le bois*, etc.)» <**cuneettu*.

2 *cènjò* «bâtard», cf. vfr. *coigner* «avoir des accointances illicites».

cès = «cuisse».

cèvri = «couvrir», — «saillir une femelle».

cö = «cœur», — «moelle d'un arbre ou d'une plante quelconque».

cöcli «pain de navette», origine inconnue.

cör = «cuire», — *cöjā*, *cöjèt* «bouillant, bouillante», — *cò lõg* «renouée poivre d'eau, *Polygonum hydropiper* L.», litt. «cuit langue», — *cözẽ* «souci», — *ĩ dmé cö* «un niais».

cösẽ «coussin», emprunté au fr.

èn cötirī d fi «la partie d'un peloton de fil qu'on tire pour en prendre une aiguillée», origine inconnue.

cözèn = «cuisine (au sens de mets)».

cözna = «cuisiner».

-ci «-là», — *s pèji ci* «ce pays-là» <**(ec)cu hic*.

cüji fém. = «cuiller», — *èn cüj d mèsũ* «truelle».

cüjròt «têtard», diminutif de *cüj*; à Montbéliard cet animal s'appelle aussi *putròt*, diminutif de *putīr* «cuiller en bois».

cisi «glisser», cf. *MSL*, VII, p. 464.

cisòt «glissoire» = fr. *glissette*.

cit «quitte», peut-être emprunté au fr.

citī «quitter», peut-être emprunté au fr.

cĩsũ «pomme gelée», origine inconnue.

cĩz = «quinze».

cmõd «commode», emprunté au fr.

cmõditā «lieux d'aisances»; c'est le fr. «commodités» emprunté.

cmõ = «comment», — «comme»; voir *mõ*.

cnũi = «quenouille» + nasalisation.

1 *cõ* = «cou», — *lu cõ di pī* «le cou de pied».

2 *cõ* = «coup».

cõlā = «coller», — «être adhérent».

cõlic «colique», emprunté au fr.

dlè cõn dẽ lā «couenne de lard», probablement emprunté au fr.; nous avons aussi entendu *cũn*.

cópā = «couper», — «amputer», — «châtrer».

cópjā «copier», emprunté au fr.

cópu «bûcheron» = fr. *coupeur*.

côt = «côte», — *èn côt d ò* «un caïeu d'ail».

côti «côte de cochon salée et fumée» <**costile*.

còcā «choquer, = trinquer, choquer les verres», — *còcā dẽz ü*

« choquer des œufs (au moment des fêtes de Pâques) », — *t é còcā* « tu es foutu (comme celui dont l'œuf a été brisé et qui le perd par le fait) », — *còcā* « ourdir », — *còc mèslò* « oiseau, rossignol des haies, litt. *choque-martelet », — *còcā lĕ dŏ* « claquer des dents », — *còcā lu šnòvr* « frapper le chanvre pour faire tomber la graine » = vfr. *coquer* (La Curne).

dĕ còcèl « grandes jattes », emprunté au suisse, cf. all. *kachel* « pot ».

còcli « marchand de vaisselle », dérivé de *còcèl*.

dĕ còclŭ « vaisselle en terre, — fragments de vaisselle brisée », dérivé de *còcèl*.

còcnu ou *còtnu*, *-uz* « qui demande ou mendie ou se plaint toujours », cf. vfr. *coquiner* « mendier » (?).

dĕ còcrĕs « morceaux de vieilles dents dans la bouche », origine inconnue.

cŏč « carte », — « mesure de capacité pour les graines, valant presque deux doubles », emprunté au fr.

còfi̯è « (?) », — *t é fā i̯ bĕ còfi̯è* « se dit à quelqu'un qui vient de laisser tomber quelque chose qu'on ne peut pas ramasser, des œufs, du lait par exemple », origine inconnue.

còi̯ « caille (oiseau) », emprunté au fr.

còl « bonnet de femme » < *capula*.

1 *còlmĕ* masc. « cidre de pommes sauvages » ; est probablement le mot fr. *calmé*, emprunté.

2 *lvā lĕ còlmĕ* « tomber les quatre fers en l'air » ; serait-ce un représentant de *calamellu*, emprunté à quelque dialecte provençal (*calamello*) ? L'emploi familier du mot « les flûtes » pour désigner « les jambes » est en faveur de cette hypothèse.

còpŭ̃ « capon », emprunté au fr.

còpu̯ònā « caponner », emprunté au fr.

còr masc. « coin, — angle ». — *cutu d còr* « regarder de travers », emprunté à Mtb. ; cf. vfr. *quarre*, *carre*.

còrpŏ̃dü « capendu (pomme) », emprunté à une forme ayant subi une sorte d'étymologie populaire tendant à lui faire signifier *court-pendu*.

còs fém. « citrouille » = fr. *cosse*.

cŏsā « casser », emprunté au fr.

còvan « grotte, caverne », emprunté au fr.

cŏz « cause », emprunté au fr.

còza « causer », emprunté au fr.

còzi « quasi », emprunté au fr.

craći « cracher, — crier, en parlant de la pie », emprunté au fr.

crāp masc. « crêpe », emprunté au fr.

crar «croire», «obéir». — *cra bï* «peut-être».

crèl «crible».

crèpò «crapaud».

crès «crasse».

crême «crème», emprunté au fr.

crépi «crépir»; la voyelle nasale est d'origine obscure.

crèc fém. «coquille» = vfr. *cruche* «coquille».

crecò «crochet», — «crochet où entre *lè trênèl*», — *lè crecò dl èbètë*.

crélâ «passer au crible», — *èl ò tu crélâ* «il a beaucoup de petits trous, il est marqué de petite vérole», dérivé de *crèl*.

crélòt «écumoire», — «pomme d'arrosoir», diminutif de *crèl*.

crénjuli masc. «genêt des teinturiers», cf. fr. *corméole*; la finale de ce mot paraît indiquer un emprunt aux parlers de la Suisse.

crèsi èn nu «casser une noix» = vfr. *croissir*.

dë crésü d dö «chicots», est-ce vfr. *courson*? cf. Oudin *courson de rave* «tronçon de rave».

crétï «gratin», sans doute emprunté au fr., mais corrompu.

crévâ = «crever».

crévès = «crevasse».

crö = «creux», — *lu crö di vrï* «le trou à purin».

crötsi fém. «résidu de beurre cuit» < **crūscata*, cf. infra *crösü*.

crötsi buzè «bousier (insecte)», litt. «creuse-bousat», impératif du suivant.

crötsi «creuser», dérivé de *crö*.

crösnò «cresson», — *di crösnò d òv* «cressôn de fontaine», sort de **crësnò*, diminutif de la forme perdue correspondant à fr. *cresson*; ce **crësnò* a changé son *é* en *ö* sous l'influence de l'accent d'intensité passé sur la première syllabe.

crösòl fém. «casse-noisettes», cf. supra *crèsi*.

crösü d fuòrmö «son» <**crūscione*, cf. suisse *krüsch* «son».

1 *cri* = «cri».

2 *cri* «chercher» = fr. *quérir*.

criâ = «crier», — *criâ èlârm* «crier alarme».

cric fém. «vieux cheval sans valeur», all. *kricke*.

cricè masc. «petit cheval de peu de valeur», dérivé du précédent, cf. Roquefort *criquet*.

crim «crime», emprunté au fr.

1 *crï* = «crin».

2 *crï* «roue dentée dans la scierie»; origine inconnue.

crólâ «craquer (en parlant de ce qui n'est pas solide et menace de crouler)» = fr. *crouler*.

1 *crò* = «croc».

2 *crò* «corbeau»; origine inconnue.

cròcā «craquer», emprunté au fr.

cròmāi masc. «crémaillère de cuisine», emprunté au fr.

cròmèiò «pissenlit (dentelé comme une crémaillère)», dérivé du précédent.

cròntā «créneler», emprunté au fr. et modifié sous l'influence de *òcròn*.

cròs plur. «béquilles», — «bâtons ou pieux crochus qui servent à soutenir les cordes sur lesquelles on fait sécher le linge» = fr. *crosse*.

1 *cròt* «petit panier (pour récolter les fraises, les framboises etc.)», cf. vha. *chratto*, *cratto*, *cretto*, all. *kratte*, dialectal *krotte*, suisse *krätte*.

2 *cròt* = «crotte», — *i i ā bī di sè cròt* «je lui ai dit son fait».

cròtò «petite monté» <**cristettu*, — *lu cròtò Buanā* «le pré (en pente) Bernard».

cròtr = «croître».

cròtu, *cròtuz* «crasseux, crasseuse», dérivé de *cròt*.

crū = «crue».

crüč «cruche», emprunté au fr.

crüèl «cruel», emprunté au fr.

crũ = «croix».

crūi «malingre»; origine inconnue.

crut «croûte», emprunté au fr.

1 *cruzi* = «croiser».

2 *cruzi* = «croisée», — *le cruzi dè rut* «la croisée des routes».

1 *cü* = «qui?»

2 *cü* = «cul», — *lu cü di fuò* «le derrière du four».

cũ «cuir», emprunté au fr.

cüd «entreprise en l'air», substantif verbal de *cüdī*.

cüdī = vfr. «cuidier», — *cüdī fār òc* «croire à tort que l'on pourra faire quelque chose, essayer de faire quelque chose qui ne réussira pas».

cüdò «homme qui fait des entreprises qui échouent, qui change continuellement de projets», dérivé de *cüd*.

cülr «partie postérieure du harnais d'un cheval» = fr. *culière*.

cülòt = «culotte».

cülòta = «culotter».

cülròt «culière», diminutif de *cülr*.

cürès «cuirasse», probablement emprunté au fr., mais correspond phonétiquement à fr. *cuirasse*.

cüv « citerne » — fr. *cuve*.

1 *cu* fém. = « queue », — *èn cu d rèmès* « un manche à balai », — *cu d āi̯* « queue d'aigle (terme de menuiserie) », — *tirī lè cu èrī* « lambiner », — *trẽnā sè cu céc pā* « se faufiler », — *è i̯ è bèl cū* « il y a belle lurette ».

2 *cu* masc. = « corps », — « tuyau de poêle », — « anneau et cheville de fer qui fixent le train de derrière à celui de devant ».

cucū̃ « plante, toute espèce d'ombellifère sauvage ». — **cúccuta*, cf. La Curne *cocue* « sorte de plante », languedocien (Gard) *coucut* « coucou ».

cucu = « coucou (oiseau) ».

cucī = « coucher »; cf. *būcai̯*, p. 63.

cudr = « coudre ».

cuf fém. « croûte de gâteau »; origine inconnue.

cufr « coffre », emprunté au fr.

cūg̀ = « corde ».

culā = « couler ». — *ŏvu̯ag̀ā l òv dè culā* « empêcher l'eau de fuir ».

culè è gröi̯ò « collier à grelots », c'est le fr. *collet* emprunté.

culè « couleur », emprunté au fr.

culòn = « colonne ».

èn culònòt dè Sẽ̄ Bu̯anā « arc-en-ciel », litt. « colonnette de Saint-Bernard » = fr. *colonnette*.

1 *culu* masc. « passoire pour le lait », serait en fr. **couloir*.

2 *dé rèsèn dè culu* « chiendent », litt. « racines de *couleur » parce que le chiendent pousse des *coulants* sous terre, comme le fraisier sur terre.

culū̃ « pigeon sauvage, ramier » <*columbu*.

cumār = « commère », — « marraine ».

cumèré masc. « repas de baptême » <**commatrellu*.

cumèrs « commerce », emprunté au fr.

cumẽ̄dā = « commander ».

cumü = « commun ».

cumū̃n = « commune ».

cun = « corne ».

cupòt « plante, *Cirsium Acaule* All. » <**cuppetta*.

curèg̀ = « courage ».

curū = « courroie ».

1 *cut* masc. = « coude ».

2 *cut* fém. « appui », substantif verbal de *cutā*.

cut « hâte » = vfr. *coite*. — *èvu̯a cūt* « avoir hâte », — *èl ò fā lè cūt* « il est mal dégrossi ».

cutā « étayer » <**cubitare.*

cutė́ = « couteau ».

cutla cė́cǖ « donner un coup de couteau à quelqu'un » <**cultellare.*

cutr = « coutre ».

cutǖ « coton », emprunté au fr.

cuvā = « couver ».

cuvèsī « avoir envie de couver », serait en fr. **couvasser.*

cuvī masc. « godet où les faucheurs mettent tremper dans l'eau leur pierre à faux » <**cotariu.*

cuzī̄ = « cousin (parent) », — « cousin (moucheron) ».

cū̄b = « combe ».

cū̄dònā = « condamner ».

cū̄dü, *cū̄düt* subst. masc. et fém. = « conduit, conduite ».

cū̄fi̯ā = « confier ».

cū̄fru « bannière » = vfr. *conferon.*

cū̄ǵi = « congé ».

cū̄pė́r « parrain », cf. *MSL*, X, 181.

cū̄pè « compas », emprunté au fr.

cū̄pèni̯ī = « compagnie ».

cū̄sèi̯ « conseil », emprunté au fr.

cū̄sòlā « consoler », emprunté au fr.

cū̄sȫti « consentir », est probablement emprunté au fr., quoiqu'il ait exactement la même forme que s'il appartenait au vieux fonds.

cū̄t = « compte », — « addition ».

1 *cū̄tȫ* = « content ».

2 *cū̄tȫ* adv. « tout de suite », cf. *MSL*, VII, 474.

cū̄tr = « contre ».

cū̄trār = « contraire ».

s cū̄trėlai̯ī « se chamaillier », cf. *MSL*, VIII, 340.

cū̄vèči = « convertir ».

cū̄vni = « convenir ».

cu̯ī̄nā « pleurer », — « pousser des cris plaintifs », cf. Roquefort *couinner.*

1 *cu̯ò* = « cour ».

2 *cu̯ò*, *cu̯òč* = « court, courte ».

cu̯òčū̄ d étup « poignée d'étoupes »; origine inconnue.

cu̯òǵē̄ni « cordonnier » = vfr. *cordouanier.*

cu̯òǵū̄ = « cordon ».

cu̯òi̯ = « couilles ».

cu̯òi̯nā = « couillonner ».

cu̯ònā = «corner», — «corner avec un cor», — «donner un coup de corne».

cu̯ònai̯ = «corneille».

cu̯òni̯ōtr = «connaître».

1 *cu̯ònò* = «cornet».

2 *cu̯ònò* «coin où l'on met le foin», diminutif du simple perdu **cū̃* = «coin».

cu̯ònürö «cognassier», cf. fr. *coing*; dérivation obscure.

cu̯òr, ŏvu̯agā l ŏv dé cu̯òr «empêcher l'eau de fuir» <*currere*.

cu̯òrb = «courbe», — «coude de tuyau de poêle».

s cu̯òrbā = «se courber».

cu̯òrbòt «manivelle d'un cric» = vfr. *courbette*.

ŏv cu̯òrēt = «eau courante».

cu̯òrg̀īr «fouet» <**corrigiaria*.

cu̯òrnič «corniche», emprunté au fr.

cu̯òrvā «corvée», probablement emprunté au fr.

cu̯òšè «corset», emprunté au fr.

cu̯òžlò «cordeau», serait en fr. **cordelet*.

cvāč «couverture», serait en fr. **couverte*.

cvēš = «couvercle».

cvòtr «souhaiter» <**cupiscere*. — *i cvò* «je souhaite».

Č

1 *čā* masc. «voiture (de toute espèce)» = fr. *char*.

2 *čā* fém. = «chair», — «viande».

čai̯ī = «choyer», — «ménager».

lu čāi̯ū̃ d ī̃n argònī «coin de fer muni d'une boucle qu'un voiturier enfonce dans un bois pour le tirer»; on dit ailleurs en Franche-Comté *chaillon* ou *chagnon* «pêne de serrure»; ce sont sans doute des diminutifs de *catena*, cf. vfr. *chaaignon*; notre mot serait emprunté.

čān = «chêne».

čārg̀ = «charge».

čécū̃ = «chacun»; — *tu čécū̃* «id.».

čér «chaise», — *lè čér di mōtī* «le prie-Dieu»; c'est le fr. *chaire* emprunté.

čéròt «petite chaise pour les femmes qui allaitent», diminutif du précédent.

čésòl fém. «poutre de la charpente»; origine inconnue.

čété = «château».

čẽtra = «châtrer». — *ĩ čẽtrẽ čè* «mauvais couteau».

čẽzò «chésal», emprunté au fr.

čè = «chat». — *cu d čè* «prèle des champs».

čècò «bouquet (de noisettes, de glands, etc.)», — *dẽ bucè ŏ čècò* «fleurs qui forment un bouquet au sommet de chaque tige, comme le géranium par exemple». Origine inconnue.

čègrĩnā = «chagriner».

čègẽnrò = «chardonneret».

čègũ = «chardon».

čèpẽ = «chapeau». — «tussilage des prés, *Tussilago Petasites* L.».

čèplò = «chapelet».

čèplòt fém. «clou à tête ronde qu'on met sous les semelles», dérivé de *čèpẽ*.

čèpü «menuisier» = vfr. *chapuis*, — *d l ārb ò čèpü* «plante que l'on met sur les coupures, achillée millefeuille».

čèpüzī «coupailler, menuiser» = vfr. *chapuiser*.

čèpü̯ā, *čèpi̯ā* «couper, coupailler», — *i̯ ā lẽ mẽ čèpi̯ā* «j'ai les mains gercées», dérivé de *čèpü*.

čèrbũ = «charbon», — *ĩ čèrbũ* «un tison».

čèrǧī = «charger».

čèrǧu «sorte de cric servant à charger les bois» = fr. *chargeoir*.

čèri «remise pour les voitures» <**carrile*.

čèrmẽ «charme (arbre)» <**carpinellu*.

čèrò «chariot de la scierie», — «chariot du banc de menuisier», diminutif de *čā* «char».

čèròt = «charrette».

čèrpẽni̯ «corbeille» <**carpinea*.

čèrpẽni̯òt «petit panier», diminutif du précédent.

čèrti masc. «char à bancs» <**carrettile*.

čèrtũ «charretier» <**carrettone*.

čèrũ = «charrue».

čèrü̯ā «aller à la charrue, labourer», dérivé du précédent.

čèrvẽclā «mettre dans une gerbe les épis tantôt d'un côté tantôt de l'autre», — *è čèrvẽcẽl*; origine inconnue.

čèrvòt «charogne» = vfr. *charevoste*.

čèsī = «chasser».

čèsūr «petite corde ou ficelle qu'on attache à l'extrémité de la lanière d'un fouet» = vfr. *chassoire*.

čètò «chaton (du coudrier, du saule, etc.)» <**cattettu*.

čètu̯òi̯ī = «chatouiller», — «flatter».

čèvīr fém. «chaise» < *cathedra*.

čẽ = « champ ».

čẽb « jambe », changement de la sonore initiale en sourde.

čẽbò « croc-en-jambe », dérivé du précédent.

čẽbr = « chambre ». — *lè čẽbrè d cót l ótò* ou *ẽ lẽ d l ótò* « la chambre à côté de la cuisine ».

čẽbũ « jambon », cf. *čẽb*.

čẽdal « chandelle » < *candela*. — *muòs tè čẽdal* « mouche-toi ».

čẽdlı = « chandelier ».

čẽǧı = « changer ».

čẽn « chaîne », emprunté au fr.

čẽpā « jeter » < *campare*.

čẽpẽn « petite avance qui se trouve devant les fours à cuire le pain »; origine inconnue.

čẽpuaiı « brouter » < **campicare* ou **campiculare*.

čẽs = « chance ».

čẽsẽ « place du chantre à l'église » = vfr. *chancel*.

čẽslā = « chanceler ».

čẽtā = « chanter ».

čẽtı = « chantier ».

čẽtr fém. « extrémité d'un champ », cf. vfr. *chaintre*.

čẽtrèl = « chanterelle, *Agaricus cantharellus* L. ».

čẽtrulā « fredonner », dérivé de *čẽtā*.

čẽčı ou *čẽčüı* « chuchoter » = vfr. *chuchiller*.

čẽmẽ, *čmẽ* = « chemin », — « route à piétons ».

čemnā = « cheminée ».

čẽnū, *šnū* fém. « chéneau », emprunté au fr.

čẽnvā masc. « chènevis » < **canabaceu*.

čẽpsī plur. « coussins du joug », cf. vfr. *chevecine*.

čẽvèı, *čvèı* ou *čvẽı* = « cheville », — *lè čvèı brẽčūr* (ou *čvẽı*) « cheville du train de devant placée entre les deux roues ».

čẽvètr ou *čvètr* masc. « licou »; c'est le fr. *chevêtre* emprunté.

čẽvẽ, *čvẽ* « cheveu », emprunté au fr.; le vrai mot patois est *pua* « poil ».

čẽvò, *čvò* « cheval », — *ẽ čvò mèčẽ* « cheval d'or, ou jardinière, ou carabe doré », litt. « cheval-martin ».

čẽvri « cabri » < **caprile*.

čẽvròt « petite prune noire » < **capretta*.

1 *čī* = « chez ».

2 *čī*, *čīr* = « cher, chère ».

3 *čī* = « chier », — *čī dẽz ẽduòı èvó ẽ čıò* « faire passer la viande hachée dans le boyau à travers l'entonnoir », — *ẽ čī ẽ cülòt*

«petit merdeux», — *è n ĉiõ c pè ĩ cü* «ils sont très intimes», — *lu ĉiònì* «le plus jeune d'une famille».

ĉicnõd «chiquenaude», sans doute emprunté au fr.

ĉiputā «taquiner» fr. *chipoter*.

cīvr = «chèvre». — *dlè cīvrè fũ* ou *cīvr è fũ* «chèvrefeuille», — *lè cīvr* «jeu consistant à renverser avec un bâton jeté de loin une sorte de trépied surmonté d'un bout qui dépasse».

ĉĩ, *ĉĩn* = «chien, chienne».

ĉõ «chou».

ĉõtrā «siffler»; origine inconnue.

ĉõtrò «sifflet», dérivé de *ĉõtrā*.

ĉõz = «chose».

1 *ĉò*, *ĉòd* = «chaud, chaude».

2 *lu ĉõ dlè mẽ* «la paume de la main» <*callu*.

3 *ĉò* fém. = «chaux».

4 *ĉò* «nom propre», représente sans doute le lat. *callem* «pâturage dans les bois», cf. Toubin, *MSL*, VI, 197.

5 *è n m õ ĉò pè* «je ne m'en soucie pas» = fr. *chaut*.

ĉòbruònù «charbouiller» La Curne *chabrouiller*.

ĉòĉì «presser» <*calcare*.

ĩ vẽ ĉòĉu «un vieux coq» <*calcatore*.

ĉòfõ «échafaudage» = vfr. *chaufaut*.

ĉòfuò «four à chaux» <**calce-furnu*.

ĉòlbrò «plante, angélique sauvage», sort peut-être de **ĉòlmrò*, qui serait un dérivé de *calamus*; pour le suffixe, cf. *bulrò*, *fèvròt*, *bèvròt*, etc.

ĉòlmẽ «tuyau de pipe» = fr. *chalumeau*.

ĉòs «bas» = fr. *chausse*.

ĉòsì «chaussée», — *lè ĉòsì d ĩn ẽtẽ* «la digue d'un étang».

ĉòsũ = «chausson».

1 *ĉòvẽ* «demi-litre» = vfr. *chauveau*.

2 *ĉòvè sri* masc. «chauve-souris» <**calvellu sorice*.

ĉòvuòn fém. «chevanne (poisson)», emprunté.

ĉüsī «manquer (le but)»; origine inconnue.

ĉu «cri pour chasser les petits animaux», est une simple onomatopée, ou bien est d'origine germanique, cf. all. *scheu*, vha. *sciuhen* activement «effrayer, chasser».

ĉũ «chouette» = vfr. *choue*.

ĉuf fém. «gousse», sans doute d'origine germanique, cf. mha. *kaf* «gousse, balle d'avoine»; l'emprunt serait antérieur au changement de *k* germanique en *ĉ*.

ċur «cabinet d'aisances» <*cacatoria*.

ċuazi «choisir», emprunté au fr.

ċuòi plur. «crottin de cheval»; origine inconnue.

ċuònièsïr fém. «pièce qui attache la limonière à la voiture»; origine inconnue.

ċuòr «tomber», cf. fr. *choir*; n'est pas l'équivalent de fr. *choir* et ne sort pas phonétiquement de *cadēre*. Ce verbe semble s'être modelé sur *ċuòr* «couler (primitivement courir)», bien que, à part la signification, le point de contact qui a pu déterminer l'influence analogique nous échappe. On conjugue ind. pr. *ċuò*, *ċuòïõ*, *ċuòt*, imp. *ċuòïõ*, fut. *ċuòrā*, subj. pr. *ċuòi*, imp. *ċuòïès*, p. p. *ċuò*, p. prés. *ċuòïẽ*.

ċvirũ = «chevron», — *ċvirũ d tèi* «chevrons placés sur les colonnes».

ċvòlò = «chevalet», — «chèvre de scieur de bois».

D

d, *dẽ* = «de».

da = «doigt», — *bèïũ l da* «donner le doigt au veau qui vient de naître, pour le faire teter».

dā fém. «faisceau de tiges de chanvre qu'on met dans la main en tillant», — «branche de sapin»; origine inconnue.

daiẽ «dé à coudre» <*digitellu* ou **ditellu*.

dbu = «debout».

ddõ «dessous» <**de-dossu*.

1 *dẽ* = «dix».

2 *dẽ*, *dẽz* = «des».

dẽbèrèsī = «débarrasser».

dẽbètr = «débattre».

dẽbòċī = «débaucher».

dẽbri = «débris».

dẽbũċī = «déboucher».

dẽbũdā = «débonder».

dẽbuògā = «déborder».

dẽcriā = «décrier».

dẽcrò «décroissance», substantif verbal de *dẽcròtr*, — *lè rèsèn grās può lu dẽcrò* «herbe pour l'atrophie musculaire».

dẽcròtā «décrasser» = fr. *décrotter*.

dẽcurèġī = «décourager».

dẽcũbrā «déblayer, dégager» = fr. *décombrer*.

dẽċèrġī = «décharger».

dẽċò = «déchaux», — *èlā è pī dẽċò* «aller pieds nus».

dĕfat «bagarre» — fr. *défaite*.
dĕfô = «défaut».
s dĕfŏdr = «se défendre».
dĕfrichì «défricher», emprunté au fr.
dĕfrôsürt «dégueuillé», voir *frôsür*.
dĕgẽnā «dégainer», emprunté au fr.
dĕgôû «débrailler»; origine inconnue.
s dĕgradā «se dégrader», emprunté au fr.
dĕgutā «dégoûter», emprunté au fr.
s dĕgũšā = «se dégonfler», — «se dégonfler de sa colère».
dĕguòrğì = «dégorger», — «faire dégorger», — *èl ò bĩ dĕguòrğ* «il est bien mal embouché».
dĕğũnā = «déjeuner», verbe et substantif.
dĕğũnũ «déjeuner», substantif dérivé du verbe *dĕğũnā*.
dêlaiû = «délier».
èn grôs dêlẽbrā «une grosse femme sale et portant des vêtements décousus, loqueteux et malpropres» <**de-ex-lamberata*, cf. lat. *lamberare* «déchirer».
dêlicè «délicat», emprunté au fr.
dĕmŏti = «démentir».
dĕmũta = «démonter».
dĕnicì = «dénicher»; l'*i* de la seconde syllabe a été maintenu sous l'influence de *ni*.
dĕnũsì = «dénoncer».
dĕnuā = «dénouer».
dĕpitā «dépiter», emprunté au fr.
dèpiètû = «déplier».
s dĕpòğì = «se dépêcher».
dĕrĕčì «s'ébouler» = fr. *dérocher*.
dĕrõğì = «déranger».
dĕsidā «décider», emprunté au fr.
dĕsirì «déchirer» = vfr. *décirer, dessirer*.
dĕsirür «déchirure», dérivé du précédent.
dĕsŏdr = «descendre».
dĕša = «dix-sept».
dètrèpā òc «détruire quelque chose, s'en débarrasser» = vfr. *destraper*.
dètròs = «détresse».
dètrõpā = «détremper».
dètrür = «détruire».
dètuò = «détour».

dëtu̯òrbâ cëcü «déranger quelqu'un de son ouvrage» < vfr. *detourber.*

dëvidâ «dévider», emprunté au fr.

dëvòlizâ «dévaliser», emprunté au fr.

s dërtî «se déshabiller» < fr. *se dévêtir.*

dévura «déguenillé», — *dévurâ cëcü̃* «l'injurier à outrance» = fr. *dévorer;* le vocalisme de la seconde syllabe est dû aux formes telles que *dévür,* dans lesquelles elle est tonique.

dëzëtèci «détacher», cf. *étèci.*

dëzèrcâ = «déserter», — «avorter».

dëzèrcü̃ «avorton» <**desertumen.*

dézèpü̃dü, -ü «détaché, -ée»; cf. *èpü̃dr.*

dézèrîtâ «déshériter», emprunté au fr.

dëzirî = «désirer».

déziö «dix-huit»; l'origine du *i* n'est pas claire.

déznü̃ = «dix-neuf».

dëzôla «désoler», emprunté au fr.

dëzö̃bu̯òrla «ôter le collier à une bête de trait», cf. *ö̃bu̯òrlâ.*

dëzölëtî «sevrer», cf. *ölëtî.*

dëzö̃pózna «désinfecter», cf. *ö̃pózna.*

dëzö̃rèsnâ «déraciner», cf. *ö̃rèsnâ.*

dèdra «adroitement» <**de-ad-directu,* cf. vfr. *adroit* adv., — *èfütâ dèdra* «arranger comme il faut».

dèm «dame», emprunté au fr.

dèni̯ «tige de chanvre», — *lè dèni̯ di rlèg* «le balancier»; origine inconnue.

dèri = «derrière», — «arrière», — «dernier», — *ö dèrî* «en arrière».

dẽ̃ «dans»; la voyelle nasale paraît indiquer que ce mot est emprunté au fr.

dẽ̃sî = «danser».

dẽ̃tô «dental de charrue», emprunté au fr.

dẽ̃vu̯a «orvet» <**d* + *anguettu*(?).

dẽ̃ci̯ü̃ «durillon» <**durilione*(?).

dèddó «de dessous» <**de-de-dossu.*

fâr dëstü «faire semblant de . . .»; origine inconnue.

dö = «deuil», — *èvu̯a grô dö* «être bien chagriné».

dözi = «dousil».

di = «du».

diminüâ «diminuer», emprunté au fr.

dir = «dire», — *ï vëi dir* «un vieux proverbe».

dirigî «diriger», emprunté au fr.

dispütā «discuter, — gourmander». — *s dispütā* «se prendre de gueule», emprunté au fr.

distilu «distilleur», emprunté au fr.

s divèči «s'amuser», c'est le fr. *se divertir* emprunté.

dīd fém. «dinde», emprunté au fr.

dīs «ainsi, comme cela»; origine inconnue.

dīsci «ainsi, comme cela», composé de *dīs* et *ci*.

di̯ò masc. «partie du fil de la quenouille qui est plus mince que le reste et qui se casse»; origine inconnue.

nū dē dla! «nom de Dieu!»; c'est une altération volontaire, comme en fr. «nom de bleu».

dmē = «demi».

dmēdā = «demander».

dmēdu «mendiant» = fr. *demandeur*.

dmu̯òrā = «demeurer».

dō = «dos».

dōsir «sellette (de cheval)» = fr. *dossière*.

dò cē? «depuis quand?»; serait en fr. **dès quand*.

dòmèǧ «dommage», emprunté au fr.

dònā = «damner».

dòt = «dette».

dòtā «dater», emprunté au fr.

dòvān «grosse prune noire»; origine inconnue.

dòz «douze» <**dŏdece*.

dòzīm «douzième», est dérivé de *dòz* comme le mot fr. de *douze*.

dō = «dent», — *lè dō öi̯òd* «canine», litt. «dent d'œil».

dra = «droit».

dratī, *dratīr* = «droitier, droitière».

drè = «drap».

drèbu̯òni «celui qui prend les taupes dans les champs» <**darbonariu* (?).

drèvī masc. «taupe» <**drabariu* (?).

drei̯ fém. «membre viril» = fr. *drille*.

drèmi «dormir» <*dormire*.

dròsī = «dresser», — *s dròsi* «se dresser», — p. p. p. *dròsi* «debout».

drui̯ fém. «putain», cf. vfr. *drue* «amie, amante, maîtresse, concubine» (?).

dü, *dür* = «dur, dure», — *lu dü* «le foie».

Dū = «Dieu».

dūmun «dimanche», cf. *MSL*, X, 291.

1 *du* = «deux».
2 *Du* «le Doubs (rivière)» < *Dube.*
3 *du, dus* = «doux, douce».
dubi = «double». — *i dubi* «demi-*côvé*». — «différentes mesures de capacité».
dubiò «coiffure de femme», cf. *MSL*, VII, 466.
dulaz fém. «barrière en bois comme il y en a dans les pâturages»; origine inconnue.
dürf fém., cf. *ribā*; origine inconnue.
dusin «doucine (rabot)», emprunté au fr.
dusò «doux, tendre» = fr. *doucet.*
dutā = «douter».
duv = «douve», — «fontaine».
duvò «édredon», cf. fr. *duvet.*
dǔǧi «danger» < *dominiariu.*
dva = «devoir».
dvē = «devant», — *dvē ī* «avant-hier».
dvētī «tablier de femme» = fr. *devantier.*
dvēnā = «deviner».

É

ē, ēz «aux» = vfr. *es.*
ēbèiū «aboyer» <**es-badiare.*
ēbèn «ébène», emprunté au fr.
ēbǒli «forcé (en parlant d'un outil)»; origine inconnue.
ēbòbi, -bī = «ébaubi, -ie».
ēbòčī = «ébaucher».
ēbrēčī = «ébrancher».
ēbrǒtnā ī bǒ «ébrancher un arbre»; origine inconnue.
ēbuarǧī = «héberger».
ēcāi «écaille», emprunté au fr.
ēcaiǒlā «jeter des cailloux à quelqu'un», dérivé de *caiò.*
ēcamǔòǧā «écafler»; origine inconnue.
ēcamǔòǧaiū «écafler»; origine inconnue.
ēcèčā = «écarter».
ēcèl = «écuelle».
ēcèlòt «bobèche», diminutif du précédent.
ēcèrā «équarrir» <**es-quadrare.*
ēcèru «équarrisseur», dérivé du précédent.
ēcēpā «cracher», cf. vfr. *escupir.*

1 *i a ẽcö* «je suis dégoûté, ça me dégoûte», cf. fr. *écœurer*.
2 *i sẽ ẽcö* = «je suis écuit».
ẽcis «seringue» < vfr. *esclice*.
ẽcisi «éclabousser ou mouiller avec une seringue», dérivé du précédent.
ẽcmũš «amorce», cf. fr. *amorce*; le commencement du mot est obscur.
ẽcól «école», emprunté au fr.
ẽcósu, -uz «batteur, -euse en grange», cf. vfr. *escoussour* «fléau à battre le blé».
ẽcòbüā «écobuer», sans doute emprunté au fr.
1 *ẽcòr* fém. «écart», emprunté au fr.
2 *ẽcòr* fém. «équerre», emprunté au fr., — *l ẽcòr è l ǖiè* «équerre à onglet», — *léz ẽcòr* «le gond avec ses ferrures».
ẽcòšā «écraser», emprunté au fr. populaire *écafler*.
ẽcrẽzā «anéantir (surtout en écrasant)», emprunté au fr.
ẽcrèmā «écrémer», emprunté au fr.
ẽcrẽnjól fém. «crécelle», — «pie-grièche»; origine inconnue.
ẽcrẽnjò «espèce de petit sapin de marais»; origine inconnue.
ẽcrẽsur fém. «grand dévidoir de tisserand», cf. La Curne *escrusserie* «action d'éplucher le lin».
ẽcrẽtür = «écritoire».
ẽcri subst. «lettre, billet» = fr. *écrit*, — *fár ün ẽcri* «faire un acte».
ẽcru = «écrou».
ẽcürö = «écureuil».
ẽcüm = «écume».
ẽcümā = «écumer».
ẽculònā l bó «couper les nœuds» <**es-columnare*.
ẽcun «corne» <**es-corna*. — *fár léz ẽcun* «faire les cornes à quelqu'un avec les doigts».
ẽcur «battre le blé» <*escutere*.
ẽcuš = «écorce».
ẽcuvā d èvó èn rèmès «balayer (un four)», cf. vfr. *escouve* «brosse».
ẽcujònā «écorner».
ẽcujòrèi = «écorcher», — «ôter la peau».
d l ẽcvẽi «ordures faites avec du bois, du papier, etc.» = vfr. *escoville*.
ẽcãj «esquille» <got. germ. *skalja*.
ẽcèga «émousser» = vfr. *escharder*.
ẽcèn «grande bûche de bois de stère» = fr. *échine*.
ẽcèpa = «échapper».

ĕčèrôs « pièce de bois qui réunit les échelles », cf. vfr. *eschareçon* « échalas ».

è m ĕčèrpi « j'ai des démangeaisons » < **es-carpire*, cf. fr. *charpir*.

ĕčès = « échasses », — *lĕz ĕčès dĕ lè lũ* « les deux montants du traîneau qui supportent le siège ».

ĕčũl « échelle » <*scala*.

s ĕčòdā « se chauffer » = fr. *échauder*.

ĕčòlũ̃ « noix », cf. fr. *écale*, all. *schale*; l'accent est sur la seconde syllabe, d'où l'*ŏ*.

ĕčòrp « gros ciseau », emprunté sans doute à la région Montbéliardaise. Serait le substantif verbal du représentant de **ex-carpire*.

ĕčvòt fém. « écheveau » <**scabetta*.

ĕčvu « dévidoir », serait en fr. **échevoir*.

ĕdī è cẽcũ̃ « aider (à) quelqu'un ».

ĕfèsī = « effacer ».

ĕfĕi̯ī = « effeuiller ».

lĕz ĕfĕmur « planches de côté d'une voiture de fumier »; origine inconnue.

ĕfĕmu̯òrā ĩ čā pu̯ò mnā di fĕmī « garnir une voiture pour transporter du fumier », dérivé du précédent.

ĕfrũ̃tā = « effronté ».

ĕfū = « effort ».

ĕfũš « ciseaux à tondre (les brebis) » <**es-for(fi)ce*, cf. fr. *forces*.

ĕgĕi̯ = « aiguille ».

ĕgĕi̯ũ masc. « cache-aiguilles », dérivé de *ĕgĕi̯*.

ĕgĕi̯nā « taquiner » = fr. *aiguillonner*.

ĕgĕi̯ũ̃ = « aiguillon », = « poinçon ».

ĕgnā = « égrener ».

s ĕgŏzlā « s'égosiller », emprunté au fr.

ĕgrĕli « ébarouir, ébaroui », — « affaiblir » <**es-gracilitu*.

ĕgrèfnā « égratigner », cf. vha. *krapfo* « crochet »; *grèp* « grappe » remonte au même mot, mais il a été emprunté avant le changement de *pp* en *pf*. Pour le sens cf. fr. *griffer* dérivé de *griffe*; = vfr. *esgrafigner*.

ĕgròlā « marqué de petite vérole », dérivé de *gròl* « grêle ».

èn pĩr ĕgüzũr « pierre à aiguiser pour ôter le fil », serait en fr. **aiguisoire*.

ĕguž fém. « gouge », sans doute emprunté au fr., mais pourrait sortir phonétiquement de **es-gubia*.

ĕgu̯òrğī = « égorger ».

ĕgzèrsā « exercer », emprunté au fr.

ẽgzilā « exiler », emprunté au fr.

ẽgòlür « engelure » <**es-gelatura*.

s ẽlẽsī = « s'élancer ».

ẽlẽgì « étourdi (comme quelqu'un qui vient de tourner) », serait en fr. **élourdi*.

ẽlöčī « gâté (en parlant d'un outil) » = vfr. *eslochier*.

ẽlüz fém. « éclair », substantif verbal du suivant.

ẽlüzī « faire des éclairs » <**es-lūcidare*(?).

s ẽlũỹī « tomber de son long », serait en fr. **s'élonger*.

s ẽmèỹī « s'épater » <*ex* + got. *magan* « être fort » = v. it. *smagare*.

ẽmödr « mettre en mouvement », cf. *MSL*, X, 322.

ẽmišlőcā « tout mutilé »; origine inconnue.

ẽmỵòtā = « émietter ».

ẽmulòt « pierre à aiguiser » <**es-moletta*.

ẽmutā « écraser les mottes » <**es-muttare*.

ẽnūlā « ôter les nœuds » <**es-nodulare*; on attend **ẽnulā*; l'*ū* est sans doute dû aux formes de l'ind. prés. *ẽnūl* où il porte l'accent.

ẽpèvürī « effrayer » <**es-pavūrare*.

ẽpẽn = « épine ».

ẽpi « épi (terme de menuiserie) », sans doute emprunté au fr.

ẽpil vinèt « épine-vinette », emprunté au fr.

ẽpĩnỵ « épingle », emprunté au fr.

dẽz ẽpĩnỵòč « épinard » = vfr. *espinoche*, *espinoiche*.

dlè pèỵ d ẽpỵòtr « poussette d'épeautre », emprunté au fr.

ẽpỵũỹ « éponge » = bourguignon *éplonge* (influence du verbe *plonger*).

ẽplöčī « éplucher », — *è m ẽ bĩ cüdī ẽplöčī, è n ẽ võ pỵa sèvỵa*, probablement emprunté au fr. (*éplucher*).

ẽplũ « étincelle » = vfr. *espelue*.

ẽpò, ẽpòs = « épais, épaisse ».

ẽpòl = « épaule ».

ẽprèvī « épervier » = vfr. *éprevier*.

ẽpulò « époule », serait en fr. **époulet*.

s ẽpỵarözī « s'étirer en s'éveillant » <**es-pigritiare*.

ẽpỵarũ « épar (pièce de bois qui soutient les échelles d'une voiture) », serait en fr. **éperron*, cf. vfr. *esparron* et, pour l'*e* supposé par notre forme, all. *sperren*.

ẽrāb « érable », emprunté au fr.

ẽrũtā « éreinter », emprunté au fr.

ẽröỵnā « éreinter », cf. vfr. *esrener*. Ce mot a probablement subi une modification analogue à celle que nous signalons sous le mot *rsẽỵna*.

ésai̯ī = «essayer», — «goûter».
ésclèt fém. «squelette», emprunté au fr.
ésclür «exiler, chasser», c'est le fr. *exclure* emprunté.
éscròcā «escroquer», emprunté au fr.
ésèčā = «essarter».
ésèpā «laver avec une planche»; origine inconnue.
ésèpur fém. «planche à laver», dérivé du précédent.
s ésèrā «s'égarer» = vfr. *esserrer*.
ī vēi̯ ésöču «quêteur de nouvelles», cf. vfr. *suschier* «examiner».
ési «essieu» <**axile*.
ésirī «fendre les bardeaux avec *lu fā ésiru*» = vfr. *essirer, escirer*.
ésòn «bardeau ou planchette pour couvrir les toits», cf. vfr. *essone*.
ésònā «assommer» <**as-somnare*.
ésō̃ masc. «mesure de labourage. Comprend 24 sillons avec l'ancienne charrue en bois et 20 avec la nouvelle charrue en fer qui fait des sillons plus larges»; origine inconnue.
éspèrā «espérer», emprunté au fr.
éspi̯ū̃ «espion», emprunté au fr.
éspri «esprit», — «alcool», emprunté au fr.
éstimā «estimer», emprunté au fr.
éstrópi̯ā «estropié», emprunté au fr.
éstumè «estomac», emprunté au fr.
ésū̃ = «essuyer».
ésutā «secouer un arbre pour en faire tomber les fruits» <**ex-succutare*.
ésu̯òrā lēz èbi, lé čē̃br «assainir» = fr. *essorer*.
ésu̯òrfē̃tā «ennuyer, tourmenter»; origine inconnue.
éšarlòt «échalote, *Cæpa ascalonia*», emprunté au fr.
éšérī «éclairer» <**es-clariare*.
éšèvī̃ «bardeaux minces pour couvrir les maisons du côté du vent»; origine inconnue.
s éšö̀znā «perdre sa graine (en parlant du foin)»; origine inconnue.
l éšlòt «petite échelle au-devant de la voiture à foin» <**scaletta*.
l éšnā di dó «échine, épine dorsale» <**skinata*.
éšuz «écluse», substantif verbal du suivant.
éšuzā «déborder» <**es-clausare*.
éšu̯òšā = «essoufflé».
étal = «étoile».
étalūr «chevilles du *čèrğu*», cf. vfr. *estelon*; on attend **étòlūr*.
étévi «attiédir»; voir *tév*.

étèč « attache (de toute espèce) », — « embrasse de rideau », substantif verbal du suivant.

étèčī (et *ètèčī*) « attacher »; c'est une corruption de *ètèčī* sous l'influence des nombreux mots commençant par *é*.

étèl « éclat de bois enlevé à l'équarrissage, — attelle » = vfr. *astelle*.

étèmā « étamer », emprunté au fr.

étènüā = « éternuer ».

étẽ « étain », emprunté au fr.

étẽ et *étẽ* = « étang ».

étẽdr « éteindre », emprunté au fr.

étẽp = « estampe (outil qui sert à estamper) ».

étẽgī = « étourdie ».

étnāi fém. sg. « tenailles » <**ex-tenacula*.

étôfā « étouffer », emprunté au fr.

étòl « écurie » <*stabula*.

ētõdr = « étendre ».

étr = « être ».

étra, *étrat* = « étroit, étroite ».

étrèi = « étrille ».

étrẽ « paille » <*stramen*.

étrẽgaiũ plur. = « étranguillons ».

étrẽgī, *-īr* = « étranger, -ère ».

étrẽiā = « étrangler ».

étrécas fém. « tenaille, étau », cf. vfr. *estrucoise*.

étrósā « couper, en arrachant par la force, comme un boulet, un rocher qui coupe un arbre en tombant » = vfr. *estrousser*.

étrũ = « étron ».

étruònіu « pressoir (à groseilles p. ex.) » = fr. *étreignoir*.

étü = « étui ».

s étüdiā « s'appliquer »; c'est le fr. *étudier* emprunté.

étũč « entorse » <**ex-torta*.

s étũdr ĩ pī « se faire une entorse » = vfr. *estordre*.

étul = « éteule ».

étup = « étoupe ».

étuònẽ = « étourneau », — « sansonnet ».

évācüā « évacuer », emprunté au fr.

s évõta = « s'éventer ».

s évuaiı = « s'éveiller ».

évuargòlā « étourdie, dévergondée »; origine inconnue.

d ẽxéprè « exprès », emprunté au fr.

ḗxpèr «arbitre, expert», emprunté au fr.
ḗxpi̯ā «expier», emprunté au fr.
ḗzitā «hésiter», emprunté au fr.

È

1 *è* = «à».
2 *è*, *èl* «il, ils» <*ille*, *illos*.
èbā «hospitalité», cf. vfr. *herberc*, — *bèi̯ī l èba* «donner l'hospitalité». — Pour l'*è* cf. *èbu̯arǧī*.
èbḗsī = «abaisser».
l èbètẽ̄ «le devant du bois de lit, qui est posé à charnières et peut se rabattre» = fr. *abattant*.
èbètr = «abattre».
èbètu d bṓ «bûcheron» = fr. *abatteur*.
s èbẽ̄dnā «s'adonner» = fr. *s'abandonner*.
èbi «habit», emprunté au fr.
èbrėvā = «abreuver».
èbrėvu = «abreuvoir».
èbüzā «abuser», emprunté au fr.
èbu masc. «moyeu» = fr. *about*.
èbu̯arǧī «héberger», cf. *ḗbu̯arǧī*; pour l'*è* cf. vfr. *abergier*.
s èbu̯òšā «s'appuyer en avant» <**ad-bucculare*.
ècaǧu «acajou», emprunté au fr.
ècėlā ī̄ čā «mettre sur une voiture plus de gerbes en arrière qu'en avant» = fr. *acculer*.
ècrėčī = «accrocher».
ècrėču, *-uz* «avide, intéressé» = fr. *accrocheur*, *-euse*.
s ècrėpi = «s'accroupir».
ḗtr ècruptū̄ «être accroupi sur les talons», dérivé de *ècrėpi*.
ècsèptā «accepter», emprunté au fr.
ècsidẽ̄ «accident», emprunté au fr.
ècspḗdi̯ā «expédier», emprunté au fr.
ècü «épuisé, ruiné» = vfr. *acul*.
ècüzī = «accuser».
ècū = «accord», — *d ècū* «d'accord».
s ècutā = «s'accouder».
ècu̯ā = «accouer», — *ècu̯ā ī̄ čvò èprè l òtr* «atteler deux chevaux l'un derrière l'autre», — *i̯ ṓn ā ècu̯ā ū̄n*, *i̯ ṓ vė ṓcu̯ò rècu̯ā ī̄n òtr* «atteler trois chevaux l'un à la suite de l'autre».
ècu̯òǧā = «accorder», — *s ècu̯òǧā* «s'accorder».
èč = «hache».

èčòt « hache » — fr. *hachette*.

èdè « toujours » — vfr. *ades*. Il faut noter à ce propos que *ĕ* tonique devant *ss* non suivi de *a* reste *è*, tandis que devant *s* suivi d'une consonne autre que *s* il se combine avec l'*s* implosif pour devenir *é* (*MSL*, VIII, 342). Il est intéressant de rapprocher de ce traitement celui de *a* tonique devant *ss* et devant *s* suivi d'une consonne autre que *s*, *MSL*, X, 180. A côté de *èdè* on peut citer *èprè* = « après », qui est dans les mêmes conditions.

èdra = « adroit ».

èdusi « atténuer » = fr. *adoucir* avec influence pour le vocalisme de l'adjectif *du*.

èfār = « affaire ».

èfič « affiche », emprunté au fr.

s èflā « s'envelopper la tête avec une pièce d'étoffe, un sac » = vfr. *afeuler, afuler* <* *affibulare*.

èflū̆ « pièce d'étoffe que l'on se met sur la tête et les épaules pour se protéger contre le froid ou la pluie », dérivé de *èflā*.

èfrūtā cĕcū̆ « faire un affront à quelqu'un » <* *affrontare*.

èfūbiā « affubler », emprunté au fr.

èfūtā « arranger, bien arranger », — *èl ẽta bī̆n èfūtā* « elle était bien habillée »; c'est le fr. *affûter* emprunté.

ègasia « acacia », emprunté au fr.

ègès « pie » — fr. *agace*. — *öi d ègès* « cor aux pieds », cf. all. *elsterauge*.

ègèsī = « agacer ».

ègĕči « perché »; origine inconnue.

ègrèfā = « agrafer », — « agripper, attraper ».

èğĕstā « ajuster », emprunté au fr.

1 *èği* « agir », emprunté au fr.

2 *èği*, *-ī* = « hardi, -ie ».

èğī « égaliser (une haie) », — *èğī lé rõğī* « tondre les haies »; origine inconnue.

èiū̆ « arranger, accommoder des choux, de la salade, etc. » = vfr. *aiuer*.

èl = « elle, elles ».

èla = « aller », — « allée, avenue », — *i i i sé èlā* « j'y suis allé ».

èlārm « alarme », emprunté au fr.

èlẽbi « alambic », emprunté au fr.

èmā — « amer ».

èmèti « évanouir », cf. vfr. *amatir* « fatiguer ».

èmẽdr « amande », emprunté au fr.

èmi, *-ī* = « ami, -ie ».
èmïsi « amincir », emprunté au fr.
èmnā = « amener ».
èmŏdiā « amodier », emprunté au fr.
èmŏdiāsiï « bail »; c'est le fr. *amodiation* emprunté.
èmŏd = « amende ».
èmŏdā « améliorer » = fr. *amender*.
s èmüzā = « s'amuser ».
èmur « amour », emprunté au fr.
ŏn èmï = « en amont ».
èmïslā = « amonceler ».
èmọ̀čï = « amortir ».
èmọ̀ru, *-uz* « amoureux, -euse », probablement emprunté au fr.
pọ̀ l èmọ̀ždū = « pour l'amour de Dieu ».
èn = « une », forme atone.
ènimŏ « animal », emprunté au fr.
ènïĕ = « agneau ».
ïn ènïsĕ « un innocent, un sot », emprunté au fr. et corrompu.
èpĕr « apprendre »; le vocalisme de la syllabe tonique fait difficulté.
è fŏ èpiè̤ï « il faut atteler » = vfr. *aploier*.
èpiè̤ti = « aplatir ».
èpiénā = « aplanir ».
èplā = « appeler ».
èpópriā « rendre propre, nettoyer »; c'est le fr. *approprier* emprunté.
èprè « après », — marque en outre contact, adhérence : *t ĕ dĕ cèniọ̀t èprè tï̈ čèpĕ*, — tendance, but : *fïr èprè cĕcï̈*, — *dmïda èprè cĕcï̈*.
s èprĕčï d cĕcï̈ « accoster quelqu'un » = fr. *approcher*.
èprĕvĕzī « apprivoiser » <**apprivatiare*.
èprŏtā « préparer » <**ad-prēstare*.
èpsĕ « abcès », emprunté au fr.
èpsït « absinthe », emprunté au fr.
s èpïï « s'adosser » = fr. *appuyer*.
èpïïdr « atteindre, joindre » <*apponere*.
èpïïtüzī « tailler en pointe » <**ad-punctutiare*.
èpọ̀čā = « apporter ».
1 *dĕz ĕr* « arrhes », emprunté au fr.
2 *l ĕr* « l'air », emprunté au fr.
èrā « labourer » <*arare*.
èrāčï = « arracher ».

far ün èrcèlů « faire une bêtise », litt. « faire un à reculons ».
èrèi « herser » <**erpicare*.
di fi d èrèò « fil de fer » = fr. *archal*.
èrèni fém. « araignée » = vfr. *aragne*.
èrgò « grosse épine » = fr. *ergot*.
èri = « arrière ».
èritā « hériter », emprunté au fr.
èrivā = « arriver ».
s èrmā = « s'armer ».
èrmuònè « almanach », emprunté au fr.
èròt « arrêté », substantif verbal du suivant.
èròtā = « arrêter ».
èròtò « obstacle » <**arrestettu*.
èrůòi = « arranger ».
èrpòt « mentonnet servant à retenir le loquet », cf. esp. prov. *arpa* « croc, griffe »; serait en fr. **harpette*.
èrůdi = « arrondir ».
èsèsî = « assassin ».
èsèzuònā « assaisonner », emprunté au fr.
èsěni « assainir », emprunté au fr.
èsī = « acier ».
èsīt = « assiette ».
èsītòt « très petite assiette, soucoupe », diminutif du précédent.
s èsůsiā « s'associer », emprunté au fr.
èsůbièğ « assemblage (menuiserie) », emprunté au fr.
s èstā « s'asseoir » <**ad-seditare*. — *è fò c i m èstès, i n srů pü èlā* « il faut que je m'assoie, je ne peux plus marcher ».
èsticā « arranger »; c'est le fr. *astiquer* emprunté.
èsůči « assortir », emprunté au fr.
s èterğī « s'attarder », emprunté au fr.
ètěsiů « attention », emprunté au fr.
ètirī = « attirer », — « allécher ».
ètizi = « attiser ».
ètizů « mite »; c'est le fr. *artison* emprunté.
ètò s ò può dìr, « tout de même, c'est extraordinaire » (marque d'étonnement), — *nóz i viů ètò èlā* « nous y irons tout à l'heure » = vfr. *atel*.
ètòcā « attaquer », emprunté au fr.
s ètòlā = « s'attabler ».
ètůdr = « attendre ».
ètrèpā = « attraper ».

èlrèpu, –uz = « attrapeur, -euse ».
èlu « aussi » = vfr. *atout*.
èvār = « avare ».
èvẽ = « avant », — *èvẽ ta* masc. « auvent », litt. « avant-toit ».
èvẽs = « avance ».
èvẽsī = « avancer », — *èvẽsī dẽ mòt* « alléguer de mauvaises raisons ».
èvẽtègī « avantager », sans doute emprunté au fr.
èvöi̯ = « aveugle ».
èvò̯i ou *èveĭ̯ī* = « aveugler ».
èvi = « avis », — *èlā ẽz èvi* « consulter ».
èvizā « avisé », — *s èvizā* « avoir l'idée de quelque chose », emprunté au fr.
l èvni = « l'avenir ».
èvő, d èvő « avec » <**apud–hoc–illud*, comme *ő* « oui » <**hoc-illud* devenu **ollud*.
èvò « en bas » = fr. *aval*, — *ỹn èvò* « en aval », — *tirī èvò* « démolir ».
èvòlā « descendre », — « abattre », — « avaler » = fr. *avaler*.
1 *èvri* = « avril » <*aprile*.
2 *èvri* « abri » <*apricu*.
èvu̯a = « avoir », — *i ỏ sé èvü pu̯ò ỏ frẽ* « ça m'a coûté 8 francs ».
s èvu̯ā = « s'avouer », — « se dénoncer ».
èvu̯arisiu̯, –uz « avaricieux, -euse », emprunté au fr.
s èžnẽi̯ī « s'agenouiller », cf. *žnẽi̯* « genou ».

Ẽ

ẽ dũ? « n'est-ce pas? (au sens de *oui*) » = fr. *hein donc*.
èn grős ẽbu̯āi̯ « une grosse bête (en parlant d'une femme) »; origine inconnue.
ẽč = « hanche ».
ẽdẽ masc. = « andain ». L'accent est sur l'initiale, d'où la brévité de la finale.
ẽdī « chenêts » = vfr. *andier*.
ẽdiv « chicorée frisée », emprunté au fr.
ẽdu̯òi̯ = « andouille », — « niais, imbécile ».
ẽgil fém. « anguille », emprunté au fr.
ẽǧ = « ange ».
ẽmā = « aimer ».
ẽs = « anse ».

É

éčaị = « orteil ».

éčī = « ortie ».

éni = « hennir »; on attend **òni*, mais l'*é* a pu sortir de **ò* par un affaiblissement postérieur.

ér « heure, — lieue », emprunté au fr.

éraị = « oreille », — *dêz éraị dė livr* « plante qui vient dans les terrains marécageux ».

èn éreuzür « cicatrice » = fr. *recousure*.

èn érmiz = « remise ».

érsénā « hérissé », dérivé du suivant; serait en fr. **hérissonné*.

érsŭ̄ = « hérisson », — *d l érsŭ̄* « des pavés ».

èn éžnīr = « ornière » <**ordinaria*.

Ö

ö, *öt* = « huit ».

öčī = « hucher », — « crier, beugler »; l'accent est sur l'initiale, d'où *ö* au lieu de **é*.

öfri = « offrir »; l'accent est sur l'initiale.

öğ̆i = « ourdir »; l'accent est sur l'initiale.

ïn öğ̆ŭ̄ « ce que fait chaque travailleur devant lui, sa file, dans une troupe de travailleurs des champs » = afr. *ordon* <**ordone*.

öị = « œil », — *öị dė čè* « myosotis », — *öị dė bū* « autre plante ».

öịè « œillet », — *öịè ŏ čècò* « œillet de poète (litt. œillet en bouquets) »; accent sur l'initiale.

ölā = « hurler »; accent sur l'initiale.

öni « exprime le léger hennissement de la jument caressant son poulain nouveau-né »; c'est le même mot que *éni*, mais avec l'accent sur l'initiale.

öšrò « hibou », dérivé de *öčī*.

övr « chanvre non peigné, chanvre brut, — filasse » = fr. *œuvre*.

övri = « ouvrir »; accent sur l'initiale.

özròl « érable commun, *Acer campestre* L. » <**acer-arbore*; accent sur l'initiale.

F

fā = « fer », — *lu fā* « le fer (d'un rabot) », — *lu fā dubi̯* « le fer double (d'un rabot) », — *di fā bi̯ē̄* « du fer-blanc », — *di bō̄ d fā* « du bois de fer », — *ī̄ fā d bū̄* « un fer de bœuf ».

fabric i « fabriquer », emprunté au fr.

fār = « faire ».

fegò « fagot », — « femme grosse et courte », emprunté au fr.

fèi̯a « falloir », cf. *MSL*, X, 320.

fèn « faîne », emprunté au fr.

fèrèn = « farine »; origine inconnue.

fèrnòt « espèce de poire farineuse », serait en fr. **farinette.*

fèvròt « fauvette » serait en fr. **faverette*; pour le suffixe, cf. *còlbrò*, *bulrò*.

fèzi̯ōl « haricot », emprunté à la forme savante *faséole* (lat. *phaseolus*).

fē̄ = « faim ».

fē̄tōm fém. = « fantôme ».

fēi̯ = « feuille ».

fēi̯rè « feuilleret (rabot) », emprunté au fr.

fēi̯ür « feuillure (d'une porte) », emprunté au fr.

fēlīr (*lè flīr*, *èn fēlīr*) « filière à tarauder » = fr. *filière*.

fēmā = « fumer », — *fēmā ī̄ čē̄* « fumer un champ ».

fēmī = « fumier ».

fēmri « tas de fumier » <**femarīle.*

fēnētr, *fnētr* = « fenêtre ».

fö « dehors » <*foris*, — *èl ò fö* ou *èl ò d fö* « il est en voyage ».

fösē « échelon de râtelier » <**fusticellu.*

fövrī « février », emprunté, ou bien l'*ö* est dû au recul de l'accent.

fözi « pierre à aiguiser les faux » = fr. *fusil.*

1 *fi* = « fil ».

2 *fi* = « fic (sorte de verrue) »; le peuple y voit le mot *fil* et le traduit ainsi lorsqu'il y a lieu.

3 *mò fi* « ma foi! », expression corrompue comme la plupart de celles que l'on emploie comme jurons; cf. *nū̄ dē dla.* Le mot *fi* sort peut-être de *fidu*; quoi qu'il en soit, *mò* est inexplicable phonétiquement.

fī, *fīr* « acide, aigre » <*feru.*

fič « ce qui entre dans le gond, et gond d'armoire, — charnière » = fr. *fiche*, ou emprunté au fr.

s fiǧī = « se figer ».

fini «finir»; on attend **fni*; ce mot a subi l'influence de la forme du français moderne.

fivr = «fièvre».

1 *fī̄*, *fī̄n* = «fin, fine», — «rusé».

2 *fī̄* fém. «finage» <*fine*.

s fi̯ā = «se fier».

:fi̯ē̄sī = «se fiancer».

i̯ö, *fi̯öl* = «filleul, filleule».

fi̯òt «sapin épicéa», cf. vha. *fiohta*.

fā = «filer».

fīr «machine à faire les vis pour les boulons» = fr. *filière*.

1 *dé flòt* «flûtes de pommes de terre», emprunté au fr.

2 *lè flòt* (*en fèlòt*) = «filette».

fmèl, *fèmèl* = «femelle», — «femme (en mauvaise part)».

fmīr, *fèmīr* «fumée = vfr. *fumière*.

1 *fō̆*, *fō̆l* = «fou, folle».

2 *fō̆* masc. «hètre» <*fagu*.

fō̆lai̯ī «batifoler, faire le fou» <**folliculare*.

fō̆s = «fosse».

fō̆sā = «fossé».

fō̆sai̯u «fossoyeur», emprunté au fr.

fō̆znā = «foisonner».

fō̆zū̄ = «foison», — *è fō̆zū̄* «à foison».

1 *è fō̆* = «il faut».

2 *fō̆* fém. = «faux».

3 *fō̆*, *fō̆s* = «faux, fausse».

fō̆čī masc. «manche de faux» <**falcariu*.

fō̆filā «faufiler», emprunté au fr.

fòn = «femme», — *lè bu̯òn fòn* «la sage-femme».

fòt = «faute», — «besoin, manque», — *èvu̯a fòt* «avoir besoin», — *vó n é pè fòt dé mu̯a* «vous n'avez pas besoin de moi».

fō̆dr = «fendre».

fra, *frad* = «froid, froide».

frai̯ī «étendre de la crème sur les gâteaux, étendre quelque chose de liquide sur quelque chose de solide» <*fricare*.

frai̯ür «gommeau qu'on étend sur les gâteaux» <**fricatura*.

frān = «frêne».

frapā «effaré», emprunté au fr.

frār = «frère».

frāz = «fraise».

frāzī = «fraisier».

frĕt « faîte », cf. all. *first* « sommet, faîte ».
tŭil frĕtŭr « tuile faîtière » <**frestaria*.
pèn frĕtòl « poutre faîtière », dérivé de *frĕt*.
1 *frē̆* = « franc (pièce de monnaie) ».
2 *frē̆*, *frē̆č* = « franc, franche ».
frē̆gal « fringale », emprunté au fr.
frĕgiū « frétiller » ; origine inconnue.
frĕgī « nettoyer un tuyau » = vfr. *furgier*, *fourgier*.
frĕlā « flamber un pigeon, un poulet, — brûler les moustaches, les cheveux de quelqu'un » = vfr. *freler* « roussir », *… èl è èvü èn buòn frĕlā* « il a les cheveux presque rouges ».
frèmi masc. « fourmi » <*formicu*.
frèsniū « frissonner » <**frictioniare* (?).
fri « frapper » = fr. *férir*.
frizi = « friser ».
frŏgèl « dévergondée » ; origine inconnue.
frŏsür « fressure » ; notre forme suppose une première syllabe *fros-*.
frò, *frŏč* = « frais, fraîche ».
frŏd = « fraude », emprunté au fr.
früstrā, *füstrā*, *früstā* « frustrer », emprunté au fr.
früt fém. pl. « fruit » <*fructa* plur.
frutā = « frotter ».
frŭ̄ = « front ».
frŭ̄d = « tronde ».
fruònniū « ronchonner » = vfr. *froignier*.
fŭ̄ = « feu ».
fūlā fém. « feu clair », dérivé du précédent.
für « courir » = fr. *fuir*.
fütĕ masc. et fém. « malicieux », emprunté au fr.
fù, *fŭč* = « fort, forte ».
fudr fém. = « foudre ».
fŭ̆gīr = « fougère ».
fultò « lutin » = **folletot*, mais le vocalisme de la première syllabe fait difficulté ; est sans doute emprunté.
fŭr « diarrhée » = fr. *foire* ; — *èvŭa lè fŭr* « avoir la diarrhée ».
fŭš = « force ».
fŭtā « fouetter » ; est peut-être emprunté.
futü, *-ū* = « foutu, -ue ».
1 *futr* verbe = « foutre ».
2 *futr* masc. « sperme » = fr. *foutre*.

1 *fū̃* = «foin», — *di fū̃ d ȯpu̯argèl cū̃ sai̯ èprè lè pétür* «sorte de foin qu'on fauche après la pâture».

2 *fū̃*, *fū̃d* «profond, -onde» <*fundu*, *-a*.

3 *fū̃* = «fond», — *ī̃ fū̃ d čā* «planche qui forme le fond d'une voiture de fumier».

fū̃dr = «fondre».

fū̃fnā «se dit du bois vert qui siffle légèrement quand on le met au feu»; origine inconnue.

fū̃gī «absorber un liquide à la façon des éponges, du papier buvard» = vfr. *fongier*.

fū̃t = «fonte».

fū̃tē̃n = «fontaine».

1 *fu̯a* = «fois», — *étr è lè fu̯a* «être ensemble».

2 *fu̯a* = «foi», — *mò fu̯a* «ma foi», expression corrompue, cf. *mò fi*.

fu̯ā «foie», emprunté au fr.

fu̯ai̯ē̃s «faïence», emprunté au fr.

fu̯ai̯òt «jeune brebis» <**fētetta*.

fu̯ar = «foire (marché)».

fu̯arā = «ferrer».

fu̯armā «fermer à clé» <*firmare*, — *fu̯armā èprè lē da* «coller, poisser».

fu̯armür «serrure» <**firmatura*.

fu̯arò = «ferret».

fu̯ī̃ masc. «fouine», emprunté au fr.

fu̯ò = «four».

fu̯ònā = «faner».

fu̯ònāz = «fournaise».

fu̯ònē «tas de bois de charbonnier» = fr. *fourneau*.

lè fu̯ònès «foin en graines», — *lē fu̯ònès* «les grandes herbes», cf. Godefroy *foignasse*.

fu̯òni̯ «fourchette à pêcher le poisson», cf. fr. *foine*.

1 *fu̯ònlò* «tas de racines, herbes sèches, troncs de choux, etc. qu'on brûle dans les champs en automne ou au printemps», diminutif de *fu̯ònē*.

2 *fu̯ònlò* «petite grotte», diminutif de *fu̯ò*.

fu̯ònò «fourneau (de chambre ou de cuisine)» <**furnettu*.

fu̯ònuz = «faneuse».

fu̯òrbi = «fourbu».

fu̯òrč = «fourche», — *lè fu̯òrč è pȯ̃drē lè vi̯ē̃d*.

fu̯òrčē masc. «fourche à quatre dents», dérivé de *fuòrč*.

fu̯òrčòt = «fourchette», — «perce-oreilles», — «planche formant fourche pour poser la passoire du lait».

fu̯òrèǧ = «fourrage».

fu̯òrgènā = «fourgonner».

fu̯òrm = «forme», — *lé fu̯òrm* «places des chantres à l'église, — les stalles du chœur».

fu̯òrmèǧ «fromage» < *formaticu*.

fu̯òrmèǧò «guimauve», diminutif de *fu̯òrmèǧ*.

fu̯òrmŏ̄ «froment» < *frumentu*.

G

Dū vŏ gā «bonjour»; c'est le vfr. *Dieu vous gart* emprunté.

1 *gāǧ* masc. «carde pour carder la laine»; c'est le même mot que *carde*, avec changement de l'initiale sourde en sonore par assimilation avec la sonore initiale de la syllabe suivante.

2 *gāǧ* masc. «garde», emprunté au fr.

gai̯ fém. «chiffon»; origine inconnue.

gai̯ò «cochon», cf. vfr. *caion* «id.».

gai̯u, *-uz* «déguenillé, -ée», dérivé de *gai̯*.

galin, *ǧū è lè galin*, c'est l'objet qu'il s'agit de renverser, bouchons pierre levée, tuyau de poêle, etc., avec des palets ou des pierres. C'est une sorte de jeu de la *poule*, et *galin*, emprunté, représente *gallina*.

gār «guerre», emprunté au fr.

gars «femme de mauvaise vie», emprunté au fr.

gāzèt «journal», emprunté au fr.

gē «gai, gaie», emprunté au fr.

gègèl «crotte de chèvre, de lapin, etc» représente sans doute une forme méridionale **cagèl* (cf. prov. *caga*, v. prov. *cagar*) empruntée, qui devait devenir **cègèl* et que le sentiment d'un redoublement aurait transformée en *gègèl* par assimilation régressive.

gèǧā «carder», cf. *gāǧ*.

gèǧür «pari», emprunté au fr. *gageure*.

gèi̯ «excrément dur et cylindrique» = vfr. *guille* «sorte de bâton cylindrique ou conique».

gèni̯ī «gagner», emprunté au fr.

gèrēti «garantir», emprunté au fr.

gèrgòt = «gargote», — «gorge».

gèrgu̯òi̯ī = «gargouiller».

gèrni «garnir», emprunté au fr.

gèrŏǧ «guêtres»; origine inconnue.

gètā «guetter», emprunté au fr.

gẽ̃ «gant», emprunté au fr.

gẽ̃n «gaine», emprunté au fr., — *ĩ trẽ̃n gẽ̃n* «quelqu'un qui n'arrive pas, qui est toujours en retard», litt. «traîne-rapière», cf. vfr. *traîne gainier* «bretteur, vagabond».

èn gẽ̃s de pèrèplũ «étui de parapluie»; c'est le fr. *ganse* emprunté.

gẽl «bouche» = fr. *gueule*.

gẽlā = «gueuler», — *gẽlā cẽcũ̃* «injurier quelqu'un».

gẽnẽ̃, *gnẽ̃* «noyau» <*granellu*.

giẽò «guichet de fenêtre», emprunté au fr.

gidā «diriger» = fr. *guider*.

dẽ̃ gïu̯ d ān «sorte de pâte alsacienne, rappelant un peu les nouilles, que l'on moule en la faisant passer par un entonnoir»; c'est la forme française de *gèi̯*.

di gïu̯ributũ̃ «fruit de l'églantier», litt. «bouton de Guilleri».

giõm «guillaume (rabot à fer étroit, échancré)», emprunté au fr., — *giõm tũrč* «espèce particulière de guillaume», litt. «guillaume-torche».

lu glĩglĩ «petit doigt»; c'est probablement l'all. *klein* «petit» deux fois répété.

glõri̯öz «coquette», emprunté au fr.

gnī = «grenier».

dlè gnòt dẽ gẽnèrī «le fruit du genévrier» <**granetta*.

gõzī «gosier», sans doute emprunté au fr.

gòbā = «gober».

gõč «gauche», emprunté au fr.

gõčī, *–ir* «gaucher, -ère», emprunté au fr.

gõl = «gale».

gòlẽ̃ «galant», sans doute emprunté au fr.

gòlò «gros morceau»; c'est peut-être le même mot que fr. *galet*, — *lvā lẽ gòlò* «tomber les quatre fers en l'air».

gòlu, *–uz* = «galeux, -euse».

gòpā «mal habillé», emprunté à Montbéliard *gauper*, dérivé de fr. *gaupe* «souillon».

gòržè «gorget», emprunté au fr.

gòtai̯ũ «chatouiller», emprunté, serait en fr. **gatoyer*, cf. Godefroy *gatillement*.

fār lẽ gòtai̯ò «chatouiller», cf. le précédent.

s gòvuai̯ī «se gâter en se mouillant, en parlant de la viande, des fruits, etc.»; origine inconnue.

grā, *grās* = «gras, grasse».

grai̯ũ̃ «crayon»; c'est le même mot que le fr. avec changement de la sourde initiale en sonore.

grāi̯ū̃ «graillon», peut-être emprunté au fr.

grē masc. «panier rond en osier où l'on fait lever la pâte des miches de pain» <**cratellu*, avec changement de l'initiale sourde en sonore.

grèbēs «écrevisse»; c'est à l'all. *krebs* emprunté.

grèbū̃ «rillons», cf. fr. *grabeau*, — *dē grèbū̃ èprè lē sulā* «neige durcie adhérant aux souliers».

ğrèbu̯ònā «former des *grèbū̃*», — *dlè naǧ cē grèbu̯òn* «de la neige qui se gèle et se met en mottes», dérivé du précédent.

grèi̯, *grēi̯* «quille»; origine inconnue.

grèi̯ī, *grēi̯ī* = «griller», — «faire cuire sur le gril».

grèni̯, *grēni̯* «fâché, en colère», — *ētrē grēni̯* «être en colère» = vfr. *grigne*.

grèp = «grappe», — «crochet, crampon», — *lè grèp di bē̃ d čèpü* «grappe du banc de menuisier», — *lè grèp di čèrò* «grappe mobile pour serrer le chariot dans la scierie».

grèpā «mettre des crochets à glace à ses chaussures», dérivé de *grèp*.

grèpī̃ = «grappin», — «tisonnier».

grès «graisse», emprunté au fr. ou sortant de **crassa* (?).

dē grèsū̃ «herbes trop grasses que les bêtes ne mangent pas», dérivé du précédent.

grètā = «gratter».

grèvòt «cravate», emprunté au fr.

grèvu «bouvet» = fr. *gravoir*, — *lu grèvu d èsõbi̯èğ*, *lu grèvu d lò-vū̃*, *lu grèvu d lē̃bri* sont différentes espèces de bouvets.

1 *grē̃* = «grain».

2 *grē̃*, *grē̃d* = «grand, grande».

grē̃ğ = «grange».

grē̃n = «graine».

s ō̃n ò tu grēbi «il y en a beaucoup»; origine inconnue.

grēi̯ «cheville du pied»; origine inconnue.

grēi̯nā «faire du bruit en remuant de petits objets», dérivé de *grōï̯ò*.

grēi̯ò «grillon» = vfr. *grillet*.

èvu̯a lē grēi̯ò «être malade un lendemain d'ivresse»; c'est sans doute *grelot*, c'est-à-dire avoir des tintements dans la tête.

grēi̯òt «quillette», diminutif de *grēi̯*.

grēmā «croquer, mâcher avec bruit quelque chose de dur, — n'être pas content» = vfr. *grumer* «mâcher».

grēmēsē «peloton de fil» <**glomiscellu*.

grēmòl fém. «cartilage»; origine inconnue.

grémū̃ «limaçon à salade»; origine inconnue.

grému̯ònā «gronder, grommeler», cf. all. *grimmen*.

grévā è cécū̃ «gêner quelqu'un, lui faire du mal» = fr. *grever*.

gröi̯ò «grelot» = vfr. *grillet* «grelot», avec l'accent sur l'initiale.

grözèl «groseille», sans doute emprunté au fr.

grözèlī «groseillier», sans doute emprunté au fr.

grözi̯ī «rousiller»; origine inconnue.

gri, *griz* = «gris, grise».

è m ò grī «je m'ennuie, je regrette» <**grīda*, cf. vha. *girida* «appétit, désir».

gribulā «bigarré, grivelé», cf. fr. *gribouillé*.

grifā = «griffer».

griv «grive», sans doute emprunté au fr.

grī̃sī «faire une mine refrognée» = fr. *grincer*.

grī̃mès = «grimace».

grṓ, *grṓs* = «gros, grosse», — *sè fòn ò grṓs* «sa femme est enceinte».

gròl fém. «grêle», emprunté au fr.

gròlā «grêler», emprunté au fr.

gròvòlū̃ «frelon»; origine inconnue.

grülā d fra «être tout transi, grelotter de froid», cf. vfr. *grouller*, *gruler*.

gru «craie» <*creta* avec changement de l'initiale sourde en sonore.

grū̃snī̯ī «grommeler», cf. vfr. *gronsonner*.

gru̯az fém. «gravier fin», emprunté, cf. Godefroy *groise*, *groisse*.

gru̯òni̯ī = «grogner».

gudi̯ū̃ «jupon», cf. vfr. *godet*, *goudet* «jupon».

gūi̯ē̃ «homme répugnant, surtout au moral», cf. Godefroy *gouillart*, *goliart*.

gūi̯ē̃dā «perdre son temps et se mal conduire», dérivé du précédent.

gulā «bouchée» <**gulata*.

gunḗ masc. «jupon», cf. Roquefort *gone*, *gonelle*.

gurd «gourde», emprunté au fr.

lè gūrg̀ «la bouche» = fr. *gorge*.

guri «petit cochon», cf. fr. *goret*, vfr. *gorin*.

gut = «goutte», — *bu̯ar lè gut* «boire de l'eau-de vie», — *i vè t fār è bu̯ar lè gut*, litt. «je vais te faire boire la goutte», c'est un petit supplice que les enfants s'infligent entre eux et qui consiste à écraser le nez du patient sous le pouce, de telle sorte que les voies lacrymales excitées sécrètent des larmes, comme

lorsque l'on boit de l'eau-de-vie trop forte qui «pique le nez» et fait pleurer.

gutā «goûter», emprunté au fr.

gutrò «gouttière», dérivé de *gut* «goutte».

gṻ = «gond».

gṻgnā «gorgée»; origine inconnue.

gṻs «gonflé», adj. verbal de *gṻsā*, — *ètré gṻs* «être gonflé, être enflé, être gonflé de colère», — *lu tŏ s gṻs* «le ciel devient orageux».

gṻsā = «gonfler».

guòrmē̈ = «gourmand».

Ğ

ğ «déjà» <*iam*, — *ŏ vuaci ż du* «en voilà déjà deux».

ğā = «geai», — *ğā crösò* «espèce de geai, gros bec», est peut-être un dérivé du mot qui est en vfr. *croissir* «craquer, faire entendre un bruit analogue à un craquement».

ğārb «gerbe» = vfr. *jarbe*.

ğémi «gémir», emprunté au fr.

èvua di ğè «avoir du chic», — *èn grŏs sē̈ ğè* «une grosse bête, en parlant d'une femme»; c'est probablement le mot fr. *jet* emprunté.

ğècè masc. «jaquette de femme»; c'est la forme masculine, d'ailleurs empruntée.

ğèiò «cri vif»; origine inconnue.

ğèrğò «jable d'un tonneau», cf. vfr. *gargau*.

ğèrğòlu «instrument à faire *lu ğèrğò*», dérivé du précédent.

ğèrmā = «germer».

ğèrmözī «ronchonner»; origine inconnue.

ğèrmṻ «germe», — «aiguillon de la guêpe, de l'abeille», dérivé de *ğèrmā*.

ğèrò = «jarret».

èvua lé ğès «avoir les dents agacées»; origine inconnue.

ğètòt «petite jatte», serait en fr. **jattette*.

ğèvé masc. «javelle»; c'est la forme masculine.

ğèvlā «faire des javelles», dérivé du précédent.

ğē̈nā «gêner», emprunté au fr.

ğē̈vī = «janvier».

ğė = «jour».

ğębsī «poursuivre en courant» = vfr. *gibecier*.

ğėmŏ = «jument».

ǧénā = «journée».

ǧénèl «poule» <**ganīla*. — *ī sõ žnèl* «un fouille-au-pot», — *fār lu cü d ǧénèl* «rapprocher les doigts pour recevoir la férule».

ǧénès = «génisse».

ǧénlī «poulailler», dérivé de *ǧénèl*.

ǧénò «journal, un tiers d'hectare» = fr. *journal*.

ǧénvèrī = «genévrier».

ǧêst «juste», emprunté au fr.

ǧi «gypse» = vfr. *gy*.

ǧibī ou *ǧübī* «gibier», sans doute emprunté au fr.

ǧigò «gigot», emprunté au fr.

ǧipā, *èn vèč cé ǧip* «une vache qui donne un coup de pied» = vfr. *giper*.

ǧisu = «gypseur».

lé ǧiš «oreillons» = fr. *gilles* (cf. E. Brissaud, *Expressions populaires*, p. 140).

ǧivr = «givre».

ǧ̈ǧā «sauter, danser, gambader, se démener, sauter de joie» = fr. *ginguer*.

ǧmā = «jamais».

bố ǧőli «bois gentil, *Daphne Mezereum*» est probablement le même mot que vfr. *jolif* avec deux *l* étymologiques.

ǧòbìā «faire un projet, tirer des plans, imaginer»; le fr. *jabler* signifie «assembler les douves d'un tonneau».

ǧòf fém. «écume, — mousse de liquide»; origine inconnue.

ǧòfā mõ ī gaiò «manger salement, en bavant, en écumant»; dérivé du précédent.

ǧòǧī = «jauger».

ǧòlā = «geler», — «gelée, fromage de cochon».

ǧòlu = «jaloux».

ǧòn = «jaune».

ǧònròt fém. «bruant jaune», dérivé de *ǧòn*.

ǧõ = «gent, gens», — *nố vẽi ǧõ* «nos aïeux».

ǧõti = «gentil».

ǧü = «jus».

1 *ǧ̈ū* = «jeu».

2 *ǧ̈ū* = «jouer».

ǧ̈ūdi = «jeudi».

ǧüǧ = «juge».

ǧüǧī = «juger».

ǧüìè «juillet», emprunté au fr.

ǧūn = «jeune».
ǧūnā = «jeûner».
ǧürī = «jurer».
ǧürnā fém. «contenu d'un tablier», cf. fr. *giron*.
ǧütö, *-öz* = «juteux, -euse».
ǧ̄ü = «juin».
1 *ǧu* = «joug».
2 *è ǧu* «perché», cf. vfr. *joug* «juchoir», — *èl è mūta è ǧu* «il est perché».
ǧū = «joue».
ǧui = «jouir».
ǧūrǧ = «Georges».
1 *ǧ̄ü* masc. = «jonc».
2 *ǧ̄ü*, *-ūt* = «joint, -ointe».
ǧ̄ūt fém. «articulation» = fr. *jointe*.
lè ǧ̄ütür «cuir qu'on enroule autour des cornes dans le joug» = fr. *jointure*.
ǧu̯ālī «geôlier», emprunté au fr.
ǧu̯èrmēdiz «germandrée», emprunté au fr. et corrompu.
ǧu̯òni̯u «gros rabot de tonnelier qui sert à dresser les douves», serait en fr. **joigneur*.

I

1 *i*, *i̯* «je» <*ego*.
2 *i*, *i̯* = «y», — «à lui».
ici «là» <*eccu(m-h)ic*.
ilè «là» <*ec(ce-il)lac*.
imitā «imiter», emprunté au fr.
imǒǧ «image», emprunté au fr.
isi «ici» <*ecce-hic*.
īš «herse», — *l īš dè lè sī* «le barreau de la scie» <**īrpice* (?).
ivru̯òni̯, *ivru̯òni̯ǒs* = «ivrogne, ivrognesse».
izup «hysope», emprunté au fr.

Ī

ī, *īn* = «un», forme atone.
īcīt «inquiet», emprunté au fr.
īcrüèl «écrouelles», emprunté au fr. et corrompu.
īdicā «bleuir le linge à l'indigo», emprunté au fr. et corrompu d'après *indiquer*.

ɨ̃pósibi « impossible », emprunté au fr.
ɨ̃prüdɛ̃ « imprudent », emprunté au fr.
n ɨ̃puòc ca = « n'importe quoi ».
ɨ̃sòlɛ̃ « insolent », emprunté au fr.
ɨ̃süpuòčòbi « insupportable », emprunté au fr.
ɨ̃vitā « convoquer », emprunté au fr.

I

iā = « liard ».
iès = « glace ».
ièsī = « glacer ».
ièsɔ̃ = « glaçon ».
iɛ̃ = « gland », — *lé iɛ̃ c ɔ̃ bèi é gaiò* « les glands qu'on donne aux cochons ».
iònā = « glaner ».
iüiü « dada », mot enfantin.
iu « leur, leurs » <*eoru*, — « eux » <*eos*.
iucā « sauter, danser »; c'est l'all. *jucken* « sauter » emprunté.

L

1 *l, lè* = « la ».
2 *l, lu* = « le ».
lā = « lard ».
1 *lāč* = « lâche ».
2 ***lāč*** m. « punaise de brebis »; origine inconnue.
lačī = « lécher ».
lāčī = « lâcher ».
ɨ̃ laču « un gourmand » = fr. *lécheur*.
laču̇r « auge en bois pour les chevaux », serait en fr. **léchoire*.
laǧī, -ir = « léger, -ère.
laiɛ́ « lacet » — *ɨ̃ laiɛ́ d čòs* « jarretière » < **ligatellu*.
laiūr « layette » < **ligatoria*.
lām « lame », emprunté au fr.
laiī = « lier », — *laiī ɨ̃ vésɛ́* « cercler un tonneau ».
lāmua « pitié! » = fr. *las + moi*.
lar f. « loutre » = fr. *loir*.
lārǧ = « large ».
larm = « larme », — *larmé Dū* « malheur! ».
lārr = « lèvre ».

lâzòt «laitron, *Sonchus* L.». On attend *lêzòt* de **lacetta* (?) comme *rêzî* de *racemu*; notre mot est sans doute emprunté à un patois des environs de Mtb. où l'on dit *lèzót*.

1 *lë* «elle» = vfr. *lei*.

2 *lë*, *lëz* = «les».

3 *lë* «lit», — *î lë bgü* «un lit dans une alcôve» < *lectu perdutu*.

lër = «lire», — «trier».

lësü m. «lessive de cendre» < *lixivu*.

lêü «lait coagulé par la présure; caséum du lait, mêlé de lait ou de crème» < *lactariu*.

lêtõ ou *lêtò* «cochon de lait» < **lactente*, — *èl è fâ sẽ lêtõ* «elle a mis bas (en parlant d'une truie)».

lëzãğ f. «lézard» = fr. *lézarde*.

lëzi «produit de la présure mêlée au lait» < **lacile* (?).

1 *lè* = «la».

2 *lè* = «là».

lègè m. «flaque d'eau»; c'est probablement un diminutif signifiant «petit lac», dérivé au moyen du suff. *-attu* d'un mot simple emprunté à un dialecte méridional tel que it. *lago*.

lèn = «lune».

lèni = «ligne».

lèsẽ «lait» < **lacticellu*.

lèsî = «lacer».

lèsò = «lacet».

lèt = «latte».

s lèvã = «se laver».

lèvu «où», litt. *là-où*.

lẽbãn «balafre, accroc» < **lamberna*, cf. lat. *lamberare* «déchirer».

lẽbrëčür «lambrissure, corniche», emprunté au parler de Mtb.

lẽbri = «lambris».

lẽdruaniî = «lanterner, lambiner», cf. vfr. *landreux* «paresseux».

lẽgi = «languir».

lẽp = «lampe».

lẽtãn = «lanterne», — «homme lent».

lëğ = «loge».

lëğẽ = «lourdeau».

lëğî = «loger».

lëğmõ = «logement».

lëmès = «limace».

lëmuònür «limonière», dérivé de *limon*, cf. le mot fr.

lèrǧé «petit traîneau» < **lubricellu.*

s lèvā — «se lever».

lö «ivraie» < *loliu.*

di li «if» = fr. *l'if* (article soudé).

li f. = «lie».

libr «libre», emprunté au fr.

librèci̅ «vilebrequin». cf. *MSL*, X, 292.

liǧ «bouchon» = fr. *liège.*

èn vèč lir «une vache qui a été saillie mais ne porte pas»; c'est probablement l'all. *leer*, venu par l'intermédiaire de la Suisse.

1 *livr* «livre» emprunté au fr.

2 *i̅ livr* «ensemble des pis» < *uberu* précédé de l'article soudé.

līvr = «lièvre».

livrā = «livrer».

1 *li̅* = «lin».

2 *li̅* = «lien».

li̅ǧ = «linge».

li̅m = «lime».

li̯òt f. «petit traîneau», diminutif de *lū̅.*

s li̯òtā «se glisser avec un petit traîneau», dérivé du précédent.

i̯ū̅ m. «partie recourbée sur laquelle glisse le traîneau», dérivé de *lū̅.*

lé lmū̅ d lè lū̅ «partie du traîneau à laquelle sont attachés les traits» = fr. *limon.*

lni̯ö = «ligneul».

lóvr m. «veillée»; ce mot remonte évidemment à *lucubru*; mais l'*ó* constitue une difficulté; même observation pour les deux mots suivants.

lóvrā f. «veillée» < *lucubrata.*

lóvròt «colchique d'automne» < **lucubretta.* Cette plante se met à fleurir en automne à l'époque où l'on commence les veillées; c'est une «veilleuse».

lòbu̯òrā «cultiver», emprunté au fr.

lòč «mince tranche de pain» = vfr. *laische.*

lòd «volet», emprunté au suisse, all. *lade.*

lòpā «laper», emprunté au fr.

lòpinīr «grande pince de forgeron»; ce mot est sans doute dérivé de *lopin*; c'est la pince qui sert à prendre les *lopins* de fer.

lòtr = «lettre».

lòvū̅ «planche». cf. vfr. *lavon*, *lovon*, *laon*; l'*ò* de la première syllabe paraît indiquer un emprunt aux patois des environs de Montbéliard.

lõg = « langue », — *lõg dé bèrbi* « piloselle », *Hieracium Pilosella* L. », — *lõg dé sòtré* « autre plante, litt. langue de sauterelle ».

lsi = « laisser ».

lsũ « linceul », — « drap de lit », cf. fr. *linceul.*

lï = « lui ».

lũ f. « grand traîneau »; origine inconnue; cf. suisse *luge.*

lünòt « linotte », emprunté au fr.

lürũ = « luron ».

lüs f. « instrument à forer les essieux »; origine inconnue.

s lütï « se battre » = fr. *lutter.*

lũdi = « lundi ».

lu, luv = « loup, louve ».

lürï « laurier », cf. *MSL*, VIII, 337.

lua « loi », emprunté au fr.

lũ = « long, loin ».

lũg = « longe ».

lvru « petite seille en bois, à une seule anse, pour donner à lécher aux bêtes », — « huche à pain » = vfr. *livroir* « mesure de capacité ».

M

m, mé « me, moi » < *me.*

1 *mã* m. = « mai (mois) », — « mai (arbre de mai) ».

2 *mã* f. « pétrin » < *magida.*

3 *mã* f. = « *mer* ».

mãči = « mâcher ».

mãčò « petite bouchée d'aliments que l'on a mâchée avant de la donner à un enfant », d'où « petits plats, plats fins », — *fãr tu lé mãčò d cécũ* « faire le gros ouvrage de quelqu'un, le travail sale ou répugnant, être aux petits soins à l'égard de quelqu'un, le flagorner », ne se prend qu'en mauvaise part.

mãčür = « mâchoire ».

mãgr « maigre », probablement emprunté au fr.

mãg = « merde ».

mãgi « mardi », emprunté au fr.; accent sur l'initiale.

mãi = « maille » — « torchon de mailles de fer pour écurer les marmites ».

mãĩ, té võ trò tõ, té mãi tũ čã « tu tournes trop tôt (trop court), tu accroches ta voiture » = port. *magoar* qui a à peu près le même sens < *maculare.*

1 *mãl* m. = « mâle ».

2 *mal* f. «malle», emprunté au fr.

malbr «marbre», emprunté au fr.

mān = «marne».

manẽž «manège», emprunté au fr.

1 *mār* = «maire».

2 *mār* = «mère (en parlant des animaux, surtout des brebis)».

3 *mār* = «mare», — *lè mār de Fuarér* «la mare de Ferrières», que l'on traduit à tort «la mer de Ferrières».

marònī «marronnier», emprunté au fr.

mārs «mars», emprunté au fr.

mātī̃ «mâtin», emprunté au fr.

mātr «maître d'école»; emprunté au fr.

matra «fumier»; origine inconnue.

1 *mẽ*, *mẽz* = «mes».

2 *mẽ* «milieu» < *mediu*, — *ō mẽ* «au milieu» < *in mediu*.

mẽbil «chétif, malingre (en parlant d'une bête)»; origine inconnue.

mẽcanic «appareil, instrument un peu compliqué»; c'est le fr. *mécanique* emprunté.

mẽcĕǧi «mercredi», emprunté au fr.

mẽčẽ, *-ẽ̃t* = «méchant, -ante».

mẽdizẽ̃ «médisant», emprunté au fr.

mẽlès «mélasse», emprunté au fr.

mẽmẽ «grand'mère», mot enfantin.

mẽmūr «mémoire», emprunté au fr.

mẽnö = «minuit».

di méngó «plante à côtes blanches que l'on mange»; origine inconnue.

mẽprézī = «mépriser».

mẽr «mère», emprunté au fr.

mẽritā «mériter», emprunté au fr.

mẽsèǧī = «messager».

mẽtèri «métairie», emprunté au fr.

mẽti = «métier».

métrò «étagère d'encoignure, rayon», cf. vfr. *mestier* «buffet, armoire» dont *métrò* est un diminutif.

mẽtsī̃ «médecin», emprunté au fr.

mè = «ma».

mèc = «miche».

mèčé = «marteau», — «dent molaire».

dlè mèdu ou *di mèdu* «amadou», — *ī bulro d mèdu* «champignon amadouvier», emprunté au fr.

mèiz « mésange », emprunté au suisse, all. *meise.*

mèjò — « maillet ».

mènẽ̄ « étameur » — vfr. *maignin.*

mènvèl « manche de charrue » = fr. *manivelle.*

mèrcā « marquer », emprunté.

mèrcẽ̄ « palonnier de voiture », sort probablement de **marcone* dérivé de *marcus* « marteau »; ce nom serait dû à la forme de l'objet; cf. *mèšö.*

1 *mèrčī* = « marcher ».

2 *mèrčī* = « marché ».

mèrčò = « maréchal ».

di mèrè « de la vase »; c'est le fr. *marais* emprunté.

mèrgò « matou » = fr. *Margot.*

mèrgulòt « gorge, bouche » = fr. *margoulette.*

mèrjèl — « margelle », — « appendice charnu aux joues ou au cou de la chèvre, du porc, du lièvre », — « mèche de cheveux », — *bẽ̄ è mèrgèl*; cf. *bẽ̄.*

mèrğulẽ̄n = « marjolaine ».

mèriā « épouser » = fr. *marier.*

mèrlī « merlin », emprunté au fr.

mèrmit « marmite », emprunté au fr.

mèrmutā = « marmotter ».

mèrò, -òd « mou, mollasse (en parlant de quelqu'un) », — *ī grő mèrò* « un gros paresseux » = fr. *maraud.*

mèròdā = « marauder ».

mèrül « morille », remonte à une forme dialectale vha. *marhila.*

1 *mès* « messe », emprunté au fr.

2 *mès* « crotte » < * *macia*, — *cẽ mès tè trẽ̄n* « quelle boue tu traînes ».

s mèscā « se masquer », emprunté au fr.

s mèsī « se salir de boue en marchant, se crotter » < * *maciare.*

mèsif « massif », emprunté au fr.

mèsẽ̄ = « maçon »; ce mot paraît être en rapport avec *mès* « crotte »; s'il en est ainsi, le maçon serait proprement le « gâcheur de mortier ».

mèšö « palonnier de charrue » < * *marceolu*, cf. *mèrcẽ̄.*

mèšlò « petit marteau » < * *martellettu*, — *còc mèšlò*, cf. *còcā.*

mètī̄ = « matin ».

mètnā = « matinée ».

mètẽ̄ « fromage blanc, lait coagulé » = fr. *maton* « lait caillé ».

mèvür = « mûr ».

mèvürī «mûrir» < **maturare*.

mèvürū̃ «fruit de la viorne qu'on fait mûrir en le mettant dans le foin ou dans la paillasse d'un lit» < **maturone*.

1 *mẽ̄* = «main».

2 *mẽ̄* «mais», résultat de la fusion des deux mots fr. *mais* e vfr. *ains*.

mẽ̄ca «manquer», emprunté au fr.

mẽ̄cè f. = «manche, f.».

mẽ̄cò = «manchot».

mẽ̄cũ̄ = «manchon».

mẽ̄drī = «mandrin (chenapan)».

mẽ̄g̀ m. = «manche, m.», — *lu cuté è du mẽ̄g̀* «couteau à deux manches».

mẽ̄g̀ī = «manger».

mẽ̄m «même», emprunté au fr.

mẽ̄té = «manteau».

mê «mieux», probablement emprunté au fr.

mêbi «meuble», emprunté au fr.

mêbiā «meubler», emprunté au fr.

mêglā «bêler (en parlant d'une chèvre)» = vfr. *mugler*, — *èl mêgèl*.

mênüt «minute», emprunté au fr.

mêrg̀ī «tas de pierres dans un champ» = vfr. *murgier*.

mêrī = «mourir».

mêsī, *lu srai s õ vè mêsī* «le soleil se couche», cf. vfr. *musser* «cacher».

mêsò «sournois, cachottier», — *èn mêsòt* «vache qui n'a pas de cornes (et qui pour cela est timide, honteuse, se cache)»; le sens de *mêsòt* «vache écornée» oblige à songer à it. *mozzo* «tronqué, émoussé, épointé, écorné»; celui de «cachottier» rappelle *mêsī*; il est probable qu'il y a eu, au moins pour le sens, mélange des deux mots.

mödr = «moudre».

möl = «meule».

möté m. «tête de bête, particulièrement de cochon»; origine inconnue.

mözè «gros morceau de bois destiné à être fendu en bardeaux»; origine inconnue.

mözi = «moisi».

mözürī «mesurer», emprunté au fr.

migā «cligner de l'œil, clignoter», cf. vfr. *mugueter*.

di migè bi «muguet blanc, Cardamine des prés», emprunté au fr.

fâr dëz öi migò «clignoter», cf. *miga*.

mil = «mille», — *di mil pècü* «mille-pertuis, plante», — *ï gró mil*. . . «un très gros. . . , un très grand. . . », *ï gró mil ta* «un très gros tas», *ï gró mil pècü* «un très gros trou», *ï gró mil dubiò* «un très grand *dubiò*», *ï gró mil pècè* «un très gros paquet».

minǖ «chaton (du coudrier, du saule)», emprunté au fr. *minon*.

lè mir «trou de la clé (en fer)», subst. verbal de *mirer*.

miru ou *müru* «miroir», emprunté au fr.

mis f. «rate de porc», emprunté au suisse, all. *milz*.

mit f. «mitaine» = vfr. *mite*.

tu mitnë «tout de suite»; c'est probablement fr. *maintenant* emprunté et corrompu, cf. Mtb. *mitnõ*.

mizér «misère», emprunté au fr.

mizlën m. «droguet», emprunté aux patois suisses, environs de la Chaux-de-Fonds (< * *media-lana*).

lu mïn, lè mïn, lé mï, lé mïn = «le mien, la mienne, les miens, les miennes».

fâr lè mïn «bouder, faire une mine refrognée», probablement emprunté au fr.

miâl «merle»; c'est le même mot qu'en français, mais il paraît y avoir eu reproduction de l'*l* après l'*m*, comme de l'*r* dans fr. *trésor*; *miâl* sortirait donc d'une forme **mlerle*.

miòt f. «mie» = fr. *miette*.

miutâ «pleurnicher», — «exprime le léger beuglement de la vache caressant son veau nouveau-né»; ce mot est sans doute apparenté à *mioche*, *miette*, *mion*, *mionner*, et peut-être même à *miauler*, c'est-à-dire que ce mot pourrait être, dans une certaine mesure, onomatopéique.

dë pïr cë s ö vë ö miǖ «des pierres qui se délitent» = vfr. *mion* «miette».

mlï, mélï = «moulin».

mnâ, mênâ = «mener», — *èn mênâ d nâg* «un tas de neige amoncelée par le vent»; c'est le participe passé pris substantivement du verbe précédent.

mnèsi = «menacer».

mniš f. «manicle, pièce de cuir que les cordonniers se mettent dans la main pour ne pas se blesser en tirant le ligneul»; c'est le mot français *manicle*, mot savant, emprunté antérieurement au changement de *cl* en *š*.

cözâ lu mniò «parler d'une façon enfantine»; *cözâ* est emprunté au fr.; *mniò* = vfr. *mignot* «mignard».

mnū = « monnaie ».

mnüzū̃ « petite bouchée » <**minutione.*

lu mŏ « le foie », litt. *le mou.*

mŏl = « moelle ».

mŏlür = « moulure ».

mŏtal « belette » < *mustela.*

mŏti « église » = fr. *moutier.*

mŏtrā « montrer » < *mo(n)strare.*

dẽ mozül « sorte de pâte analogue aux nouilles »; origine inconnue.

mò = « mal ».

mòdi « maudire », emprunté au fr. par l'intermédiaire de l'église, — « méchant », partitipe passé du même, pris substantivement.

mòfār « mal agir » = fr. *mal+faire.*

mògrā = « malgré ».

mòlāzi = « malaisé ».

mòlèdra = « maladroit ».

mòlèt = « malade ».

mòlẽ̄drī̃ « maladif », cf. vfr. *malandre.*

mòrlī, -īr « faible, malheureux, mauvais », cf. peut-être vfr. *morilleus* « malade »; ce mot présente d'ailleurs, quelle que soit son origine, une difficulté phonétique dans la première syllabe; il est peut-être emprunté.

mòrpiu̯ẽ̄ morpion », emprunté au fr.

mòsẽ̄ = « malsain ».

mòšā = « mêler », — *ètrè mòš* « être mêlé »; c'est l'adjectif verbal.

mòtònè m. « mentonnet (dans une fermeture à loquet) »; c'est le mot fr. corrompu sous l'influence de ceux qui commencent par *mò.*

mòtrātī = « maltraiter ».

mõ̃ « comme », doublet de *cmõ̃.*

mõ̃t f. « mensonge », substantif verbal du suivant.

mõ̃ti = « mentir ».

mtẽ̄n, métẽ̄n = « mitaine », — *èn vẽ̄i metẽ̄n* « un vieil imbécile ».

mūl f. « purin »; origine inconnue.

mülè « mulet », emprunté au fr.

mültī « muletier », emprunté au fr.

s müni « s'approvisionner », emprunté au fr.

mürò « mur » < *murettu.*

müzā « muser » — « réfléchir, être soucieux ».

mu̯ā ou *mi̯ā* = muer ».

mu — « mot ».

1 *mŭ*, *mŭč* « mort, morte », — *ĩ mù* « un cadavre », — *lè mŭ* « la mort », — *lè mu ò diạl* « valériane officinale ».

2 *dẽ mu d èrèni* « grosses bosses au tronc des arbres » — vfr. *moie*

3 *far lè mu* « bouder » = fr. *faire la moue.*

mudr = « mordre ».

mulā l fữ « mettre le foin en meules », verbe dérivé du substantif disparu qui correspondait à fr. *meule.*

mun = « moine ».

munī « meunier »; *molinariu* devait donner **mónī*; il est probable que l'*ó* de cette forme s'est nasalisé au contact de l'*n*, d'où **mữnī*, qui en se désanalisant ne pouvait devenir autre chose que mu*nī*.

mur « mûre (fruit de la ronce) » < *mora*,

murī « ronce qui produit les mûres » < *morariu.*

mustāč « moustache », emprunté au fr.

mut f. « taupinière, fourmilière » = fr. *motte.*

mutè m. « motte de terre », dérivé du précédent au moyen du suffixe *-attu.*

mutr fr. « montre », emprunté au fr.

mutữ « mouton ».

mūs m. « confiture » < all. *mus.*

1 *mữ* = « mon ».

2 *mữ* = « moins », — *ò mữ* « au moins ».

di mữd « beaucoup de gens » = fr. *monde.*

mữdr = « moindre ».

étỗdrė lė mữnır « étendre les taupinières » < **molinaria*, cf. lat. *mōlēs* et v. port. *moiom* « tas ». On attend **munīr*, mais l'*u* de cette forme a subi une nasalisation analogue à celle que nous supposons plus haut entre **mónī* et *mūnī.*

mữsé = « monceau ».

èn mữt « une enchère », subst. verbal du suivant.

mữtā = « monter », — *lu tỗ s mữt* « le temps devient sombre, orageux ».

mữtèniữ « montagnard » < **montanicone*, — *lé mữtèniữ e désirỗ iu pẽtò* « il neige », litt. « les montagnards déchirent leurs chemises ».

mữtẽ = « montant (d'une porte) ».

1 *mụa* = « moi ».

2 *mụa* = « mois ».

s ò ĩ bé mụagè « c'est un beau merdeux (en parlant de quelqu'un) » < **merdattu.* Pour le suffixe diminutif *-è* < *-attu*, cf. *brāzè*, *còfiè.*

mu̯aiu, *-ü* = « meilleur, -eure ».

mu̯arūn « marraine », emprunté au fr.

mu̯asnā = « moissonner ».

lu mu̯atõ ou *lu mu̯atò* « le milieu, le centre », ne s'explique pas phonétiquement comme venant de **medium-tempus* (cf. *mẽnö*); doit être emprunté à quelque patois voisin, car plusieurs patois voisins disent *mu̯atõ*, p. ex. Baume-les-Dames, Haute-Saône, vieux Lyonnais.

1 *mu̯òč* = « mouche », — *mu̯òč bènī* « abeille », — *mu̯òč è mī* « abeille ».

2 *mu̯òč* « mèche (de lampe, de vilebrequin, etc.) » < **mucca*.

mu̯òčāz = « mortaise ».

1 *mu̯òčī* m. = « mortier ».

2 *mu̯òčī* = « moucher », — « giffler », — *èn ětal cė s mu̯òč* « une étoile qui file ».

3 *èn mu̯òčī* f. « une giffle », participe passé pris substantivement du précédent.

mu̯òčòt « abeille », diminutif de *mu̯òč* « mouche ».

1 *mu̯òču* m. « châle » = fr. *mouchoir*.

2 *mu̯òču*, *-uz* « qui ne se mouche pas, baveur, morveux » <**muccatosu*, — *ï gũn mu̯òču* « jeune faiseur d'embarras ».

mu̯òi f. « eau répandue », substantif verbal du suivant.

mu̯òiī = « mouiller ».

mu̯ònõ « moineau », emprunté au fr.

mu̯òr « museau », — *fār lu mu̯òr* « faire la mine » = vfr. *mourre*.

ï mu̯òrü « stü c *fā l mu̯òr* ».

mu̯òsrẽ m. « mucus nasal » < **muccarellu*.

N

n, *nė* = « ne », — quelquefois explétif : *i vu̯òrõ c è n sa mũ* « je voudrais qu'il soit mort ».

na, *nar* = « noir, noire ».

1 *na* = « nez ».

2 *nā* = « nerf ».

naǧ = « neige ».

naǧī = « neiger ».

dė nāi « dragées de baptême » < *natalia*.

s naiī = « se noyer ».

naši = « noircir ».

néflī = « néflier ».

nẽgliğī « négliger », emprunté au fr.
nẽgr « nègre », emprunté au fr.
butā lu ṣnòvr ɔ̃ nẽzi « rouir le chanvre », cf. Meyer-Lübke, *Gröber's Zeitschr.*, XV, 244, *nazier* = **natiare.*
nèğī ou *nağī* « nager », emprunté au fr.
lẽ nèri « naseaux » = it. *narice.*
pè tu nèt « pas tout à fait », emprunté au fr. *net.*
nètā = « natter », — « calfeutrer ».
lè nètür « parties génitales d'une jument, d'une vache » = fr. *nature.*
èn nèvi̯òt pu̯ò fār lè tal « navette » < **navilietta.*
nn̄ẽni « non (en réponse) », emprunté au fr.
nèri = « nourrir ».
nèvö, nvö « neveu », emprunté au fr.
1 *nö* = « nuit », — *ī vẽi̯ but è lè nö* « quelqu'un qui n'est jamais prêt, qui est toujours en retard ».
2 *nö, növ* = « neuf, neuve ».
nözèi̯ « noisette » = vfr. *nousille.*
dẽ nözi̯òt « de l'oseille » ; origine inconnue.
ni = « nid ».
nic f. « morve, mucus nasal » ; origine inconnue.
nič = « niche ».
nivẽ = « niveau ».
ni̯ā « nichée » < **nidata.*
ni̯èrg « giffle » ; origine inconnue.
ni̯ò « œuf qu'on laisse dans le nid de la poule » = vfr. *niau.*
ni̯òl « nielle, *Agrostemma Githago* L. » ; emprunté au fr. (Mtb. *ni̯āl*).
ni̯ñ̄ « personne (négation) » < **necunu.*
nnè « non » < **non-at*, c'est-à-dire *non-habet.*
nnò « non » < *non-est.*
1 *nõ* m. « abreuvoir », cf. *MSL*, VIII, 336.
2 *nõ, nõz, nó, nóz* = « nous ».
3 *nõ, nõz* = « nos ».
nõt = « notre ».
nõtr = « nôtre ».
étré nòcai̯ñ « être sale, crotté » ; origine inconnue.
nòs = « noce ».
nòtai̯ñ = « nettoyer ».
lè nòtai̯ür « enveloppe qui entoure le veau sortant de la vache », dérivé du précédent.
1 *nñ̄* = « 9 ».

2 *nū̄* f. «nuage» = fr. *nue*.
nu = «nœud».
nu = «noix».
Nué «Noël», emprunté au fr. par l'église.
nui̯i = «noyer (arbre)».
nuna ou *nū̄nā* «dîner» = vfr. *noner*.
nut «note», emprunté au fr.
nuvé = «nouveau».
nū̄ = «nom».
nū̄br = «nombre».
nū̄mā «nommer», dérivé de *nū̄*.
nū̄pèt vó «n'est-ce pas?»; formation obscure.

Ó

1 *ó* = «août».
2 *ó* «oui» < *hoc-illud*.
óbèi̯i «obéir», emprunté au fr.
ócāzi̯ū̄ «occasion», emprunté au fr.
déz óliv «plante du même genre que *lé lóvròt*»; c'est le mot fr. *olive* emprunté.
s ópini̯ātrā «s'opiniâtrer», emprunté au fr.
ópsèrvā «observer», emprunté au fr.
ótò «maison, surtout la cuisine» < *hospitale*.
ótòrizī «autoriser», emprunté au fr.
ózā = «oser».
ózé = «oiseau».

Ò

1 *ò* = «au, aux».
2 *ò*, *òt* = «haut, haute».
3 *ò* «ail, aulx» = fr. *aulx*.
1 *òbnétī* «bénitier» = vfr. *eaubénitier*.
2 *òbnétī* «poutres obliques dans la charpente d'une maison»; c'est probablement fr. *arbalétrier* emprunté et corrompu.
òc «quelque chose» < *aliquid*.
òcròn fr. «cran, entaille» < **increnna*.
òfē = «enfant».
ògir «récipient à bascule suspendu au-dessus de l'évier et contenant de l'eau pour se laver les mains; on le fait basculer pour

faire couler l'eau»; c'est le fr. *aiguière* emprunté et modifié sous l'influence de *òvr*.

òg̃ m. «pétrin de maçon», — «auge» < *alueu*.

òl = «aile».

òlètr «arête», cf. *MSL*. X, 206.

òlũ «alisier», — «fruit de l'alisier» = vfr. *alie*.

òlan «alène», emprunté au fr.

òmun = «aumône».

òn = «aune».

ònã = «année».

òpuarg̃èl, cf. *fũ*; origine inconnue.

òrbèlòt «arbalète», emprunté au fr.

lèz òrbuaˆũ «ouïes, branchies de poisson» = probablement vfr. *orbeillon*.

òsò «os», — *l òsò frégiò* «nerf cubital» < **ossettu*.

òstó = «aussitôt».

òtã «autel» < *altare*.

òtɛ̃ = «autant».

òtr = «autre».

òtrèpã «ailleurs» = fr. *autrepart*.

òtuò = «autour».

òv = «eau», — *l òv cé du* «eau dormante».

òvi = «évier».

òvīr «même sens que *òg̃ir*» < *aquaria*.

òvuòn «avoine»; l'*ò* de la première syllabe fait difficulté et suscite l'hypothèse que ce mot pourrait avoir été emprunté à Mtb.

òzã «hasard», emprunté au fr.

òždö = «aujourd'hui».

Õ

õ, *õn* = «en».

õbẽtã = «embêter», — «contrarier».

õbèrè «embarras», emprunté au fr.

õbèva «qui a le visage barbouillé (de confiture ou autre chose)», dérivé de *bèv*.

õbénlã «poser des tuyaux et les souder ensemble», cf. *béné*.

õbibã «imbiber», emprunté au fr.

õbòlã = «emballer».

õbr «framboise», emprunté au suisse, cf. all. *himbeere*.

ŏ̈brèsi = «embrasser», — *ŏ̈brèsī è lè grṓs brèsī* «donner l'accolade».

ŏ̈bri «framboisier», dérivé de *ŏ̈br*.

ŏ̈brṻ «mettre en mouvement», cf. vfr. *embruir*, *esbriver*.

ŏ̈büsca «embusquer», emprunté au fr.

ŏ̈busu «entonnoir», cf. vfr. *embus*, *embout*; ce mot serait en fr. **em-boss-oir* formé de *bosse* (*bus*) «tonneau» comme *en-tonn-oir* de *tonne*.

ŏ̈bu̯ēlā «emmêler du fil», remonte peut-être à **in-botellare* et signifierait «entortiller comme des boyaux».

ŏ̈bu̯òč «baisure du pain» = fr. *embouche*. Il est très intéressant au point de vue phonétique de remarquer que, tandis que *ò* devient *a* devant *č* (cf. supra *brač*), *u̯ò* subsiste devant le même *č*; on peut ajouter à *ŏ̈bu̯òč* les exemples *cu̯òč*, *mu̯òč*, *pu̯òč*, etc.

ŏ̈bu̯òrlā «mettre le collier à une bête de trait», cf. *bu̯òrḗ*.

ŏ̈cādrā «encadrer», emprunté au fr.

ŏ̈cèsī «encaisser», emprunté au fr.

ŏ̈cēni masc. «mauvaise odeur du linge mal lavé», cf. Godefroy *enquin* «sale (?)»; est-ce **inquinītu*?

ŏ̈cmu̯ŏ̈si «commencer», emprunté au fr. *encommencer* (Mtb.).

ŏ̈cr = «encre».

ŏ̈cri = «encrier».

ŏ̈cròna̅ «faire un cran, échancrer», dérivé de *òcròn*.

ŏ̈cròtā «enterrer le cadavre d'un animal», litt. «mettre dans la crotte».

ŏ̈cüvā «mettre dans un tonneau, dans un cuveau» < **in-cupare*.

ŏ̈curèğī «encourager», emprunté au fr.

ŏ̈cŭ̈br masc. et fém. «chose encombrante», — «personne importune» = fr. *encombre*.

ŏ̈cu̯ò «encore», — *p ŏ̈cu̯ò* «pas encore», probablement emprunté au fr.

lḗz ŏ̈cātrē di gnī «sortes de caisses fixées au mur du grenier ou encastrées dans ce mur, où l'on met le blé de différentes qualités» = fr. *enchâtre*.

ŏ̈ddḗ «en dedans», sans doute emprunté au fr.

ŏ̈ddṓ «en dessous» < **in-de-dossu*.

ŏ̈dfö «en dehors» < **in-de-foris*.

ŏ̈di̯alā «endiablé», — *s ŏ̈di̯ālā èprè cḗcü̈* «s'acharner après quelqu'un», cf. *di̯āl*.

ŏ̈dlè = «en delà».

ŏ̈dòtā = «endetté».

ŏ̈dra = «endroit».

ȫdréi̯ī «entortiller, tromper»; origine inconnue.
ȫdréi̯u, -uz «attrapeur», dérivé du précédent.
ȫdsè = «en deçà».
ȫdsü = «en dessus».
ȫfā = «enfer».
ȫfémrā «enfumer», cf. *fmir, fémir* «fumée».
ȫflā = «enfiler».
ȫfū̄ èn lē̄p «allumer une lampe» <**infocare.*
s ȫfür = «s'enfuir».
ȫfū̄sī = «enfoncer».
s ȫfu̯ī̄nā «se cacher, se faufiler», cf. fr. *fouine.*
ȫfu̯ònā = «enfourner».
ȫgèǧī «engager», emprunté au fr.
ȫgélā = «engueuler».
ȫgénā = «engrener».
ȫgénlā «constipé pour avoir mangé trop de cerises avec leur noyau, ou trop de raisins avec leur peau», dérivé de *génē* «noyau».
ȫgluti «engloutir», emprunté au fr.
ȫgrésī = «engraisser».
s ȫgréni̯ī «se fâcher» = vfr. *engrignier.*
mò ȫgu̯òrǧī «mal embouché» = fr. *engorgé.*
ȫlétī ou *òlétī* «allaiter» <**inlactare.*
l ȫmé «le milieu» <*in mediu.*
ȫmèčürā et *ȫmèčürī*, *ȫmèčürā* et *ȫmèčürī* «màchurer», emprunté au fr. *emmâchurer* (Mtb.).
ȫmē̄ǧī = «emmancher».
ȫmidnā «amidonner, empeser», emprunté an fr.
s ȫnósī «se dit de l'embarras qui se produit dans le canal des aliments quand on avale avec précipitation un œuf dur, un fruit mal mûr, etc.» = vfr. *enosser.*
s ȫpčüzī «se cacher», cf. *pčü.*
ȫpèctā «empaqueter», emprunté au fr.
ȫpèi̯ī = «empailler».
ȫpē̄r èn lē̄p «allumer une lampe», composé de *ȫ-* et de *pē̄r*, cf. *pē̄r.*
ȫpilā «empiler», emprunté au fr.
ȫpirī «empirer», — «aggraver», emprunté au fr.
ȫpi̯ātr = «emplâtre».
ȫpi̯èi̯ī = «employer».
ȫpi̯èt «emplette», emprunté au fr.

ȍpȍznā = «empoisonner». — «puer».

ȍpòši «empocher», emprunté au fr.

ȍpȍnū̃ «paupière», cf. *MSL*. VII, 476.

ȍprétā «emprunter», litt. **em-prêter*, mélange de *emprunter* et *prêter*.

ȍpriznā «emprisonner», emprunté au fr.

ȍpu̯ònii̯ī = «empoigner».

ȍpu̯ònii̯òt «anse», dérivé du précédent.

ȍrèǧī = «enragé».

ȍrèsnā = «enraciner».

ȍrübȍtā «enrubanné», sans doute dérivé de *ribȍ*, emprunté au fr.

ȍsèčī «secouer un sac pour l'emplir» <**insaccare*.

ȍsévli = «ensevelir».

ȍsu̯òrsélā «ensorceler», emprunté au fr.

ȍš «enflé», substantif verbal de *ȍšā*.

ȍšā = «enfler».

dé čī ȍšnāi̯ī «expression qui désigne le coït adhérent des chiens» <**in-cateniculatu*.

ȍšòn ou *òšòn* = «enclume», — *l òšòn è ȍčèpü̯ā* «l'enclume qui sert à entailler».

ȍšū = «enclos».

ȍtétā = «entêter (surtout employé au sens primitif de *étourdir en portant à la tête*)».

ȍtèsī = «entasser».

ȍtī, *-īr* = «entier, -ière».

ȍtȍdr = «entendre».

1 *ȍtr* préposition = «entre».

2 *ȍtr* fém. «jante de roue»; c'est sans doute le même mot que le précédent devenu substantif par la chute du substantif qui en dépendait.

ȍtrā verbe = «entrer», — fém. = «entrée», — *èn ȍtrā d šā* «trou de serrure».

ȍtrẽ «attirail, remue-ménage, tohu-bohu»; c'est le fr. *entrain* (Mtb. avec ce sens).

1 *ȍvī* = «envoyer».

2 *ȍvī* «envier», — fém. «envie», emprunté au fr

ȍvirū̃ masc. «grosse vrille, tarière, foret» <**in-virōne*.

s ȍvȍdr «s'envelopper» <*involvere*.

ȍvu̯aǧā «empêcher» <**in-wardare*. — *ȍvòǧ* «empêche», — *ni̯ū̃ n t ȍvòǧ* «personne ne t'empêche». Cette forme *ȍvòǧ* est bien caractéristique au point de vue phonétique, à côté de *è vu̯aǧ* «il garde», qui est analogique; cf. *MSL*, X, 180.

ŏvu̯ašò «orgelet», cf. *MSL*, VIII, 345.

ŏvu̯ònò «petit cochon né trois ou quatre mois avant l'hiver»; origine inconnue.

P

1 *pā* fém. = «part».

2 *pā* masc. = «pas».

3 *pā* fém. = «paix».

pādr = «perdre», — *fâr è pādr* «faire banqueroute», — *ùn pādr* «une perte», phénomène bizarre d'un infinitif devenu substantif féminin.

paltò «paletot», emprunté au fr.

pār = «paire».

pārč = «perche», — *lè pārč è čā* «la perche qui sert à serrer le foin sur une voiture à échelles».

pāsi̯ŏs «patience», emprunté au fr.

pāt = «pâte».

pātèr masc. «patère», emprunté au fr.

pavu̯ai̯ñ = «papillon»; l'*a* de la première syllabe fait difficulté; j'ai entendu une fois *pèvu̯ai̯ñ*, mais la première forme est seule réellement usitée.

pčü «trou» = fr. *pertuis*.

pčüzī «trouer» = vfr. *pertuisier*.

1 *pĕ* = «peau».

2 *pĕ* = «pis», — «pire», — *s ò bī̄ pĕ* «c'est bien pis», ou *s ò bī̄ pü pĕ*.

pépĕ «grand-père», mot du langage enfantin.

1 *pĕsā* fém. «pas» <*passata*.

2 *pĕsā* = «passer», — *ī̄ pĕs pèču* «passe-partout (scie)».

pĕtür = «pâture».

1 *pè*, *p* = «pas (négation)», — *pè ī̄* «aucun», — *è n i̯ ò pè* «il est en voyage», — *p āzī* «difficile».

2 *pè* = «par», — *èl ò tu d pè lü* «il vit tout seul», — *èl ò tu d pè lĕ* «elle vit toute seule», — *è i̯ ò èlā d pè lü* «il y est allé tout seul».

pècè «paquet», emprunté au fr.

pčči = «partir».

pèču = «partout».

pègès «bécasse»; ce mot paraît avoir été emprunté au fr. et avoir subi la transformation bizarre de sa sonore en sourde et de sa sourde en sonore; cf. infra *pigi*.

pèiès = « paillasse », — *pèiès è rèsū* « sommier ».

pèièsū̃ « paillasson », probablement emprunté au fr.

pèi̯i = « pays », — « compatriote ».

pèi̯i = « payer ».

pèi̯òt « balle d'avoine » = fr. *paillette*.

pèlā « parler », probablement emprunté au fr.

pèlisẽ̄dr « palissandre », emprunté au fr.

1 *pẽn*, *pẽ̄n* « poutre de charpente » = vfr. *painne* « pièce dans la charpente d'un comble » (La Curne), — *pèn fretòl* « poutre supérieure d'une charpente », — *lè fõs pẽ̄n* ou simplement *lè fõs* « poutre sur laquelle on cloue les lambris ».

2 *lè pèn*, *lè pẽ̄n* « remise pour les voitures »; c'est probablement le mot précédent avec extension de sens : le mot signifiant *poutre* a désigné toute la charpente, puis la remise qu'elle recouvre.

pènõ « panneau (de porte, de boiserie) », emprunté au fr.

pènòt ou *pẽ̄nòt* « perche qui unit les deux trains d'une voiture, perche qui passe sur les deux essieux d'une voiture à échelles », diminutif de 1 *pèn*, *pẽ̄n*.

pèpè « purée, bouillie », cf. vfr. *papet* « bouillie »; notre mot serait exactement en fr. **papat* (suffixe *-attu*).

pèpī « papier », emprunté au fr.

pèrā = « parer », — *pèrā èvó dẽ pèru* « cirer le fil pour coudre, pour tisser ».

pèrci « par là » = 2 *pè(r)* + *ci*.

pèrèplũ « parapluie », emprunté au fr.

pèrī, *-ir* « pareil, -eille » <*parariu*.

pèrõ = « parent ».

pèrücī « coiffeur », c'est le fr. *perruquier* emprunté.

pèru « cire pour cirer le fil », dérivé de *pèrā*.

pèsi « par ici » = 2 *pè(r)* + *si*.

1 *pèt* = « patte », — *pèt dẽ lu* « branc-ursine, *Heracleum Sphondylium* L. ».

2 *pèt* « chiffon » = italien septentrional *patta* « chiffon », cf. Meyer Lübke, *Gröber's Zeitschr.*, XV, 244.

pètèğī « partager », emprunté au fr.

pètī, *-ir* « chiffonnier », — « déguenillé », dérivé de 2 *pèt*.

pètrui̯òi̯i « aller et venir continuellement », — « patauger », cf. fr. *patrouille*.

pètua « patois », emprunté au fr.

pèvü « peur » <**pavure*.

pèvüru «peureux, poltron». dérivé du précédent.

pèžnâ = «pardonner».

pẽ = «pain», — *pẽ d èvr* «chèvrefeuille des bois, *Lonicera Xylosteon* L.», — *pẽ d cucu* «oxalide des bois, *Oxalis Acetosella* L.».

lé pẽn «bouts des fils attachés aux ensouples des tisserands» = vfr. *paines*.

pẽnutâ «faire tourner la voiture en la levant avec la *pẽnòt*», dérivé de *pẽnòt*.

pẽr «prendre»; la voyelle nasale fait difficulté, — *s pẽr dè rézũ* «se quereller», — ind. pr. *prõ*, *prẽniõ*, *prõt*, imp. *prẽniõ*, fut. *pèrâ*, subj. *prẽni*, imp. *prẽnjès*, p. passé *pri*, *-iz*, p. pr. *prẽnjẽ*.

pẽs = «panse», — «gros ventre».

pẽsü = «pansu».

pẽtlò «chemise» sort peut-être d'un dirivé de *pannus*, à savoir **pannitettu*.

1 *pè*, *pèt* «laid, laide» = vfr. *put*, *pute*.

2 *pè* = «puis (conj.)».

pèltur «couturière» = fr. *pelletière*.

èl sõ l pènâ «elle sent mauvais (en parlant d'une chambre)» = fr. *punais*.

pènâz = «punaise».

pènèl = «prunelle».

pèni = «punir».

pèpl «peuple», emprunté au fr.

pèplî «peuplier», emprunté au fr.

s pèrgî = «se purger».

pèri = «pourrir».

pèrîr «carrière de pierres» <*petraria*.

pèt f. «sorbe»; origine inconnue.

pètnî «sorbier, *Sorbus aucuparia* L.», dérivé du précédent.

pögî «pourrier en peau» <*pollicariu*.

pös «pouce», probablement emprunté au fr.

1 *pi* «pis (de vache)», emprunté au fr.

2 *pi* = «pic (oiseau)», — *pi vua* «pic-vert», — *pi rèmẽ* «pic tacheté de blanc et de noir».

pî = «pied», — «pied de table, de lit», — *pî d ân* «pas-d'âne, *Tussilago Farfara* L.», — *pî d čè* «pied-de-chat (autre plante)».

pic bõ «pic (oiseau)», litt. «pique-bois», cf. *picâ*.

picâ = «piquer», — «atteindre le but avec un projectile», — *picâ õ fũ* «tinter au feu», — *èn ğénèl cè pic è mẽğî* «une poule qui becquète».

picò « pic (pioche) », — « épine » = fr. *piquet*.

picòt = « piquette ».

picnòd « chiquenaude », cf. *MSL*, X, 133.

picöl « léger duvet », cf. fr. *peluche*, *pluche*, *éplucher*. Notre mot sort probablement d'un plus ancien **piüčöl* < **plüčöl*.

pidī = « pitié », cf. vfr. *pide* « pitoyable ».

pigi « petit de la chèvre »; ce mot paraît avoir été formé sur *bique* comme *čèvri* « cabri » sur *čivr*, et avoir subi la transformation de sa sonore en sourde et de sa sourde en sonore, comme *pègès*; c'est-à-dire que l'on attend **bici*, cf. fr. *biquet*.

pig = « piège ».

pil = « pile ».

pilā = « piler ».

pilī « pilier », emprunté au fr.

pīr = « pierre », — *dé pīr dè livr* « poids (en fonte, qui ont remplacé les anciens poids en pierre) ».

pīrsi « persil », est peut-être emprunté au fr.; quoi qu'il en soit, ce mot a subi l'influence de *pīr*.

pīs = « pièce », — *lè pīs dè l ŏmẽ* « le montant du milieu (d'une porte, d'une fenêtre) ».

pisī = « pisser ».

pisò « pissat », serait en fr. **pisset*.

pisŏlẽ = « pissenlit ».

pitnā = « piétiner », — « faire des petits pas ».

ĩ pitĩ « troisième petit d'une brebis (elle n'en peut nourrir que deux) »; origine incertaine.

piv « cône de sapin » < **pīpa* (?); c'est le mot simple dont fr. *pivot* est un diminutif.

pivā « ricocher », est probablement apparenté au précédent, quoique le rapport sémantique de ces deux mots ne soit pas clair.

pĩ = « pin ».

pĩ fŏ « houx », représente peut-être **pinu-fagu* « pin-hêtre ».

pĩgũ « pigeon » < **pimbione*.

pĩni = « peigne ».

pĩniar « peigneur de chanvre », dérivé de *pĩni* au moyen du suffixe qui est en fr. *-ard*, — *lé pĩniār sũ vnü èvŏ iu sli* « les peigneurs de chanvre sont arrivés avec leurs peignes ».

s pĩniu = « se peigner ».

pĩniòt « espèce de scie » = fr. *peignette*, — « cardère sauvage, *Dipsacus silvestris* L.; une espèce voisine, le *D. fullonum* L., sert à carder le drap ».

s p̈ipa « faire de la toilette, faire la belle » — vfr. *pimper*.

p̈ïs — « pince », — *lè p̈ïs è bèi̯ lè vi* « pince qui sert à donner la voie aux scies ».

p̈ïsi — « pincer ».

p̈ïsò « pinceau », emprunté au fr.

p̈ïsòt — « pincette », — « pince à feu ».

pi̯a — « pouvoir », cf. *MSL*, VIII, 332.

pi̯a — « plaie ».

pi̯ār = « plaire ».

pi̯atri « plâtrer un mur », emprunté au fr.

pi̯ëdi — « plaider », — *pi̯ëdi cëcü* « embaucher quelqu'un ».

pi̯ëzẽ « agréable » — fr. *plaisant*.

pi̯ëzi — « plaisir ».

1 *pi̯è* « pli », substantif verbal de *pi̯èi̯*.

2 *pi̯è* masc. = « plat ».

3 *pi̯è*, *-èt* adj. = « plat, -ate ».

pi̯ècï « bêcher » = fr. *piocher*; une forme **pi̯òčï* devait devenir **pi̯ačï* comme **bròč* est devenu *brač*, puis l'*a* atone devait devenir *è* comme celui de **pačï* devenu *pèčï*.

pi̯ečò « pioche », serait en fr. **piochet*.

pi̯èfẽ — « plafond », — *pi̯èfẽ è rcuvrémẽ* « plafond dont les planches se rhabillent l'une sur l'autre ».

pi̯èi̯ï « plier » = fr. *ployer*.

pi̯èi̯ẽ « fléau d'une seule pièce » = vfr. *ployon* « crosse ».

pi̯èrò « mantelet de femme »; c'est le fr. *pierrot* emprunté.

pi̯ès — « place ».

lè pi̯èt bõd « sorte de rabot », litt. « plate-bande ».

pi̯ètè — « plateau ».

pi̯ètẽn « plaque du foyer » = fr. *platine*.

pi̯ètẽ « planche épaisse » = vfr. *platon*.

pi̯ẽ — « plan ».

pi̯ẽč — « planche ».

pi̯ẽčï — « plancher ».

pi̯ẽčòt « planche de maçon pour étendre le mortier sur un mur », diminutif de *pi̯ẽč*.

pi̯ẽdr « gémir » = fr. *plaindre*, — ind. pr. *i pi̯ẽ*, *nõ pi̯ẽni̯õ*, *vó pi̯ẽt*, imp. *pi̯ẽni̯õ*, fut. *pi̯ẽdrā*, subj. *pi̯ẽni*, imp. *pi̯ẽniès*, p. passé *pi̯ẽ*, *pi̯ẽt*, p. pr. *pi̯ẽni̯ẽ*; — pour le sens cf. ital. *piangere*, Corneille, *Horace*, 1045-1046 :

> Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
> Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.

Médée, 1310 :

Mais (ô nouveau sujet de pleurer et de plaindre)!

1 *pi̯ẽn* fém. = « plaine ».

2 *pi̯ẽn* fém. « riflard (rabot) » <*plana*, — *pi̯ẽn è dõ* « riflard à dents ».

3 *pi̯ẽn* masc. « platane-érable » = fr. *plane*.

pi̯ẽtā = « planter ».

lu rũ pi̯ẽtè « plantain à feuilles étroites, *Plantago lanceolata* L. », — *lu lũ pi̯ẽntè* « plantain à grandes feuilles, *Plantago maior* L. » ; est-ce le fr. *plantain* emprunté et corrompu pour sa finale, ou bien est-ce un mot originairement patois qui serait en fr. **plantat*?

pi̯ẽbi « publier », cf. ital. *piuvicare*, v. gén. *pluvico*.

pi̯ẽg « pluie » <**plovia*.

pi̯ẽmā « éplucher » = fr. *plumer*.

pi̯ẽmè « plumet », emprunté au fr. — « pièce où entre *lè cvẽi brẽcür* ».

dè pi̯ẽmür « épluchures », cf. *pi̯ẽmā*.

pi̯ẽnā « raboter », dérivé de *pi̯ẽn*.

di ptè pi̯õ « thym, *thymus serpillum* L. » ; origine inconnue.

pi̯õvr « pleuvoir » <*plovère*, — *è pi̯õ* « il pleut », — *èl è pi̯õ* « il a plu ».

dè pi̯ò d dā « aiguilles de branches de sapin » = vfr. *pillet* « dard, aiguillon ».

pi̯òcā « cesser » ; origine inconnue.

1 *pi̯ũ*, *-ũn* = « plein, pleine », — *lu tẽ ò pi̯ũ* « le temps est sombre, orageux ».

2 *pi̯ũ* = « plomb ».

pi̯ũ̯gī = « plonger ».

pi̯ũnā « pleurnicher » ; origine inconnue.

ĩ plò d bó « une bille de bois » = vfr. *pilet* <**pilettu*.

pnö, *-öz* « penaud, -aude », probablement emprunté au fr.

pnī = « panier », — *pnī cèrī* « panier qu'on porte sur la hanche en bandoulière », cf. *MSL*, X, 205.

pó = « peu ».

pólī « poulie », probablement emprunté au fr.

pópr « propre », emprunté au fr.

1 *pótẽ* = « poteau ».

2 *di pótẽ* « paroi en planches et en lattes recouvertes de chaux » ; origine inconnue.

pózũ̃ f. = « poison ».

pò « pet », — *dè pò d cèvò* « plante jaune poussant dans les marécages ».

pô « pieu » < *palu*.

pòcì = « pêcher ».

pòl « pelle », — « trou où l'on enfile *lè braè* ».

pòla « écobuer » < *palāre*.

pòlā « pellée », dérivé de *pòl*.

pòlisèğ « polissage », emprunté au fr.

pòlò = « palet (disque de pierre) ».

pòlu « pioche à écobuer », cf. *pòlā*.

pômèl = « paumelle ».

pòn « mesentère; en terme de boucherie : toilette » = vfr. *panne* « peau ».

pònā « essuyer » = vfr. *paner*. — *ẽ pòn mẽ* « essuie-mains ».

pònu « mouchoir, serviette », dérivé de *pònā*.

pòtā = « péter ».

pòtiš « vessie », cf. Horning, *Gröber's Zeitschr.* XVIII, p. 226.

pòtišnā « manier salement, patauger »; origine inconnue.

pˈẽ « paon », sans doute emprunté aux parlers des environs de Mtb.

1 *põ* = « pan ».

2 *põ* « paon », emprunté au fr.

põdr = « pendre ».

põsā « penser », emprunté au fr.

prā = « pré ».

praiğ = « prier », — « adorer ».

pralò « petit pré », diminutif de *prā*, cf. *būlò* diminutif de *bû*. — *lu Prālò* « nom de lieu, le point le plus élevé de la commune de Damprichard (1,028 mètres) ».

prẽpèrā « accommoder », emprunté au fr.

prẽti « pétrir » <**prĕstire*, forme corrompue.

prẽzür « présure », emprunté au fr.

prè = « près ».

prèsòt « le levier du *cèrğu* », est probablement emprunté au fr. (pressette), — *lè prèsòt ẽ fā* « petite presse en fer qui tient la bille de bois dans la scierie ».

prẽmī = « premier ».

lè prẽniẽ « chaînes qui lient le cheval à la limonière », participe présent du verbe *pẽr*.

prẽtā = « prêter ».

prẽvõs « pervenche », emprunté au fr.

pröi̯ masc. « cheville du joug de la charrue », cf. vfr. *prolière*.
pri « prix », emprunté au fr.
prizi « priser (prendre une prise) », emprunté au fr.
prizů « prison », emprunté au fr.
prò, *-òt* = « prêt, -ête ».
pròi̯i = « prêcher ».
prů̃n = « prune ».
prů̃nì = « prunier ».
prů̃nò « pruneau », emprunté au fr.
pru « assez » = fr. *prou*.
1 *prũ* = « proie »,
2 *prū* = « troupe de personnes », — *èn grŏs prù* « une grande quantité » = vfr. *proie*.
ptè, *ptèt* = « petit, petite ».
ptó « putois », sans doute emprunté au fr.
pü = « plus ».
pürā « pleurer » <* *plurare*, cf. ital. *piurare*. — *dlè sòs pürů̃t* « saule pleureur ».
püs = « puce », — *l ărb ě püs* « poivre d'eau, *Polygonum hydropiper* L. ».
püsů̃ « poussin » <* *pulicīnu*, cf. *Revue des langues romanes*, 1898, p. 287.
püsnòt « jeune poulette », diminutif du précédent.
pütů̃ fém. « putain », emprunté au fr.
pütó = « plutôt, plus tôt ».
püzi = « puiser ».
pũzrò « puisoir », diminutif du suivant.
püzu = « puisoir ».
püā = « puer ».
püů̃tu ou *pi̯ů̃tu* = « puanteur ».
pu d čěbr « vase de nuit », emprunté au fr.
pu = « porc », *pu d mā* « cochon d'Inde ».
puè = « porte ».
pufa « souffler et gronder (en parlant d'un chat en colère) » = fr. *pouffer*.
pui̯ = « pou », — *pui̯ bi̯ů̃* « pou blanc ».
pulò « coq » = fr. *poulet*. — *di rŭg pulò* « *Geranium Robertianum* L. »; cette plante est employée comme remède contre l'érysipèle, *pŭò lu vi̯ulè*.
pum = « pomme », — *pum dè tar* « pomme de terre ».
pumé « pommelé (en parlant d'un bœuf) », dérivé de *pum*.

pumi = « pommier ».
pun = « peine ».
pupòt « poupée », serait en fr. **poupette*.
püpòta « dorloter », dérivé du précédent.
pur = « pauvre », — « misérable ».
purè « corridor » < *porticu*.
purta fém. « pus, pourriture », remonte sans doute à **putritate*, avec influence du mot *pur* « misérable » sur la première syllabe.
pusò masc. « poussière », — « paillette » < **pulsettu* = **pul(ui)settu* ou *pul(vu)settu*.
putò « pot », diminutif de *pu*.
putr f. « pouliche qui n'a pas encore fait de poulain » = vfr. *poutre* ou *poultre*.
1 *pu̅* = « poing ».
2 *pu̅* = « point », — « point (ne . . . pas) », — *lu pu̅ di ǵè* « le point du jour ».
3 *pu̅* = « pont », — « échafaudage de maçon ».
pu̅t = « pointe », — *lè pu̅t è trèsī* « pointe d'acier dont les menuisiers, les tailleurs de pierres se servent comme d'un crayon ».
pu̅ti « fil de cordonnier préparé » est probablement le même mot que vfr. *poinctif*, pris substantivement.
pu̅tò « petit pont », diminutif de 3 *pu̅*.
pu̅tü = « pointu ».
1 *pu̯a* = « poix ».
2 *pu̯a* = « poil », — *dè pu̯a d či̅* « graminées du genre *Agrostis* L. ».
3 *pu̯a* = « poids ».
pu̯ai̯ masc. « poêle (chambre) », sans doute emprunté au fr.
pu̯ar = « poire », — « œil-de-bœuf (en forme de poire) ».
pu̯ara « paroi, cloison de bois qui sépare deux chambres », emprunté au fr.
pu̯arī = « poirier ».
pu̯arò̄zu, -uz = « paresseux, -euse ».
pu̯arū̅ « parrain », emprunté au fr.
pu̯asū̅ = « poisson ».
pu̯ašī = « percer ».
pu̯atrò̄ « poitrail », emprunté au fr.
pu̯azā = « peser ».
pu̯i! « fi! », d'origine germanique, cf. all. *pfui*.
pu̯ipu̯i « pinson », onomatopée.

pu̯ò = « pour », — *s ò pu̯ò ta* ou *s ò pu̯ò ča* « c'est pour toi ».

pu̯òčā = « porter », — *pu̯òca cit* « exempter, acquitter », — *s pu̯òčā cit* « ne pas vouloir faire », — *bī̄ pu̯òčā pu̯ò cēcū̄* « bienveillant ».

pu̯òčē̄ = « pourtant ».

pu̯òčū̄ « louche », dérivé du mot qui est en franc. *poche*.

pu̯òni̯ = « poigne ».

pu̯òni̯è « poignet », emprunté au fr.

pu̯òni̯ī « poignée ».

dè pu̯òni̯ò d dā « aiguilles de branches de sapin », serait en fr. **poignet*, dérivé de *poindre* « piquer », *poignant* « piquant ».

pu̯òr = « poudre ».

pu̯òrā « poireau », emprunté au fr.

pu̯òrca = « pourquoi ».

pu̯òrčèrī « chose de peu de valeur », dérivé de *pā* « porc ».

pu̯òrmòtr « promettre », — « permettre », emprunté au fr.

pu̯òrsèdr = « poursuivre », — *pu̯òrsèdr è lè bzu̯òni̯* « activer quelqu'un ».

pu̯òšlir fem. « matrice d'une truie », serait en fr. **portelière*, cf. vfr. *portière* et *portoir*.

pu̯òšnī « suspensoir pour les louches et ustensiles de cuisine analogues », dérivé de *pu̯òčū̄*.

ī̄ pu̯òšni̯ò « un peu », cf. vfr. *pochet* « peu ».

R

1 *ra*, *rad* = « roide ».

2 *ra* masc. = « roi ».

1 *rā*, *rār* = « rare », probablement savant comme en fr.

2 *rā* « rayon de roue » = fr. *rai*.

1 *rač* = « crèche » = vha. *krippja*, avec chute de la consonne initiale.

2 *rač* = « roche ».

rāč fém. « feux des enfants, teigne », cf. fr. *rache*, voir E. Brissaud, *Expr. pop. de la méd.*, p. 228.

radò « roitelet troglodyte » est peut-être un diminutif de *ra* « roi »; mais le suffixe est surprenant.

rai̯i « serrer la mécanique », — *lu sèbò pu̯ò rai̯i* = fr. *-rayer* dans *enrayer*.

rap = « râpe ».

ras « scierie », cf. vfr. *resse*.

rast « reste », emprunté au fr.

rāsṳ̄ masc. «sciure», dérivé de *rās*.

rāsu «scieur», dérivé de *rās*.

ratgèi masc. «roitelet troglodyte», cf. Mtb. *roi-de-guilles*.

rāti «radis», emprunté au fr.

rāv = «rave».

rāzā = «raser».

ṛa razin «résine», emprunté au fr.

rbifā «repousser durement» = vfr. *rebuffer*.

rbŏlu «requilleur, celui qui renvoie les boules et redresse les quilles au jeu de quilles», emprunté au fr.

rbŏmi «vomir», cf. vfr. *abosmer*.

rbü = «rebut».

i m sẽ rbusā lè mẽ «je me suis foulé le poignet» <*repulsare*.

rbutā «ajouter, remettre», cf. *buta*.

rcèiu «pelle à ordures», serait en fr. *recueilloir*.

rcèlā = «reculer».

rcèlmŏ = «reculement (d'un harnais)».

rciü «repousser, éconduire, renvoyer, refuser»; c'est le fr. *requiller* (Mtb), dérivé de *quille*, et signifiant proprement «renvoyer les boules, au jeu de quilles».

rcizòt «petite presse en fer»; origine inconnue.

rcuzür «cicatrice» = fr. *recousure*.

rcŭdür = «reconduire», — «accompagner».

sẽ rcẽgī «changer de vêtements» = fr. *rechanger*.

rẽbiā «oublier» <**re-ex-blitare* (au lieu de **re-oblitare*).

s rẽbrèsī «retrousser ses manches pour ne pas les mouiller ou les salir», — «retrousser ses jupons pour ne pas se crotter», dérivé de *brè* «bras».

rẽcör «concentrer par la cuisson», cf. fr. *recuire*, provient de **re-es-cocere*.

rẽcriā «appeler de loin» = fr. *récrier*.

rẽcürī «écurer» = fr. *récurer*.

rẽcur «sauver, secourir» = vfr. *rescoure*.

rẽčŏ = «réchaud».

rẽdür «ranger», — *s rẽdür* «se ranger, se coucher» = fr. *réduire*, cf. pour le sens le substantif français *réduit*.

rẽfèli «badiner»; origine inconnue.

rẽi «règle», emprunté au fr.

rẽiī «régler», dérivé du précédent.

rẽlā = «râler», — «pleurer en criant».

rẽlèrgī «élargir», serait en fr. **rélarger*.

rélũ̄ǧī «rallonger», formé comme le précédent; serait en fr. **rélonger*.

rémulā «aiguiser», serait en fr. **rémouler*.

rémulār «aiguiseur», dérivé du précédent, cf. fr. *rémouleur*.

répādr «déborder», — *t fā répādr* «tu fais déborder (en versant trop d'un liquide)»; c'est probablement le même mot que fr. *répandre*, avec l'influence de *pādr* «perdre».

répétā «répéter», emprunté au fr.

répèré masc. «salade de betteraves rouges», emprunté, cf. vfr. *réparée* fém. «poirée».

èn réprẽǧòt «quelque chose qu'on ménage»; origine inconnue.

répròlā «faire le repas de quatre heures», cf. *MSL*, X. 291.

rérpī masc. «mélange d'orge et d'avoine, avec lequel les anciens paysans faisaient leur pain, le pain noir»; origine inconnue.

résòtā «tressaillir» = fr. *ressauter*.

réspirā «respirer», emprunté au fr.

résũ fém. «après-midi», cf. *MSL*, VIII, 346.

résū = «ressort».

rēšā = «racler», — «ramoner une cheminée», —*è ršõ* «ils raclent».

rété = «râteau».

rétlī = «râtelier».

rétrèmèčī «reculer avec effroi» est probablement le mélange de **rétrèbèčī* (vfr. *trabucher*) et *rétrèmulā*.

rétrèmulā «reculer avec effroi, avec dégoût», cf. vfr. *tramoyer*.

rétrẽnür fém. «litière»; est-ce un dérivé de *étrẽ* «paille»?

rétrupā «rassembler», — *rétrupā l fũ* «ramasser le foin», serait en fr. **rétrouper*, cf. fr. *attrouper*.

rétrupòt fém. «coin où l'on ramasse quelque chose», dérivé du précédent.

réüni «réunir», emprunté au fr.

s révā «se serrer, se tirer de côté (pour laisser passer une voiture, p. ex.)»; origine inconnue.

rézĩ = «raisin».

réznòt «petite prune noire», dérivé de *rézĩ*.

rézõsī «mouillé, trempé»; origine inconnue.

rézũ = «raison», — plur. «discussion, dispute».

rè = «rat», — *rè budò* «sorte de rat ou de mulot qui mange les fruits des jardins»; origine inconnue.

rèbugri = «rabougri».

rèbuòšā «ratatinée (en parlant d'une vieille femme)» < **re-adbucculata*.

ĩ ptè rècrèpi « même sens que *ĩ ptè buzbò* (terme de mépris) », serait en fr. **raccroupi*.

rècuā « rassembler », cf. *ècuā*.

rècuòğā « étudier » = fr. *raccorder*, cf. fr. *recorder*.

rèdósnā « voûté (en parlant d'un vieillard) », cf. *dó*.

rèf « racloire », cf. le suivant.

rèfā « racler avec la *rèf* ce qui dépasse le bord dans une mesure de capacité » <all. *raffen*.

s règā « se cabrer, s'obstiner ».

règò « mauvais petit bœuf, ordinairement jaune pâle » = fr. *ragot*.

règòt « mauvaise petite vache, vache de la plaine », fém. du précédent.

règrẽdi « ragrandir », probablement emprunté au fr.

règu « ragoût », emprunté au fr.

règ = « rage » — *lè règ ò lu* « hellébore fétide, *Helleborus fœtidus* L. ».

rèiũ « réparer, raccommoder », cf. *èiũ*.

rèmcĩ « sandwich de fromage » = fr. *ramequin*.

ĩ bũ rèmẽ « bœuf tacheté, rayé », dérivé de *rẽ*.

rèmègi « ramasser », — *s rèmègi* « s'attrouper » = vfr. *ramagier*.

rèmès fém. « balai fait de branches de sapin », dérivé de *rẽ*.

rèmiõlā « flatter, caresser à la manière des chats » ; origine inconnue.

rèmlā « rayé », dérivé de *rèmẽ*.

fãr rèpè è cẽcũ « égaler quelqu'un au jeu, avoir le même nombre de points », cf. vfr. *rapeau* « renvi au jeu ».

rèpid « rapide », emprunté au fr.

rèpiénā « caresser à la manière des chats », — *rèpiénā sẽ èvé* « lisser ses cheveux », cf. vfr. *plener*.

rèsèn = « racine ».

rèsèziā « rassasier », emprunté au fr.

rèsõbiā « rassembler », emprunté au fr.

rèt « souris » ; c'est le féminin de *rè*, — *rèt tuòrb* ou *cuòrb* ou *fuòrb* « loir », cf. *MSL*, X, 291.

rètèpèsī « rapetasser », emprunté au fr. et déformé.

rètgèi fém. « roitelet », est le même mot que *ratgèi* où la composition a cessé d'être sentie; l'*a* n'étant plus tonique est devenu normalement *è*, et le peuple croit reconnaître maintenant dans la première syllabe de ce vocable le mot *rèt* « souris ».

1 *èl ò rètī* « il est rétif », cf. *MSL*, X, 292.

2 *lu rètī* « l'homme qui prend les rats des champs, mulots, taupes, etc. » = fr. *ratier*.

rètir ou *rètur* «souricière»; la première forme correspond à fr. *ratière*, la seconde serait en fr. **ratoire*.

rèvigutā «ravigoter», emprunté au fr.

s rèvizā «se souvenir», — *èl è bī̄ d lè mémūr, è s ō̄n ò rèvizā* «il a beaucoup de mémoire, il s'en est souvenu», — *i n m ō̄ sė pè rèvizā* «je ne me le suis pas rappelé» = fr. *raviser*.

rèvī̄ = «ravin».

rèvòdā «marchander» = fr. *ravauder*.

rèvòdrī «chose de peu de valeur», dérivé du précédent.

vni è lè rèvòl «perdre son rang, sa fortune, être en décadence», substantif verbal du suivant.

rèvòlā «rabaisser» = fr. *ravaler*.

rèvu fém. «lueur»; origine inconnue.

rèvu̯ònā «rabâcher, grommeler»; origine inconnue.

rèvu̯ònè «petit radis», emprunté à Mtb. *ravonnet*.

rèvu̯ònu «rabâcheur», dérivé de *rèvu̯ònā*.

rē̄ «rameau» <*ramu*.

rē̄ğ masc. «gros crible»; origine inconnue.

rē̄n «rainette» <*rana*.

1 *rē̄s* = «rance», — «se dit aussi d'une rave vieille et caverneuse».

2 *rē̄s* fém. «cheville qui tient les échelles d'une voiture»; origine inconnue.

rē̄sū̄ «grateron, *Galium Aparine* L.», cf. vfr. *rancon* «dard muni de crochets latéraux».

rē̄tri «ridé (surtout en parlant d'une pomme)»; origine inconnue; cf. Oudin *retry* «ridé».

rėč = «riche».

rėvir = «rivière».

röi̯ masc. = «rouille».

röi̯ī = «rouillé».

röpā «roter», cf. *reuper* Braune, *Gröber's Zeitschrift*, XXI, 224.

röpè masc. «rot», dérivé du précédent au moyen du suffixe *-attu*.

röti «rôtir», emprunté au fr.

rfru̯òni̯ī «ramassé sur soi-même comme quand on a froid» = fr. *refrogné*.

rgrėla «ridé» < **re-gracilatu* (?).

rgrėni̯āğ «grognon», dérivé du suivant.

sė rgrėni̯ī «être de mauvaise humeur», cf. vfr. *grigne*, — *è rgrėni̯ čè* «à rebrousse-poil», — *s ō̄ tiri è rgrėni̯ čè* «faire quelque chose malgré soi».

rgūsī « vomir » ; origine inconnue.
rg̈̄igulò « refrain, ritournelle », cf. *g̈̄igā*.
rg̈̄onā « contrefaire quelqu'un » — vfr. *rejaner* < **regannare*.
rib fém. « pressoir à pommes, — meule du pressoir » = fr. *ribe*.
ribā lu šnòvr « assouplir le chanvre, faire tomber *lè durf* », cf. *rib*.
ètr ō ribòt « être ivre » = fr. pop. *ribote*.
ridi̯ò « rideau », emprunté au fr.
rigā « fatiguer » ; origine inconnue.
rigól « rigole », emprunté au fr.
ritā « courir » < vha. *ritan*.
ritu, -uz « coureur, rouleur, -euse », dérivé du précédent.
riv = « rive », — « bord ».
rī̄g̈̄ī « ruminer » ; origine inconnue.
1 *rī̄sī* = « rincer », — « pleuvoir à verse ».
2 *èn rī̄sī* « une averse », participe passé pris substantivement du précédent.
ri̯òl masc. « racloire à fumier » = vfr. *ruable*.
ri̯òlò « tire-braise », diminutif du précédent.
ri̯òt ou *rüòt* fém. « foin étendu en petites lignes », dérivé de *ruga* ou de *rīga* (?).
rlésī « louer, donner en location », cf. *lésī*.
rlèg̈̄ masc. = « horloge ».
rlèg̈̄ār « horloger », dérivé du précédent.
rlévā = « relever », — *èl ōn ò bī̄ rlévā* « il en est bien avancé (ironique) ».
rlücā « attrapé, trompé », — *èl ò èvü rlücā* « il a été attrapé », — *t ê bī̄ rlücā* « tu es bien avancé (ironique) » = fr. *reluqué*.
rlür « briller, luire » = fr. *reluire*.
ō tè rmèši̯ī̄ « en te remerciant, c.-à-d. merci », généralement corrompu aujourd'hui en *è tè rmèši̯ī̄* ou *ī̄ tè rmèši̯ī̄* ; emprunté au fr.
rmènā « repousser durement quelqu'un » = fr. *remener*.
rnā = « renard ».
rnai̯ī = « renier ».
rnèg̈̄ā « vomir » = fr. *renarder*.
rnès « fausses tetines de la truie » ; origine inconnue.
rnišā = « renifler ».
è n è pè rnūsī ī mu « il n'a pas répliqué un mot » = fr. *renoncer*.
rnu̯òi̯ = « grenouille ».
rócī̯ fém. « demi *dubi̯* (mesure de capacité) », emprunté, cf. vfr. *roquille*.

èl ẽ ġũ ĩ bẽ ról «ils ont fait une belle vie (péjoratif)» = fr. *rôle.*

rõli «rouleur, vagabond» = fr. *roulier.*

rõlir «coureuse, rouleuse», fém. du précédent.

rõlò «rouleau», serait en fr. **roulet*, — *lu rõlò* «le rouleau, le rond du bois de lit», — *di tubac ũ rõlò* «tabac en carotte».

rõlòt = «roulette».

rõpitr masc. «hydropisie», emprunté au fr. et corrompu.

rõtā «ôter», serait en fr. **rôter.*

rõz «rose», emprunté au fr., — *rõz ũ bòtũ* «rose trémière».

rõzā «rosée», emprunté au fr.

rõzaụ̃ «arroser», emprunté, cf. vfr. *rosoier.*

rõzaụ̃u «arrosoir», dérivé du précédent.

rõzī «rosier», emprunté au fr.

rõzlā «se dit d'un cheval qui a du noir et du blanc, du rouge et du blanc, d'un cheval pie»; c'est le fr. *roselé* emprunté.

ròfa «manger avidement», cf. vfr. *raffer* «rafler, enlever tout».

ròs = «rosse».

ròsī «rosser», dérivé du précédent.

ròsī = «rehausser».

ròsò, -òt «roux, rousse»; la première syllabe fait difficulté, même en admettant que le mot est emprunté.

ròvụònā «ronchonner», même mot que *rèvụònā*, mais ce dernier est indigène, tandis que *ròvụònā* est emprunté à Mtb.

rõ = «rien».

rõbòlā «dire son fait à quelqu'un» = fr. *remballer.*

rõbrũ «remettre en mouvement», cf. *õbrũ.*

rõbụòịũ «ajouter une nouvelle quantité d'un liquide dans un tonneau, dans une bouteille, dans un récipient quelconque», cf. *bụòị.*

èn rõcũ̃tr «une aventure» = fr. *rencontre.*

rõdèši = «rendurci», — «endurcir, affermir».

s rõfròči «se rafraîchir», serait en fr. **renfraîchir.*

rõgn̄ā «rengainer», emprunté au fr., — *èl ò èvü bĩ āz dè s rõgn̄ā èi lü* «il a été bien aise de rentrer, en parlant de quelqu'un qui avait peur».

rõgèni ou *rõcèni* «mal lavé et sentant mauvais par le fait (en parlant du linge)», cf. *õcèni.*

1 *rõgī* = «ranger», — «aligner».

2 *rõgī* fém. «haie» = fr. *rangée.*

s rõpicā «reprendre bonne mine après une maladie», serait en fr. **rempiquer*, — *tè t ẽ bĩ rõpicā vụasi èn busā* «tu as bien repris depuis quelque temps».

rõpir = « remplir ».

rõsuaṇimõ « renseignement », emprunté au fr.

rõvi = « renvoyer », — « congédier ».

i i ā futü èn turè è mẽ rõvòs « je lui ai flanqué un revers de main », lit. « je lui ai donné une gifle à main *renverse ».

sẽ rpõzā = « se reposer ».

rprẽg « reproche »; notre forme est régulière, c'est le fr. qui est analogique.

rsẽlu « receleur », emprunté au fr.

rsèrsi « raccommoder, rapetasser », emprunté au fr. (Mtb.) *ressar cir* <**re-sarcire*.

rsẽṇā fém. « repas du réveillon »; c'est peut-être un dérivé de *caenium*, *-cīnium* (it. *pusigno*), soit **re-caeniare* ou **re-cīniare*; **re-caeniat* ou **re-cīniat* auraient donné **rsẽni* qu'une metathèse inexpliquée aurait changé en **rsẽiṇ*, d'où un infinitif analogique **rsẽiṇā* et un substantif participial *rsẽiṇā*.

rsidr « recevoir », cf. *MSL*, X, 322.

rsònā cẽcṻ « ressembler à quelqu'un » = fr. *ressembler*.

rsòt = « raclette », — *lè rsòt dẽ bulõgī*, *dẽ sẽlī*.

rtètā = « retoiter ».

rtẽni « amodier, prendre en location » = fr. *retenir*.

rtirī = « retirer ».

rtòcṵònā « rapiécer », cf. *tòcṻ*.

rtõdü « refait, trompé, dupé », — *èl ò èvü bī̃ rtõdü* « il a été bien attrapé » = fr. *retendu*.

sẽ rtūdr « se retourner », — *èl è bī̃ sèvü sẽ rtūdr* « il a bien su se retourner (c.-à-d. reprendre l'avantage) », — *è sẽ rtū* « il se retend (c.-à-d. il est fier) » = fr. *retordre*.

rṻ = « roue ».

rüd « rude, sévère », emprunté au fr.

rüzẽ « rusé », emprunté au fr.

rṻm « rhume », emprunté au fr.

lẽ rṻèl « les roues de la charrue », diminutif de *rṻ*.

rū « raie », — « ruisseau » <*riga*, cf. fr. *-roie* dans le nom propre *Deroie*.

rugˇ = « rouge ».

rugˇöl « rougeole », dérivé du précédent.

rūgˇī « ronger, rousiller » <**rodicare*.

rugˇòt « prune rouge », — « Mélampyre des champs, *Melampyrum arvense* L. », serait en fr. **rougette*.

ruṇ̃ « charron » <*rotariu*, cf. le nom propre fr. *Royer*.

rumèri « romarin », emprunté au fr.

rūnö « nuit tombante »; origine inconnue.

rusti « foutu »; c'est une forme méridionale *rousti* « rôti » empruntée, — *t é rusti* « tu es frit ».

rut = « route », — « troupe » = vfr. *route* « troupe », — *èn grôs rut* « une grande quantité de personnes ».

1 *rū̃* = « rein ».

2 *rū̃* = « rond ».

rū̃čī « ronfler » = vfr. *ronchier*.

rū̃dā ī bó « écorcer un arbre » <*rotundare*.

rū̃sī̃ = « roncin ».

rū̃tr = « rompre », — « faire le premier labour », — *è s ò rū̃tü* « il s'est fait une hernie ».

ī ruònì pī « outil qui sert à rogner la corne des chevaux », cf. le suivant.

ruònīū = « rogner ».

ruònīū̃ « rognon », dérivé de 1 *rū̃*.

rvènīẽ̃ « avenant, agréable » <**reveniante*.

rvirī « retourner, tourner de nouveau, recommencer » = fr. *revirer*.

lu rvirò d lè fët « la reprise de la fête patronale, le dimanche suivant », dérivé du précédent.

sẽ rvõdr « se tortiller » <*re-volvere*.

dë rvòn « rebut » = vfr. *revanne* « criblure, ce que le van sépare du bon grain ».

S

1 *s* = « si (conditionnel) », — *i m èsëtrõ s i piõ* « je m'assiérais si je pouvais ».

2 *s*, *së* = « se, soi ».

3 *s*, *së*, *st* = « ce, cet », — *st*, *stë* = « cette », — *sẽ̃* = « ces ».

sa = « soif ».

sā = « cerf ».

sābì « sable », emprunté au fr.

sačī = « sécher ».

saìī « faucher » <*secare*.

saìò « seau » <**sitettu*, — *lu saìò trārò* « le seau à traire ».

sālì « salir », emprunté au fr.

sārp = « serpe ».

saš = « cercle ».

satu « faucheur », dérivé de *saìī*.

sāv = « sève ».

sci « cela », composé de 3 *s* et *ci*.

scrè « secret », emprunté au fr.

scur « secouer, agiter » < *succutere*.

1 *sé* = « ses, — ces », cf. *supra* 3 *s*.

2 *sé* « seau », cf. *MSL*, VIII, 343.

sẽdr « cèdre », emprunté au fr.

sẽli « tonnelier », cf. *MSL*, VIII, 343.

sépèrā « séparer », emprunté au fr.

1 *sè* = « sa ».

2 *sè* = « sac ».

sèbò = « sabot ».

sèč fém. « grand sac » < **sacca*.

èn bu̯òn sèčì « un bon tas », — « une bonne besogne faite » < **saccata*.

sèčò « petit sac », diminutif de 2 *sè*, — *di sèčò di cèrémòtrò* « grosse saucisse de carnaval ».

èn čẽbrė c sõ̃ l sègnè « une chambre qui sent la malpropreté, le renfermé, le moisi »; c'est à peu près l'équivalent de *rõ̃gèni*. Ce mot a-t-il quelque rapport avec *faguenas*?

sèğ = « sage ».

sèi̯ĩ̃ « saindoux » < *sagimen*.

1 *sèl* = « celles ».

2 *sèl* = « selle », — « chaise ».

sèlòt « petite table à casiers où le cordonnier met ses outils », — « instrument en bois dont le cantonnier se sert pour recueillir la pierre et la porter à bras », diminutif d'un simple perdu **sèl* < *cella*.

sèni̯ fém. « marais » = prov. *sagno* « terrain marécageux ».

sèpĩ̃ = « sapin ».

sèrè masc. « séracé ou caséum un peu acide du lait coagulé spontanément » < **serattu*.

sèrğẽ̃ « presse de menuisier » < **serviante*.

sèrmõ̃ « serment », emprunté au fr.

sèrpõ̃ fém. = « serpent », — *cũ d sèrpõ̃* « corydalis sauvage ».

sèrvé « front » = fr. *cerveau*.

sèrvẽ̃t pu̯ò l bẽ̃ d čèpü « presse de menuisier »; c'est le fr. *servante* emprunté.

sèrvi « servir », probablement emprunté au fr.

sèrvi̯òt « serviette », emprunté au fr.

sèšā = « sarcler ».

sèšũ̃ « mauvaise herbe qu'on sarcle », — « feuilles gourmandes

qu'on enlève pour faire croître les choux, salades, etc.» <*sarclumen.*

sèvā «être en sève», dérivé de *sāv*, — «battre une branche de frêne ou de saule bien en sève afin de pouvoir détacher l'écorce du tronc sans la briser, et en faire ensuite un sifflet».

sèvèt = «savate».

sèvü «sureau» <*sabucu.*

sèvua = «savoir», — *tè sā* «tu sais», — *i n ŏ sè rŏ* «je n'en sais rien», — *i n srŏ i̯ èlā* «je ne peux pas y aller».

sèvuaiò «espèce de sureau», dérivé de *sèvü.*

1 *sẽ* = «sang».

2 *sẽ* = «saint».

3 *sẽ* «sans», probablement emprunté au fr.

sẽbèdi «samedi» <*sambatidie* qui devait donner **sẽbèti*, mais a été influencé comme *mardi* par les autres jours de la semaine qui se terminent tous en *-di.*

sẽdr «cendre», emprunté au fr.

sẽdrī «cendrier», emprunté au fr.

sẽni̯ī = «saigner».

sẽtā = «santé».

sẽtibi̯ «sain, salutaire», emprunté au fr. (Mtb.).

sẽtür «ceinture», emprunté au fr.

1 *sêč* = «cloche».

2 *sêč* fém. «suie» <*sūdica.*

sêčòt = «clochette».

sêdr «suivre», cf. *MSL*, X, 322.

sẽgèi̯ fém. «putain»; origine inconnue.

sẽgẽ «sourd» <*surdellu.*

sêi̯ò «seuil» <*soliettu.*

sêmtêr «cimetière», emprunté au fr.

sêrvuai̯ī = «surveiller».

sêvïr = «civière».

1 *sö* «ceux», emprunté au fr.

2 *sö* = «sœur».

söi̯ī «terni» = fr. *souillé.*

1 *si* = «cil».

2 *si* = «si (en réponse)».

3 *-si* = «-ci», — *s pèi̯ü si* «ce pays-ci».

sī = «scie», — *èn sī pèču* «passe-partout», — *èn sī è rāzẽ* «petite scie pour scier obliquement, pour découper, etc.», — *èn sī è ẽpi* «scie pour faire les tenons».

siguòni̯ «cigogne», emprunté au fr.

sīl «ciel», emprunté au fr. ou influencé par le fr.
simèl «semelle», emprunté au fr.
simō̃ «ciment, mastic», emprunté au fr.
sini̯ȯl «manivelle» < * *ciconiola*, cf. vfr. *soigniole*.
sir = «cire».
sirutā «siroter», emprunté au fr.
sitr «cidre», probablement emprunté au fr.
sitru̯ȯi̯ «citrouille», — «grosse bête (injurieux)», emprunté au fr.
ī̃ sizḗ «des ciseaux» = fr. *ciseau*, — *lu sizḗ d mèsū̃* «ciseau de tailleur de pierres».
sizlò «séséli de montagne, *Seseli montanum* L.», cf. le suivant.
sizò «cumin, *Carum Carvi* L., genre de la famille des ombellifères, à laquelle appartiennent également le cumin et le séséli»; sans doute emprunté, cf. *Sison*, *Séséli*.
sī̃ = «cinq».
sī̃cē̃t = «cinquante».
sī̃ǧ = «singe».
sī̃nā «signer», emprunté au fr.
si̯ò masc. «hoquet»; origine inconnue.
i cra bī̃ c si̯ȯ̀ «je crois bien que si (affirmatif)» < *sic* + *est*.
1 *slḗzī* «cerisier», cf. *MSL*, X, 181.
2 *slḗzī* «peigner le chanvre», dérivé de *slī*.
slḗzu «peigneur de chanvre», dérivé de *slī*.
slī, *sḗlī* «peigne à chanvre», cf. vfr. *ceran*, *ceris*.
slīz «cerise», cf. *MSL*, X, 181.
smèn ou *smē̃n* = «semaine».
snèl = «cenelle».
snòvr «moutarde sauvage, *Sinapis arvensis* L.»; origine obscure.
1 *sṓ* = «sou».
2 *sṓ*, *sṓl* «fatigué, -ée»; origine inconnue.
sṓlā «fatiguer», dérivé du précédent.
sṓlid «solide», emprunté au fr.
sṓlidā «consolider», dérivé du précédent.
sṓm fém. «somme», emprunté au fr.
sṓtī̃ «appui»; c'est le fr. *soutien* emprunté.
1 *sò* = «soc (de charrue)».
2 *sò*, *sač* = «sec, sèche».
1 *sȯ̀* fém. = «sel».
2 *sȯ̀* masc. = «saut».
sòc «socle de boiserie», emprunté au fr.

sòlā = «saler».
sòlcrut «choucroute», cf. *MSL*, X, 292.
sòlèd «salade», emprunté au fr.
sòlīr = «salière».
sòlpëtr «salpêtre», emprunté au fr.
ğū è lè sòlròt «jouer à la cachette» <**celaretta* dérivé de *celo*, *-cre*.
sòlup fém. «putain»; c'est le fr. *salope* emprunté.
1 *èvua sòn* «avoir sommeil» <*somnu*.
2 *è m sòn* «il me semble» = fr. *semble*.
sòpò «mauvais chemin où l'on est cahoté», cf. vfr. *sopper*, fr. *chopper*, *achopper*.
1 *sòs* fém. = «sauce».
2 *sòs* fém. «saule» <*salice*, — *dlè sòs ğròn*, *ruğ*, *biẽč*, *vuağ* «saule jaune, rouge, blanc, vert», — *sòs pürẽt* «saule pleureur».
sòtā = «sauter», — «saillir (une jument ou toute autre femelle)».
sòtrẽ masc. «sauterelle» <* *saltarellu*.
sòvā = «sauver».
sòvèğ = «sauvage».
sòvũ «savon», emprunté au fr.
sòz = «seize».
sõ fém. «côté» = fr. *sens*, — *è tĩ dlè sõ d sũ pẽr* «il ressemble à son père».
sõt fém. «sentier» = vfr. *sente*.
1 *sõti* = «sentir», — *ĩ sõ žnèl* «fouille-au-pot».
2 *di sõti bũ* «grande labiée aromatique», emprunté au fr. (Mtb.).
sõtu fém. «odeur» = fr. *senteur*.
sraị = «soleil».
sri masc. = «souris».
sė stā «s'asseoir» <* *seditare*.
stī = «sentier».
stimülā «stimuler», emprunté au fr.
lu stò dlè čur «le siège des lieux d'aisances» <* *seditettu*.
stü, *stė*, *sö* «celui, celle, ceux», cf. *MSL*, X, 306.
stüci, *stėci*, *söci* «celui-ci ou celui-là, celle-ci ou celle-là, ceux-ci ou ceux-là», cf. *MSL*, X, 306.
stülè, *stėlè*, *sölè* «celui-là, celle-là, ceux-là», cf. *MSL*, X, 306.
stüsi, *stėsi*, *sösi* «celui-ci, celle-ci, ceux-ci», cf. *MSL*, X, 306.
sü «suif», probablement emprunté au fr.
sübi «subir», emprunté au fr.
sücsẽdā «succéder», emprunté au fr.
süfòcā «suffoquer», emprunté au fr.

sür «sûr»; l'r est dû à l'influence du fr.
süsi = «sucer».
lu sn̈, *lé sn̈* «le sien, les siens», cf. *MSL*, X, 305.
lè sn̈n, *lé sn̈n* «la sienne, les siennes», cf. *MSL*, X, 305.
sn̈ā = «suer».
sé sn̈isidā «se suicider», emprunté au fr.
sn̈u = «sueur».
1 *su*, *sul* = «soûl, -le».
2 *su* fém. «hutte à cochons» = vfr. *sou*.
sü = «soie».
suci «cela», cf. *MSL*, X, 306.
sucr masc. «sucre», cf. arabe *sokkar*.
sucrī «sucrier», dérivé du précédent.
süč = «sorte», — «espèce».
1 *sudā* «soldat», emprunté au fr.
2 *sudā* «souder», emprunté au fr.
sudu «marteau à souder», dérivé du précédent.
sulā «soulier» <**subtelare*.
sulè = «cela».
sulòt «erminette de charpentier pour creuser les chéneaux»; origine inconnue.
sulrò masc. «tribune où est l'orgue à l'église», cf. vfr. *solier* «étage, balcon».
supīr = «soupière».
lè surbòt «les menstrues»; origine inconnue.
sürf fém. «ablette»; origine inconnue.
susi = «ceci».
è lè sut «à l'abri» = vfr. *soute*, *soutte*.
sutni = «soutenir», — «affirmer quelque chose».
1 *sn̈* = «son», adjectif possessif.
2 *ǒ sn̈* «en haut» <*in summu*.
sn̈br = «sombre».
sn̈ǧī «rêver, penser» = fr. *songer*.
sn̈aniu, *-uz* «soigneux, -euse», emprunté au fr.
sn̈atā «souhaiter», probablement emprunté au fr.
sn̈ē «soin», emprunté au fr.
sn̈òrsī, *-īr* «sorcier, -ière», emprunté au fr.

Š

ša «sept», doit le *š* au nombre précédent *šé*, — *dē̃ ša ǧé* «dans 8 jours, la semaine prochaine».

1 *šā* = «clé».

2 *šā* = «clair».

1 *šé* = «six», par l'intermédiaire de **sjé*.

2 *šé* «fléau en deux pièces» = vfr. *fleau* monosyllabe.

šérī «éclairer» < **clariare*.

šèl = «faible».

šèlai̯ī «fléchir», dérivé de *šèl*.

šèm = «flamme».

šèmā «flamber» < *flammare*.

šèti «flatter» = vfr. *flatir*.

šē̃ = «flanc», — *d šē̃* «de profil».

šénā «pencher en parlant d'une voiture prête à verser» < *clinare*.

šéri = «fleurir».

šérī «grand drap où l'on met les cendres dans une lessive» = fr. *fleurier* (Mtb.).

šözī̃ «graine de foin»; origine inconnue.

šic «soûl, ivre»; ailleurs on emploie l'expression «joli garçon» dans le même sens; c'est donc probablement le mot fr. *chic* emprunté.

s šicā «se mettre de côté, sur une route, pour laisser passer une voiture»; origine inconnue.

šnèi̯ = «chenille».

šni «poussière, balayures, ordures» < *canile*.

šnòvr masc. «chanvre»; origine obscure. Entendu une fois *šnòbr*.

1 *šó* = «clou».

2 *šó* = «clos», — *ī̃ ptè šó* «un petit enclos».

šòc fém. «poule qui a des petits», cf. *MSL*, VII, 462.

šòcā «glousser» — «faire claquer un fouet», dérivé du précédent.

šòsā «tomber en faiblesse»; origine inconnue.

šòtr fém. «crête de coq» < **clistra*.

šõglèz «clef anglaise», c'est-à-dire **šā õglèz*, emprunté au fr.

štā «nettoyer l'écurie, ôter le fumier» = fr. *jeter* «jeter dehors» (?).

štal «fusil de boucher» < all. *stahl* «acier».

1 *štū̃* masc. «déblai», dérivé de *štā*.

2 *štū̃* masc. «essaim», cf. Roquefort *chetoire* «ruche d'abeilles», Godefroy *geton* «essaim».

šu = «fleur».

šucè «pompon, panache», cf. ital. *ciocca* «touffe de cheveux».

šulā «clouer», dérivé de 1 *šṓ*.

šulīr «instrument à faire les clous», dérivé de 1 *šṓ*.

1 *šulò* «petit clou», diminutif de 1 *šṓ*.

2 *šulò* «petit clos», diminutif de 2 *šṓ*.

šupnā «pleurnicher», — *èn ǵènèl šupèn cẽ̄ èl vé fār dé püsī̃*.

šūr «fermer» = fr. *clore*, — *šū* «tais-toi», — *suci sȭ lu šū* «cela sent le renfermé».

šu̯òš masc. = «souffle», — «haleine» (cf. fr. *chercher* de *circare*).

šu̯òšā = «souffler».

šu̯òšò = «soufflet».

ī̃ švac «vache sans sexe»; origine inconnue.

T

t, *té* = «tu, te».

1 *ta* = «toi».

2 *ta* = «toit»».

tā = «tas», — *ī̃ grṓ tā* «beaucoup».

tāč fém. «poche» <all. *tasche*.

tai̯ī «pin» < **tēdāriu*.

tal = «toile».

tār = «terre».

tārā «gâté, avarié»; c'est le fr. *taré* emprunté.

tarétr ou *tarétré d tār* «lierre rampant» <*terrestre*.

tātr fém. «tarte» = vfr. *tartre*.

1 *té* = «tes».

2 *té* «tel», emprunté au fr., — *ī̃ té*, *èn té* «un tel, une telle».

témū̃ «témoin», est probablement emprunté au fr., quoiqu'il ait la même forme que s'il provenait du vieux fonds.

tému̯ani̯ī «témoigner», emprunté au fr.

tét = «tête».

tétò «mauvais vase de terre, — tesson» < **testettu*.

tév «tiède», cf. *MSL*, VIII, 347.

1 *tè* = «ta».

2 *tè* «triton d'eau douce, — salamandre terrestre»; origine inconnue.

tèč = «tache».

tèi̯, cf. *čvirū̃* = fr. *taille.*

tèi̯ẽ̃ masc. « coupant (d'un couteau) » = fr. *taillant.*

tèmi « tamis », emprunté au fr.

tèpi « tapis », emprunté au fr.

tèrẽ̃ « terrain », emprunté au fr.

tèri = « tarir ».

tèribi̯ « terrible », emprunté au fr.

tèrin = « terrine ».

tèròdā = « tarauder ».

tès « pile »; c'est le féminin de *tā* « tas ».

tèšòt fém. « clinche ou clenchette d'une serrure à loquet » < **tacculetta*, cf. ital. *taccolo.*

tètò « couvreur » < **tectettu.*

tèvé « soucoupe de pot de fleurs » < **tabellu.*

tèvẽ̃ « taon » < *tabanu.*

tẽ̃ = « tant ».

tẽ̃bur « tambour », probablement emprunté au fr.

tẽ̃bu̯ònā « tambouriner », probablement emprunté au fr.

tẽ̃pū̃ = « tampon ».

tẽ̃t = « tante ».

tẽ̃tā « tenter », emprunté au fr.

tẽ̃tī̃ fém. « tante », dérivé de *tẽ̃t.*

tẽ̃tür ou *tõ̃tür* « couleur, teinture », emprunté au fr.

tẽ̃türār ou *tõ̃türār* « teinturier », dérivé du précédent.

tẽ̃türī ou *tõ̃türī* « peindre, enluminer », cf. le précédent.

tèmā « déborder » < *tumare.*

ténòt « cuveau » = fr. *tinette.*

ténur fém. « planche à gâteaux », serait en fr. **tournoire*; c'est une planche sur laquelle on tourne la pâte et on l'étend avec un rouleau.

tèrbélẽ̃ « turbulent », emprunté au fr.

tèrmutū̃ « champignon frisé ». On dit ailleurs en Franche-Comté « torche-mouton ».

tèsi « tousser » < *tussire.*

tèsū̃ masc. (ou *tèsū̃*) « blaireau », cf. vfr. *taisson.*

tic « tic », probablement emprunté au fr.

tiǧ « tige », probablement emprunté au fr.

til fém. « file de monceaux de fumier qu'on répand dans un champ »; origine inconnue.

lu tirẽ̃ « la grande poutre d'une charpente » = fr. *tirant.*

tiri « tirer », — *tirī ̃n öi̯* « crever un œil », — *tirī èrī* « décharger

une voiture de foin», — *lu tir pu̯a* litt. «le tire-poil (jeu qui consiste à se tirer mutuellement les cheveux)», — *tir brāz* masc. «tire-braise».

tirlīr «tirelire», emprunté au fr.

tiròt fém. «tiroir» = fr. *tirette*, — *lè tiròt di büfò* «le tiroir du buffet».

lu tiru fö di fū «l'ouvrier qui tire les pièces du feu (horlogerie)» = fr. *tireur*.

tiru̯òni̯ī «tirailler», dérivé de *tirī*.

tizēn «tisane», emprunté au fr.

ti̯ī = «tiller».

ti̯ò, *tēi̯ò* «tilleul», serait en fr. **tillet*, cf. nom propre *Dutillet*, — *dē šu d tēi̯ò* «fleurs de tilleul».

tnai̯ masc. «cuveau» < **tiniculu*.

tni = «tenir», — *s tēni* «se contenir».

tō = «tôt».

tōdi «taudis», emprunté au fr.

tōsē «toqué, niais»; origine inconnue.

tòcū masc. «pièce, morceau»; c'est le fr. (Mtb.) *tacon* emprunté, cf. ital. *taccone*.

tòl = «table», — *tòl è rēgrēdi* «table à rallonges».

1 *tòlā* «meurtrir» = vfr. *taller*.

2 *tòlā* masc. «table de pierre à la cave» < *tabulare*.

tòlū = «talon».

tònrī = «tannerie».

tònu = «tanneur».

tòpā «taper, frapper», emprunté au fr., — *tòp cü* «tape-cul, — tôt-fait (sorte d'omelette)».

tòpèǧ «tapage», emprunté au fr.

tòpò «populage des marais, *Caltha palustris* L.», dérivé de *tòpā*; on appelle cette plante ainsi parce que les enfants en font *taper* les fleurs en les écrasant sur la main.

tòpu̯ai̯ī «pétiller, crépiter», dérivé de *tòpā*.

tòrp «large patte (des bêtes ou des gens)»; origine inconnue.

tòsī «teter» < **tittiare*.

tòvu̯ai̯ū «bardeau plus fort que les *ēšèrī* et moins que les *ēsòn*»; origine inconnue.

tō = «temps», — *dē l vēi̯ tō* «autrefois», — *lu čò tō* «l'été», — *lu bū tō* «le printemps», — *lu dèrī tō* «l'automne».

tōdr = «tendre (verbe)».

tōdū «écorchure ou durillon au coin des ongles» = fr. *tendon*.

tõpiữ masc. « espèce de double peigne qui sert à tenir les fils de la toile tendus »; origine inconnue.

tõt = « tente ».

tpī fém. = « pépie »; ce mot présente un cas remarquable de dissimilation, cf. *Revue des langues romanes*, 1898, p. 124; *tpī* sort de **pépī*, qui provient lui-même, par une assimilation due au sentiment du redoublement, de **pētī*.

1 *trā* masc. « poutre » < *trabe*.

2 *lé trā* = « les traits (d'un attelage) ».

1 *trāiữ* « enjamber, aller vite »; origine inconnue.

2 *èn bụòn trāiữ* « une bonne enjambée », participe passé pris substantivement du précédent.

1 *trār* masc. « tarière » < *taratru*.

2 *trār* « tirer » = fr. *traire*, — *ỉ trā l öĩ* « sorte de mouche à grandes pattes qui passe pour s'attaquer aux yeux et les crever, — libellule », — *trār èn vèč* « traire une vache ».

trārò, cf. *saiò*; dérivé de 2 *trār*.

s trẽbõčī « trébucher », emprunté au fr.

trépẽsā = « trépasser ».

trẽsī « traverser (en parlant de l'eau qui suinte, d'une graine qui pousse) », cf. vfr. *trésir*.

trèbẽčī « trébucher » = vfr. *trabucher*.

trèmi masc. « blé qui se sème au printemps », cf. vfr. *tramine* « trèfle ».

trèp = « trappe ».

trèpòt « femme grosse et courte », cf. fr. *trapu*.

trèsī = « tracer » — « biffer ».

trèva = « travers ».

trèvèiữ = « travailler ».

trẽbāč fém. « fils qui tombent du métier des tisserands »; origine inconnue.

trẽnā = « traîner ».

trẽnèl « loquet »; origine inconnue.

trẽspụòčā « transporter », emprunté au fr.

trẽsvāzī « transvaser », emprunté au fr.

trẽbiò masc. « tourbillon » < **turbillettu*.

trépī « trépied », probablement emprunté au fr.

tröĩ masc. « cheville qu'on enfile au bout de la chaîne qui entre dans le joug » < *torculu*.

tric « trique », emprunté au fr., — *èn tric dè pẽ* « un gros morceau de pain ».

tričī = « tricher ».

trip fém. «boyau» = fr. *tripe*.

tripa «marcher sur, fouler aux pieds» = vfr. *triper*.

tripò = «tripot», — «cuisine», — *lu tripò di gnu* «sorte d'antichambre du grenier où l'on met toutes sortes de choses».

tripuònja «piétiner», dérivé de *tripa*.

trist «triste», emprunté au fr.

tritri «fauvette des roseaux», sorte d'onomatopée d'après le cri de l'oiseau.

trò = «trop».

trô = «trois», — *du trô* «quelques», — *du trôz ô* «deux ou trois ans, quelques années».

trôca «traquer», emprunté au fr.

trôs = «tresse», — «natte de cheveux».

trôsòt «petite tresse», diminutif du précédent, — *lè trôsòt dè lè cnûi* «le ruban de la quenouille».

trôz = «treize».

trõ «trident» = vfr. *tranc*.

trõbi masc. «tremble (arbre)», emprunté au fr.

trõbja «trembler, chanceler», emprunté au fr.

trõp fém. «averse de pluie, — volée de coups», substantif verbal de *trõpā*.

trõpā = «tremper».

èn trõsī d fèmī «ce qu'on prend d'un coup avec le *trõ*».

trū «truie», peut-être emprunté au fr., — «putain», — «jeu de la truie»; ce jeu est aussi connu en fr. sous le nom de *cochonnet* et sous celui de *goret*; à Damprichard il s'appelle aussi *lè bòc*.

trüòt fém. «cloporte», animal connu vulgairement sous le nom de *cochon* de saint Antoine, — *trüòt è cū* «asticot», diminutif de *trū*.

trūrī «chose sans valeur, — saleté», dérivé de *trū*.

trüit «truite», emprunté au fr.

tru d cô = «trou de chou».

trucā «troquer», emprunté au fr.

trucò «morceau de bois noueux servant de projectile, par exemple pour abattre les fruits à la maraude», cf. vfr. *troque*, *troche*(?).

truscī «troussequin», emprunté au fr.

truv fém. «capture, trouvaille», substantif verbal de *truvā*.

truvā = «trouver».

truvāj fém. «trouvaille», probablement emprunté au fr.

trūz fém. «culot d'une pipe»; origine inconnue.

trūznā «gargouiller, en parlant d'une pipe mal nettoyée», dérivé du précédent.

trū̃ = «tronc», — *ī trū̃ d bó* «grande bûche de bois», — *l trū̃ di fu̯ò* «le derrière du four».

èn trū̃č «grosse bûche de bois» = fr. *tronche.*

ī̃ trū̃čò «petite bûche de bois» = fr. *tronchet.*

s trū̃pā = «se tromper».

tru̯òi̯ī «lâcher un vent bruyant», cf. vfr. *trouille* «pétarade».

tti «tetine de brebis»; le suffixe est obscur; faut-il remonter à **tittile*, à **titticulu*?

tütai̯ī = «tutoyer».

tū̃tu m. «instrument avec lequel on commence à *bròcā l čènòvr*» (puis on se sert de *lè bròc*, — et l'on finit par *lè rcu̯òròt*), serait en fr. **tue-tout.*

lu tū̃, lé tū̃ «le tien, les tiens», cf. *MSL*, X, 305.

lè tū̃n, lé tū̃n «la tienne, les tiennes», cf. *MSL*, X, 305.

tü̯ā = «tuer».

tü̯é masc. «grande cheminée en bois» = vfr. *tuel.*

tü̯irū̃ masc. «latte pour soutenir les tuiles»; origine obscure.

tü̯ò «tuyau» < **tudettu.*

1 *tu* fém. «tuf» < *tofu.*

2 *tu, tut* = «tout, toute».

1 *tū* = «taie (d'oreiller)».

2 *tu* = «tort».

tubac «tabac», emprunté au suisse allemand *tobac.*

tubè «par terre», serait en fr. **tout-bas.*

tudr = «tordre».

tūi̯òt «taie d'oreiller», dérivé de 1 *tū.*

tūlū̃ «moignon»; origine inconnue.

tupè «toupet (effronterie)», emprunté au fr.

turb «tourbe», emprunté au fr.

turč fém. «gifle», — «bourrelet que les femmes se mettent sur la tête pour porter un fardeau» = fr. *torche.*

tū̃ = «ton».

tū̃b = «tombe».

tū̃bré = «tombereau».

tū̃r «tendre (adjectif)», cf. *MSL*, VIII, 339.

tu̯āi̯ fém. «nappe», dérivé de 1 *tū.*

tu̯ai̯ū̃ «grand linge», dérivé du précédent.

tu̯ò = «tour (dans tous les sens)».

tu̯òčé «gâteau» = **tortellu.*

tu̯òčī — «toucher».
tu̯ònā = «tonner».
tu̯ònò «rouleau de bois autour duquel on enroule la corde d'une voiture à échelles» < **tornettu.*
virī lè tu̯ònòl «tourner la charrue au bout d'un champ», dérivé de *tu̯ò.*
lé tu̯òrčòt «coussins sur lesquels repose le joug», dérivé de *turč.*
tu̯òrčū̃ = «torchon».
tu̯òrē = «taureau».
tu̯òrǧü «difforme»; c'est le fr. *tordu* emprunté.
tu̯òrlīr «vache qui ne peut plus faire de veau»; origine inconnue.
tu̯òrmõtā = «tourmenter».

Ü

ū̃ = «œuf».
ümė «humeur», emprunté au fr.
üvā = «hiver».
üzā = «user».
üzèǧī «faire usage de, se servir de», peut-être emprunté au fr.

Ü̃

ū̃, ū̃n = «un, une», — *èn čēbrė tut õn ū̃* «une chambre toute en désordre».

Ü̯

ü̯il «huile», emprunté au fr.

U

1 *ū, ūǧ* ou *vūǧ* «sale» = vfr. *ort, orde.*
2 *ū* = «or».
ūdr = «ordre».
ūi̯ (rare) «oie»; cette forme étant isolée, il est difficile de dire si elle est le représentant de *auca* ou si elle est empruntée ou refaite.
ūi̯òt «oie», dérivé du précédent.
ūr «vent» < *aura.*
ūrfėnò «orphelin»; la première syllabe est corrompue.

urg̀ = «orge».

us «cri destiné à chasser les chiens» est peut-être d'origine germanique, cf. vha. *uz*, all. *aus*.

uvri «ouvrier», probablement emprunté au fr.

Ù

ũ = «on», — *è i̯ è lũtõ c ũ n t ũ vü* «il y a longtemps qu'on ne t'a vu». Noter que le verbe qui a pour sujet *ũ* est toujours une 3e pl. à désinence *-ũ*; c'est une assimilation de la désinence avec le sujet favorisée par le modèle *ũ sũ* «on est»; exemples: *ũ srũ* «on sera»; *ũ vèrũ* «on viendra»; *ũ vuarũ* «on verra».

ũbr = «ombre (du soleil), — ombre (poisson)».

ũi̯ = «ongle».

ũi̯òt «ongle de porc», diminutif du précédent.

ũt = «honte».

ũtu, *-uz* = «honteux, -euse».

ũz = «onze».

Ù

u̯òr̀ür = «ordure».

u̯òi̯òt «oie», diminutif remplaçant le produit de *auca*.

u̯òl «ourlet de gâteau» = vfr. *orle*.

u̯òn̂ũ = «oignon».

u̯òrm = «orme».

V

vã = «ver (de toute espèce)», — «panaris».

van = «verne»; on se sert de ce bois pour la teinture, comme remède contre la gale, etc.

vé «veau», cf. *MSL*, VIII, 343.

véi̯ = «vieux».

vélã «faire un veau», cf. *MSL*, VIII, 343.

vîli f. «clématite sauvage, *Clematis vitalba* L.», cf. *MSL*, VIII, 343.

vîlò «veau», — *i vélò d pra* «veau né six mois avant l'hiver», cf. *MSL*, VIII, 343.

vêpròla «repas de 4 heures», cf. *répròla*.

vésé «tonneau» < *vascellu*.

vésĩ fém. «ampoule», emprunté au fr.

vèslò «baril» < **vascellettu.*

véti = «vètir».

vèzī̈ = «voisin».

1 *vè* «cercueil», cf. *MSL*, X, 175.

2 *vè* «gui»; origine obscure.

vèc̀ = «vache».

vèi̯a «valoir», cf. *MSL*, X, 320.

vèni̯ = «vigne» — *vèni̯ virg̀* «vigne vierge», emprunté au fr.

vèrvèn «verveine», emprunté au fr.

vèst «veste», emprunté au fr.

vē̈ «vingt», emprunté au fr.

vélup fém. = «varlope».

1 *vö* «vœu», emprunté au fr.

2 *vö*, *vöd* = «vide».

èn g̀ëmō̈ vözī «jument qui a été saillie et qui ne porte pas»; est-ce *vocīta?*

vi, *viv* = «vif, vive», — «actif».

1 *vi* = «vie», — *far lè vī* «être débauché».

2 *vi* «route» < *via.*

lè vīr dé lè fò «l'anneau de la faux»; c'est probablement le substantif verbal de *virī* avec allongement de l'*i* sous l'influence de l'accent tonique et de l'*r*.

virai̯i «bousiller», dérivé de *virī*.

virī «tourner», — «tourner à l'aigre (en parlant de certains liquides)» = fr. *virer*, — *lu vir bó* «crochet qui fait tourner le bois dans la scierie», — *virī òtu̯ò* «contourner», — *èl è fā sci dē̈ ī̈ vir tè mē̈* «il a fait cela en un tour de main».

ī̈ virò «homme changeant», — «bouton de serrure que l'on tourne pour ouvrir», dérivé de *virī*.

virṻ «véron (poisson)», emprunté au fr. (Mtb.).

vis masc. «vis», emprunté au fr., — *lu vis di bē̈* «vis du banc de menuisier», — *ī̈ vis è plècā* «presse en bois qui sert à plaquer».

vī̈ = «vin».

vī̈nāgr «vinaigre», probablement emprunté au fr.

vi̯a «vouloir», cf. *MSL*, X, 319.

vi̯ē̈d = «viande», — *dlè vi̯ē̈d vu̯ari̯èsī* «de la viande gâtée, *gòvu̯ai̯ī*»; voir *gòvu̯ai̯ī* et *vu̯ari̯èsī*.

vi̯òt «vrille» < **vitetta.*

vi̯ulā «violer», probablement emprunté au fr.

l vi̯ulè «l'érysipèle»; c'est probablement le fr. *violet* emprunté.

vi̯ulò «violet», probablement emprunté au fr.

vi̯ulòt «violette», probablement emprunté au fr.

vlèǧ = «village».

vni = «venir», — «devenir».

1 *vṓ, vṓz, vó, vóz* = «vous».

2 *vṓ, vṓz* = «vos».

vṓdr «tourner, contourner avec une voiture» <*volvere*, — *stė n pė pè vṓdrė di prėmī cṓ, tė rcėlrė* «si tu ne peux pas tourner du premier coup, tu reculeras».

1 *vṓt* = «voûte».

2 *vṓt* = «votre».

vṓtr = «vôtre».

vṓzai̯ī «voussoyer», dérivé de 1 *vṓ*.

vòcē̃s «vacance», emprunté au fr.

vòǧ fém. «rampe d'escalier», — *pē̃r vòǧ* «prendre garde» = fr. *garde*.

vòlmū̃ «gros monceau de foin formé par la réunion de plusieurs petits tas»; origine inconnue.

vòlò = «valet».

vònā = «vanner».

vònòt fém. «tiercelet» = fr. *vannette*.

vòr = «guère».

vòrō̃ = «vaurien».

vòs = «vesce», — *vòs sòvèǧ* «vesce sauvage».

vòsā = «vesser».

è vòš «à verse», emprunté au fr.

vòv = «veuve».

vòvrė́ «veuf», dérivé de *viduus*.

1 *vō̃* = «vent».

2 *vō̃* = «van».

vō̃tr = «ventre».

vō̃trīr «sous-ventrière» = fr. *ventrière*.

vrā = «vrai».

vrāi̯ fém. «ellébore»; cette plante se nomme en latin *ueratrum*; notre forme peut représenter **ueraclum*.

1 *vrī̃* = «venin».

2 *vrī̃* «purin»; origine inconnue.

vrū̃ = «verrue».

vū̃ = «vue».

vüdī = «vider».

vula = «voler».

vulē̃ masc. «faucille pour moissonner» = vfr. *voulant* «espèce de serpe».

vulü = «velu».

vūn = «veine (vaisseau)», — «veine (chance)».

vūni̯ı «semer» = vfr. *vaigner*.

vūr «voir», cf. *MSL*, X, 322.

vutī «regarder attentivement», — *vūtı èprè cécū̃* «regarder si l'on voit quelqu'un», — *èl ò bï vutē̃* «il est bien regardant, c'est-à-dire bien avare», cf. vfr. *voitier*.

vū̃rdi «vendredi», cf. *MSL*, VIII, 339.

1 *vu̯a*, *vu̯aǧ* = «vert, verte».

2 *òi̯ vu̯a* «oh ouais!», signe de douleur, d'incrédulité = vha. *wē*.

vu̯ā «voix», emprunté au fr.

vu̯aci «voilà», composé de *vu̯a* et de *ci*.

vu̯aǧā = «garder», — *vu̯aǧ butiš* masc. «sansonnet (oiseau)».

vu̯aǧi = «verdir».

vu̯aǧò «sorte de poire très verte» = vfr. *verdet*.

vu̯aǧutī «l'arbre qui produit les *vu̯aǧò*», dérivé du précédent.

vu̯ai̯èǧ = «voyage».

vu̯ai̯ī = «veiller».

vu̯ai̯ī̃ «regain» = vfr. *gain*.

vu̯alè = «voilà».

èn tār è lè vu̯anöǧ «une terre mal exposée, exposée au nord»; on dit ailleurs en Franche-Comté dans le même sens «une terre à l'hivernage»; c'est probablement la même expression corrompue.

vu̯ar = «verre».

vu̯arè = «verrat».

vu̯aröi̯ = «verrou».

vu̯aröi̯ī = «verrouiller».

vu̯arǧ = «verge».

vu̯ari = «guérir».

vu̯ari̯è = «verglas».

vu̯ari̯èsī «couvert de verglas», — *lu čmī̃ ò tu vu̯ari̯èsī* «le chemin est couvert de verglas», — *dlè vi̯ē̃d vu̯ari̯èsī*, cf. *vi̯ē̃d*.

vu̯armī̃n = «vermine».

vu̯asi = «voici».

vu̯ašā = «verser».

vu̯at «ouate», emprunté au fr.

vu̯ép = «guêpe».

vu̯épīr fém. «guêpier», dérivé du précédent.

vu̯ic fém. «petit pain», cf. all. *weck*.

vu̯ipér masc. «vipère», cf. *MSL*, X, 291.

vuivr = «guivre».

vuizö masc. «buse (oiseau de proie connu vulgairement sous le nom de *bête aux poules*)» < **wīs-eolu*, cf. vha *wisala*, mha. *wisel* «belette» (la belette est aussi une *bête aux poules*).

vuiznā «pousser un cri vif, *i ǧèiǫ̈*»; ce mot provient-il de *vocinare*? Dans ce cas on attendrait **vözna*; mais le groupe *vu-* a pu produire un effet spécial que l'absence d'autres exemples rend difficilement vérifiable; d'autre part le mot *vuizö* a pu exercer une influence sur ce verbe, parce que le cri du *vuizö* est précisément un *ǧèiǫ̈*.

vuǖdr «cric», cf. all. *winden*.

vuòrmëslā «vermoulu (en parlant d'un fruit)»; c'est peut-être une forme corrompue pour **vuarmëslā*, cf. vfr. *vermissure*.

vuòrpèiā «faire tourner une voiture en la levant avec la perche» origine inconnue.

Z

zël «zèle», emprunté au fr.

zëlà «zélé», emprunté au fr.

zī̈ — «zinc».

Ž

žnèl, *ǧénèl* «poule» < **ganīla*.

žnèlī «poulailler», dérivé du précédent.

žnīvr, *ǧénīvr* = «genièvre».

žnǖi «genou», cf. *MSL*, VII, 463.

ëtr è žnǖiǖ «être à genoux», dérivé du précédent.

ERRATUM.

Le premier article de ce travail a été fait et a paru en 1891, le dernier en 1900. Durant ces neuf années, nous avons trouvé des documents qui nous manquaient à l'origine et acquis des connaissances qui nous faisaient défaut; c'est ce qui nous a permis de relever dans les derniers articles quelques erreurs que nous avions commises dans les premiers, et de combler aussi quelques lacunes. Le présent *erratum* est en quelque sorte une table de ces rectifications et de ces additions. Il comprend en outre quelques fautes d'impression qui se sont glissées çà et là. Il renvoie pour le texte au tome et à la page, pour le vocabulaire aux mots :

VII, 463, supprimer la *Remarque* 2.

—, 466, 2°, cf. X, 177, *Remarque* 1, et X, 294, 1°.

—, 467, l. 10, lire *stabula*.

—, 467, l. 3 du bas, cf. X, 295, l. 1 et suiv.

—, 469, l. 2, au lieu de *g*, lire *ǧ*.

—, 470, l. 16, au lieu de *pertusu*, lire *pertusiu*.

—, 477, l. 4 et 6, supprimer *patronu* et *matrona*; les deux mots sont empruntés, cf. X, 301.

VIII, 58, l. 25, au lieu de *dé|dlà*, lire *dêd|là*.

—, 319, l. 15, ajouter ici la loi phonétique exposée au mot *brölā*, XI, 61.

—, 321, l. 1 du bas, au lieu de *grémól*, lire *grémòl*.

—, 323, l. 13, au lieu de *snkia*, lire *skina*.

—, 327, l. 11 et 12, supprimer les exemples *puarũ*, *muarūn* et voir pour ces mots X, 301.

—, 328, l. 5 du bas, intercaler ici la loi phonétique exposée au mot *brač*, XI, 60.

—, 329, l. 4, ajouter ici les remarques faites aux mots *brus*, XI, 62, *bučāi*, XI, 63.

—, 329, l. 15, *cuči*, voir la remarque faite au mot *bučāi*, XI, 63.

VIII, 331, l. 21, ajouter ici la remarque faite au mot *būsò*, XI, 63.

—, 335, l. 2 du bas, ajouter ici la remarque faite au mot *būčāi*, XI, 63.

—, 336, l. 5, supprimer l'exemple *rbômi* et voir ce mot, XI, 410.

—, 339, l. 9 du bas, voir X, 198, l. 5 du bas et suivantes.

—, 342, l. 21, ajouter ici la loi phonétique énoncée au mot *brač*, XI, 60.

—, 343, l. 19, ajouter ici la remarque faite au mot *èdè*, XI, 199.

X, 173, l. 12 et 7 du bas, au lieu de *piẽn*, lire *piẽn*.

—, 175, l. 12, au lieu de *ièsũ*, lire *ièsũ*.

—, 199, l. 21, au lieu de «voudrait», lire «vaudrait».

—, 305, l. 10 du bas, au lieu de *tün*, lire *tün*.

Vocabulaire, s. v. *cuf*, au lieu de «origine inconnue», lire «= fr. mérid. *cofo*».

—, au lieu de *cumü*, lire *cumü*.

—, s. v. *cècò*, au lieu de «origine inconnue», lire «cf. port. *cacho* «même sens».

—, s. v. *cèpüā*, *cèpia*, au lieu de «dérivé de *cèpü*», lire «= vfr. *chapler*».

—, au lieu de *dèlaĭ*, lire *dèlaĭ*.

—, au lieu de *dèpièĭā*, lire *dèpièĭā*.

—, s. v. *frôsür*, cf. maintenant *Revue des Langues romanes*, 1899, p. 471.

—, s. v. *grèbès*, au lieu de «c'est à l'all.», lire «c'est l'all.».

—, *laĭā*, mettre ce mot à son rang alphabétique, deux lignes plus haut.

—, au lieu de *mètèri*, lire *mètèrī*.

—, s. v. 2 *pè*, au lieu de *bĭ pü*, lire *bĭ pü*.

—, s. v. 1 *pèn*, *pẽn*, au lieu de *pèn*, lire *pèn*; au lieu de *frètòl*, lire *frètòl*.

PC
3137
D3G7

Grammont, Maurice
Le patois de la Franche-
Montagne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY